







HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

à Bruxelles,	chez	P. Meline.
Francfort,		Jügel.
Gênes,		Yves-Gravier.
Florence,		Piatti.
Leipzig,		Brockhauss.
		Bossange père.
Vienne,		Rohrman et Schweigerd.
Varsovie,		E. Glucksberg.
Moscou,		A. Semen.
		Ve Gautier et fils.
		Ch Urbain et Cie.
Odessa,		J. Sauron.
Constantinople,		J.-B. Dubois.

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY, 11, RUE DE LA MONNAIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

PAR J. DE HAMMER.

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET RÉDIGÉ SUR DES DOCUMENS
ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE;

Traduit de l'Allemand

SUR LES NOTES ET SOUS LA DIRECTION DE L'AUTEUR

PAR J. J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES
ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR.

—

TOME QUATRIÈME.

DEPUIS LA MORT DU PRINCE DJEM, FRÈRE DE BAYEZID II,
JUSQU'A LA MORT DE SÉLIM I.

1494 — 1520.



PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 bis, RUE DE VERNEUIL.

Londres.
BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.
Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES
au Pont-de-Police.

M DCCC XXXVI

431/64

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE XX.

Caractère de Bayezid. — Expédition en Bosnie. — Renouvellement des capitulations avec Venise et Raguse. — Fortification des châteaux-forts sur la Morava. — Campagne de la Moldavie. — Ambassades étrangères. — La dynastie de Ramazan-Oghli. — Première guerre d'Égypte. — Incursions des Ottomans en Autriche, en Transylvanie et en Croatie. — Expédition de Balibeg en Pologne. — Rapports diplomatiques de Bayezid avec les puissances de l'Europe. — Guerre avec Venise. — Bataille de Sapienza, prise de Lepanto, courses sur le Tagliamento. — Conquête de Céphalonie, de Modon, de Coron, de Zonkhio et de Santa-Maura. — Paix avec Venise et la Hongrie.

Après avoir arrêté si long-temps nos regards sur Djem, comme sur le principal acteur du drame qui signala l'avènement de Bayezid, il est temps de les reporter sur le sultan lui-même et les événemens de son règne. Bayezid était âgé de trente-cinq ans lorsqu'il monta sur le trône ; jusque-là, plus adonné à l'étude qu'aux armes, il avait mené une vie paisible dans son gouvernement d'Amassia. D'un caractère doux et



aimant le repos, entraîné par ses goûts vers la poésie et la vie contemplative, il ne fit la guerre que lorsqu'il y fut forcé pour repousser les attaques de ses ennemis à l'extérieur et celles des janissaires au-dedans, ou pour comprimer les révoltes de son frère et de ses fils, au commencement et à la fin de son règne. De même que, dans la première période de l'empire, aux trente années de guerre [1] du fondateur Osman avait succédé la paix du règne d'Ourkhan; de même, dans cette seconde période, les trente années de conquêtes de Mohammed II furent suivies de la domination comparativement pacifique de Bayezid. Bien que Bayezid II ne puisse invoquer le titre de législateur comme Ourkhan, puisqu'il avait trouvé la constitution de l'empire assise sur ses bases par Mohammed II, cependant il perfectionna quelques institutions, et en ramena d'autres à leur esprit primitif. Il rendit, en pleine propriété, à leurs possesseurs les biens allodiaux que le dernier grand-vizir de son père, Mohammed-Karamani, avait transformés en fiefs, et abolit les innovations introduites par le grand-vizir Roum Mohammed-Pascha [2]. Il suivit strictement les règles de costume prescrites par son père dont il avait hérité, ainsi que son frère Djem, la démarche active, la constitution robuste, le nez aquilin et fortement recourbé [3]; seule-

[1] Depuis l'année 1289, où Osman fut investi de la ville de Karadja-hissar jusqu'à sa mort en 1326.

[2] Neschri, f. 250.

[3] *Schamaïlnamé*. Bosio, qui connaissait Djem personnellement, dit de lui : « Il avait le nez aquilin et si courbé qu'il touchait presqu'à la lèvre supérieure. » Vertot.

ment Djem avait les cheveux, la barbe et les sourcils blonds, tandis que Bayezid les avait noirs; Djem déployait en tout la magnifique somptuosité de son père; Bayezid au contraire avait des mœurs simples, et son goût pour les sciences et la simplicité de sa vie lui valurent le surnom de Sofi (philosophe contemplateur), sous lequel le désignent plusieurs historiens ottomans. Il est probable qu'il eût renoncé au bénéfice de la loi du fratricide, promulguée par Mohammed, si Djem n'eût pris les armes pour lui disputer le trône; même après l'avoir vaincu dans un premier combat, il lui offrit la paix et les revenus de son gouvernement, s'il voulait quitter les Etats ottomans et se retirer à Jérusalem. Si plus tard Bayezid se montra l'ennemi implacable de son frère, lorsque sept puissances chrétiennes se le disputaient pour en faire comme un étendard de guerre contre la Turquie et une menace perpétuelle suspendue sur sa tête; s'il chercha à s'emparer de lui mort ou vif, il est en quelque sorte excusé par la nécessité où il était d'assurer la tranquillité de son règne; et l'application barbare de la loi du meurtre de famille fut moins odieuse que s'il l'avait exercée, comme ses prédécesseurs. immédiatement après son avènement, sur des frères et des neveux innocens.

Les premiers faits d'armes du règne de Bayezid furent, après ses combats avec Djem, la continuation de la guerre commencée en Italie sous Mohammed II, et quelques excursions isolées faites par les gouverneurs de Bosnie et de Servie, en Dalmatie et en Hongrie. Ahmed Keduk, le conquérant d'Otranto, avait quitté la pé-

ninsule immédiatement après la mort de Mohammed; son successeur Khaïreddin [1], malgré une brillante défense, dut finir par rendre la ville au duc de Calabre, sous la condition d'une libre retraite (10 septembre 1481). Cependant le duc retint sous divers prétextes un corps de quinze cents Turcs, qui lui fut plus tard d'une grande utilité dans ses guerres d'Italie [2]. En Dalmatie, Iskender-Pascha, beglerbeg de Servie, ravagea la contrée de Zara, par la raison que le traité conclu avec Bayezid n'était pas obligatoire pour son successeur, tant qu'il n'aurait pas été renouvelé sous le nouveau règne [3]. A cet effet Venise envoya à Constantinople le chevalier Antonio Vetturini, pour présenter les félicitations de la Seigneurie au sultan, et renouveler avec lui les capitulations faites avec Mohammed, négociation qui éprouva des difficultés et ne fut terminée que l'année suivante. L'ambassade de la république de Raguse eut une réception plus favorable; elle obtint non seulement la confirmation des priviléges dont elle avait joui jusqu'alors, mais encore la réduction de son tribut à trois mille ducats par an [4]. En Bosnie, le sandjakbeg Yakoub occupa les châteaux de Rizano, de Posredniza, de Kosc, et la forteresse ragusaine de

1 L'Ariadeno des Italiens.

2 Sismondi, XI, p. 201, et Roscoë, *Léon X*, III, 9. Le premier d'après *Jacobi Volaterrani Diarium*, p. 146, et Gianonne, *Istor. civ.*, l. XXVIII, p. 613; le second d'après Muratori, *Annal.*, t. V, IX, p. 537.

3 Dans la *Chronique* de Marini Sanuto, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche : *Scenderbassa scoregia il territorio di Zara dicendo che era in pace col padre, e non con questo Signore.*

4 Engel, *Geschichte von Ragusa* (*Histoire de Raguse*), p. 187.

Barstavik [1]; et Iskender-Pascha fit des courses en Hongrie de son quartier de Semendra. Pour refouler les Turcs dans leur territoire, Paul Kinis, capitaine-général de l'armée hongroise, sortit de Temeswar à la tête de trente-deux mille hommes; cent cavaliers, qui, sous le commandement des deux Tœkelys, Nicolas et André, s'étaient hasardés trop avant (2 novembre 1481), furent enveloppés dans un bois par un corps turc quadruple du leur; cinquante hommes environ, au nombre desquels un des chefs, restèrent sur la place; les autres rejoignirent l'armée plus ou moins grièvement blessés. Kinis passa le Danube et se dirigea sur Kolumbacz; mille cavaliers turcs ayant fait une sortie, furent tous tués ou pris; Kinis ordonna qu'on amenât devant lui les prisonniers, et les fit tous passer par les armes, à l'exception d'un seul. Pendant ce massacre, le jeune Yaksich, un des chefs hongrois, poursuivit le commandant de Semendra jusqu'aux portes de Kolumbacz, où il l'atteignit et lui trancha la tête. Une autre division de l'armée de Kinis, sous le commandement de Ladislas de Rozgony et d'un despote de Servie, passa le Danube et vint renforcer le gros des troupes, qui, après cette jonction, s'avancèrent jusqu'à la rivière de Kruszovaz. Kinis ravagea pendant douze jours la contrée environnante, puis se retira, emmenant avec lui cinquante mille Serviens et mille Turcs, après avoir toutefois fortifié les trois

[1] Chronique de Mar. Sanuto. 1481. *Risano Castello della Bosna preso dai Turchi.* Gebhardi, *Geschichte von Bosnien* (*Histoire de Bosnie*), p. 474.



places de Kewi, de Haram et de Bozazin [1] aux trois gués de la rivière. D'un autre côté, Iskender-Pascha, Ali-Pascha et Malkodjoghli fortifièrent l'île située dans le Danube en face de Semendra [2].

Au commencement de l'année suivante (16 janvier 1482), Bayezid signa la nouvelle capitulation avec Venise, par laquelle la république fut libérée de son tribut annuel de dix mille ducats, mais dut en compensation s'obliger à acquitter en trois paiemens une somme de cinquante mille ducats qu'elle restait devoir à la douane impériale, et consentir à un droit d'entrée de quatre pour cent sur toutes ses marchandises. En retour le sultan s'engagea à indemniser les Vénitiens de toutes les pertes que les armes ottomanes leur avaient fait éprouver depuis la dernière paix, à délivrer tous les chrétiens emmenés en esclavage depuis cette même époque, à faire respecter par les armateurs turcs le commerce de la Seigneurie, et à maintenir exactement les frontières de leurs possessions limitrophes telles qu'elles avaient été fixées antérieurement [3]. C'est ainsi que la politique de Venise sut spéculer sur la position critique du sultan, dont le trône était alors menacé en Asie par Djem, pour lui arracher des conditions aussi avantageuses. La campagne de Karamanie remplit presque tout le reste de cette année,

[1] *Epistola Corvini*, LXXX, dans Catona, *tomulus* IX, *ordine* XVI, p. 395. Schimek, *Histoire de Bosnie et de Rama*, p. 174.

[2] Corvin, dans sa lettre, les appelle Zkenderbassa, Alibeg et Mankotsenicž.

[3] Laugier, *Histoire de Venise*, VII, p. 377.

à la fin de laquelle Bayezid retourna à Constantinople (1er ramazan 887 — 14 octobre 1482). Cinq semaines après son arrivée (6 schewwal — 18 novembre), il donna dans son palais une grande fête, à laquelle furent invités tous ses vizirs. En les congédiant, il les fit tous revêtir d'habits d'honneur, à l'exception de Keduk-Ahmed, le conquérant de Kaffa et d'Otranto, le vainqueur de Djem et de Kasimbeg, auquel on donna un kaftan en laine noire au lieu d'un kaftan brodé d'or, présage certain de sa mort prochaine, que, sur un signe du sultan, il reçut du poignard d'un muet. Ce ne fut point là l'effet d'une colère soudaine, mais d'une vengeance méditée depuis long-temps[1]. Du vivant même de son père, Bayezid avait éprouvé le caractère altier et inflexible d'Ahmed-Pascha, qui, le jour d'une bataille, lui fit des reproches sur la mauvaise tenue et la distribution inhabile des troupes qu'il commandait. Bayezid le menaça de le faire repentir un jour de son insolence. « Et que me feras-tu? » repartit Ahmed. « Je jure par l'ame de mon père de ne jamais ceindre l'épée pour ton service, si tu arrives un jour au trône. » Lorsqu'Ahmed, rappelé du commandement d'Otranto, parut pour la première fois devant Bayezid lors de la bataille de Yenischehr, son épée, au lieu d'être attachée à sa ceinture comme à l'ordinaire, pendait au pommeau de sa selle. « Mon maître, lui dit le sultan, tu te souviens de loin; oublie les fautes de ma jeunesse; ceins ton épée, et sers-t'en contre mes ennemis. » Cette apparente réconciliation entre

[1] Engel, *Geschichte von Ragusa* (*Histoire de Raguse*), p. 285 et 296.

Ahmed et le sultan avait été commandée à celui-ci moins par l'oubli de ses projets de vengeance, que par le besoin qu'il avait des talens militaires de son vizir dans la guerre dangereuse qu'il avait à soutenir en Karamanie contre son frère Djem. Ahmed prit en conséquence le commandement en chef de l'armée d'Asie; mais comme la guerre était son élément et que le sultan n'aimait que le repos, il désapprouva énergiquement la paix conclue avec Venise, se retira des négociations qu'il avait été chargé d'entamer avec les envoyés des chevaliers de Rhodes, et se plaignit hautement de ce qu'en s'engageant à payer à l'Ordre une pension annuelle pour la captivité de son frère, l'empereur eût prostitué la dignité de la nation [1]. Bayezid, qui déjà deux fois après la mort de Mohammed et à son retour à Brousa avait dû racheter par de l'or et des promesses, les révoltes des janissaires, craignit, non sans quelque raison, que les dispositions hostiles du général qui les avait menés si souvent à la victoire [2] n'eussent sur eux une influence fatale à sa couronne. De nouvelles intrigues ourdies par Ahmed, de concert avec son beau-père, le grand-vizir Ishak-Pascha, contre le favori du sultan, Moustafa-Pascha, fils de Khizrbeg, ressuscitèrent au cœur de Bayezid le souvenir de tous ses anciens griefs contre son général, et le déterminèrent à se débarrasser d'un serviteur que

[1] Caoursin, *de fœdere cum Bayezite.*

[2] Ali, f. 155, donne comme motif de l'exécution d'Ahmed (et il se rencontre en cela avec Seadeddin et Idris) son caractère altier et des injures qu'il aurait proférées dans l'ivresse.

depuis long-temps il considérait comme un ennemi. Nous passons sous silence les circonstances du festin, qui se termina par l'assassinat d'Ahmed; les historiens ottomans se taisent entièrement à ce sujet, et les détails donnés par les Européens sont d'une authenticité au moins problématique [1]. Suivant Idris [1], la mort violente d'Ahmed n'aurait pas eu lieu dans un festin, mais sur la route d'Andrinople; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle fut suivie d'une révolte des janissaires, dans laquelle périt le gouverneur d'Andrinople, seconde capitale de l'empire en Europe.

Peu de temps après, Ishak-Pascha fut destitué de sa dignité de grand-vizir et remplacé par Daoud-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, dont le souvenir s'est perpétué à Constantinople, par le faubourg auquel il a donné son nom, par la fondation d'une mosquée [2], d'une médrésé et de cuisines pour les pauvres. La mosquée du grand-vizir s'élève majestueusement sur une pente douce, à l'extrémité sud des faubourgs européens de Constantinople; la plaine de Daoud-Pascha, qui s'étend à ses pieds, est le lieu de rendez-vous des expéditions d'Europe, comme la plaine de Scutari de celles d'Asie [3]. Du temps des Byzantins, le champ de Daoud-Pascha, où plusieurs empereurs furent proclamés et couronnés par les partis du cirque, s'appelait l'Hebdomon [4].

1 Idris, f. 240.

2 *Biographie des Grands-Vizirs*, par Osman-Efendi. La mosquée fut bâtie en 889 (1484).

3 *Constantinople et le Bosphore*, II, p. 12-15.

4 Hebdomon signifie septième colline ou septième milliaire.

ainsi que le palais et le tribunal qui s'y trouvaient. C'est jusqu'à cette plaine, où est déployé l'étendard du Prophète dans les guerres d'Europe, que le sultan accompagne ses troupes; c'est là qu'il vient les recevoir à leur retour. Beaucoup de grands-vizirs ont construit des mosquées; deux autres par la suite (Piri et Kasim-Pascha) bâtirent des faubourgs auxquels ils laissèrent leurs noms ; mais la mosquée de Daoud et le mausolée de Khaïreddin-Pascha (Barberousse) sont seuls célèbres comme points de départ : la première, des armées; le second, de la flotte.

Au commencement du printemps de l'année 1483 (888), Bayezid, accompagné de sa cour, partit à la tête de l'armée pour Filibé (Philippopolis), afin de remettre en état de défense les forts sur la Morava, que Mohammed avait ravagés. De Filibé, il se rendit par Kustendjé, Samakov, Tschamourlü et Sariyar, à Sofia [11]. Pendant que l'armée était occupée de la reconstruction des forts, Moustafa-Gioursevich, beglerbeg de Bosnie, envahit l'Herzegovine, qui fut incorporée définitivement à l'empire. Cossarich Wlatko, un des deux frères qui, depuis la mort de leur père Etienne Wlatko, s'étaient partagé le pays, s'enfuit à Raguse. Pour désarmer la colère du sultan et du grand-vizir, la république envoya un présent de douze mille cinq cents ducats au premier, et de cinq cents au second. Lorsque les nouvelles fortifications furent achevées, Bayezid renvoya la plus grande partie de son armée et revint à Filibé, où il organisa, dans la plaine d'Ouzoundjova, une grande chasse qui dura trois

jours ; puis il alla célébrer à Andrinople la fête du Baïram, et rentra dans son palais de Constantinople au mois de novembre 1483 (schewwal 888) [1]. Lors de la réparation des forts de la Morava, il profita de sa présence sur les frontières pour entamer auprès de Corvin, roi de Hongrie, des négociations ayant pour but le renouvellement de l'armistice ; Corvin, alors en guerre avec la Bohème, saisit cette ouverture avec joie et conclut une trève de cinq ans [2]. Vers la même époque, Venise envoya Domenico Bolani et son frère Francesco Aurelio en qualité d'ambassadeurs, pour la ratification du traité de paix renouvelé l'année précédente [3]. A la fin de la même année, moururent Kasimbeg, dernier descendant mâle des souverains de Karamanie, et le prince Abdoullah, fils de Bayezid, alors gouverneur de cette province. Les possessions de la Cilicie-Pétrée, que le sultan, après la défaite de Djem, avait abandonnées à Kasimbeg, furent données en fief au petit-fils de celui-ci, Mohammedbeg, fils de Torghoud [4].

L'année suivante, dès le 1er mai 1484 (rebioul-akhir 889), Bayezid partit pour Andrinople, d'où il se disposa à marcher sur la Moldavie, qui n'avait pas été comprise dans la trève récemment conclue avec

[1] Seadeddin, Solakzadé, *Nokhbetet-tewarikh*. Idris, Neschri.

[2] La lettre de Bayezid et la réponse de Corvin se trouvent dans Catona, t. XII, ord. XVI, p. 525.

[3] *Chronique* de Marini Sanuto.

[4] Seadeddin, III, p. 475. Solakzadé, 70, *Nokhbetet-tewarikh*. *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa, qui placent cet événement à l'année 888, et le font coïncider avec une éclipse de soleil et une inondation à la Mecque.

les Hongrois [1]. L'artillerie de siége fut expédiée par la Mer-Noire, à l'embouchure du Danube. Pendant son séjour à Andrinople, Bayezid posa les fondemens de la mosquée qui porte son nom (23 mai 1484 — 26 rebioul-akhir 889). Il fit construire en outre, sur la Toundja, un collége, une cuisine pour les pauvres, et un hôpital dont avaient jusqu'alors manqué les habitans d'Andrinople; les halles de bois du marché ayant été consumées par le feu un mois auparavant [2], il donna des ordres pour les trouver reconstruites en pierre à son retour. Le 27 juin (2 djemazioul-akhir), l'armée passa le Danube à Ischakli ou Isakdji, où le voïévode de Valachie vint se joindre à elle, conformément aux traités, avec un corps auxiliaire de vingt mille hommes, et déposer aux pieds du sultan son tribut [3]. Le 6 juillet (11 djemasioul-akhir), Bayezid investit par terre et par eau la forteresse de Kilia, et s'en rendit maître un mercredi, 15 du même mois. De Kilia, Bayezid marcha sur Akkerman, et reçut en route un renfort de cinquante mille Tatares, sous les ordres de leur khan Menghli Ghiraï; ce furent les premières troupes de Crimée qui combattirent dans les rangs de l'armée ottomane. Neuf jours après la prise de Kilia (29 djemazioul —24 juillet), l'armée arriva sous les murs d'Akkerman, qui ouvrit ses portes après un siége de seize jours [III]. Le sultan donna un kalpak d'or au khan de Crimée et le congédia comblé de riches présens;

[1] Engel, *Geschichte der Wallachey* (*Histoire de Valachie*), p. 182.

[2] Seadeddin, III, p. 476.

[3] Engel, *Histoire de Valachie*, p. 182.

lui-même quitta six jours après (22 redjeb — 15 août) la ville d'Akkerman, passa à côté de Kilia, et revint par le même chemin qu'il avait déjà pris, c'est-à-dire par la Tatarie Dobruze, où, avant la fondation de l'empire ottoman, Saltouktédé était venu établir une colonie de Turcs seldjoukides [1]. Pendant la campagne de Moldavie, un corps de sept mille akindjis avait envahi la Croatie, la Carinthie, la Carniole, pénétré jusqu'à St.-Veit, et en avait emmené dix mille habitans en esclavage; mais Lupo Wulkovich, ban de Croatie, et Bernard, comte de Frangipan, reprirent les prisonniers, et repoussèrent l'ennemi avec non moins de succès que ne l'avaient fait un an auparavant Ivan Zrini et Michel Sluin, de concert avec Wulkovich [2].

De retour à Andrinople, Bayezid assigna Filibé pour retraite au second vizir Mesih-Pascha, qui, sous Mohammed, avait commandé l'armée de siége de Rhodes; il déposa en même temps Iskender-Pascha de son gouvernement de Roumilie, et lui donna pour successeur l'eunuque Ali-Pascha, gouverneur de Semendra [3]. A la fin de l'hiver Bayezid quitta Andrinople, et se retira sur la montagne de Djolé, où il reçut (1486) les ambassadeurs [4] du roi de Hongrie,

1 Seadeddin, III, f. 477. Loutfi-Pascha, au commencement de l'*Oghouz-namé*. Sari Saltouktédé vint dans la Tatarie Dobruze en 662 (1263).

2 Valvasor et Megiser.

3 Engel, *Histoire de Hongrie*, p. 183. *Cæsarem Turcarum vayvodatum de Zendere* (*Semandra*), *familiari suo Alibek vayvodatum autem de Bodon* (*Widdin*), *cuidam Malkowich contulisse.*

4 Seadeddin, III, 476. *Collection de pièces d'État* de Feridoun, nos 115 et 116.

du sultan d'Egypte et du schah de l'Inde. L'ambassadeur indien, dont les présens consistaient en éléphans, en girafes, en fines épices et en or, transmit à Bayezid les félicitations de son maître à l'occasion de son avènement; celui de Hongrie apportait la ratification du dernier traité, et celui d'Egypte, des excuses de l'hospitalité exercée par le sultan envers Djem, et de la protection qu'il lui avait accordée pendant son pélerinage à la Mecque. Bayezid reçut le premier avec les plus grands honneurs; et si l'envoyé hongrois eut à se plaindre de cette préférence, il dut s'en consoler en prenant le pas sur l'ambassadeur du sultan Tscherkesse [1]. Pendant le séjour de ces ambassadeurs à la Porte, arriva la réponse à la lettre de victoire, par laquelle Bayezid avait annoncé la prise de Kilia et d'Akkerman à Yakoub, fils et successeur d'Ouzoun-Hasan, prince des Turcomans [2]. Ces deux écrits étaient des chefs-d'œuvre de rhétorique persane; la lettre du sultan avait été composée par son secrétaire, le Persan Khodja Sidi-Mohammed de Schiraz, et celle de Yakoub par le savant historien Idris, alors chancelier à la cour du fils d'Ouzoun-Hasan. Ce fut à cette occasion que Bayezid, séduit par la savante et habile rédaction d'Idris, éprouva un vif désir de l'attacher à sa cour afin de le charger d'écrire l'histoire de l'empire; ce qu'Idris fit en effet plus tard. Sur ces entrefaites, le voïévode de Moldavie ayant tenté de reprendre Akkerman, Bayezid ordonna à Ali-Pascha, gouverneur de Roumilie, d'envahir les États du voïévode; cette

1 Idris, f. 235. — 2 *Ibid.*, f. 231.

expédition fut renouvelée l'année suivante par Balibeg-Malkodj, commandant de Silistra, qui passa le Pruth à la tête d'un corps nombreux d'akindjis, et revint avec un riche butin d'esclaves et de bétail [1].

Les événemens qui ont agité les premières années du règne de Bayezid ont jusqu'ici fixé nos regards. Nous avons parcouru rapidement le cours de ses expéditions militaires en Europe; il nous reste à porter notre attention sur l'Asie, où s'allume la première étincelle des guerres entre les sultans ottomans et mamlouks. Bayezid dut, malgré son caractère pacifique, céder aux raisons puissantes qui lui faisaient une loi d'opposer une digue aux envahissemens toujours croissans de l'Egypte dans la Karamanie. Pendant les dernières années du règne de Mohammed, les relations entre les Mamlouks et la Porte s'étaient singulièrement refroidies : Melek-Escheref Kaïtbaï avait refusé à Mohammed la permission de restaurer à ses frais les fontaines et les citernes sur la route de la Mecque, et avait secouru à main armée un prince de la dynastie de Soulkadr, contre celui de la même famille que Mohammed avait pris sous sa protection. En outre, le grand-vizir du Schah-Behmen de l'Inde, ambassadeur auprès de Bayezid, avait été retenu à son passage sur les États du souverain égyptien, et dépouillé de la plus grande partie des objets précieux qu'il devait offrir au sultan des Ottomans; à tous ces griefs vinrent se

[1] Seadeddin, III, f. 478. Idris, f. 234. Ali, VII[e] et VIII[e] récits du règne de Bayezid II. Solakzadé, *Nokhbetet-tewarikh*. *Raouzatoul-ebrar*, Neschri, f. 244.



joindre l'hospitalité reçue par Djem au Caire, la prise récente, sur le prince de Ramazan, de divers châteaux dans le voisinage d'Adana et de Tarsous, et les vexations continuelles exercées sur les pélerins de la Mecque. Karagœz-Pascha, gouverneur de Karamanie, reçut de Bayezid l'ordre de reprendre ces châteaux [1] (djemazioul-ewwel 890 — avril 1495). Ce fut le signal de la lutte qui ne devait se terminer que par la destruction des sultans mamlouks, et par la conquête de l'Égypte sous le règne de Sélim Ier.

Les frontières de l'Asie-Mineure et de la Syrie, où le mont Taurus baigne ses pieds dans la mer, furent le théâtre de la guerre; ce fut sur ces hauteurs que régna pendant deux cents ans la dynastie des Turcomans Ramazan-Oghli, qui maintenant appelle notre attention [2], et dont l'existence n'était pas même connue de nom aux historiens européens. Lorsque Souleïman, aïeul d'Osman, le fondateur de l'empire, en retournant dans le Khorassan, se noya à Djaaber, au gué de l'Euphrate, ses fils se dirigèrent vers le nord, et sept de ses compagnons, tous Turcomans de la tribu des Outschoks (des Trois-Flèches), s'établirent avec leurs familles dans la vallée de Tschoukourowa; c'était Yourker, Koussoun, Warsak, Kara-Isa, Ouzer, Gunduz et Kisch-Timour [3]. Le chef de cette tribu fut Yourker; il

[1] Seadeddin, III, f. 420. Solakzadé, 71. Neschri, 242. Idris, 229, *Nokhbetet-tewarikh*. Ali, IXe récit du règne de Bayezid II.

[2] Deguignes lui-même ignore leur existence.

[3] Aschikpaschazadé (exemplaire de la Bibliothèque du Vatican), p. 517. Pour les causes de la guerre d'Égypte, voyez p. 527.

obtint des Arméniens, habitans du pays, un droit de pâturage dans les environs d'Adana, de Massissa et de Tarsous, droit qu'il légua à son fils Ramazan. Celui-ci assigna à Koussoun le territoire d'Assarlik pour séjour d'hiver, et la montagne de Gulek pour séjour d'été. Ils paissaient leurs troupeaux suivant la saison, tantôt dans les vallées, tantôt sur les collines : ainsi Kisch-Timour habitait alternativement Tarsous et les monts Boulgar; Gunduz, la plaine de Sis et les montagnes de Massissa; Ramazan, les vallées et les Alpes d'Adana. Bien que les Outschoks fussent ainsi maîtres de tout le pays plat, ils n'étaient cependant pas assez forts pour chasser les Arméniens des villes que nous venons de nommer. Ce ne fut que cinquante ans plus tard que David, descendant d'Ouzer, sollicita des secours du sultan d'Egypte, Scheïk-Ahmed, pour exécuter ce projet. Le sultan accueillit favorablement cette demande, et envoya des troupes qui conquirent le pays pour son propre compte; il ne laissa à David que le titre de gouverneur de la contrée. L'exemple de ce dernier trouva des imitateurs dans les chefs des autres familles: les fils de Gunduz se réfugièrent en Egypte, en abandonnant la forteresse d'Ayas aux troupes du sultan; Ibrahim, fils de Ramazan, appela aussi les Egyptiens et les aida à se mettre en possession d'Adana et de Sis; enfin un fils de Kisch-Timour leur facilita la prise de Tarsous. C'est ainsi que Scheïkh-Ahmed étendit, presque sans coup férir, sa domination sur les six places le mieux fortifiées de la petite Arménie, savoir : Ayas, Gulek, Sis, Massissa, Adana, Tarsous [IV], et

par suite sur un grand nombre de châteaux-forts au moyen desquels il défendait les défilés de la Syrie.

Karagœz-Pascha, gouverneur de Karamanie, partit d'Adana pour attaquer le fort de Gulek, situé à l'entrée du défilé du même nom : pendant la marche, accoururent sous ses drapeaux les habitans des places d'Alnakasch et de Mollen, les notables de Tarsous et les chefs des tribus turcomanes, Kisch-Timour, Koussoun [v] et Karassa. Les quatre châteaux-forts de Gulek, d'Alnakasch, de Mollen et de Birsbert, se rendirent à Karagœz-Pascha, et devinrent tributaires de la Porte. Mais, sur un autre point, l'armée ottomane essuya la première des trois défaites qui se succédèrent coup sur coup dans cette campagne. Yakoub-Pascha, que Bayezid avait envoyé au secours du prince de Soulkadr, Alaeddewlet, tomba, en faisant route vers Malatia, dans une embuscade que lui avait dressée Bischbeg, le premier écuyer du sultan d'Egypte; quoiqu'il eût déjà opéré sa jonction avec Alaeddewlet, il fut battu, et forcé de se retirer avec une grande perte [1]. Karagœz-Pascha confia à Mousabeg et à Ferhadbeg, beau-frère de Bayezid, la défense des châteaux conquis dans le voisinage d'Adana et de Tarsous; mais tant de succès l'enivrèrent d'orgueil et lui inspirèrent une téméraire confiance en lui-même. Ouzbeg, le grand-prince ou généralissime des forces égyptiennes, et Temeruz, gouverneur de Haleb, à la tête d'une nombreuse armée, surprirent les garnisons de Tarsous et d'Adana, qui,

[1] Seadeddin, III, p. 482. Solakzadé, f. 71. Ali, IXe récit.

dans une aveugle sécurité, s'étaient dispersées de tous les côtés, et les chassèrent, après avoir fait boire aux begs Mousa et Ferhad (suivant l'expression de Seaddin) le breuvage de miel des martyrs [1]. Pour réparer ce double échec, Hersek Ahmed-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, fut envoyé à Tarsous et à Adana avec le commandement suprême de l'armée; il avait sous ses ordres Karagœz-Pascha, ainsi que Mohammed-Pascha, fils de Khizrbeg. Le premier comme gouverneur de Karamanie, et le second comme plus âgé qu'Ahmed, se trouvèrent blessés de leur subalternité à l'égard du nouveau général : on marcha à l'ennemi; mais lorsque Ahmed engagea la bataille, Karagœz et Mohammed restèrent spectateurs oisifs de l'action; Ahmed, malgré des prodiges de valeur, fut battu et fait prisonnier, et les deux paschas prirent la fuite, abandonnant aux Egyptiens les châteaux d'Adana et de Tarsous (891 — 1486) [2]. Bayezid, loin de se laisser abattre par ces défaites réitérées, qui lui avaient déjà coûté la vie d'un de ses beaux-frères et la liberté de l'autre, ordonna au grand-vizir, Daoud-Pascha, de partir lui-même à la tête de quatre mille janissaires, et de toutes les troupes de sa maison, pour les frontières de Karamanie; en même temps, le beglerbeg de Roumilie, l'eunuque Ali-Pascha, reçut l'ordre de quitter Semendra et de s'embarquer à Gallipoli pour aller rejoindre le corps d'armée du grand-vizir.

[1] Seadeddin, III, p. 482. Solakzadé, 71. Ali.

[2] Seadeddin, III, p. 483. Solakzadé, Ali. Hadji-Khalfa, dans ses *Tables chronologiques*, ne place cette défaite qu'en 892.

Lorsque Daoud-Pascha arriva sur la frontière de Karamanie, au pied de l'Ala-Tagh (Taurus), dans le voisinage de Kodjakalaa [vi], Alaeddewlet, prince de Soulkadr, vint à sa rencontre, et lui conseilla, au lieu de continuer sa marche, de se porter sur le territoire des tribus Warsak et Torghoud, où Mohammedbég, petit-fils de Kasimbeg par sa fille, avait levé l'étendard de la révolte (892 — 1487). Le grand-vizir suivit ce conseil : il franchit les monts Boulgar, envahit le pays des Warsaks, pendant que les deux beglerbegs d'Europe et d'Asie, sous ses ordres, pénétraient dans l'intérieur de la Karamanie, le premier par la route de Tarsous, le second par le défilé d'Alaschyourdi [vii]. Torghoudoghli Mahmoud, petit-fils de Kasimbeg, voyant ses États en proie aux dévastations des troupes ottomanes, s'enfuit à Haleb avec sa femme et ses enfans. Les chefs des Warsaks vinrent alors en masse faire leur soumission au grand-vizir, qui, aussi politique que brave, les renvoya après les avoir comblés de présens et les avoir revêtus d'habits d'honneur [1]. La saison étant déjà fort avancée, Daoud-Pascha licencia son armée dans la plaine d'Istabl-tschaïri, et retourna en Europe, où il fut admis au baise-pieds du sultan à Wiza [2].

Pendant que le grand-vizir ramenait à l'obéissance les tribus révoltées de la Karamanie, Bayezid recevait à Constantinople des ambassades, dont la plus remar-

[1] Seadeddin, III, p. 484, nomme Bogha-oghli, Akbasch-oghli, Elwan-oghli, Soumik-oghli, Ighdir-oghli, Erelü-oghli, Artk et Scheïtoun-oghli.

[2] Seadeddin, III, p. 484.

quable, tant pour la forme des lettres de créance que pour ses suites, fut celle du dernier souverain maure en Espagne. Le prince des Beni-Ahmer (*fils du rouge*), à Grenade, vivement pressé par Ferdinand, roi d'Aragon et de Castille, venait implorer le secours du *sultan des deux terres et des deux mers* contre les invasions des infidèles. La lettre de créance de l'ambassadeur était écrite dans l'esprit chevaleresque et romantique des princes d'Alhamra (château rouge de Grenade); c'était une élégie arabe qui déplorait les souffrances des Musulmans, la chute de l'islamisme en Espagne, et son imminente expulsion de l'Andalousie après une domination de sept siècles; elle invoquait dans les termes les plus touchans la compassion et les secours des peuples et des souverains musulmans [1]. Bayezid, zélé musulman et poëte lui-même, répondit par l'envoi d'une flotte qui devait ravager les côtes d'Espagne; il en donna le commandement à un de ses anciens pages que sa rare beauté avait fait surnommer *Kemal* (la perfection) [VIII], et qui sous le nom de Kemal-Reïs devint plus tard la terreur des flottes chrétiennes. La seconde ambassade fut celle de Venise [2]. Antonio Ferra et Giovanni Dario, qui sept ans auparavant avaient conclu la paix avec Mohammed II après une guerre onéreuse de seize ans, vinrent re-

[1] Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, à l'année 892 : « Kemal-Reïs part avec une flotte pour ravager l'Espagne, après que le prince des Beni-Ahmer a imploré le secours du sultan dans une sublime kassidé. »

[2] En l'année 1483 : *Arriva a Costantinopoli Bobani nostro Oratore Francesco Aurelio fra suo.* — *Chronique* de Marini Sanuto, dans les *Archives de la Maison I. R. d'Autriche.*

nouveler au sultan les assurances d'amitié de la république [1]. De son côté, Bayezid envoya un ambassadeur à Venise, avec la double mission de demander le droit de station pour les flottes ottomanes dans le port de Famagoste, aussi long-temps qu'il serait en guerre avec l'Égypte, et de suivre les négociations que Boccolino Guzzoni avait ouvertes avec la Porte. La ville d'Osimo, dans la Marche, avait secoué le joug du pape; à la suite de cette révolution, Boccolino, l'un de ses citoyens, s'en était fait nommer le seigneur; mais prévoyant qu'il ne pourrait se maintenir long-temps dans sa nouvelle dignité, et ne pouvant espérer trouver de l'appui dans les autres princes d'Italie, il fit offrir à Bayezid de tenir de lui la ville d'Osimo en fief [IX]. La courageuse résistance de Boccolino aux troupes du pape Innocent VIII, commandées par le cardinal Julien de la Rovère, et la crainte de l'arrivée des Turcs, déterminèrent Lorenzo de Médicis à s'interposer pour terminer cette lutte, qui aurait pu avoir les plus funestes conséquences pour la chrétienté; car il est fort douteux que les Turcs, une fois établis dans les Etats de Rome, eussent jamais pu en être chassés. Médicis conclut un arrangement d'après lequel Boccolino restituerait au pape la ville d'Osimo, moyennant une somme de sept mille florins. Le souverain pontife rentra en conséquence dans la possession d'Osimo; mais Boccolino fut arrêté sur la route de Florence à Milan, et pendu sans jugement préalable [2]. Le sénat

[1] Mar. Sanuto, à l'année 1487.

[2] Sismondi, XI, p. 284 et 285. D'après Stefano, *Infessura Diario*,

s'excusa de ne pouvoir accorder la station des flottes ottomanes, en alléguant la paix qui régnait entre la république et l'Egypte. Ce même ambassadeur, ou un autre également envoyé à Venise, apporta à Lorenzo de Médicis, en témoignage de la haute considération du sultan, de riches présens, consistant en animaux rares, parmi lesquels on remarquait une girafe, la première qui fût arrivée en Europe [1].

Vers la même époque, un ambassadeur du voïévode de Moldavie vint apporter l'arriéré du tribut des deux dernières années; deux autres ambassadeurs, l'un hongrois, l'autre turc, partirent, le premier pour la Porte, le second pour le camp de Mathias Corvin, établi à Neustadt. L'ambassadeur hongrois Demetrius Yaxich, Servien de naissance, prit congé du sultan, qui, pour lui donner un témoignage de sa considération, le fit revêtir d'un kaftan d'honneur; à son retour en Hongrie il fut assailli, près de Semendra, par Ghazi-Moustafa, et massacré avec toute sa suite. Yaxich avait fait Moustafa prisonnier dans une des guerres précédentes, et, après lui avoir brisé les dents, l'avait forcé à rôtir lui-même, à un feu lent, son frère, qu'on avait embroché à cet effet. Cette cruauté inouie ne justifie pas, il est vrai, la violation du droit des gens dans la personne d'un ambassadeur, mais elle l'excuse du moins en partie. Cependant Yaxich se défendit avec tant de

p. 1213. Marini Sanuto, *Vite de' Duchi*; et Raynald, *Annal. ecclesiast.*, 1487, § 7, p. 381

[1] L'*Appendice XLIX*, à *Lorenzo de Medici*, par Roscoë, contient la liste de ces présens décrits par Pietro da Bibiena, secrétaire du duc.



valeur, qu'en tombant criblé de blessures, il mourut vengé; car il avait donné la mort à son ennemi[1]. Ce fut pendant le séjour d'Yaxich à la Porte du sultan, que Mathias Corvin reçut l'envoyé turc à son camp, devant Neustadt, dont il faisait alors le siége. Ce même ambassadeur avait déjà été accrédité par Bayezid auprès du sultan d'Egypte, et quelques négociations heureusement conduites lui avaient donné la plus haute idée de ses talens diplomatiques. Mathias, qui n'ignorait pas cette particularité, se le fit amener dans une des batteries, pour lui donner audience au milieu du fracas des canons et du sifflement des boulets. Ce fut là qu'il répondit au message du sultan. L'ambassadeur, soit que la crainte lui eût fait oublier le discours du roi, soit que le tonnerre continuel de l'artillerie ne lui en eût pas permis une audition bien distincte, le supplia de répéter ses paroles. Corvin ne lui donna point d'autre réponse, si ce n'est : que le sultan lui envoyât à l'avenir des ambassadeurs capables de retenir ce qu'ils avaient entendu[2]. En effet, l'année suivante, Bayezid envoya un second ambassadeur chargé à la fois d'excuser le meurtre d'Yaxich, et de renouveler pour trois ans la trêve qui venait d'expirer.

L'expédition de l'année 1488 s'ouvrit plus tôt que de coutume. Dès le 18 mars (3 rebioul-akhir 893),

[1] Engel, *Geschichte von Servien* (*Histoire de Servie*), p. 449. Seadeddin, III, f. 484. Solakzadé. Ali, XIIIe récit du règne de Bayezid II.

[2] Voyez, dans Catona, XII, ord. XVI, p. 782, le rapport de l'évêque de Raab, Paul Gregorianez.

Ali-Pascha, suivi du nouveau beglerbeg de Roumilie Khalil-Pascha, et du beglerbeg d'Anatolie Sinan-Pascha, partit de Gallipoli pour l'Asie; Hersek Ahmed-Pascha que le sultan d'Egypte avait rendu à la liberté, dans l'espoir que cette concession hâterait le rétablissement de la paix, fut envoyé avec une flotte de cent voiles sur les côtes de Karamanie, pour seconder les opérations de l'armée de terre. Ali-Pascha, après avoir réuni à ses troupes celles d'Yakoub-Pascha, gouverneur de Karamanie, marcha d'Eregli sur Adana, par le défilé de Tschakid [x]: il répara les fortifications d'Adana et de Tarsous, s'empara des châteaux d'Aïnzarba, de Kouré, de Nimrin et de Molwana, et rétablit les murs devastés d'Ayas. Khalil-Pascha assiégea et prit la ville de Sis; le commandant égyptien de cette place fut envoyé à Constantinople, où il fut délivré de ses chaînes, revêtu d'habits d'honneur et renvoyé en Egypte, en reconnaissance de la mise en liberté de Hersek-Ahmed. Le sultan des Mamlouks envoya contre Ali-Pascha une nouvelle armée, commandée par les premiers begs de son empire, savoir : le général en chef Ouzbeg; Temeruz, beg du troisième rang; le premier porte-armes, Kaniséwi, beg du quatrième rang, et le premier écuyer; nous devons mentionner en outre quinze cents officiers de tous grades, et les commandans des forteresses de Damas, de Haleb, de Tripoli, de Saïda et de Ramla, ainsi que les auxiliaires turcomans des tribus Ramazan et Torghoudoghli. Lorsque l'armée égyptienne fut arrivée près de Bagras, au défilé de la

Syrie, elle trouva la flotte de Hersek-Ahmed stationnée de manière à lui barrer le chemin du côté de la mer; en cet endroit le passage, resserré entre la montagne et le rivage, est tellement étroit, qu'il en a pris le nom de Sakaltoutan, c'est-à-dire *tenant par la barbe* [xi]. Tout espoir de traverser le défilé paraissait perdu, lorsqu'il s'éleva une violente tempête qui dispersa les vaisseaux ottomans : Ouzbeg s'empressa de franchir cette gorge dangereuse, par laquelle avait passé Alexandre en allant à la rencontre du roi de Perse, pendant que Darius, arrivant de Beilan, descendait le mont Amanus. Les Égyptiens, continuant leur marche, traversèrent le Djihan (Pyramus) et le Sihan (Sarus); ils s'arrêtèrent entre les villes de Tarsous et d'Adana, dans la plaine d'Agatschaïri, bornée d'un côté par le Tschakid (Cydnus), de l'autre par le Sihan. Ce fut là que les deux armées se rencontrèrent, le 17 août 1488 (8 ramazan 893). Ali-Pascha se plaça au centre, entouré de ses meilleurs généraux, de Kizil-Ahmed, fils d'Isfendiar, d'Omarbeg, fils de Tourakhan, et de Mohammedbeg; à l'aile droite étaient Sinan et Yakoub, beglerbegs d'Anatolie et de Karamanie, lesquels avaient sous leurs ordres Ahmed-Pascha, fils de Welieddine le poëte, et Souleïmanbeg; à l'aile gauche, combattait Khalil-Pascha, beglerbeg de Roumilie. L'avant-garde des troupes asiatiques était commandée par les fils d'Ewrenos, et celle des troupes européennes par Houseïnbeg. Ouzbeg donna le commandement de son aile droite au beglerbeg de Damas, à qui il subordonna les begs, premiers

dignitaires de la cour du sultan Kaïtbaï; il confia son aile gauche, où combattaient les troupes auxiliaires de Syrie, au beglerbeg de Haleb; quatre mille lances, commandées par Temeruz, formaient l'avant-garde; Ouzbeg lui-même occupait le centre. Les deux fils d'Ewrenos, Isa et Souleïman, étant tombés à la première rencontre, l'armée d'Asie lâcha pied et prit la fuite; la cavalerie de Temeruz la poursuivit avec ardeur, et mit au pillage son camp qu'elle lui abandonna. Mais sur l'aile gauche, l'armée d'Europe disputa avec acharnement la victoire; toutefois, voyant ses rangs s'éclaircir, elle dut se retirer devant la supériorité de l'ennemi, en lui laissant comme trophées son artillerie, ses munitions et ses bagages. Une division des Egyptiens, chargée de protéger l'envoi du butin en Egypte, reprit le chemin de la Syrie; mais, à son arrivée à Bagras, elle trouva le défilé fermé par les troupes qu'avait débarquées Hersek-Ahmed, et ne put s'ouvrir un passage que le sabre à la main, et en laissant sur la place un grand nombre de morts et les riches dépouilles des vaincus. Cependant Ouzbeg qui poursuivait ses succès en Cilicie, et que secondaient avec zèle les tribus Warsak et Torghoud, assiégeait Adana, dont il se rendit maître après l'explosion du magasin des poudres (1er avril 1489 — 1er djemazioul-ewwel 894). Ali-Pascha s'était rabattu sur Eregli et Larenda, où il rassembla les débris dispersés de son armée; sur les ordres du sultan, qui voulait faire un exemple, il envoya à Constantinople Karagœz-Pascha, qui cette fois encore, par jalousie contre son chef, avait pris le pre-

mier la fuite, et avec lui plusieurs begs [1], auxquels il attribuait les malheurs de cette campagne. Karagœz-Pascha fut mis à mort; les autres furent jetés en prison ou destitués. L'année suivante (1490 — 895) se passa sans autres événemens à l'intérieur, que la construction d'une mosquée, d'une académie et d'un hôpital à Andrinople, l'incendie de plusieurs marchés et de tout le quartier d'Ishak-Pascha, et les ravages causés par la foudre, pendant une effroyable tempête, dans sept endroits différens de cette même ville [XII]; mais à l'extérieur, de nouveaux revers se préparaient.

La guerre avec l'Egypte devint de plus en plus malheureuse pour les armes ottomanes, par la perfidie du prince de Soulkadr. Alaeddewlet, que Mohammed II, la dernière année de son règne, avait replacé sur le trône, et protégé contre son frère et compétiteur Boudak, soutenu par le sultan d'Egypte, se laissa séduire par les victoires de Kaïtbaï son ancien ennemi; il négocia sa défection, par l'entremise d'Ouzbeg, au fils duquel il maria sa fille [2]. Son frère Boudak, au contraire, que les Egyptiens avaient jusqu'alors retenu prisonnier à Damas, parvint à s'enfuir, et alla à Constantinople se jeter aux pieds du sultan, qui l'investit du sandjak de Wiza. Bientôt après, la politique ottomane, dans l'espoir de rallier à ce prince ses anciens partisans, et de se ménager en Asie un allié dont

[1] Inlar Kissdi-Sinan, sandjakbeg de Kaïssariyé; Kiral-oghli Ishak, sandjakbeg de Karasi; Karadja-Pascha-oghli, Iskender-Tschelebi, le moutesellim, c'est-à-dire le gouverneur provisoire de Kizildjé en Roumilie.

[2] Seadeddin, III, f. 489.

la principauté n'était pas sans importance, crut devoir prendre fait et cause pour Boudakbeg. Bayezid l'envoya donc en Asie conquérir l'héritage paternel, et lui adjoignit Mohammed-Pascha, fils de Khizrbeg et gouverneur d'Amassia, Iskenderbeg, fils de Mikhal, gouverneur de Kaïssariyé, et Moutanzaroghli-Mahmoud, le premier des begs de Karamanie. Boudak pénétra presque sans résistance sur le territoire de Soulkadr avec les troupes commandées par ces officiers; mais il déshonora ce premier succès en faisant crever les yeux à son neveu, le fils d'Alaeddewlet, que son père avait investi du sandjak de Kirschehr. Alaeddewlet s'avança contre lui à la tête d'une armée formidable; ayant intercepté une lettre de Boudak, dans laquelle ce prince demandait des renforts à Mahmoudbeg, Alaeddewlet substitua, à la lettre de son frère, une autre lettre qui portait que le misérable état de l'ennemi rendait inutiles tous secours ultérieurs. Boudak qui attendait toujours les troupes de Mahmoud, se vit tout-à-coup attaqué par des forces supérieures; malgré la vaillante défense de son fils qui tomba les armes à la main, et la bravoure héroïque d'Iskenderbeg, il fut fait prisonnier, et envoyé par le vainqueur au sultan d'Egypte [1]. A la nouvelle de cette victoire, Ouzbeg, à la tête de son armée, se hâta d'opérer sa jonction avec Alaeddewlet, pour mettre le siége devant Kaïssariyé (895 — 1490). Bayezid, redoutant dans ces circonstances la mauvaise étoile d'Ali-Pascha, envoya à sa place, contre l'armée confédérée, son kapitan-

[1] Seadeddin, III, f. 490.

pascha Hersek-Ahmed ; mais ayant appris qu'Ouzbeg et Alaeddewlet s'étaient portés en avant de Kaïssariyé et ravageaient les environs d'Eregli et de Larenda, il résolut de passer de Beschiktasch à Scutari, et de conduire en personne les opérations de la campagne. Pendant les préparatifs du départ, arriva à Constantinople une ambassade du prince de Tunis, avec des présens consistant en un exemplaire du Coran et en livres sur les traditions du Prophète ; elle était chargée d'offrir la médiation du prince pour le rétablissement de la paix entre la Porte et l'Egypte. Dans cette intention, le savant moufti Ali Arabi, célèbre sous le nom de Molla Arab. avait depuis long-temps entretenu avec l'Egypte une correspondance [1] ; la nouvelle, qui arriva sur ces entrefaites, de l'évacuation du territoire ottoman par Ouzbeg et Alaeddewlet, à l'approche de Hersek Ahmed, facilita l'admission des propositions pacifiques du moufti et de l'ambassadeur de Tunis. Bayezid, au lieu d'aller de Beschik à Scutari, comme il se l'était proposé, se rendit, en chassant, à Andrinople, à Ipsala et à Koumouldjina, et retourna ensuite à sa capitale [2] pour y célébrer la circoncision d'un de ses petits-fils et le mariage de ses filles. Un corps de l'armée turque avait tenté, cette même année, une invasion dans la Carniole, mais il avait été taillé en pièces par la milice du pays dans la forêt de Birnbaum,

[1] Seadeddin, III, f. 492. Solakzadé, f. 72. *Nokhbetet-tewarikh*, f. 109. Ali, XIVe récit du règne de Bayezid II, et le *Raouzatoul ebrar*.

[2] Rien dans les historiens ottomans ne fait supposer que ce voyage se fit par crainte de la peste, comme le dit Mouradjea d'Ohsson, t. I, p. 171.

de sorte que, suivant l'expression de Valvasor, « la forêt qui avait servi de retraite à ces bêtes féroces leur servit aussi de tombeau [1]. »

Les cinq fils de Bayezid administraient les plus belles provinces de l'Asie-Mineure : Sultan-Ahmed était gouverneur d'Amassia; Sultan-Schehinschah, de Karamanie; Sultan-Alemschah, de Mentesché; Sultan-Korkoud, de Saroukhan; et Sultan-Sélim, de Trébizonde. Leur circoncision avait déjà été célébrée sous le règne de Mohammed II, avec celle de leur oncle Djem. A l'époque qui nous occupe, le fils du prince Abdoullah, mort depuis peu, fut circoncis en même temps que le fils d'un vizir; les trois filles de Bayezid furent mariées, l'une à Ahmed-Mirza, fils du prince Oghourlu, resté sur le champ de bataille de Terdjan, et petit-fils d'Ouzoun-Hasan; la seconde au fils du grand-vizir Daoud-Pascha; et la troisième à Nassouh-beg, gouverneur de Scutari [2]. Ces solennités furent célébrées dans l'hippodrome où peu de temps auparavant une église chrétienne, changée en magasin à poudre, avait été frappée du tonnerre : sa coupole couverte de tôle avait été lancée dans la mer, où elle avait surnagé, au grand étonnement des spectateurs [3]. Dans l'intervalle, les négociations du moufti et de l'ambassadeur de Tunis étaient arrivées à une conclusion satisfaisante; après cinq années d'une guerre peu glo-

[1] Valvasor, IV, p. 382.

[2] Seadeddin, III, f. 493. Solakzadé, le *Nokhbetet-tewarikh*.

[3] Suivant Seadeddin, III, p. 491, le 22 schâban, c'est-à-dire le 20 juillet, ce qui est une erreur.

rieuse pour les armes ottomanes, la paix fut signée entre l'Egypte et la Porte (1491), à condition que Bayezid résignerait ses droits sur les trois forteresses conquises dans la plaine de Tschoukourowa par l'armée égyptienne, lesquelles seraient considérées comme des fondations pieuses appartenant aux saintes villes de la Mecque et de Médine [1].

Après la pacification de l'Asie et la fixation des limites [2] vénitiennes, Bayezid tourna ses regards vers la Hongrie, qui, depuis la mort de Mathias Corvin, était déchirée par des querelles intestines; il se flattait, à la faveur des troubles qui y régnaient, de s'emparer de Belgrade, par corruption ou par surprise. Le commandant de Semendra, Khadim Souleïman-Pascha, représenta au despote Uilak l'état précaire de la Hongrie, qui ne savait même pas sous quelle domination elle tomberait, et l'engagea à s'attirer les bonnes grâces du sultan, en lui livrant les places de Belgrade, d'Aladjahissar et de Zwornik. Uilak ayant fait une réponse ambiguë [3] qui pouvait s'interpréter favorablement, Bayezid ordonna aux troupes albanaises de s'avancer sur Belgrade et d'en former le blocus. Le kapitan-pascha Goïgou reçut l'ordre d'aller avec trois cents voiles attendre l'arrivée du sultan sur les

1 Seadeddin, III, f. 493. Solakzadé, le *Nokhbetet-tewarikh*. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, sous la date de 896. Mezeray, I, p. 303. Knolles, p. 355 et 229, à l'année 1487. La chronique de Drechsler à l'année 1483, ce qui est une grave erreur.

2 Le document sur la fixation de ces limites, daté du 10 juillet 1490, se trouve dans les archives de Venise.

3 Seadeddin, III, f. 349. Solakzadé, le *Nokhbetet-tewarikh*.

côtes d'Albanie [1]. Bayezid partit le 10 mars 1492 de Constantinople pour Sofia, d'où il comptait se rendre à Belgrade, ou en Albanie, si ses projets sur Belgrade avortaient [2]. Cependant les troupes du gouverneur de Semendra avaient assiégé Sabacz, pris quelques châteaux en Bosnie et menacé Yaitze. En Hongrie, les Turcs furent complètement battus par Kinis, et plusieurs de leurs begs faits prisonniers [3]; George More, frère du ban de Szœreny, envoya à la Diète, dans deux voitures pleines de têtes turques, la sanglante preuve de la victoire des Hongrois [4].

Bayezid, trompé dans son espoir de réduire Belgrade par la force ou par la ruse, quitta son camp de Sofia, et entra, par la route de Monastir, en Albanie; il passa à Depedelen [5] vingt-quatre jours du mois de ramazan 897 (juin 1492), pendant lesquels les troupes de la maison du grand-vizir et les janissaires ravagèrent le pays, et le dépeuplèrent de ses habitans [6]. Dans le trajet de Monastir à Parlépé, un assassin déguisé en kalender s'était approché du sultan, au milieu d'un passage profond et resserré, et avait voulu lui porter un coup de poignard que les gardes avaient prévenu à temps; il fut sur-le-champ mis en pièces. A

1 *Bayazet fatto armare vele* 300. L'armement de cette flotte est rapporté à l'année 1488, ce qui est une erreur. (Mar. Sanuto.)

2 Seadeddin, III, f. 349.

3 Bonfinius, decad. V, l. II.

4 Engel, *Geschichte von Ungarn*, III, p. 448.

5 *Depedelen*, et non *Tebelen*, est le nom du lieu où naquit Ali, pascha de Yanina.

6 Seadeddin, III, f. 495. Solakzadé, *Nokhbetet-tewarikh*.

l'occasion de cet événement, si ce ne fut lors du meurtre de Mourad Ier par Kabilovich, s'établit cette règle d'étiquette, d'après laquelle personne ne doit s'approcher armé du sultan, et qui ordonne que tous ceux qui sont admis en sa présence entreront soutenus par deux chambellans qui leur tiendront les bras. Les ambassadeurs étrangers sont encore soumis de nos jours à ce cérémonial, qui, dans l'origine, avait été établi pour prévenir toute tentative d'assassinat sur la personne du souverain. Bayezid prolongea de quelques mois son séjour en Albanie, à cause de la peste qui ravageait alors sa capitale, et ne retourna à Constantinople que vers le milieu de l'hiver.

Pendant cette campagne de Bayezid en Albanie, plusieurs corps d'akindjis portèrent la désolation en Autriche, et s'y montrèrent plus acharnés à détruire qu'ils ne l'avaient fait dans aucune de leurs expéditions précédentes. Cette invasion fut la cinquième dans la Styrie [1], la sixième dans la Carinthie [2], et la septième en Carniole [3]. Les Turcs se divisèrent en trois corps, et se partagèrent la dévastation de ces malheureux pays. Le premier corps entra dans la Carniole et pénétra jusqu'à Laibach par Moettling et Rudolphswerth, en exerçant toutes les horreurs imaginables. Les enfans furent empalés, et leurs têtes brisées contre les murs qui dégouttaient de leurs cervelles palpitantes; les filles furent

[1] La première, en 1396, sous Bayezid I; la seconde, en 1418, dans les environs de Radkersbourg; la troisième, en 1475, à Rann; et la quatrième, en 1480, dans la Haute-Styrie.

[2] Megiser.

[3] Valvasor.

violées sous les yeux de leurs mères, et les femmes en présence de leurs maris; les hommes liés ensemble et couplés comme des chiens. Pendant leurs repas, les barbares s'entouraient de haies de lances sur lesquelles étaient fichées les têtes des ennemis [1]. A Tarwis il y eut un massacre général des habitans, et les routes du pays furent couvertes de membres mutilés. L'empereur Maximilien envoya des troupes en Carinthie que menaçait le second corps de l'armée turque; d'autres troupes se rassemblèrent sous les ordres de Rodolphe de Khewenhuller, auquel se joignirent les nobles de Carinthie, Jean Ungnad, Nicolas Lichtenstein, Pancrace Dietrichstein, Léonhard de Coloniz, Christophe de Veistriach. George de Weissenek, et Nicolas Rauber. Les chrétiens et les Turcs se rencontrèrent près de Villach, où pendant plusieurs heures ils se livrèrent un combat des plus acharnés; quinze mille prisonniers, que les Turcs avaient traînés à leur suite, brisèrent leurs chaînes pendant la bataille, et se portant avec fureur sur les derrières de l'ennemi, ils en firent un affreux massacre. Sept mille chrétiens restèrent sur la place; les Turcs, outre dix mille morts, eurent sept mille des leurs faits prisonniers; leur chef Ali-Pascha, de la famille de Mikhaloghli [2], fut fusillé par l'ordre de Kewenhuller ou de Coloniza [3]. Aujourd'hui encore un tertre élevé à l'endroit où se donna la bataille témoigne du grand nombre de combattans qui y furent

1 Valvasor.
2 Seadeddin. Solakzadé.
3 Valvasor, l. IV, et Megiser.



ensevelis. Le troisième corps d'armée des Ottomans envahit la Basse-Styrie jusqu'à Cilly. Ces cannibales, après avoir massacré leurs prisonniers, les éventraient, arrachaient leurs intestins dont ils se faisaient des ceintures[1], puis rôtissaient leurs corps et les mangeaient. Cependant hâtons-nous de dire que ces scènes hideuses n'appartiennent pas exclusivement aux Turcs; les Hongrois rivalisèrent souvent de cruauté avec eux, et quelquefois les surpassèrent. Ainsi Kinis, dont l'imagination était inépuisable en inventions atroces, livra aux tortures les plus affreuses les prisonniers qu'il fit sur les Turcs, lorsqu'il les força de lever le siége de Szœreny : les uns cousus dans des sacs furent jetés à l'eau; les autres furent broyés sous des meules de moulins; d'autres encore furent écorchés vifs, ou rôtis, ou dévorés vivans par des porcs affamés[2]. La même année où Mikhaloghli périt près de Villach avec toute son armée, l'eunuque Ali-Pascha, gouverneur de Semendra, repoussé de la Transylvanie, fut complètement défait par Etienne de Thelegd, à l'entrée du défilé de la Tour-Rouge; il ne regagna la Valachie qu'après avoir perdu quinze mille hommes tant tués que blessés, et en abandonnant son butin et tous ses esclaves.

Pour venger les trois défaites éprouvées successivement par les armes ottomanes dans une même année à Szœreny, à Villach et au défilé de la Tour-Rouge,

[1] Megiser. Engel, *Histoire de Hongrie*, I, p. 183.

[2] Engel, *Histoire de Hongrie*, III, p. 55.

Yakoub-Pascha, à la tête de huit mille hommes, envahit pour la septième fois la Styrie-Inférieure (1493), et saccagea la contrée de Cilly et de Pettau [1]. Yakoub qui avait été le kapou-aga de Bayezid, lorsque le sultan n'était encore que gouverneur d'Amassia, fut depuis attaché en qualité de beglerbeg à la personne du prince Alemschah, fils de Bayezid, et gouverneur de Karamanie. Yakoub-Pascha, en passant devant Yaitze, provoqua Konisaï, le commandant de cette forteresse, à un combat singulier; mais celui-ci, pour toute réponse, fit une sortie si vigoureuse, qu'il le força de se retirer dans le plus grand désordre [2]. Les troupes ottomanes passèrent l'Unna près d'Ostroviz pour marcher sur Sluin et la Kulpa qu'elles n'avaient encore franchie dans aucune de leurs incursions précédentes; elles ravagèrent pendant quinze jours la Croatie et la Styrie-Inférieure; mais Jacques Szekely et d'autres chefs allemands les forcèrent à se replier sur la Croatie. C'est alors que les principaux nobles croates, dont l'histoire ottomane cite un plus grand nombre que l'histoire hongroise elle-même [xiii], se firent une guerre acharnée les uns aux autres; en première ligne on remarquait le ban Derenczeny, les comtes de Frangipan, Nicolas, Bernardin, et Jean, comte de Modrusch. Les uns avaient demandé des secours au roi de Hongrie, les autres à Yakoub-Pascha [xiv]; mais lorsque

[1] Bonfinius, dec. V, l. III, p. 707. Giovio se trompe en disant que l'eunuque Ali-Pascha avait commandé le troisième corps qui envahit la Carinthie.

[2] Seadeddin, III, f. 497.

le général turc, battant en retraite, revint en Croatie, ils se réconcilièrent pour combattre l'ennemi commun [1].

A son arrivée au pas de Sadbar, Yakoub le trouva barricadé d'arbres et de pierres et cerné de tous côtés par l'ennemi. Dans cette extrémité, il envoya un de ses officiers pour négocier sa retraite à prix d'argent; mais Derenczeny ayant posé pour condition la reddition des prisonniers et du butin, Yakoub se décida au combat. Cependant Derenczeny, redoutant la supériorité de l'ennemi, était sur le point de se retirer lorsque Bernardin de Frangipan s'y opposa en lui reprochant de vouloir soustraire aux chances d'une attaque la vie de son fils et celle de son frère. Yakoub, mettant à profit le temps perdu en discussions par les généraux chrétiens, se dégagea du défilé, en faisant abattre un bois qui lui fermait le passage. Suivi dans sa marche par l'armée chrétienne, le général turc lui offrit la bataille près d'Adbina [2], le 9 septembre 1493: cinq mille sept cents Hongrois furent tués; trois chefs croates de la famille de Derenczeny furent faits prisonniers; des trois comtes de Frangipan, l'un périt dans la mêlée, l'autre tomba entre les mains des Turcs, et le troisième réussit à se sauver par la fuite. Yakoub-Pascha ordonna de trancher la tête au fils et au frère de Derenczeny, et les fit présenter au ban de Croatie sur une assiette, en lui reprochant violemment d'avoir rompu la paix, lorsque l'armée ottomane

[1] Il n'est point parlé de cette réconciliation chez les historiens turcs, mais seulement chez les Hongrois.

[2] Dans Seadeddin, Corbova ou Caratova.

avait voulu se retirer sur son territoire; puis, après avoir fait couper les nez des chrétiens tombés sur le champ de bataille, il les envoya avec Derenczeny à Constantinople comme trophées de sa victoire. Le général croate, conduit en présence du sultan, ne changea rien à sa hauteur et à sa rudesse ordinaires; cependant Bayezid ne le fit pas mourir, il se contenta de le bannir avec deux de ses serviteurs dans une île, où il mourut au bout de trois mois, soit par le poison, soit par l'influence meurtrière du climat [xv]. Yakoub, en récompense de sa victoire, reçut des mains du sultan un sabre magnifique et un cheval des écuries impériales; là ne s'arrêtèrent pas les faveurs de Bayezid, qui le nomma beglerbeg de Roumilie, et fit passer le titulaire de ce gouvernement à celui de Bosnie [1].

Paul Kinis se montra jusqu'au dernier moment de sa vie l'ennemi implacable des Ottomans. Etendu sur son lit de mort, il s'efforça encore de déterminer le roi de Hongrie à venger les incursions faites par les akindjis, après la déroute de Derenczeny, dans la Styrie jusqu'à Pettau, et dans le Banat jusqu'à Temeswar [2]. Lorsqu'il avait déjà la langue paralysée par une attaque d'apoplexie, il se fit apporter une carte de Turquie, et montrant à son souverain les frontières ottomanes, il porta en même temps sa main sur son cou, en indiquant par un signe énergique quel traite-

[1] Seadeddin, III, f. 500.

[2] Bonfinius, dec. V, l. IV, p. 719. Julius Cæsar, *Staat und Kirchengeschicte* (*Histoire politique et ecclésiastique*).

ment on devait infliger aux ennemis de la chrétienté. L'empereur Maximilien avait chassé les akindjis de la Styrie, d'où ils ne s'étaient retirés qu'en emmenant sept mille prisonniers; la vigueur qu'avait déployée en cette circonstance le nouvel empereur eut pour résultat leur entière disparition pendant les vingt-cinq années de son règne. Les ravages des Ottomans dans le banat de Temeswar furent vengés par l'invasion de Semendra, où Kinis, à la veille de mourir, accompagna l'armée; les faubourgs de Semendra furent incendiés, et le pillage de la contrée donna aux chrétiens un riche butin en esclaves, en bestiaux, en blé, et en objets précieux, tellement que cinq bœufs ne valaient qu'un ducat, et qu'une femme avec quatre filles se vendaient dix-huit pièces d'argent [1]. Les Hongrois usèrent de réciprocité à l'égard des Turcs, et vendirent leurs prisonniers; car, à cette époque, vendre les prisonniers et les massacrer en masse était un usage commun aux deux nations. Les chrétiens, après les brigandages productifs qu'ils avaient commis, arrivèrent le 1er novembre 1494 sous les murs de Belgrade. Pierre More, un des parens de Szœreny, surnommé *le tranche-tête* [xvi], qui, vers la fin de 1494, était allé en qualité d'ambassadeur à Constantinople, en revint l'année suivante accompagné d'une ambassade turque qui apportait des présens et l'offre du renouvellement de la paix pour dix ans [2]. Le roi de

[1] Engel, *Geschichte von Ungarn* (Hist. de Hongrie), III, 2, p. 72. Bonfinius, dec. V, 4, p. 717, 719, 720.

[2] Bonfinius, dec. V, 4, p. 728.

Hongrie accepta la paix pour trois ans seulement, sous la condition expresse que tous les chrétiens faits prisonniers depuis la défaite de Derenczeny seraient rendus à la liberté, que toute incursion cesserait pendant la durée de l'armistice, et qu'il serait laissé à la volonté du roi de prolonger ou de rompre la trève en avertissant la Porte trois mois avant son expiration [1]. Les dernières hostilités des Hongrois, avant la conclusion du traité, avaient été celles de Vladislas Kanisaï, gouverneur de Yaitze, qui l'année précédente avait forcé Yakoub à la retraite, en faisant une sortie de la forteresse qu'il commandait; il avait envahi la Servie avec quatre mille chevaux, et pris deux châteaux-forts dans lesquels l'eunuque Ali-Pascha avait déposé son butin [2]. Nommé ban de Croatie, après la mort de Derenczeny, le brave Kanisaï marcha sur les traces de Paul Kinis, mort non loin de Belgrade, au retour de la dernière expédition faite en Servie d'après ses conseils [3]. Ce fut Kanisaï qui découvrit et punit le complot formé par les officiers de la garnison de Belgrade de livrer la ville aux Turcs; les principaux auteurs de cette trahison, le chevalier de Saint-Jean, prieur d'Aurana, et Laurent Uilak, duc héréditaire de Syrmie, perdirent seulement leurs dignités et leurs biens; les traitres d'un rang inférieur furent punis de mort [4] (1495).

[1] Bonfinius et Catona, X, p. 708.

[2] Schimek, *Politische Geschichte des Herzogthums Bosnien und Rama* (*Histoire politique du duché de Bosnie et de Rama*), p. 183.

[3] A Saint-Clément, le 24 novembre. Bonfinius, dec. V, 4; et Engel, *Histoire de Hongrie*, III, p. 272.

[4] Schimek, p. 183.

En 1496, les Turcs s'emparèrent des châteaux-forts de Komothya, de Thersaz, de Nerethva et de Koszoruvar, en Bosnie [1]; l'année suivante ils se jetèrent sur la Dalmatie, ravagèrent les environs de Zara, et poussèrent jusqu'à Reifniz, Zirkniz, Loitsch et Oberlaibach, dans le Frioul. Firouzbeg, gouverneur de Scutari, fit savoir au commandant vénitien, Marchese Trevisan [2], qu'il était venu, par ordre du sultan à Cattaro, pour protéger le territoire de George Czernoviz, prince de Montenegro, qui jusqu'alors avait été sous le patronage de Venise. La réponse de Trevisan, que la république n'avait pas l'intention de s'approprier aucune des possessions de Czernoviz, bien qu'elle satisfît pour le moment le sultan, ne laissa pas que de l'indisposer fortement contre cette puissance. Telle fut l'origine de la guerre qui éclata deux ans après entre la Porte et Venise.

Au printemps de cette année (3 mars 1497), le grand-vizir Daoud-Pascha, après avoir exercé pendant quatorze ans les plus hautes fonctions de l'empire, fut mis à la retraite avec une pension annuelle de trois cent mille aspres [3]. Des quatorze grands-vizirs qui, depuis la création du grand-vizirat, avaient été élevés à cette éminente dignité, Daoud-Pascha fut

[1] Engel, *Histoire de Dalmatie*, p. 562; et *Histoire de Hongrie*, III, p. 35.

[2] Marini Sanuto : cette lettre est datée du 24 juin 1497.

[3] Osman-Efendizadé, *Histoire des Visirs*. Voyez aussi le rapport de l'ambassadeur vénitien de Scio, à la date du 5 mai 1497, adressée à la Seigneurie : *Il Gran Signore dimisse al 3 di marzo il Wesind Daud, e l'ha mandato al suo Timar presso Andriaopoli con provisione di aspri* 300 *mille. David era amicissimo dei Veneziani e pacifico.* (*Chronique* de Marini Sanuto.)

le premier qui rentra dans la vie privée avec la faveur du sultan. Parmi les treize prédécesseurs de Daoud-Pascha, les uns conservèrent toute leur vie leur charge, les autres tombèrent en disgrâce, et durent se résigner à des fonctions inférieures, comme Mahmoud-Pascha, Keduk-Ahmed et Mesih-Pascha, qui tous trois échangèrent le grand-vizirat contre le grade de kapitan-pascha et le gouvernement de Gallipoli. La place vacante par la retraite de Daoud-Pascha fut donnée au beau-frère du sultan, Hersek Hamed-Pascha [1], qui la céda dans le cours de la même année à Ibrahim Djendereli, fils de Khalil-Pascha, exécuté sous Mohammed II.

Bayezid, dont toutes les pensées étaient consacrées, autant que la dignité de son empire le permettait, ou à renouveler les anciennes trêves, où à vivre en paix avec les puissances voisines. entretenait depuis sept ans des relations d'amitié avec la Pologne, lorsque la fameuse expédition de Balibeg, gouverneur de Silistra, rompit brusquement l'harmonie qui avait régné jusque-là entre les deux nations. En 1490 avait été conclu le premier traité entre la Porte et la Pologne, sous les règnes de Bayezid et de Casimir, le troisième des Jagellons [2]; ce traité avait depuis été renouvelé

[1] Dans cette année (1497), moururent Ahmed-Pascha, le premier grand poëte lyrique des Ottomans, et Mirkhond, le dernier grand historien persan. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*.

[2] Il n'est point parlé de ce traité dans *le Guide diplomatique* de Martens, mais bien dans Naïma, p. 251, à l'occasion de son renouvellement en l'année 1607.

pour trois autres années [1], par Jean Albert, qui était monté sur le trône de Pologne au préjudice de ses deux frères aînés, Sigismond, et Vladislas roi de Bohême et de Hongrie. A l'expiration du terme fixé, Jean Albert chercha des prétextes d'hostilités, non contre les Turcs, mais contre les Moldaves, et entreprit bientôt la malheureuse campagne de Suczawa. Hadislas, roi de Hongrie, envoya un ambassadeur à la Porte (1497) pour offrir sa médiation dans les affaires de Pologne, et représenter que l'invasion de la Moldavie par les troupes polonaises constituait une violation du droit souverain, non de la Turquie, mais de la Hongrie, dont la Moldavie était tributaire [2]. Malgré cette intervention, Balibeg Malkodjoghli, gouverneur de Silistra, reçut l'ordre d'entrer en campagne, et fit deux expéditions dans le cours de l'année 1498, l'une au commencement du printemps, l'autre pendant l'automne : la première fois, il passa le Danube à la tête de soixante mille hommes, et en revint avec dix mille prisonniers ; dans la seconde incursion, le général turc commandant l'expédition avait sous ses ordres plus de quatre-vingt mille combattans, s'il faut en croire les historiens hongrois [3]. Après avoir passé le Dniester sur un pont de bateaux, il confia le commandement de l'avant-garde à son fils puîné, Tour-Alibeg, et celui de la deuxième division de l'armée à son fils aîné Alibeg.

[1] Solignac, *Histoire de Pologne*, l. XVI, no 1493. Cromer, p. 660. Neugebauer, p. 430. Herburt de Fulstein, p. 209.

[2] Engel, *Histoire de Hongrie*, III, 2, p. 100. Pray, ann. IV, p. 274.

[3] Engel, *Histoire de Hongrie*, III, 2, p. 100.

Soroka sur le Dniester fut ravagée, et le fortin qui défendait le passage du fleuve rasé. La ville de Dereczny[1], sur les bords d'un lac, fut surprise et livrée aux flammes; Canczuga[2], Klebania, Braklaw, eurent le même sort; la place de Radimin [XVII] dut à la force de ses remparts de n'être pas attaquée; mais Prevorsk[3] fut emportée d'assaut. Près de cette ville, Balibeg, chargé d'un immense butin, rejoignit le corps d'armée de son fils; Hazan Woiwoda parcourut tout le pays, et rétablit sur le Dniester le pont rompu par les Polonais. Après avoir forcé le passage d'un défilé défendu avec plus de bravoure que de bonheur, Moustafaoghli, fils de Kasimbeg, passa avec cinquante cavaliers le pont de la Saana, saccagea toute la contrée et la ville de Jaroslaw[4], où il mit au pillage une église renommée par ses richesses en or et en argent; pendant ce temps Balibeg dévasta les environs de Halicz, de Zidacon, de Sambor et de Drohobiz[5]. Les Turcs auraient pénétré plus avant dans le pays, si le froid et le manque de vivres n'eussent exercé dans leurs rangs d'affreux ravages. Les historiens polonais font monter à quarante mille le nombre des ennemis qui périrent dans cette expédition; d'après les historiens ottomans au contraire, Balibeg, dont l'armée était forte seulement de quarante mille hommes, revint

[1] Cette ville n'est pas citée dans Seadeddin.

[2] Dans Seadeddin, *Djinandjé*.

[3] Dans Seadeddin, *Andre Breworsks*.

[4] Dans Seadeddin, *Yareslaw*.

[5] Solignac, l. XVI, t. III, p. 172, Amsterdam, 1751.

avec un riche butin à Kilia et à Akkerman, où, après le prélèvement du cinquième revenant au sultan, il congédia les troupes auxiliaires. Pour récompenser Bogdan, voïévode de Moldavie, des services qu'il avait rendus pendant l'expédition en Pologne, Bayezid lui envoya, avec un kaftan fourré de zibeline et un drapeau, l'étendard à deux queues et la kouka (casque orné de plumes), distinctions dont la première l'élevait au rang des paschas, et la seconde à celui de colonel des janissaires [1].

L'année 1492, où Christophe Colomb découvrit l'Amérique, vit naître les premières relations politiques entre la Russie et la Porte. Le czar Jean III, attentif aux développemens de la puissance turque, désirait depuis long-temps se mettre en rapport avec elle. Dans des conférences ouvertes à Bielgorod entre Kouritzin, secrétaire du czar, et quelques paschas, ceux-ci lui firent part du désir qu'avait leur maître d'entrer en relation avec le sien. Le czar, instruit de ce fait, chargea son allié Menghli-Ghiraï, khan de Crimée, de sonder le sultan à ce sujet; Bayezid répondit: « Mengheli-Ghiraï, si le monarque de Moscou est ton frère, il sera aussi le mien [2]. » Quelque temps après, les marchands russes d'Azov et de Kaffa ayant eu à se plaindre des gouverneurs de ces deux villes, y cessèrent entièrement leur commerce. Le pascha de Kaffa suggéra calomnieusement au sultan que ce résultat était dû aux intrigues de Menghli-Ghiraï; ce fut à cette

[1] Mouradjea d'Ohsson, VII, 445.

[2] Karamsin, *Histoire de Russie*, 1820, t. VI, p. 289.

occasion que Jean III, pour disculper son allié, écrivit au sultan la lettre suivante :

« *A Bayezid, sultan libre, roi des princes de Turquie, souverain de la terre et de la mer. Nous Jean, par la grâce de Dieu, seul et véritable monarque héréditaire de toutes les Russies, et de plusieurs autres contrées du Nord et de l'Orient :* voici ce que nous croyons devoir écrire à Votre Majesté : Nous ne nous sommes point envoyé d'ambassadeurs pour nous complimenter. Cependant les marchands russes ont parcouru vos États et y ont exercé un commerce avantageux à nos deux empires ; plusieurs fois ils se sont plaint à moi des vexations qu'ils avaient éprouvées de la part de vos magistrats ; mais j'ai gardé le silence. L'été dernier, le pascha d'Azov les a forcés de creuser un fossé, et de charrier des pierres pour diverses constructions ; on a fait plus, on a contraint nos marchands d'Azov et de Kaffa à livrer leurs marchandises pour moitié de leur valeur. Si quelqu'un d'entre eux vient à tomber malade, on appose les scellés sur les biens de tous ; et, s'il meurt, l'État s'empare de tout, ou ne restitue que la moitié en cas de guérison. Les clauses des testamens ne sont pas observées ; les magistrats turcs ne connaissent, pour toutes les propriétés russes, d'autres héritiers qu'eux-mêmes. Tant d'injustices m'ont forcé d'interdire à mes marchands le commerce dans votre pays. D'où proviennent donc ces actes de violence, puisqu'autrefois ces marchands ne payaient que la taxe légale, et qu'il leur

était permis de commercer librement? Le savez-vous, ou non? Encore un mot! Mohammed II votre père était un grand et célèbre prince; il a voulu, dit-on, nous envoyer des ambassadeurs pour nous complimenter : Dieu s'est opposé à l'exécution de ce projet; mais pourquoi n'en verrions-nous pas l'accomplissement aujourd'hui? Nous attendons votre réponse [1].

Moscou, 31 août 1492. »

Trois années plus tard, arriva à Constantinople la première ambassade russe. Michel Plesttschéïef, en prenant congé de Jean III, son souverain, reçut, avec une lettre de créance, des instructions suivant lesquelles il devait entamer des négociations relativement à la liberté du commerce russe dans les États du sultan; il lui était enjoint de ne point fléchir le genou en complimentant Bayezid et son fils Mohammed, de traiter directement avec le sultan et non par l'entremise des vizirs, et de ne céder le pas à aucun autre ambassadeur. Dépassant l'esprit de ses instructions, Plesttschéïef se montra, dès son arrivée à Constantinople, raide et hautain; comblé d'égards et de politesses, il refusa l'invitation au repas donné par les vizirs en son honneur, les riches habits qui lui furent offerts et les dix mille sequins destinés à son entretien. A ce sujet, Bayezid écrivit à Menghli-Ghiraï : « Le monarque de Russie, avec lequel je désire vivement contracter amitié, m'a envoyé un homme grossier; je ne puis donc le faire accompagner en

[1] Karamsin, *Histoire de Russie*, VI, p. 290.

Russie par aucun de mes esclaves, de crainte qu'ils n'y soient offensés. Respecté en Orient et en Occident, je rougirais de me soumettre à un pareil affront, etc. » Cependant Bayezid ne se plaignit point au grand prince des dédains de son ambassadeur, et dans la lettre qu'il lui écrivit, il lui accordait toutes ses demandes relatives au commerce de ses sujets. En 1499, Jean III envoya un second ambassadeur à Constantinople, Alexis Golokvastof, avec des lettres de créance pour Bayezid et son fils Mohammed, gouverneur de Kaffa. Golokvastof était chargé d'obtenir de nouveaux avantages pour le commerce moscovite dans les Etats du sultan, et de dire à Bayezid : « Le grand prince ignore de quoi vous accusez son plénipotentiaire Michel Plesttschéïef; mais sachez que beaucoup de monarques envoient à mon maître des ambassadeurs auxquels il témoigne autant de bonté que de considération. C'est un fait dont le sultan peut lui-même s'assurer par expérience [xviii]. » Ces rapprochemens entre la Turquie et la Russie avaient été nécessairement amenés, d'une part, par le besoin que ressentait cette dernière puissance d'ouvrir de nouveaux débouchés à son commerce; d'autre part, par les incursions récentes des Ottomans dans la Pologne, et par ses relations multipliées avec les Khans de Crimée, feudataires du Sultan.

Toutes les provinces ottomanes d'Europe et d'Asie étaient à cette époque inondées d'esclaves polonais [1].

[1] Engel, *Geschichte der Moldau (Histoire de Moldavie)*, p. 151, d'après le récit de Vreke Dwornik.

Un choix des plus belles filles et des plus beaux garçons de cette nation fut envoyé au sultan d'Egypte Nassir Mohammed, fils de Kaïtbaï, comme présent de noces de Bayezid pour la fille de Djem que Nassir Mohammed avait demandée en mariage à la Porte, peu de temps après son avènement et la mort de Djem à Naples [1]. Ainsi les deux petites-filles du conquérant étaient mariées aux deux plus puissans voisins de l'empire ottoman; la fille de Djem au sultan tscherkassien, et celle de Bayezid à Ahmed-Mirza, petit-fils d'Ouzoun-Hasan, et héritier présomptif de la couronne de Perse. Ces deux mariages, qui furent d'une haute importance politique pour l'empire, rappellent celui de Mourad II avec la princesse servienne Mara, sur lequel Mohammed II avait fondé ses prétentions sur la Bosnie et la Servie [2]. Bien que les sultans, successeurs de Bayezid, n'aient jamais invoqué ces alliances pour justifier leurs conquêtes dans les pays des princes leurs parens, ni pour les faire valoir comme des droits à la succession de ceux-ci, elles n'en étaient pas moins un signe non équivoque de l'influence que Bayezid voulait acquérir dans les affaires des deux plus puissans Etats limitrophes de son empire, la Perse et l'Egypte; et c'est sous son règne que se formula de plus en plus la politique extérieure turque, à laquelle il donna le premier, parmi les sultans, un grand développement par l'envoi de nombreuses ambassades en Europe et en Asie.

[1] Ali, xxviie récit du règne de Bayezid II.

[2] Seadeddin, dans Bratutti, p. 14.

Pour établir sûrement notre point de départ dans l'appréciation du caractère de la diplomatie ottomane, et pour mieux connaître les diverses modifications qu'elle a subies, jetons un regard sur les ambassades et les traités de paix, qui, vers la fin du quinzième siècle, mirent Bayezid en rapport avec les États européens, et surtout avec ceux d'Italie. Vladislas, roi de Hongrie, avait envoyé en 1497 un ambassadeur à Constantinople, afin de faire comprendre dans la trève de trois ans, signée entre lui et la Porte [1], son frère Jean Albert, roi de Pologne; mais cette négociation n'avait pas eu de succès, elle avait hâté au contraire la double invasion des Ottomans dans ces contrées. Presque en même temps, six États d'Italie recherchaient à l'envi l'amitié du sultan : le pape, Florence, Pise, Milan, Naples et Venise. Nous avons déjà mentionné les ambassades de Bayezid à Alexandre VI, au grand-maître de Rhodes, et au roi de France Charles VIII. Dans le cours de cette même année 1497, Bayezid reçut deux ambassadeurs d'Italie, l'un du pape Alexandre [2], l'autre de Luigi Sforza [3], qui étaient chargés de le faire entrer dans la ligue de leurs intérêts contre Venise. Cinq ans auparavant (1494), Alphonse, roi de Naples, avait demandé les secours du sultan contre les Français [4]; après la mort de Ferdinand,

[1] Pray, *Annales*, IV. Catona, XI, ord. XVIII, p. 309; et Marini Sanuto, ad ann. 1497.

[2] 1497 *da Costantinopoli 5 e 15 settembre, vi era un oratore del papa e uno del duca di Milano.* Marini Sanuto.

[3] Spandugino, 74.

[4] Guicciardini, l. I.

l'ambassadeur napolitain, Tomaso Paleologo, conclut un traité définitif entre son successeur Frédéric d'Aragon, et la Porte (15 juillet 1498) [XIX]. Venise, menacée vers cette époque d'un grand nombre d'ennemis, envoya Andrea Zanchani à Constantinople avec le tribut de l'île de Zante et la mission de régler tous ses différends avec la Porte et de renouveler la trève. Avant l'arrivée de Zanchani, Andrea Gritti veillait aux intérêts de la république, avec cette habileté politique qu'il déploya plus tard sur un plus vaste théâtre, lorsqu'il fut doge de Venise [1]. L'eunuque Ali-Pascha ayant dévasté l'année précédente (1498) les environs de Zara et poussé son incursion jusque sous les murs de Laibach, d'où il avait ramené un grand nombre de prisonniers [2], et Bayezid, se doutant du but de la mission de l'ambassadeur vénitien, mais ne voulant pas laisser deviner ses intentions, chargea Firouz, sandjakbeg de Scutari, d'offrir ses excuses à Gritti. Sous prétexte que l'ambassadeur hongrois étant arrivé avant lui devait être expédié de préférence, Zanchani vit son audience remise de jour en jour; à la vérité Zanchani avait été complimenté à son entrée dans Constantinople, comme le sont encore aujourd'hui les ambassadeurs étrangers, par l'interprète de la Porte, mais il y eut cette différence que le cérémonial de l'introduction dans la salle d'audience du sultan ne fut pas rempli à son égard par le tschaouschbaschi, ou grand-maréchal, mais seulement par le soubaschi, ou lieutenant de

[1] Marini Sanuto.

[2] Marini Sanuto, Paolo Giovio, Valvasor et Megiser.

police [1]. Lorsqu'il présenta enfin ses lettres de créance au sultan, celui-ci ne daigna pas lui parler directement, et s'adressa toujours au grand-vizir Hersek Ahmed-Pascha, frère d'Ulric, duc de l'Herzegovine, autrefois chrétien et patricien de Venise, alors musulman et gendre de Bayezid. Les autres vizirs étaient à cette époque Ibrahim, vieillard de soixante-quinze ans, Yakoub-Pascha, également gendre de Bayezid, et vainqueur du général croate Derenczeny, et enfin Iskender-Pascha, qui devait renouveler en cette année (1499) la terreur qu'il avait répandue vingt-quatre ans auparavant sur les rives du Tagliamento.

La négligence affectée avec laquelle on avait traité Zanchani fut loin de rassurer Venise, qui n'ignorait pas l'activité qui régnait dans l'arsenal de Gallipoli, et l'équipement d'une flotte dont Kemal-Reïs devait prendre le commandement. Quinze jours avant l'audience de Zanchani, la flotte ottomane, forte de vingt grands vaisseaux, de soixante-sept galères, et comptant en tout deux cent soixante voiles [2], avait appareillé [3], pour transporter sur les côtes de la Morée, dans les parages de Modon et de Lepanto, une armée de soixante-trois mille hommes, se composant de vingt-huit mille hommes de troupes d'Europe, dix-huit mille de troupes d'Asie, huit mille sipahis et autant de janissaires [4].

[1] Ce traité de paix, daté du 15 mars 1499, se trouve dans les archives de Venise.

[2] Marini Sanuto, rapport d'Adrien Gritti.

[3] Chronique de Marini Sanuto, 1496. *Relazione di Sagundino segretario della Signoria à Costantinopli.* — [4] *Ibid.*

A cette époque les revenus nets de l'empire ottoman s'élevaient à peu près à deux millions et demi de ducats [1]; la puissance de la famille impériale florissait dans la personne des sept fils de Bayezid, tous gouverneurs de provinces, et de sept filles, mariées à des paschas puissans [2]. Cette prospérité et cette force faisaient d'autant plus désirer à la république le maintien de sa paix avec la Turquie; cependant, pour être en garde contre une surprise, elle fit armer une flotte puissante. Le sultan, qui avait l'œil ouvert sur ces préparatifs, signa avec Venise, par l'entremise de Zanchani, le renouvellement de la paix, non en langue turque, mais en langue latine, ce qui, dans l'idée de Bayezid, lui laissait toute latitude de manquer à sa parole quand il le jugerait favorable à ses intérêts [3]. Les ambassadeurs de Milan, de Florence et de Naples avaient, du consentement du pape et de l'empereur Maximilien, poussé la Porte à la conclusion de cette fausse paix et à sa violation immédiate, afin que les Vénitiens, trompés par les feintes protestations du sultan, fussent livrés sans défense aux attaques des Turcs, lorsque ceux-ci commenceraient les hostilités. Bayezid, pressé par les ambassadeurs de Ludovic Sforza, partit, le 1er juin 1499 (21 schewal 904), de Constantinople pour Andrinople, d'où il envoya le beglerbeg de Roumilie, Moustafa-Pascha, avec l'armée de terre, investir Lepanto; la flotte, sous les ordres du kapitan-pascha Daoud, avait appareillé pour

[1] Chronique de Marini Sanuto. — [2] *Ibid.*

[3] Marini Sanuto; et Laugier, *Histoire de Venise*, t. VIII, p. 91.

la même destination [1]. Des vents contraires avaient forcé Daoud de se tenir constamment à l'ancre pendant trois mois sous l'île de Sapienza qui protége au sud le port de Modon; dans l'intervalle, l'armée de terre s'était avancée jusqu'à la vallée de Tschabaldja, dans le voisinage de Lepanto. Khalilbeg [2], sandjak de Morée, ayant fait savoir le séjour forcé de Daoud-Pascha devant Modon, Hersek Ahmed-Pascha, l'ancien grand-vizir, accourut avec plusieurs milliers de janissaires, et arriva au port de Khloumiza [3], au moment où la flotte ottomane rencontra celle de Venise, qui, forte de cent cinquante voiles, venait lui disputer l'entrée du golfe de Lepanto. L'amiral vénitien Antonio Grimani, quoique bien inférieur en forces à l'ennemi, se disposait au combat, lorsqu'il fut joint par Loredano qui amenait de Corfou un renfort de quinze navires bien armés. L'arrivée de Loredano, que les Vénitiens regardaient comme leur plus habile amiral, excita la jalousie de Grimani; on se rangea néanmoins en ordre de bataille; les deux flottes manœuvrèrent plusieurs jours en présence l'une de l'autre; Alban Armenio commandait l'avant-garde, Lore-

[1] Dans la *Chronique* de Marini Sanuto se trouvent deux lettres de Bayezid au roi de France, avec des plaintes de la violation du traité par Venise : la première, datée de Constantinople, du mois de février; la seconde, de Papasli, du 14 avril 1500.

[2] La *Chronique* de Marini Sanuto cite une lettre de Khalil, et une autre de Mohammed, sandjak de Corinthe, du mois de juin 1499, au providiteur de Napoli di Malvasia.

[3] Appelé Khloumidj dans l'*Histoire des guerres maritimes*; dans Seaddedin, par la faute d'un copiste, Oulouhisch.

dano et Grimani les navires qui étaient sous leurs ordres. Trois marins non moins expérimentés que les amiraux vénitiens se partagèrent le commandement de la flotte turque; mais leurs équipages, ignorans et arrachés tout récemment à la charrue, voyaient avec terreur l'instant d'en venir aux mains; le kapitan-pascha Daoud, et sous ses ordres les deux capitaines Kemal-Reïs et Borrak-Reïs, qui montaient deux vaisseaux de deux mille cinq cents tonneaux, les plus grands de toute la flotte [1] [xx], sortirent néanmoins du port de Porto-Longo et se rangèrent en ligne.

Les deux flottes se rencontrèrent près de l'île de Sapienza, appelée depuis Borrak-Reïs [2]. Alban Armenio, commandant l'avant-garde, voyant le gros navire de Borrak-Reïs séparé du reste de la flotte et s'avancer à la hauteur de Chiarenta, et le prenant d'ailleurs pour celui de Kemal-Reïs [3], se détacha de l'escadre pour l'aborder; Loredano s'avança pour le soutenir; les deux capitaines jetèrent leurs grapins presque simultanément sur le vaisseau turc, et se précipitèrent sur le pont le sabre au poing. Au moment d'être pris, Borrak-Reïs, n'écoutant que les conseils du désespoir, mit le feu aux deux navires entre lesquels se trouvait le sien; l'incendie se communiqua rapidement aux agrès; les trois navires ne présentèrent bientôt plus

[1] Seadeddin, III, p. 507 et 508. Solokzadé, Idris, Hadji-Khalfa, *Histoire des Guerres maritimes*, p. 8 et 9.

[2] Hadji-Khalfa, *Histoire des Guerres maritimes*, f. 9. Aschikpaschazadé, exemplaire de la Bibliothèque du Vatican, p. 456. Bariyé.

[3] Spandugino, p. 75, et Marini Sanuto.

qu'une immense trombe de flammes. Les capitaines les plus renommés des deux flottes, Armenio et Loredano, Kara-Hasan et Borrak-Reïs, périrent avec leurs équipages, au milieu de l'incendie qui dévorait leurs vaisseaux (28 juillet 1499). Grimani qui, par jalousie, n'avait pas voulu dégager Loredano, retourna à Corfou en laissant à la flotte turque la libre entrée du golfe de Lepanto [1].

La forteresse de Lepanto s'élève sur la pente d'une montagne de forme conique : elle présente trois citadelles [2] superposées l'une à l'autre; la première est appelée Peritorio, la seconde Uramasio, et la troisième Neo-Castron [3]. Mais les fortifications avaient été extrêmement négligées dans les derniers temps, et les murs en pierre sèche tombaient en ruines de tous les côtés. Grimani à son retour de Corfou, et renforcé de vingt-deux navires français et de deux autres de Rhodes, ayant de nouveau rencontré la flotte turque, se contenta de lui lâcher de loin quelques bordées. Par tant d'inactivité et d'irrésolution, l'amiral vénitien détermina le commandant de l'escadre française à abandonner Grimani à ses propres forces. La flotte turque ayant jeté l'ancre devant le port de Lepanto, Grimani intimidé n'osa pas secourir la ville, et le commandant Zuano Mori, se voyant ainsi délaissé, crut devoir rendre la citadelle (26 août

[1] Laugier, VIII, p. 114 et 115.

[2] Coronelli, *Mémoires historiques et géographiques du royaume de Morée*, Amsterdam, 1686.

[3] Marini Sanuto, dans le rapport de D. Juan Moschos.

1499)[1], sitôt qu'il vit s'éloigner la flotte vénitienne.

Lepanto (Naupactus), que les Turcs appellent Aïnabakhti, est le port le plus important du golfe de Corinthe, à cause de sa proximité du détroit qui ouvre le passage du golfe[2]. Cette ville appartint d'abord aux Locriens, mais les Athéniens la leur enlevèrent et y transplantèrent les restes des Messéniens vaincus par les Spartiates. Plus tard Philippe de Macédoine la donna aux Étoliens, et les Romains la restituèrent aux Locriens, ses premiers possesseurs. Dès que Bayezid II se vit maître du plus important boulevard des Vénitiens dans l'Hellade, il ordonna de fermer le détroit par la construction de deux forts sur les promontoires de la Morée et de la Roumilie, qui s'appelaient autrefois Rhion et Antirrhion. Sinan-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, fut chargé de la direction de ces travaux, tandis que Moustafa-Pascha, beg de Prevesa, reçut ordre de construire, sur les modèles de ceux de Venise, quarante navires[3], qui devaient servir l'année suivante à la conquête de Modon et de Coron. Le sultan quitta ensuite les bords du golfe de Corinthe, où il était venu assister au siége de Lepanto, et se rendit par Yenischehr, Monastir, Kœpruli et Ouskoub, à Constantinople. La flotte ottomane hiverna dans le

[1] D'après Seadeddin, III, f. 507, le commandant de Lepanto fit savoir à Moustafa-Pascha, dès la première sommation, qu'il n'avait l'ordre de défendre la ville qu'aussi long-temps qu'aucune flotte turque ne paraîtrait devant ses murs. Marini Sanuto.

[2] La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 125. Mannert, *Géogr.*, VIII, p. 120.

[3] Idris, f. 271. Marini Sanuto ne parle que de vingt navires : *fabricare galle 20 grosse a la forma di quelli dei Veneziani.*

port d'Oumourbeg, voisin de Corinthe. Le jour de l'arrivée de Bayezid dans sa seconde capitale, mourut le grand-vizir Ibrahim, fils de Khalil, de la famille de Djendereli; il avait succédé dans cette haute dignité à son père, à son grand-père, et à deux de ses aïeux, qui se l'étaient transmise sans interruption. Une mosquée et une médrésé élevées à Constantinople rappellent la mémoire d'Ibrahim [1]; Mesih-Pascha, qui avait fait le dernier siége de Rhodes, lui succéda dans le grand-vizirat.

Avant que Bayezid eût quitté Andrinople pour aller à Lepanto, Iskender-Pascha, gouverneur de Bosnie, était venu mettre à ses pieds la part du butin qui lui revenait de l'expédition contre Zara. Iskender avait ouvert par cette expédition les hostilités contre Vénise [2], moins pour faire des conquêtes en Dalmatie que pour diviser les forces de l'ennemi et préserver la Bosnie de toute attaque de la part des Vénitiens pendant le siége de Lepanto. Vers l'automne, immédiatement après la prise de cette ville, Iskender envahit une seconde fois le Frioul et la Carinthie jusqu'aux rives de l'Isonzo et de la Drave, et y renouvela les scènes terribles dont il avait déjà une fois effrayé ces contrées. Dix mille cavaliers divisés en trois corps et cinq mille fantassins vinrent camper, vers la fin de septembre, dans la plaine entre Gardisca et Udine, de sorte que toute communication fut interceptée entre le Frioul et la Carinthie. Deux mille cava-

[1] Seadeddin, III, f. 510.
[2] Seadeddin, f. 504. Marini Sanuto, ad ann. 1499.

liers passèrent le Tagliamento [1], ravageant tout sur leur passage; une de leurs divisions poussa par Porto-Bufale à travers la Marche de Trévise jusqu'à Vicence. Venise envoya à leur rencontre trois mille hommes d'élite [2], parmi lesquels cinq cents cavaliers; ce corps se renforça à Sacile de trois mille fantassins et marcha sur Gradisca. Cent cinquante stradiotes (cavaliers légers) avaient fait une sortie de cette dernière ville, et, vainqueurs d'un corps de cinq cents Turcs, ils étaient revenus avec un trophée de cent têtes [3]. Le 8 octobre 1499, les troupes ottomanes partirent de Gœrz, passèrent l'Isonzo, réduisirent en cendres cent trente-deux villes, bourgs et villages, et ramenèrent de cette expédition huit mille prisonniers. Andrea Zanchani, général vénitien qui assista à ces brigandages, sans rien faire pour s'y opposer, en fut justement puni par la suite [4]. Un autre corps ottoman avait en même temps ravagé la Carniole et la Carinthie [5], et en était revenu par Castel-Nuovo, avec un riche butin de jeunes garçons et de jeunes filles [6]. En Dalmatie, les Turcs s'étaient emparés de toute la contrée de Makarska et de Primorie jusqu'à la Narenta,

1 Dans Seadeddin, Akssou, *eau blanche*.

2 *Fu nominato il Conte di Vicenza con* 3000 *cernidi, fra i qualli* 500 *Cavalli erano zonti a Sacil, e era adunato* 6000 *uomini verso Gradisca.*

3 Marini Sanuto.

4 Marini Sanuto.

5 Megiser, p. 1268, dit en l'année 1498 au lieu de 1499, et Istuanfi en l'année 1500 au lieu de 1499. Valvasor.

6 *Passavano per Castel-Nuovo loco nostro con la preda larga di bambini di* 4 *anni.* Chronique de Mar. Sanuto.

mais ils avaient échoué dans une entreprise sur Almissa [1]. Telle fut la dernière des grandes incursions qui, dans le cours de ces trente années, s'étaient renouvelées à vingt reprises différentes, en Autriche, en Hongrie, en Transylvanie et en Pologne, mais qui dès lors cessèrent jusqu'au premier siége de Vienne [xxi]. Iskender-Pascha qui, trois fois, avait dévasté les pays entre l'Isonzo et le Tagliamento, porta l'année suivante ses armes en Bosnie, où il fit le siége de Yaitze; forcé à la retraite par Jean Corvin, qui, dans cette rencontre, lui tua quatre mille hommes, il mourut peu de temps après d'une maladie pédiculaire [2], à la grande joie des populations chrétiennes voisines de son gouvernement [xxii].

La grande perte qu'avait éprouvée Venise en 1498, par la reddition de Lepanto, fut en quelque sorte compensée par la conquête de l'île de Céphalonie. Céphalonie, que dès le commencement du treizième siècle les empereurs de Byzance avaient cédée à la république, lui avait été enlevée par Keduk Ahmed-Pascha dans l'avant-dernière année du règne de Mohammed II; le traité conclu entre la Porte et Venise, lors de l'avènement de Bayezid, avait confirmé la propriété de l'île aux Ottomans [3]. Antonio, frère du patricien Lionardo, sur lequel Keduk-Ahmed avait pris Céphalonie, Zante et Santa-Maura, leur reprit cette île par la force des armes; mais Venise, scrupuleusement

[1] Engel, *Histoire de Dalmatie*, p. 652.

[2] Engel, l. c., p. 435.

[3] Spandugino, p. 63.

fidèle aux conditions du traité, envoya quatre galères contre Antonio, qui fut tué dans cette rencontre, et elle restitua Céphalonie à la Porte. Depuis cette époque, l'île était restée dans la possession des Ottomans; mais l'année de la prise de Lepanto, ou l'année suivante, deux flottes vénitienne et espagnole, commandées par Pisani et Gonzalve Vaillant, parurent devant Céphalonie, et, après un siége de peu de durée, emportèrent la capitale d'assaut [1]. Une table en marbre avec une inscription fut placée au-dessus de la porte principale de la forteresse, pour éterniser le souvenir de ce brillant fait d'armes de Pisani [xxiii].

Pendant l'hiver de 1499 à 1500, Moustafabeg de Prevesa avait construit les quarante navires commandés par Bayezid; déjà vingt de ces navires étaient prêts à sortir du chantier, lorsque par une nuit obscure ils furent brûlés par les Vénitiens [2]. Des troupes de la Seigneurie prirent également le fort de Regniassa [3], et empêchèrent, à l'aide de cette position, les renforts qui auraient dû partir du golfe d'Arta pour grossir la flotte ottomane. Le 7 avril 1500, Bayezid partit de Constantinople pour la Morée, afin de ranimer l'enthousiasme des troupes par sa présence. Il séjourna dix-huit jours à Leontari, et y célébra les fêtes du Ramazan; le 7 juil-

[1] Coronelli, p. 152, d'après Verdizeti et Andrea Morosini.

[2] Seadeddin, Ali, Idris et Solakzadé sont les seuls historiens qui parlent de ce fait.

[3] Rakia, fameux de nos jours par le massacre des Souliotes qui s'y étaient réfugiés. Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, II, 1, 4, 39; III, 111; V, 184.

let 1500 (9 silhidjé 905), il reçut la nouvelle de l'arrivée avec la flotte devant Modon d'Yakoub-Pascha [1]; et quatre jours après il parut lui-même devant la ville qui était déjà investie par terre et par mer. L'artillerie ottomane ayant ouvert le mur en plusieurs endroits, un assaut général fut résolu; mais les troupes s'y portèrent avec si peu d'ordre et une telle impétuosité, que les premiers bataillons furent culbutés et écrasés dans les fossés par ceux qui les suivaient, en sorte que les Ottomans montèrent à la brèche sur les corps de leurs morts et de leurs blessés. La garnison soutint vaillamment ce premier choc; toutefois l'ennemi resta maître du faubourg de Modon, d'où il continua ses attaques. Le siége avait déjà duré trois semaines, lorsque le nouvel amiral de Venise, Melchior Trevisani, arriva au moment où les Turcs se préparaient à un second assaut. Quoique inférieur en nombre, Trevisani résolut de secourir les assiégés; pendant qu'il attirait sur lui l'attention de l'ennemi, il détacha de son escadre quatre galères chargées de renforts et de munitions de toute espèce [2]. Le projet était d'une exécution difficile; mais Modon étant aux abois, il tenta hardiment l'aventure : les quatre galères passèrent à pleines voiles au milieu de la flotte turque, et se présentèrent à l'entrée du port qu'elles trouvèrent fermé par une forte estacade; les soldats de la garnison quittèrent en masse les remparts pour rompre cet obstacle et faciliter le passage des galères.

[1] Seadeddin, III, f. 512. — [2] *Ibid.*



Dans ce moment, Sinan-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, voyant plusieurs postes dégarnis, ordonna l'assaut; les Turcs escaladèrent les murs ou pénétrèrent par les brèches sans trouver de résistance, et se répandirent, le fer et le feu à la main, dans toute la ville (10 août 1500). La garnison dispersée essaya cependant de se rallier et de se former en bataille, mais ce fut en vain; les Musulmans étaient déjà maîtres de toutes les avenues [1]. Le carnage dura plusieurs heures sans distinction d'âge ni de sexe; presque tous les nobles furent mis à mort. L'évêque Andrea Falconi fut tué au moment où il exhortait le peuple. Les Turcs mirent le feu à la ville, qui brûla pendant cinq jours; le sixième, Bayezid y entra pour consacrer à l'islamisme l'église principale, en y faisant la prière du vendredi [2] [XXIV]. En voyant la hauteur des murs et la profondeur des fossés, le sultan s'écria: « Dieu en a fait la conquête [3] par la valeur de mon beglerbeg Sinan et de mes janissaires. » Le janissaire qui le premier avait escaladé les murs fut nommé sandjak d'une des plus riches provinces de l'empire. Le sac de Modon entraîna la chute de Navarin ou Zonchio (l'ancienne Pylos) et de Coron: le grand-vizir Ali-Pascha et le kapitan-pascha Daoud allèrent les investir, le premier avec l'armée de terre, le second avec les forces navales (15 août); mais les deux villes capitulèrent aussitôt, afin d'éviter le sort qui avait frappé les habitans de

[1] Laugier et Coronelli, Seadeddin, Ali et autres historiens ottomans.

[2] Seadeddin.

[3] *Tanriwerdi*. Spandugino.

Modon. Le sultan fit son entrée à Coron le 20 août 1500, alla prier dans la cathédrale, et quitta la ville le 23 août, après y avoir laissé, ainsi qu'à Modon, une garnison de mille azabs et de quinze cents janissaires. Reconnaissant envers Dieu du succès de ses armes, il destina les revenus de ces deux places au trésor des saintes villes de la Mecque et de Médine[1]. Trois cents ouvriers furent employés à réparer les fortifications de Modon et à construire de nouvelles tours; chaque ville de la Morée dut envoyer cinq familles pour repeupler cette place. Bayezid, en quittant Coron, s'était rendu devant Napoli di Malvasia; mais Paul Contarini s'y était renfermé avec la ferme résolution de s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de la rendre : son opiniâtre résistance força les Ottomans à en lever le siége[2].

La plume habile du secrétaire d'Etat Nischandji Tadjibeg écrivit les lettres de victoire par lesquelles Bayezid annonçait aux gouverneurs des provinces, aux souverains étrangers ou à leurs ambassadeurs, la prise de Lepanto, de Coron et de Modon[3]; on en expédia au podestat de Gênes à Scio, au grand-maître de Rhodes, aux rois d'Espagne, de France, de Pologne et de Hongrie. Deux espions envoyés par ce dernier en Morée, qui avaient été faits prisonniers au siége de Modon, lui furent renvoyés lorsqu'ils eurent assisté à

[1] Spandugino, p. 78.

[2] Marini Sanuto. Laugier, VIII, 126.

[3] Ces lettres de victoire se trouvent dans mon exemplaire d'Ali, aux récits XXVI et XXVIII du règne de Bayezid II.

l'exécution des nobles de cette place [1]. Dans ses lettres de victoire, le sultan traitait Venise de rebelle, « qui, possédée du démon, lui avait refusé obéissance [xxv]. » La république, ne pouvant plus porter seule le poids de cette guerre meurtrière, implora les secours du pape, de l'empereur d'Allemagne, des rois d'Angleterre, de France, d'Espagne, de Naples, de Pologne et de Hongrie [2]. Le pape Alexandre VI, au lieu d'envoyer les secours demandés, fit une réponse dans laquelle il se contentait de déclamer en termes énergiques contre les blasphèmes des Turcs, la profanation des églises et les dangers de la chrétienté [xxvi]; mais cette sainte indignation cadrait mal avec les actes d'Alexandre Borgia, qui au fond déplorait moins les méfaits du sultan que la perte de la pension de Djem. Enfin l'intérêt commun réunit Venise, le pape et le roi de Hongrie dans une alliance offensive et défensive, qui fut promulguée le dimanche de la Pentecôte de l'an 1501, dans la chapelle du pape à Rome [3]. Ce fut la seconde ligue des puissances chrétiennes contre la Turquie; ces sortes d'assurances mutuelles contre les envahissemens de la Porte s'étaient substituées aux croisades; l'esprit agressif et conquérant de ces grandes époques religieuses s'était prudemment transformé en un système de politique expectante et défensive. La première de ces ligues avait été celle que

[1] Seadeddin, III, f. 514.

[2] Marini Sanuto.

[3] Bernino, *Memorie istoriche di ciò che anno operato i sommi Pontifici nelle guerre contro i Turchi*, 1685, p. 148.

le pape Innocent VIII [1] avait formée peu avant sa mort et qui fut stérile en résultats. D'après les dispositions du traité dressé par Innocent, les forces réunies de l'empereur Frédéric, de son fils Maximilien, de Mathias Corvin et de la flotte papale, sous la haute direction d'un des rois de France, d'Angleterre ou d'Espagne, et accompagnées de la plupart des cardinaux, devaient agir de concert contre les Turcs. Déjà le pape, malgré l'épuisement de son trésor par suite des secours envoyés aux Espagnols contre les Maures de Grenade, avait employé vingt mille scudi aux préparatifs de l'expédition projetée, lorsque la mort vint le frapper et par contre-coup arrêter l'entreprise. L'alliance entre Venise, le pape et la Hongrie, eut un résultat plus heureux que la première; les forces navales des deux premiers Etats se renforcèrent des flottes espagnole et française, qui ne tardèrent pas à prendre la mer pour donner la chasse aux Ottomans.

L'amiral vénitien Trevisani n'avait pu survivre à la douleur de voir tomber Lepanto, Modon et Coron, que tous ses efforts avaient été impuissans à sauver. Son successeur Benedetto Pesaro, de sa station à Corfou,

[1] Bernino, p. 141. La bulle d'Innocent VIII, du 20 avril 1487, par laquelle le pape accorde à l'empereur Frédéric III la dixième partie des revenus du clergé d'Allemagne, pour subvenir aux frais de la guerre contre les Turcs, se trouve en original dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche. On y voit la bulle d'Alexandre VI, du 16 février 1490, dans laquelle le pape offre à l'empereur sa médiation pour rétablir la paix entre Maximilien et Charles de Bourgogne, afin de le déterminer à entrer dans la ligue contre les Turcs.

entreprit d'enlever Navarin aux Ottomans, et de brûler douze de leurs galères qui se trouvaient à Voïssa. Il partit en effet avec huit vaisseaux, surprit l'escadre ennemie, brûla la première galère qu'il rencontra, et captura les onze autres [1]. Mais tandis que Pesaro ramenait triomphalement sa prise à Corfou, et que la flotte espagnole, sous les ordres de Gonzalve de Cordoue le grand capitaine, ravageait les côtes de l'Asie-Mineure [2], Kemal-Reïs tombait à l'improviste sur Navarin, s'emparait des quatre galères qui se trouvaient dans le port, et du château que Carlo Contarini avait rendu lâchement à Ali-Pascha [3] sur la promesse d'une libre retraite. Pesaro vengea l'affront fait aux armes de Venise, dans le sang de Contarini, qu'il condamna à avoir la tête tranchée. Cependant les flottes vénitienne et espagnole, sous les ordres de Pesaro et de Gonzalve, parcoururent la mer Ionienne (1500); les forces navales du pape, commandées par le cardinal d'Aubusson, dévastèrent les possessions turques de l'archipel jusqu'à l'entrée des Dardanelles [4]. La flotte ottomane s'étant retirée à Constantinople, Pesaro prit Egina, et livra au supplice du gibet l'équipage de plusieurs vaisseaux turcs qui étaient tombés entre ses mains. Les vaisseaux français, conduits par l'amiral Ravestein et ayant à bord dix mille hommes de troupes de débarquement, allèrent aborder à

1 Laugier, VIII, p. 128.
2 A Perema. Spandugino.
3 Spandugino écrit Heli Eunuco au lieu d'Ali.
4 Bernino, l. c., p. 149.

Mitylène. Ravestein fit une descente dans l'île et assiégea pendant vingt jours la capitale [1]. A cette nouvelle, le prince Korkoud, gouverneur à Magnésie, embarqua au port d'Ayazmend huit cents hommes destinés à repousser les Français; pendant ce temps, le sandjak de Karasi venait se joindre à l'expédition avec son contingent. Bayezid, furieux de voir l'ennemi si près de ses provinces, eut pour la première fois recours à des contributions et à des corvées extraordinaires destinées à subvenir aux frais de nouveaux armemens. Depuis ce fut, sous le nom de *houdousi awariz* ou dépenses accidentelles [2], une source régulière de revenus dans le système financier des Ottomans. Hersek Ahmed-Pascha, assisté du beglerbeg d'Anatolie, Sinan-Pascha, fut envoyé par le sultan au secours de Medilü. Dans la nuit qui suivit le départ de Hersek-Ahmed (octobre 1500 — djemazioul-ewwel 906), le feu prit à Galata dans le voisinage de l'arsenal des poudres; le grand-vizir Mesih-Pascha, le juge de Galata, et Karagoez, général des janissaires, réunirent en vain leurs efforts pour arrêter les progrès de l'incendie; la poudrière sauta, et quelques-unes des pierres lancées par l'explosion blessèrent le juge et le grand-vizir, qui moururent cinq jours après. L'eunuque Ali-Pascha succéda à Mesih-Pascha dans le grand-vizirat. A l'approche de Hersek-Ahmed, qui accourait au secours de Medilü, l'amiral français Ravestein leva l'an-

[1] Laugier, Bernino, Seadeddin, III, f. 519.

[2] *Raouzatoul-ebrar*, au siége de Medilü. D'après Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, en l'an 907 (1501).

cre, sans vouloir attendre le renfort de vingt-neuf voiles que lui amenait le grand-maître de Rhodes. Surprise à la hauteur de Cerigo par un ouragan violent, la flotte française périt tout entière; une petite partie des équipages parvint seule à se sauver. Pesaro pénétra dans le port de Prevesa malgré son entrée étroite et bien fortifiée, brûla huit galères, et revint de ce hardi coup de main sans autre perte que celle d'un seul homme. Une nouvelle flotte française, sous les ordres de Pietro Sani, la flotte papale, forte de vingt galères, sous Jacques Pesaro, évêque de Baffo, et la flotte vénitienne que commandait Benedetto Pesaro, se réunirent pour assiéger Santa-Maura ou Leucas (1502) [1]. L'île de Santa-Maura n'est séparée du continent que par un bras de mer fort étroit. Les coalisés débarquèrent des troupes sur les deux rives du détroit, et formèrent un camp retranché sur le continent, afin d'intercepter tous les secours que la place aurait pu recevoir par l'intérieur des terres; la flotte combinée qui croisait devant l'île empêchait toute communication par mer. Tandis que le canon vénitien battait les murs de Santa-Maura, les troupes laissées sur le continent et commandées par Pesaro furent attaquées dans leurs lignes par trois mille Turcs. La force des retranchemens, la bravoure des soldats et l'activité de leur chef, rendirent impuissans les efforts des Ottomans, qui se retirèrent en désordre avec une

[1] Spandugino, p. 82. La plus grande incertitude règne dans les historiens vénitiens au sujet de la chronologie de cette campagne; les Ottomans passent même sous silence la conquête de Santa-Maura.

perte de quinze cents hommes tués ou faits prisonniers. Les janissaires qui défendaient Santa-Maura, sous le commandement des sandjaks d'Yanina, d'Argyro Castro et de Lepanto, et qui avaient perdu quelques centaines des leurs dans le siége [1], se déterminèrent à capituler, malgré la vive opposition des azabs. L'île de Chypre, menacée par les Turcs, fut sauvée par les mesures sages et la bravoure du commandant vénitien, Nicolaï Capello [XXVII]. Pesaro parcourut l'Archipel avec sa flotte et captura sur les Turcs un grand nombre de bâtimens.

Bayezid, qui ne se dissimulait pas la ruine imminente du commerce maritime de son empire, envoya son kapitan-pascha purger l'Archipel des corsaires chrétiens qui l'infestaient, et recueillir le tribut des îles [2]. Depuis cette époque, la course du kapitan-pascha devint une opération régulière qui se renouvela tous les ans. Bayezid voulut se dédommager de la perte de Céphalonie par des conquêtes en Dalmatie et en Bosnie : Mohammed, fils d'Isabeg, arrière-petit-fils d'Ewrenos et sandjakbeg d'Ilbessan, prit Durazzo [3]; Moustafa, fils d'Iskender-Pascha, s'empara des forts de Lofdja et de Brousdja [4], et un troisième corps de Turcs dévasta en Hongrie les environs de

1 Bayezid fit dans la suite massacrer ou pendre les janissaires pour punir leur lâche soumission. Mar. Sanuto.

2 Mouradjea d'Ohsson, VII, p. 426.

3 Seadeddin, III, f. 521. Solakzadé, Ali.

4 Seadeddin, III, 520. Lodja est probablement le Miloschevzi-Inférieur, et Paroudja, Priecicka ou le Miloschevzi-Supérieur.

Posega et de Valcon (1502). Pour arrêter leurs progrès, les commandans de Transylvanie et du banat de Temeswar, Pierre comte de Saint-George, Joseph Somi et Jean Corvin, se réunirent à Pierre Tarnok et à Jacques Gerlistan, gardiens des frontières à Saint-Severin, et à George Konisa, gouverneur de Belgrade; ils passèrent le Danube près de Haram, entre Belgrade et Pancsova, saccagèrent Widdin, Cladova, le faubourg de Nicopolis, et revinrent avec un grand nombre de prisonniers et des charretées de têtes. Les Ottomans furent vendus à l'encan, et les Grecs bulgares établis comme colons sur le territoire compris entre Belgrade et Temeswar : les têtes turques rapportées de l'expédition furent placées sur des pieux autour de la fontaine du château royal, à Ofen; mais l'odeur qu'elles exhalaient fut telle, que la reine renonça pour toujours à boire des eaux qu'elles avaient momentanément infectées [1].

Bayezid compensa les défaites de ses troupes au nord de l'empire, par la prise du fort de Vatica [2] et du port d'Astros [3] en Morée. Mais les tribus Torghoud et Warsak, qui n'avaient pas encore été entièrement soumises, et dont l'esprit de rébellion avait été fomenté par les descendans des princes karamans, levèrent de nouveau l'étendard de la révolte sur les côtes de Karamanie. Les forces des rebelles étaient si considérables, que les trois fils de Bayezid, Sultan-Ahmed,

[1] Ystuanfi. Catona, t. XI, ord. XVIII, p. 311.

[2] Seadeddin, p. 518. Pouqueville, *Voyage en Grèce*, II, 21, 22.

3 *Ibid.*

gouverneur d'Amassia, Sultan-Schehinschah, gouverneur de Karamanie, et Sultan-Mohammed, pascha de Begschehri, malgré leur jonction avec Alaeddewlet, prince de Soulkadr, furent obligés de se tenir sur la défensive. Le danger devint assez imminent pour que le grand-vizir Mesih-Pascha, alors de retour de son pélerinage de la Mecque, dût prendre le commandement en chef. De Larenda, où il avait établi son quartier-général, Mesih-Pascha se rendit dans la Cilicie-Pétrée, força les révoltés à la fuite, et les poursuivit sur la route de Tarsous à Haleb [1]. Le saffi de Perse avait profité des guerres de la Porte avec Venise pour attaquer les frontières orientales de l'empire ottoman ; depuis, renonçant à la guerre, il avait envoyé un ambassadeur à Bayezid avec les présens d'usage et des propositions de paix. Le sultan refusa de recevoir l'envoyé persan; mais la nouvelle de la prise de Santa-Maura par les Vénitiens le détermina à lui accorder une audience. La guerre avec Venise et la Hongrie commençant à devenir fort onéreuse, Bayezid songea sérieusement à faire cesser les hostilités; il négocia un traité avec la Hongrie par l'entremise de l'ambassadeur polonais, et chargea Hersek-Ahmed de traiter avec Andrea Gritti, qui, au commencement de la guerre, avait été jeté en prison avec ceux de ses compatriotes que des affaires commerciales avaient attirés à Constantinople. Les Vénitiens, voulant profiter de la fortune de leurs armes pour obtenir des conditions

[1] Seadeddin, III, f. 517. Solakzadé, Ali.

avantageuses, envoyèrent à la Porte Zacharia Freschi (27 septembre 1502), qui continua les négociations entamées par Gritti. Un traité en trente-un articles fut signé, le 14 décembre 1502, entre Bayezid et Venise[1]. Les Vénitiens restituèrent Santa-Maura et gardèrent Céphalonie; ils abandonnèrent leurs droits sur Modon, Coron et Lepanto, mais ils obtinrent en retour la restitution des propriétés privées qui avaient été confisquées à l'ouverture de la guerre. Dix jours après la signature de ce traité, Bayezid envoya des instructions à tous les sandjaks de l'empire pour sa stricte exécution.

Le soubaschi Ali, le premier interprète de la Porte dont l'histoire fasse mention, fut chargé d'apporter au sénat de Venise la ratification du traité et une lettre du sultan [xxviii], dans laquelle celui-ci réclamait vingt-quatre mille ducats tombés entre les mains de Pesaro par la prise de Santa-Maura : cette réclamation et quelques autres demandes en dédommagement s'élevaient ensemble à trente-quatre mille ducats. L'ambassadeur turc ou, comme l'appelle la lettre de créance, l'esclave Ali, admis à l'audience solennelle du doge et du sénat, jura l'observation de tous les articles du traité [xxix]. Le 8 août 1503, Andrea Gritti fut envoyé à Constantinople pour présenter au sultan la ratification du doge et ses félicitations sur le rétablissement de la paix; mais le but principal de sa mis-

[1] Marini Sanuto. Avec l'année 908 (1502) finit l'histoire d'Aschikpaschazadé; il n'en existe qu'un seul exemplaire en Europe, qui fut légué par la reine Christine à la Bibliothèque du Vatican.

sion était de terminer la fixation des nouvelles limites. La république lui adjoignit Aloisio Sagundino, homme formé aux affaires, et qui, dans l'espace de douze ans, avait été accrédité sept fois auprès de la Porte avec différentes missions. Son nom nous est parvenu non seulement par les archives de Venise, où sont consignés ses services [xxx], mais encore par un ouvrage qu'il composa sur l'origine des Turcs [1]. Au mois de décembre 1502, Andrea Gritti quitta Constantinople et retourna à Venise accompagné de son fils naturel, Aloisio Gritti; nous retrouverons celui-ci vingt ans plus tard comme mandataire de Souleïman-le-Législateur auprès de Zapolya, que ce prince avait élevé sur le trône de Hongrie. Rentré dans sa patrie, Andrea, homme aussi distingué par ses talens politiques que militaires, fit à la Pregadi un rapport détaillé sur son ambassade et les forces militaires dont l'empereur ottoman pouvait alors disposer [xxxi].

Bayezid conclut en outre dans le cours de la même année un armistice de sept ans, avec l'envoyé de Hongrie Barhabas Belaï, par l'entremise des ambassadeurs vénitiens. Vladislas fit comprendre dans ce traité ses royaumes de Hongrie et de Bohême, la Dalmatie, la Croatie, l'Esclavonie, la Moravie, la Silésie et la Lusace; une clause particulière, qui faisait participer la Moldavie, la Valachie et la république de Raguse aux bénéfices de l'armistice, stipulait que ces trois Etats paieraient tribut aussi bien à la Hon-

[1] *Othomanorum familia, seu de Turcarum imperio Historia N. Segundino autore*, dans Chalcondyle, édition de Bâle, 1551, et de Vienne, 1551.



grie qu'à la Porte [xxxii]. Chacune des possessions de Vladislas en Servie, en Bosnie et en Bulgarie, était expressément désignée dans le traité, qui embrassait, dans un sens plus général, les rois d'Angleterre, de France, d'Espagne, de Portugal, de Pologne et de Naples, le doge de Venise, le grand-maître de Rhodes et les Génois de Khios. De plus il fut convenu que les ambassadeurs et les marchands des nations amies pourraient voyager et commercer librement sur le territoire des deux parties contractantes. L'échange des ratifications devait avoir lieu dans l'espace d'un an par des ambassades solennelles que s'enverraient réciproquement le roi de Hongrie et le sultan. Vladislas jura le traité le 20 août 1503 à Ofen, en invoquant la vierge Marie, les quatre évangélistes, les saints et saintes du christianisme. De la part des Ottomans ce fut Hersek Ahmed qui prit sur le Coran l'engagement solennel d'en observer les clauses. Dès le commencement de la guerre avec Venise, ce pascha avait été déposé du grand-vizirat; mais le succès de ses négociations avec Venise et la Hongrie, et le souvenir de ses services antérieurs, lui valurent d'être élevé une seconde fois à cette haute dignité [1]. Les autres vizirs qui, à cette époque, concouraient avec Ahmed à l'administration du pays, étaient Moustafa-Pascha, Grec de naissance, le même que Bayezid avait envoyé en ambassade à Rome pour marchander l'empoisonnement de Djem, et l'amiral Daoud-Pascha, originaire de Dalmatie,

[1] *Relazione di Andrea Gritti ai Pregadi*, dec. 1503. Marini Sanuto.

homme de goûts fastueux, mais zélé protecteur des sciences; ainsi les trois premières fonctions de l'empire étaient remplies par trois renégats. Sinan-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, obtint de Bayezid en mariage la fille de Djem, veuve du sultan d'Egypte; cette princesse avait d'abord été promise par le souverain régnant Ghawri à un des princes de la famille Kotadé, révolté contre son frère le schérif de la Mecque; mais ayant été réclamée au nom de Bayezid par l'ambassadeur Haïder, Ghawri la renvoya à Constantinople [xxxiii]. Ainsi ce qui restait de la postérité de Djem, du côté des femmes, fut relégué dans le harem d'un des esclaves de Bayezid, et le sultan n'eut plus à craindre de rivalités au trône.

LIVRE XXI.

États voisins et rivaux de l'empire ottoman. — Extinction de la dynastie du Mouton-Blanc et commencement de la dynastie de Schah-Ismaïl. — Fuite de Korkoud en Égypte. — Tremblement de terre. — Guerres civiles entre Bayezid et Sélim. — Révoltes en Asie. — Mort du grand-vizir sur le champ de bataille, et punition des rebelles par le schah Ismaïl. — Révoltes des janissaires, guerre civile, déposition et mort de Bayezid. — L'armée et le diwan. — Constructions, fondations, légistes et poëtes sous le règne de Bayezid II.

Il faut chercher le motif de la paix conclue avec Venise et la Hongrie, moins encore dans le caractère naturellement pacifique de Bayezid, que dans les grands événemens dont les frontières d'Asie étaient le théâtre. La chute de la dynastie du Mouton-Blanc, et la puissance naissante de la famille des Saffis qui s'éleva sur les ruines des successeurs d'Ouzoun-Hasan, menacèrent d'exercer une influence pernicieuse sur l'empire ottoman. Lorsque l'histoire d'une nation se trouve intimement liée à celle d'une nation voisine, la connaissance approfondie de la première exige au moins quelques études sur la seconde, afin qu'on puisse apprécier convenablement les rapports qui ont existé entre elles, et l'action qu'elles ont eue mutuellement



l'une sur l'autre. La connaissance qu'a le lecteur de l'histoire des grandes puissances de l'Europe, telles que la Hongrie, Venise, la Pologne et la Russie, et dont les destinées se lient à celles des Ottomans, nous épargne des digressions continuelles sur les événemens qui se passent dans ces Etats; mais les ténèbres qui enveloppent encore les annales de la plupart des empires d'Asie font un devoir à l'historien et au lecteur de résumer de temps à autre l'histoire de ces pays, parce qu'elle est souvent le commentaire indispensable de celle qui nous occupe. C'est ainsi que dans les livres précédens nous avons fait passer rapidement devant le lecteur les Seldjoukides de Roum, la dynastie de Timour, les khans tatares de la Mer-Noire, les princes karamans de la Cilicie, les familles de Soulkadr et de Ramazan, du Mouton-Blanc et du Mouton-Noir. Par les mêmes motifs, nous parlerons en temps et lieu des khans des Ouzbegs, des schérifs de la Mecque, des Mamlouks d'Égypte et des schahs de Perse. L'empire ottoman est toujours sorti victorieux des luttes qu'il a engagées avec ces douze dynasties : plusieurs même sont tombées sous ses coups; d'autres, telles que celles des Ouzbegs et des descendans de Timour, ont, du fond de l'Inde et des pays au-delà de l'Oxus, recherché l'amitié de la Porte; les schérifs de la Mecque et les khans de Crimée se sont par la suite reconnus ses alliés tributaires; les rois de Perse, tantôt victorieux, tantôt vaincus, ont seuls continué jusqu'à nos jours à lutter sans relâche contre les sultans ottomans. Après la conquête de l'Egypte, de l'Arabie et de tous les empires asia-



tiques, la Perse seule ne fut point absorbée par les Turcs, et eut une histoire et une position indépendantes.

Douze schahs de la famille des Saffis[1] se succédèrent sur le trône de Perse depuis le commencement du seizième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième; pendant un espace de deux cents ans, l'histoire de leur règne se développe parallèlement à celle des sultans ottomans, et sollicitera à chaque instant nos regards. En 1500, à l'époque même où Bayezid envoyait ses lettres de victoire sur la prise de Modon et de Coron, Schah-Ismaïl signifiait son avènement au trône de Perse à toutes les cours orientales. Avant le règne d'Ismaïl, l'empire persan eut à traverser une longue période de guerres civiles, de querelles de famille et de crimes politiques de toute espèce.

Ouzoun-Hasan, le plus puissant des princes de la dynastie du Mouton-Blanc, qui par sa fierté avait attiré sur lui les armes de Mohammed II, avait six fils, outre le prince Seïnel, mort à la désastreuse bataille livrée près de Terdjan (1472), savoir: Khalil, Yakoub, Yousouf, Makssoud, Mesih et Ogourlu-Mohammed. La vaillance et les manières magnifiques de ce dernier en avaient fait l'idole de l'armée; cependant Ouzoun-Hasan désigna comme successeur au trône son fils Khalil, qui était né de la plus aimée de ses femmes, ou du moins de la plus intrigante. Blessé par cette préférence, Ogourlu-Mohammed prit les armes contre son père; mais battu à deux reprises différentes par Ouzoun

1 C'est par erreur que les Européens, et parmi eux des orientalistes, comme Deguignes, les nomment Sofis.



dans le Farsistan et l'Azerbeïdjan, il s'enfuit auprès de Mohammed II, qui lui assigna le gouvernement de Siwas pour séjour et pour entretien. Entraîné par les sollicitations de quelques mécontens, Ogourlu repassa la frontière, et marcha contre son père à la tête d'une nouvelle armée; mais il trouva sur le champ de bataille la mort due à sa révolte. Son fils Mirza-Ahmed chercha dès-lors aide et protection auprès de Bayezid II, qui lui donna même une de ses filles en mariage. Ouzoun-Hasan suivit à deux mois de distance Ogourlu au tombeau (1478); Khalil monta sur le trône, et fit exécuter son frère adultérin Makssoud, sous prétexte de punir sa participation aux tentatives d'Ogourlu. Sur les prières de sa mère, il envoya ses deux frères utérins Yakoub et Yousouf à Diarbekr, sous la conduite du gouverneur du palais Baïenderbeg, parent d'Ouzoun-Hasan et de Souleïmanbeg. Six mois s'étaient à peine écoulés, lorsque le jeune Yakoub, âgé seulement de quatorze ans et donnant déjà les plus hautes espérances, quitta Diarbekr, poussé par les suggestions de Baïenderbeg, et se rendit dans l'Azerbeïdjan pour conquérir la souveraineté de l'empire sur son frère. La bataille qui se livra près de Khoui et de Selmas commença sous de fâcheux auspices pour le jeune prétendant; mais elle se termina par la mort de Khalil (1479), ce qui décida l'avènement d'Yakoub au trône de la dynastie du Mouton-Blanc [1]. Yakoub entretint des relations d'amitié avec Bayezid II, et lui

[1] Seadeddin, III, f. 522-524. Le *Djamiet-tewarikh* et Djenabi, à la Bibliothèque I. R. de Vienne, no 496, p. 229. Idris., f. 260 et suiv.



envoya à diverses reprises des présens et des ambassades, pendant les douze années de son règne, qui ne fut pas sans gloire. En 886 (1481), Yakoub éteignit dans le sang de Baïenderbeg la révolte fomentée par celui-ci; en 888 (1483), il conquit les domaines du fils de Mouschafaas, prince d'Al-Djezirea [1]; dans le courant de la même année, il envoya ses deux généraux Souleïmanbeg et Khalil-Sofi au secours du prince de Schirwan contre le scheïkh Haïder, père du fondateur de la dynastie des Saffis, qui, à la tête d'une armée de sofis, c'est-à-dire de mystiques et de fanatiques, s'était emparé de la ville de Schamakhi. Le scheïkh fut défait et tué, et la ville restituée à son premier possesseur [2]. La sultane Walidé, qui avait déjà dépouillé Ogourlu du trône en faveur de Khalil et qui n'avait pas été étrangère à l'heureuse issue de la révolte d'Yakoub, conçut le projet de faire passer le souverain pouvoir des mains d'Yakoub à celles d'Yousouf. Elle choisit le poison comme le moyen le plus sûr et le plus rapide de parvenir à ses fins; mais son crime eut une issue qu'elle n'attendait pas, et qui rappelle le hasard par lequel Valentin Borgia empoisonna, treize ans plus tard, son propre père le pape, et fut conduit lui-même aux portes du tombeau, en prenant tous deux, par erreur, un breuvage destiné aux cardinaux : Yakoub et Yousouf burent l'un et l'autre du poison préparé par leur mère, et elle-même, de

[1] Djeziral Beni-Omar. Voyez Macd. Kinneir, *Journey*, p. 450. *Djihannuma*, p. 439.

[2] Djenabi, p. 230.

désespoir, vida ce qui restait dans la coupe [1]. Yakoub laissa trois fils fort jeunes encore : Baïsankor, Mourad et Hasan. Les deux plus puissans princes du pays, Souleïmanbeg, grand-gouverneur du palais, et Sofi-Khalil, se divisèrent sur la question de succession au trône. Le premier appuya les prétentions de Mesih, le seul des sept fils d'Ouzoun-Hasan qui eût survécu à toutes ces révolutions ; le second prit fait et cause pour Baïsankor, fils aîné d'Yakoub. Dans la bataille qu'ils se livrèrent, Mesih perdit la vie. Ainsi tous les fils d'Ouzoun-Hasan avaient péri de mort violente : Seïnel, à la bataille de Terdjan contre Mohammed II ; Ogourlu, à celle de Tebriz contre son père ; Khalil, à celle de Selmas contre son frère ; Mesih, en combattant son neveu ; Makssoud, exécuté par son frère Yakoub ; et ce même Yakoub, ainsi que Yousouf, empoisonnés par leur mère.

Alibeg, fils de Khalil, et Mahmoud II, fils d'Ogourlu-Mohammed, et frère de ce Mirza-Ahmed que nous avons vu se réfugier à la cour de Bayezid, voulurent disputer le trône à Baïsankor ; mais Baïsankor avait dans ses intérêts Nour-Sofi, le plus puissant des sujets de la dynastie du Mouton-Blanc, dont les dix-huit fils occupaient les plus hautes dignités et les premiers gouvernemens de l'empire, et dont les partisans étaient également en possession des places les plus éminentes. Sofi-Khalil, suivi de Baïsankor, se porta avec rapidité de Karabagh à Derghezin, où se livra une bataille qui coûta la vie aux princes Alibeg et

[1] Seadeddin, III, f. 524. Djenabi, le *Djamiet-tewarikh*. Idris.

Mahmoud [1]. Près de Wan et de Woustan, Sofi-Khalil rencontra une armée de Kurdes, que Souleïmanbeg avait ramassée à la hâte; le manque de vivres et la désertion qui diminuaient chaque jour la sienne le forcèrent à se retirer à Tebriz. Souleïmanbeg, par ses promesses et ses paroles flatteuses, sut gagner les chefs de l'armée de Nour-Sofi, et les détermina facilement à passer sous ses drapeaux, en entrainant avec eux le prince Baïsankor, alors âgé de neuf ans; Nour-Sofi périt avec son armée [2] dans la bataille qui se livra sous les murs de Tebriz, et à laquelle assistait son confident Hafiz Mohammed, grand-père de l'historien Seadeddin. Après sa victoire, Souleïmanbeg proclama à Tebriz le prince Baïsankor souverain de l'empire du Mouton-Blanc (896-1490) [3]. Mais huit mois à peine s'étaient écoulés depuis que Souleïmanbeg avait pris les rênes du gouvernement au nom de son pupille, qu'Ibrahim-Sultan, fils de Khalil et petit-fils d'Ouzoun-Hasan, se mit à la tête d'un parti de mécontens, délivra le prince Roustem-Mirza, fils de Makssoud, emprisonné par Nour-Sofi dans le fort d'Alandjik, et l'opposa comme prétendant au jeune fils d'Yakoub. Baïsankor et son frère Mourad s'enfuirent chez leur grand-père maternel, le prince de Schirwan, qui marcha aussitôt contre Roustem et lui livra bataille. Mais à la suite de négociations entre les deux partis, il fut décidé que Baïsankor se contenterait des districts de

[1] Le *Djamiet-tewarikh*.

[2] Seadeddin, III, f. 256. Djenabi, f. 231.

[3] Djenabi, f. 231. Idris.

Karabagh, de Gende et de Berdâ, voisins du Schirwan, et céderait l'Azerbeïdjan à Mirza-Roustem [1]. Baïsankor n'observa pas long-temps ces conventions : profitant de l'absence de son compétiteur, que des troubles récens avait appelé à Isfahan, il envahit l'Azerbeïdjan; mais le général des armées de Roustem le battit, et l'envoya à Isfahan, où Roustem le fit exécuter. Le règne de Roustem, dont la vie ne fut qu'une suite de débauches, ou plutôt celui d'Ibrahim qui gouvernait sous son nom, ne dura que six ans. Le prince Ahmed, gendre de Bayezid II, pensant que ces désordres en Perse étaient une occasion favorable pour conquérir le pouvoir souverain, s'enfuit de Constantinople, déguisé en courrier, et arriva sans obstacle jusqu'aux rives de l'Araxe, où son parti se grossit chaque jour des transfuges de l'armée de Roustem. Enfin Ibrahim lui-même ayant passé dans ses rangs [2], Ahmed franchit l'Araxe, et fit son entrée à Tebriz, tandis que le prince régnant se retirait en Géorgie. Mais Roustem ne tarda pas à revenir de ce pays avec une armée qu'il y avait rassemblée; Ahmed-Mirza alla à sa rencontre, le battit, et lui fit trancher la tête. Ahmed, à peine monté sur le trône, ne tarda pas à le perdre par une cause analogue à celle qui le lui avait donné, une nouvelle défection d'Ibrahim. De concert avec plusieurs grands de l'empire, Ibrahim résolut de faire reconnaître pour souverain Mourad, fils d'Yakoub, qui s'était réfugié avec Baïsankor chez son grand-père, le prince de Schirwan,

[1] Seadeddin, III, f. 527. Idris.

[2] Seadeddin, III, f. 528. Djenabi, le *Djamiet-tewarikh*. Idris.

lors des entreprises de Roustem. A la tête d'une armée dévouée à sa cause, et appuyé d'ailleurs par le prince de Schirwan, Mourad marcha contre Ahmed et lui offrit le combat près d'Isfahan. Sultan-Ibrahim, dès le commencement de l'action, se jeta, à la tête d'un corps de braves ayant pour lui un attachement fanatique [1], sur Mirza-Ahmed, qui tomba avec ses fidèles sur le champ de bataille [1]. Mohammed-Mirza et Elwend-Mirza, fils d'Yousouf frère de Mirza-Ahmed, avaient pris part à cette guerre sous les drapeaux de leur oncle; le premier s'enfuit à Yezd, le second dans l'Azerbeïdjan, et de là dans le Kurdistan. Sultan-Ibrahim appela au trône Mourad, jusqu'alors réfugié chez le prince de Schirwan: mais la royauté de Mourad ne fut qu'un prétexte à la sienne qui était bien autrement réelle. Les émirs de Mourad s'en alarmèrent, et Ibrahim, voyant son pouvoir s'ébranler, trahit le nouveau souverain, comme il avait trahi ses prédécesseurs, et lui suscita un concurrent dans la personne d'Elwend-Mirza. Elwend, avec le secours d'Ibrahim, battit Mourad et le jeta dans la prison de la forteresse de Meragha. Sur ces entrefaites, Mohammed-Mirza se déclara, dans l'Irak, le compétiteur de son frère; Ibrahim, accompagné d'Elwend-Mirza, marcha contre Mohammed, mais il trouva dans la bataille qu'il lui livra près de Sultanieh la mort due depuis long-temps à ses trahisons; Elwend s'enfuit à Karabagh, et Mohammed entra triomphant à Tebriz. A cette nouvelle, Guzel-Ahmed (Ahmed-le-

[1] Seadeddin les appelle *Fedayi*. C'était le nom qu'on donnait aux initiés dans l'ordre des Ismaïlites ou Assassins de Hasan-Sabbah.

Beau), frère d'Ibrahim, relâcha Mourad qu'Elwend avait enfermé dans la forteresse de Meragha ; Mourad rassembla une armée dans l'Irak persan, battit et tua Mohammed-Mirza, près d'Isfahan, et monta une seconde fois sur le trône de Perse. Pendant que Mohammed marchait de Tebriz sur Isfahan, à la rencontre de Mourad, son frère Elwend avait quitté Karabagh et s'était emparé de Tebriz. Mais à l'époque des guerres de Mohammed et d'Elwend, un troisième compétiteur avait surgi; il vint avec l'arme de la révolte, et l'arme plus redoutable encore d'une nouvelle doctrine, porter les derniers coups à l'empire depuis long-temps chancelant du Mouton-Blanc [1]; c'était Ismaïl qui, après la mort de son père, le scheïkh Haïder, tué treize ans auparavant dans sa rencontre avec Souleïmanbeg, avait trouvé un refuge dans le Ghilan. Ismaïl vengea son père par la défaite et la mort du prince de Schirwan (905—1499). Deux ans plus tard, il livra au prince de Tebriz, Elwend-Mirza, près de Nakhdjiwan, une bataille sanglante dans laquelle périrent sept mille Turcomans de la dynastie du Mouton-Blanc [2]; Elwend s'enfuit à Bagdad et de là dans le Diarbekr qu'il enleva à son oncle Kasimbeg, et où il mourut trois ans après son usurpation (910—1504) [3]. Vers la fin de l'année qui suivit la bataille de Nakhdjiwan, Ismaïl battit complètement près de Hamadan le sultan Mourad; ce prince se réfugia à Bagdad; mais ne pouvant s'y main-

[1] Seadeddin, III, f. 570. Idris. *Djamiet-tewarikh*, Djenabi.

[2] *Djamiet-tewarikh*.

[3] *Djamiet-tewarikh* et Djenabi.

tenir contre les troupes d'Ismaïl, il se retira chez le prince de Soulkadr, Alaeddewlet. Les secours de ce dernier permirent à Mourad de rentrer à Bagdad, et d'y régner pendant cinq années; mais chassé de nouveau par Ismaïl, il s'enfuit dans le Diarbekr, où il succomba enfin dix ans après la mort d'Elwend (920—1514), sous les coups d'Ismaïl [1]. Avec Mourad finit la dynastie d'Ouzoun-Hasan; ainsi que ses sept fils, ses sept petits-fils périrent tous de mort violente [2]. Alibeg, fils de Khalil, et Mahmoud, fils d'Ogourlu-Mohammed, étaient tombés dans la bataille contre Baïsankor, fils d'Yakoub. Baïsankor avait été exécuté par les ordres de Roustem-Mirza, fils de Makssoud, et Roustem avait subi le même sort après avoir été vaincu par Ahmed-Mirza, second fils d'Ogourlu-Mohammed. Ahmed-Mirza était mort les armes à la main dans sa rencontre avec le sultan Mourad, autre fils de Yakoub; Mourad, après avoir tué Mohammed-Mirza, fils de Yousouf, avait succombé sous les armes d'Ismaïl.

Sur les ruines de la dynastie du Mouton-Blanc, s'éleva, au commencement du seizième siècle, la dynastie des schahs d'Erdebil, connus sous le nom de Sofis. La famille d'Ismaïl était une famille de scheïkhs voués à la vie contemplative; l'histoire orientale en donne la filiation en remontant jusqu'à la sixième génération avant Ismaïl, c'est-à-dire deux cents ans avant la fondation du nouvel empire. Saffieddin Ebou-Ishak d'Erdebil,

[1] *Djamiet-tewarikh*, Djenabi, Seadeddin, Idris.

[2] Voyez l'arbre généalogique de la dynastie du Mouton-Blanc, au commencement du premier volume.

grand scheïkh mystique qui vivait sous les successeurs de Djenghiz-Khan, mourut au commencement du quatorzième siècle, et fut enterré à Erdebil, qui avait été le théâtre de sa pieuse vie (735—1334). C'est de son nom que fut appelée la dynastie des Saffis, qui refusait celui de Sofi, bien que ce dernier désignât mieux l'origine de sa puissance. Saffieddin fut suivi dans sa carrière mystique par son fils Sadreddin-Mousa, son petit-fils Khodja-Ali, et son arrière-petit-fils Ibrahim. Djouneïd, fils d'Ibrahim et scheïkh comme son père, fut le premier de sa race qui prétendit à une influence politique; son ambition lui valut le ressentiment de Djihanschah, prince de la dynastie du Mouton-Noir et possesseur d'Erdebil. Banni de sa ville natale, Djouneïd se réfugia à la cour du prince de la dynastie du Mouton-Blanc, qui à cette époque était en guerre avec Djihanschah. Ouzoun-Hasan donna à Djouneïd non seulement aide et protection, mais encore sa sœur Khadidja-Begum en mariage. Djihanschah ayant été défait par Ouzoun, Djouneïd retourna à Erdebil, et fier de sa parenté avec le vainqueur persan, il se jeta de nouveau dans les intrigues de la vie politique. Pour masquer ses projets, et de peur qu'on ne devinât l'ambition qui le dévorait, il prétexta une guerre sainte contre les peuples infidèles de la Géorgie; mais, au lieu d'aller à la rencontre des chrétiens, il marcha avec ses partisans vers le nord et envahit le territoire du prince de Schirwan, où il trouva la mort dans un engagement avec la milice du pays. Ouzoun-Hasan transporta à Haïder, fils de Djouneïd, l'amitié qu'il

avait eue pour le père, et lui fit épouser sa fille Aalem-schah-Bann. Haïder se tint tranquille tant que vécut Ouzoun-Hasan ; mais lorsqu'à la mort de ce prince, des troubles éclatèrent dans toutes les parties de l'empire, Haïder sortit de son inaction et suivit les belliqueux exemples de Djouneïd son père. Pour distinguer ses partisans par un signe extérieur, il leur donna des bonnets rouges [1], et ce fut cette innovation qui valut plus tard aux Persans le surnom de *Kizilbasch* (têtes rouges) ; nom que ceux-ci ont depuis regardé comme une insulte et qu'ils repoussent encore de nos jours; de tout temps ils ont prétendu, par esprit de vanité nationale, que cette dénomination dérive des bonnets d'or qu'ils portaient autrefois, et que le mot de *kizil* signifie de l'or rouge [II]. Haïder mettant en avant le même prétexte que son père, c'est-à-dire une expédition contre les infidèles de la Géorgie, se dirigea à la tête de six mille hommes vers le Caucase et envahit, comme lui, le Schirwan, où il assiégea pendant quelque temps le prince du pays dans la forteresse de Goulistan. Yakoub, fils et successeur d'Ouzoun-Hasan, envoya au secours du prince de Schirwan Souleïman-beg, gouverneur du palais; nous avons déjà vu plus haut que Haïder perdit la vie dans une rencontre avec Souleïman près de Tabasseran (893—1488) [2]. Les deux fils de Haïder, Yar-Ali et Ismaïl, furent jetés par Yakoub dans les prisons de la forteresse d'Isfahan; Roustem-Mirza, successeur de Yakoub, les rendit à la

1 *Djamiet-tewarikh.*

2 D'après le *Djamiet-tewarikh*, cette bataille fut livrée au mois de schaban.

liberté, et les renvoya à Erdebil pour y reprendre la vie de scheïkhs. Yar-Ali, après être resté long-temps fidèle à Roustem, se révolta, et fut défait dans une sanglante bataille qui lui coûta la vie [1]. Ismaïl, qui n'avait encore que six ans et demi, fut mis sous la protection du prince du Ghilan [III], Schérif Hasan Khan. Ahmed-Mirza, fils d'Ogourlu, alors prince régnant de la dynastie du Mouton-Blanc, demanda par la suite l'extradition d'Ismaïl ; mais Schérif Hasan nia la présence du fugitif dans ses États. Il cacha le jeune proscrit dans une tente suspendue aux cimes d'arbres élevés dont les branches touffues la dérobaient aux regards ; une seconde ambassade du schah de Perse ayant exigé qu'il jurât qu'Ismaïl ne se trouvait pas sur son territoire, il put le faire sans se parjurer, puisque son protégé, habitant dans les airs, ne touchait pas le sol de ses États [2]. Ismaïl, après six années passées sous la protection du prince du Ghilan, rassembla à Lahdjan, capitale du pays, les partisans de sa famille et les renforça des adhérens du scheïkh Sadreddin de Koniah, qui habitaient les provinces du Tekké et du Diarbekr dans l'empire ottoman. Ce scheïkh, lors de l'invasion de Timour, avait obtenu du conquérant que les habitans du Tekké, qui pour la plupart suivaient sa doctrine, ne fussent pas traînés en esclavage à la suite des armées tatares ; depuis lors les populations de ces provinces avaient été entièrement dévouées aux scheïkhs persans, et vers cette époque elles émigrèrent en masse

[1] D'après Djenabi, Yar-Ali s'enfuit avec son frère Ismaïl dans le Schirwan.

[2] *Djamiet-tewarikh.*

dans le Ghilan, où Ismaïl les réunit à Lahdjan sous ses drapeaux [1]. A la tête d'une armée forte d'environ sept mille Turcs et Persans [2], Ismaïl, alors âgé de quatorze ans, envahit (906—1500) le Schirwan, pour venger sur ce pays la mort qu'y avaient trouvée son père et son grand-père. Il défit et tua dans une bataille sanglante le schah de Schirwan. Le résultat de cette victoire fut la reddition de Schamakhi [3]. L'accession du grand-vizir Schemseddin Ghilani, maître des défilés de l'Azerbeïdjan, qui passa dans les rangs d'Ismaïl et devint son vizir, augmenta de beaucoup les forces de l'armée persane. Avec le secours de Schemseddin et d'autres begs de la dynastie du Mouton-Blanc, le jeune conquérant attaqua l'année suivante Elwend-Mirza. dernier rejeton de cette dynastie et souverain de la Perse ; il fut vainqueur, et jeta, à Tebriz, capitale de l'Azerbeïdjan, les fondemens de la puissance de sa race, dans la première année du seizième siècle.

Les premiers rapports d'Ismaïl avec Bayezid furent d'abord de nature pacifique, bien que le sultan ottoman eût, pour arrêter les émigrations des fanatiques

[1] Djenabi, p. 134. Suivant lui, Ismaïl serait allé lui-même de Lahdjan à Schamakhi pour gagner des partisans à sa cause. Peut-être Sadraeddin n'est-il autre que le scheïkh Baba, qui obtint de Timour la grâce de la ville d'Ighirdir. (Voyez l. VIII).

[2] Le *Djamiet-tewarikh* cite les tribus auxquelles ils appartiennent, savoir : les tribus Oustadjlu, Schamlü, Resawa, Soulkadr, Katschar. Ainsi, avant la fondation même de la dynastie des Saffis, la tribu Katschar, d'où descendent les souverains actuels de la Perse, est historiquement connue.

[3] Djenabi, dans l'*Histoire de Saffewi*, p. 139; dans celle des *Schahs de Schirwan*, p. 131, dans celle *de la Dynastie du Mouton-Blanc*, p. 230.

du Tekké, transplanté la plus grande partie de la population de cette province dans les villes récemment conquises de Coron et de Modon. Ismaïl envoya une ambassade à Constantinople demander la liberté d'émigration pour ses partisans, demande qui lui fut refusée [1]. Il ne fut pas plus heureux dans ses démarches auprès d'Alaeddewlet, dont il recherchait la fille en mariage. Voulant venger l'affront de ce refus sur le prince de Soulkadr, sans cependant soulever contre lui la formidable puissance de la Porte, Ismaïl adressa de nouveaux ambassadeurs à Bayezid, pour excuser le passage de son armée à travers le territoire ottoman. Bayezid qui répugnait à l'idée d'une nouvelle guerre se contenta d'envoyer à Angora une armée d'observation, sous le commandement de Yahya [IV]. Ce général établit son camp sous les murs d'Angora et y demeura, jusqu'à ce qu'Ismaïl, après avoir ravagé le pays ouvert de Soulkadr, et soumis les villes fortifiées d'Amid et de Kharpourt [2], se fût retiré en Perse (913—1507). Le fils et les deux petits-fils d'Alaeddewlet étant tombés au pouvoir d'Ismaïl furent rôtis et mangés par les cannibales persans [3]. Dans le cours de l'année suivante (1508), Ismaïl fit partir de nouveaux ambassadeurs pour Constantinople avec la double mission de se plaindre du prince Sélim, gouverneur de Trabezoun,

1 Seadeddin, III, f. 530.

2 *Andò adosso a Alaedule in la più estrema montagna chiamata Turnadji, ciò è delle grue. Tolse due terre grosse al Alaedule, Amid e Carpot.* Marini Sanuto. *A Amid prese un fiol e figlia d'Alaedule.*

3 Seadeddin, III, f. 503. Solakzadé, 76.

et de renouveler au sultan les assurances de son amitié. Le prince Sélim avait envahi le territoire persan et étendu ses ravages jusqu'à Erzendjan et Baïbourt [1]. Dans cette excursion, il avait même fait prisonnier Ibrahim, frère d'Ismaïl [v]. L'ambassadeur persan, revêtu d'habits de drap d'or, fut admis à l'honneur de baiser, non la main, mais seulement le genou du sultan; il protesta de nouveau des intentions pacifiques de son maître, en disant que les dernières hostilités avaient été dirigées contre Alaeddewlet et non contre l'empire ottoman. L'ambassadeur envoyé en retour par Bayezid à Ismaïl, voyant que, pour le forcer de remplir sa mission debout, on n'avait point étendu de tapis par terre, ôta son kaftan, et s'assit sur ce tapis improvisé, au grand étonnement de toute la cour, stupéfiée que tant de témérité pût trouver grâce devant l'orgueil d'Ismaïl, et presque indignée qu'il n'eût pas fait massacrer sur place le fier Ottoman [2]. L'arrivée de l'ambassadeur persan à Constantinople avait coïncidé avec celle de l'ambassadeur de Scheïbek, khan des Ouzbegs, voisin et ennemi naturel d'Ismaïl [3]. 1508

Nous allons détourner nos yeux du conquérant de

[1] Le rapport du consul vénitien à Scio dit : *Il Soffi si trova, in Arzengan lontan da Caraserai loco di questo Signore (Ottomano) 4 giornate.* La force de l'armée d'Ismaïl y est évaluée à douze mille chevaux et trente-cinq mille archers. Marini Sanuto.

[2] *E pocho manchio non lo fece taiar in pezzi il Sophi.*

[3] Dans les rapports des ambassadeurs vénitiens, l'ambassadeur Ouzbeg est nommé *della testa verde;* celui du schah, *della testa rossa;* les Ottomans eux-mêmes y sont appelés *della testa bianca*, et les Géorgiens, *della testa nera.* Ainsi têtes verte, rouge, blanche et noire sont synonymes d'Ouzbegs, de Persans, d'Ottomans et de Géorgiens.

la Perse, jusqu'à ce qu'il reparaisse, sept ans après, le digne et vaillant adversaire de Sélim Ier; et nous allons poursuivre le récit des événemens qui succédèrent à la paix de Venise et de Hongrie. C'est vers cette époque qu'il faut rapporter la soumission d'un pirate, célèbre sous le nom de Karatourmisch, et frère de Karakassan mort dans l'explosion du navire de Borrak-Reïs, au combat naval de la Sapienza. Karatourmisch avait équipé à Siwrihissar, sa ville natale, plusieurs navires avec lesquels il jetta la consternation dans le commerce de sa patrie, et il s'était rendu tellement redoutable, qu'il ne fallut pas moins d'une flotte de dix galères pour le détruire (909 — 1503) [1]. Bayezid, qui, usé par l'âge et les plaisirs, commençait à fléchir sous le poids de la couronne, profita des loisirs que lui laissait la paix avec les puissances européennes pour se livrer à son goût pour l'oisiveté et la vie contemplative. Toutefois il opéra quelques changemens dans diverses branches de l'administration intérieure. Hersek Ahmed-Pascha, trois ans après sa réinstallation, fut destitué une seconde fois du grand-vizirat; et cette dignité fut de nouveau conférée à l'eunuque Ali-Pascha. Ce vizir, qui n'ignorait pas les chagrins domestiques du sultan, vint y ajouter par la préférence qu'il montrait en toute occasion pour Ahmed-Sultan au préjudice du prince Korkoud, fils aîné de Bayezid; un incident accrut encore la mésintelligence entre Ali et Korkoud, et irrita la fierté de celui-ci au point de le porter à une extrémité qui

[1] Seadeddin, II, f. 53.

aurait pu lui être fatale : ce fut la prise de possession par le grand-vizir d'un district situé sur les côtes de la mer, qui à la vérité était compris, à l'origine, dans les propriétés assignées aux grands-vizirs sous la dénomination de *Khass*, mais que les grands-vizirs précédens n'avaient jamais réclamé, par égard pour les princes gouverneurs des provinces. Irrité de ce nouvel acte de haine d'Ali, Korkoud prit la résolution de se faire justice lui-même, et de s'enfuir en Egypte à l'exemple de son oncle Djem ; il annonça à son père qu'il allait faire le pélerinage de la Mecque, et s'embarqua (moharrem 915 — avril 1509), avec quatre-vingt-sept personnes de sa suite, sur cinq navires commandés par Reïs-Akbasch [1]. Cinq jours après, Korkoud aborda à Alexandrie, et fit annoncer son arrivée au sultan des Mamlouks. La réponse du sultan ne se fit pas attendre : il lui envoya neuf chevaux de race, neuf rangs de chameaux, trois rangs de dromadaires, deux rangs de chameaux couverts de housses magnifiques pour son propre usage, cent chevaux avec soixante-dix rangs de chameaux pour sa suite, quarante rangs de chameaux pour sa cuisine, neuf mille ducats, neuf pièces de drap d'or et neuf jeunes garçons d'une rare beauté. Ainsi escorté, Korkoud se dirigea, au son de quarante tambours, vers la capitale de l'Egypte. Le diwitdar, c'est-à-dire grand prince ou

[1] D'après le rapport de l'ambassadeur vénitien, la flotte de Korkoud consistait en huit navires : 4 *fuste e* 4 *brigantini, e non si sa dove sia andato.* D'après le même rapport, le mécontentement de Korkoud avait été provoqué non par Ali-Pascha, mais par Hersek Amed-Pascha.

premier vizir de l'empire, vint à sa rencontre accompagné des officiers de l'étrier (1er safer—21 mai), pour le complimenter et l'inviter à se rendre auprès du sultan. Le 29 mai 1509, Korkoud fit son entrée solennelle au Caire [1]. La libéralité du sultan lui fournit par jour cinquante moutons, cinquante quintaux de sucre, cinquante-trois moudes de riz, deux mille poulets, deux mille oies, cent cinquante quintaux de miel et cinq bourses d'or pour les dépenses accidentelles. Kordoud, trois jours après son entrée au Caire, se rendit à une entrevue que lui accorda le sultan. Arrivés en présence l'un de l'autre, les deux princes descendirent de cheval en même temps; le sultan, en signe de bien-venue, baisa les yeux à Korkoud comme à son fils, et celui-ci, en signe de respect, baisa le cou au souverain mamelouk comme à son père. Mais malgré les vives instances du prince, le sultan lui refusa le passage sur ses terres pour son pélerinage à la Mecque, qui avait servi de prétexte à son voyage en Egypte; il repoussa également toutes ses autres demandes qui auraient pu amener une rupture de la paix avec Bayezid. Korkoud, voyant qu'il ne pouvait lutter contre l'influence prépondérante de son père et du grand-vizir, trancha les difficultés de sa position par la solution la plus prudente, en écrivant à Ali-

[1] Ali, qui nous donne sur le voyage de Korkoud et son séjour en Egypte de plus grands détails que Seadeddin et Solakzadé, dit que le prince entra au Caire, le 9 safer, un dimanche. Mais comme le 1er moharrem 915 était un samedi, le 9 safer était nécessairement un mardi et non un dimanche. (XXXVIIe récit du règne de Bayezid.)

Pascha [1]; il s'excusa du projet de son pélerinage à la Mecque, et pria le grand-vizir d'obtenir de son père sa réintégration dans son gouvernement. Sa prière lui ayant été accordée, il s'empressa de regagner la Cilicie. Dans le trajet, sa flottille fut jointe par plusieurs vaisseaux des chevaliers de Rhodes; sur son refus d'amener pavillon, les Rhodiens engagèrent le combat: Korkoud fut battu et forcé de se jeter sur les côtes de l'Asie-Mineure [VI]. La destinée de Korkoud, outre sa fuite, présente encore d'autres points de similitude avec celle de son oncle Djem; tous deux avaient un esprit cultivé, et eurent une mort tragique. Poëte comme Djem, Korkoud s'entourait comme lui de littérateurs et de savans; il protégeait surtout les musiciens, dans l'art desquels il excellait, et se livrait dans leur compagnie à son penchant pour les plaisirs; très-versé dans le droit islamite, ce prince s'est distingué par un ouvrage sur des questions obscures de la législation ottomane [2]. La science de Korkoud l'avait rendu l'idole des poëtes et des légistes, mais lui avait attiré le mépris des janissaires et des vizirs, qui, dans les derniers temps du règne de Bayezid et après sa mort, manifestèrent ouvertement leur préférence pour ses frères cadets, Ahmed et Sélim.

Le 14 septembre 1509, Constantinople fut ébranlée

[1] La lettre de Korkoud et la réponse d'Ali-Pascha sont en marge de mon exemplaire d'Ali.

[2] Latifi, *Biographies des Poëtes turcs*, traduction de Chabert, p. 62 et 241. Ali, au commencement du XXXVII[e] récit, d'après Neschri et le *Durri-meknoun*.

par le plus violent tremblement de terre dont l'histoire ottomane fasse mention [VII]. Cent neuf mosquées, mille soixante-dix maisons, la totalité des remparts de la ville du côté de la terre, la plus grande partie de ceux du côté de la mer, les Sept-Tours, les murs du Seraï depuis la mer jusqu'à la porte du jardin, furent ruinés de fond en comble [1]; les chapiteaux des quatre plus grandes colonnes de la mosquée de Mohammed se fendirent, et la coupole fléchit d'un côté; les coupoles de l'hôpital, de la cuisine et des huit académies qui dépendent de la mosquée du conquérant, ainsi que celles de beaucoup d'autres édifices publics, s'écroulèrent; la coupole de l'académie, appartenant à la mosquée de Bayezid II, s'écroula et ne présenta plus qu'un vaste monceau de ruines. Plusieurs milliers d'hommes, de femmes et d'enfans, restèrent ensevelis sous les décombres [2]; dans la seule maison du vizir Moustafa-Pascha périrent trois cents cavaliers avec leurs chevaux. Ce tremblement de terre tint pendant quarante-cinq jours, dans de continuelles alarmes, Constantinople et les provinces d'Europe et d'Asie. Deux tiers de la ville de Tschorum disparurent engloutis par le sol qui s'ouvrit en fondrières; les fortifications de Gallipoli furent détruites [3]; Demitoka, ville natale de Bayezid [4], fut

1 Seadeddin, III, f. 525. Solakzadé, le *Raouzatoul-ebrar*. Ali, XXXVIIIe récit. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*.

2 Ali, Solakzadé.

3 *In civitate Calipoli castrum fortissimum penes ruptum; brachium maris inter Galatam et Constantinopolim ultra murum aquam injecit.* Lettre de Michné, dans les archives de la cour de Vienne.

4 Spandugino, p. 64, écrit Demetria au lieu de Demitoka.



changée en un amas de décombres. La mer furieuse roulait ses lames au-dessus des murs de Constantinople et de Galata, inondant les rues de la ville et du faubourg; les anciens aqueducs furent détruits. Dans la mosquée d'Aya-Sophia, l'enduit, sous lequel on avait caché la magnifique mosaïque qui s'y voyait du temps des empereurs grecs, tomba entièrement; et l'on vit reparaître les portraits gigantesques des évangélistes, comme s'ils eussent voulu voir cette œuvre de destruction, et protéger, par leur présence, les églises chrétiennes qui furent toutes épargnées au milieu de cette ruine générale. Bayezid, n'osant pas se fier aux murs de son palais, fit élever dans le jardin du seraï une tente fort légère, sous laquelle il demeura pendant dix jours; puis, pour échapper aux scènes de désolation que présentait Constantinople, il se réfugia dans la seconde capitale de l'empire, à Andrinople [1] (9 redjeb 915 — 23 octobre 1509). Mais peu de temps après l'arrivée du sultan, cette ville ressentit des secousses non moins terribles que la capitale; six jours plus tard, se déchaîna une affreuse tempête; la Toundja sortit de son lit et couvrit les ruines amoncelées par le tremblement de terre. Lorsque la fureur des élémens parut apaisée, Bayezid convoqua un diwan à cheval [2], pour délibérer sur les mesures les plus pro-

[1] Seadeddin, Ali, Solakzadé. Spandugino, p. 84. Les historiens turcs estiment le nombre des individus morts par suite de cette catastrophe à cinq mille; la lettre de Michné, à treize mille.

[2] On appelle *diwan à cheval*, celui où l'on délibère prêt à se mettre en selle, tenant son cheval par la bride, et ayant un pied dans l'étrier.

pres à rétablir incontinent les murs de Constantinople. Bayezid ouvrit le conseil par cette consolante apostrophe aux vizirs : « Vous avez tant fait par vos injustices et vos cruautés, que les plaintes des opprimés sont montées jusqu'au ciel, et ont appelé le courroux de Dieu sur la ville et sur le pays[1]. » On réunit, de tous les points de l'empire, trois mille maçons, auxquels on adjoignit trois mille Mosellems comme journaliers, et huit cents Yahyas comme chaufourniers[2]. Dans l'espace de deux mois (du 29 mars 1510 — 18 silhidjé 915, au 1er juin — 23 safer de la même année) furent restaurés, non seulement les murs de Constantinople et de Galata, mais encore les tours fortifiées du faubourg, celle de la Fille (tour de Léandre), les Sept-Tours de la Porte-Dorée, le fanal, le nouveau seraï, les ponts du grand et du petit Tschekmedjé, et les murs de Siliwri[3]. A l'occasion du festin donné pour célébrer l'anniversaire de la reconstruction des murs de Constantinople, Bayezid, se rendant aux longues et vives instances des grands et des oulémas, consentit à ce que pendant trois jours on distribuât une nourriture et des boissons gratuites aux pauvres, dans des assiettes et des coupes d'argent[4].

1 Ali et Solakzadé.

2 Spandugino fixe à soixante-treize mille le nombre d'hommes employés à ces travaux; d'après les rapports de l'ambassadeur vénitien, dans Marini Sanuto, seulement cinquante mille, sans compter dix mille autres qui travaillaient à la reconstruction de Demitoka. D'après Giovio, qui place par erreur ces travaux en 1511, le nombre des ouvriers ne s'élevait qu'à quinze mille. *Fatti illustri di Selim*, Sansovino, II, p. 337.

3 Ali et Solakzadé.

4 *Fuogo a Costantinopoli* 15 *Luglio di noue bruserò* 800 *case. Fù posto*

Cet étalage de richesse et de prospérité avait pour but de ranimer le courage du peuple, en lui faisant oublier les ravages du tremblement de terre de l'année précédente, les désastres causés par le feu que les janissaires avaient mis aux maisons des juifs, et les frais énormes nécessités par la reconstruction des édifices de la ville. Cependant sous ce motif patriotique se cachait la véritable intention des provocateurs de cette mesure; ce n'était qu'un moyen pour combattre la sévérité ascétique du sultan, qui, ennemi du luxe, aurait volontiers défendu, à l'exemple des premiers khalifes, l'usage de la vaisselle d'argent [1]. Mais le luxe était entré trop avant dans les habitudes de la nation, pour que Bayezid, prince qui réunissait tous les contrastes d'un caractère faible, pût l'extirper. A cette époque, l'ivrognerie et les excès de l'intempérance des Turcs étaient telles, que deux ans auparavant le sultan avait cru devoir interdire, sous peine de mort, l'usage du vin, et ordonner la fermeture de tous les lieux publics où l'on vendait cette liqueur; mais les janissaires ouvrirent les tavernes de vive force, et Bayezid, craignant de plus grands excès de la part de cette soldatesque indomptable, révoqua sa défense quatre jours après l'avoir rendue [2].

Les murs de Constantinople reconstruits, Bayezid songea à asseoir sur des bases qui lui semblaient

per i Turchi alle case degli Judei. Rapport de l'ambassadeur vénitien, dans Marini Sanuto.

1 Mouradjea d'Ohsson, *Tableau de l'Empire ottoman.*

2 D'après les rapports des ambassadeurs vénitiens de l'année 1508.

plus rationnelles l'administration des provinces. Il espérait, par le partage des divers gouvernemens entre ses fils et petits-fils, affermir à l'intérieur la sûreté de son empire, et assurer la paix extérieure par le renouvellement des traités précédens avec la Hongrie et Venise. Les princes Schehinschah, Korkoud, Ahmed et Sélim, fils de Bayezid, administraient depuis plusieurs années les provinces de Karamanie, de Tekké, d'Amassia et de Trabezoun, lorsque le sultan investit le prince Souleïman, fils de Sélim, âgé de seize ans, du gouvernement de Boli. Cette mesure fit naître de nouvelles agitations au sein de sa propre famille, qui depuis long-temps n'offrait plus qu'un foyer de discorde et de haine; elle provoqua le mécontentement d'Ahmed, qui se plaignit en termes violens de ce que son jeune neveu eût été placé sur la route d'Amassia à Constantinople, c'est-à-dire sur la route qui conduit au trône, comme pour lui en interdire l'accès. Bien que Bayezid n'eût pas l'habitude de revenir sur ce qu'il avait une fois décidé, il rappela cependant le jeune prince et lui confia le gouvernement de Kaffa. On crut par là avoir à jamais fermé à Souleïman l'accès du pouvoir; mais en réalité cet éloignement ne servit qu'à le préserver des dangers de la guerre civile, lorsqu'elle éclata dans l'empire [1]. Ce fut vers ce temps qu'un ambassadeur du sultan d'Egypte vint annoncer à Bayezid le retour du prince Korkoud dans son gouvernement [2], et qu'un plénipotentiaire hongrois renou-

1 Seadeddin, III, f. 356. Solakzadé, f. 77. Ali.

2 *A di 26 Luio venuto un orator del Cairo per dir al Signore che il suo*

velait à Constantinople le dernier traité de paix [1], tandis qu'un envoyé turc séjournait pour le même objet à Ofen [2]. Bayezid fit partir également une ambassade pour Venise, avec la mission de proroger la trève, et de négocier les subsides que la république, harcelée de tous côtés par ses nombreux ennemis, avait pour la première fois, mais infructueusement, demandés aux Turcs par l'entremise de Nicolo Giustiniani [VIII]. Le baile vénitien établi à Constantinople dut au contraire promettre, au nom de la république, la liberté du marquis de Mantoue, qui, fait prisonnier par les Vénitiens, avait réclamé la puissante intercession de la Porte [3].

Bayezid, déjà avancé en âge et d'une santé chancelante, ne vit pas se réaliser l'espérance de paix et de repos qu'il avait fondée sur le renouvellement des traités à l'extérieur; et, d'un autre côté, la guerre civile ne tarda pas à éclater entre ses fils d'abord, puis entre ses fils et lui-même. La rivalité sourde et cachée qui avait toujours existé entre les princes tous jaloux de succéder à leur père, et leur impatience de voir le trône impérial vacant pour se le disputer, se manifestèrent à l'occasion de l'investiture de Souleïman; l'étincelle qui couvait depuis long-temps sous la cendre devint un incendie. De huit fils qu'avait Bayezid II, il lui en restait encore trois. Le sultan avait choisi pour

figlio Korkoud venia al suo sandjiak con 24,000,000 aspri di entrada cio è da 50 migliani. Rapport des ambassadeurs vénitiens dans Marini Sanuto.

[1] *Li 16 Luio basò la man del Signore l'orator ungaro.*

[2] Istuanfi, *Hist.*, l. IV, p. 37. Catona, t. XI, ord. XVIII, p. 306.

[3] Guicciardini, l. IX.

lui succéder son fils Ahmed, de préférence à Schehinschah et à Korkoud. Schehinschah, l'aîné des fils de Bayezid, étant mort, le trône revenait par droit de naissance à Korkoud. Mais Ahmed avait pour lui les vizirs; et les janissaires, qui s'indignaient du repos dans lequel Bayezid les faisait languir, regardaient Korkoud comme incapable de régner, à cause de son amour pour la poésie et la musique. Cette violation de l'ordre ordinaire de succession, en faveur d'Ahmed, aiguillonna l'ambition de Sélim, qui, quoique plus jeune que ses deux frères, résolut de se mettre en possession du trône, soit par la force, soit par la ruse. L'esprit guerrier, le caractère fier et bouillant de Sélim, lui auraient concilié l'affection de l'armée, si elle n'avait pas redouté sa cruauté et sa tyrannie. Mais une réponse imprudente qu'Ahmed fit aux chefs des janissaires concilia à Sélim l'affection d'hommes élevés pour les combats. Sélim, informé de leurs bonnes dispositions à son égard, crut dès lors pouvoir jeter le masque. Il donna le premier le signal de la mésintelligence qui exista depuis entre lui et son père, en quittant, sans la permission du sultan, le gouvernement de Trabezoun pour se rendre dans celui de son fils Souleïman, où il disposa suivant son bon plaisir des propriétés territoriales attachées à ce sandjak, et d'où il fit des excursions dans le pays des Tscherkesses. Bayezid, justement irrité, envoya à Sélim l'ordre de retourner dans son gouvernement; mais celui-ci, au lieu d'obéir, demanda un sandjak en Europe, afin d'être plus près, disait-il, de son père et du centre de l'em-

pire [1]. Sélim, en sollicitant ce rapprochement, avait pour but de se mettre dans des circonstances favorables pour combattre le projet qu'avait Bayezid d'abdiquer en faveur d'Ahmed, ou pour s'emparer du trône à la première nouvelle de la mort de Bayezid. Il demanda à trois reprises différentes la faveur de se rendre à Andrinople sous le prétexte spécieux de baiser la main de son père, qu'il se plaignait de n'avoir point vu depuis vingt-six ans; quoique les musulmans regardent comme une œuvre des plus méritoires, celle d'offrir ses respects à l'auteur de ses jours, le sultan, démêlant les projets de son fils, lui refusa par trois fois cette permission [2], ainsi que sa demande d'un sandjak en Europe. Ces refus réitérés déterminèrent Sélim à passer la Mer-Noire et à se rendre, avec une suite si nombreuse qu'on aurait dit une armée, à Andrinople, pour appuyer par sa présence sa demande de changer de gouvernement (mars 1511). Les vizirs, effrayés des conséquences que pourrait avoir le succès d'une pareille entreprise, se réunirent tous pour affermir le sultan dans sa première résolution; ils lui représentèrent que la rébellion de Sélim, si elle n'était promptement réprimée, ne pourrait manquer de trouver des imitateurs parmi ses autres fils, et que d'ailleurs la loi fondamentale de l'empire, jusqu'alors strictement observée, s'opposait à ce qu'aucun fils du

[1] Seadeddin, III, f. 567-569. Solakzadé, f. 78. Le *Raouzatoul-ebrar*. Giovio, Spandugino, Cambini, Menavino, Sansovino.

[2] Seaddin, f. 570. Solakzadé, l. c. Ali, XLIIIe récit. Giovio, Spandugino, Menavino, Sansovino.

souverain régnant eût un gouvernement en Europe. Avant de sévir contre Sélim, le sultan députa vers le prince le molla Noureddin Sarigurz, pour lui faire les représentations les plus énergiques; mais ce fut en pure perte. Alors seulement Bayezid, sur les pressantes instances de ses vizirs, se décida à envoyer contre le rebelle, Hasan-Pascha, beglerbeg de Roumilie, à la tête de quinze mille hommes. Hasan-Pascha n'avait pas encore fait une journée de marche, lorsqu'il vit paraître les étendards de Sélim; et comme le mouvement de ses troupes n'avait eu pour but que d'intimider le prince, il se replia aussitôt sur Andrinople. Les deux armées considérèrent cette retraite comme un bon augure pour Sélim, à qui ses partisans prédirent dès lors la possession absolue du trône. Le prince avait à peine établi son camp dans la vallée de Tschoukourowa, aux portes d'Andrinople, que le sultan vint rejoindre son armée, tout souffrant qu'il était; là, ayant tiré les rideaux de sa tente, il contempla, les yeux mouillés de larmes, les troupes de son fils qui, rangées en ordre de bataille, attendaient le signal de combattre leur souverain légitime. Le beglerbeg de Roumilie alla auprès de Sélim, et empêcha pour cette fois le combat entre le père et le fils, en lui disant qu'il ne pouvait encore voir son père, mais que le sultan lui promettait de ne point se dessaisir du sceptre de son vivant en faveur du prince Ahmed. Du reste, la demande qu'avait faite Sélim d'un sandjak en Roumilie lui fut accordée : il reçut le gouvernement de Semendra, auquel on adjoignit le territoire de Widin

et d'Aladjahissar. Un traité formel, consacrant ces divers arrangemens, fut soumis à l'approbation de Bayezid, qui en envoya la ratification à Sélim avec de riches présens en jeunes garçons, en chevaux et en argent [IX]; puis le sultan partit pour Constantinople, et Sélim pour Semendra.

Pendant que ces événemens se passaient en Europe, l'Asie se voyait menacée aussi d'une guerre civile. Le prince Korkoud, à la nouvelle de l'arrivée de son frère devant Andrinople, avait tout-à-coup quitté Antalia et s'était mis en possession du gouvernement de Saroukhan, que Bayezid lui avait naguère refusé; son dessein était de se rapprocher du théâtre où devait se décider la question de succession au trône, qu'il espérait résoudre en sa faveur par sa qualité de fils aîné. Korkoud, à son passage par la province de Tekké, eut tous ses bagages pillés dans les environs du village d'Almalu, par des hordes de brigands qui, à cette époque, infestaient le pays. Le chef de ces brigands était fils d'un certain Karabiik (*la moustache noire*), qui s'était mis à la tête des fanatiques dévoués au schah Ismaïl, très-nombreux dans cette province, et avait pris le titre de *Schahkouli*, c'est-à-dire d'*esclave du schah;* mais les Ottomans, le considérant comme un rebelle dangereux, lui avaient donné le nom de *Scheïtankouli*, c'est-à-dire d'*esclave du diable* [X]. Le beglerbeg d'Anatolie, envoyé par Bayezid contre les révoltés, fut surpris par Scheïtankouli et anéanti avec toute son armée (fin de février ou commencement de mars 1511). La nouvelle de la défaite de Karagœz se répandit en Eu-

rope, au moment où Sélim était en marche vers son nouveau sandjak; le prince s'arrêta à Sagora, sous prétexte d'attendre la fin des troubles d'Asie. Bayezid lui ordonna à plusieurs reprises, mais sans succès, de poursuivre sa route vers Semendra; commençant alors à craindre que sa capitale ne lui fût enlevée par un coup de main, il retourna en toute hâte à Constantinople [1]. Sitôt après le départ de Bayezid, Sélim entra à Andrinople (rebioul-ewwel 917 — juin 1511), où il ouvrit les prisons, vida les caisses et installa en son nom de nouveaux magistrats. Cependant, à Constantinople, le parti d'Ahmed, qui s'efforçait de préparer les voies du trône à ce prince par l'abdication de Bayezid, avait acquis une grande influence. Ce fut sur les suggestions d'Ali-Pascha, chef de ce parti et l'ami personnel d'Ahmed, que Bayezid marcha de nouveau contre son fils Sélim, qui venait de sortir d'Andrinople à la tête de ses troupes. Dans les environs d'Ograschkœi, les deux armées se rencontrèrent, non loin du bourg de Tschorli (Tzurulum), célèbre dans l'histoire byzantine par la ruse dont se servit Alexis Comnène pour jeter le désordre dans les rangs de ses ennemis, au moyen de roues qu'il fit rouler du haut de la montagne [2]. Ali-Pascha s'approcha de la litière du vieux sultan souffrant de la goutte, et tirant le rideau, il lui montra l'armée de Sélim, formée en grande partie de Tatares de Crimée : « Un fils qui se présente ainsi, lui dit-il, vient-il baiser la main de son père,

[1] Seadeddin, IV, f. 548.

[2] Anna Comnena, l. VII, éd. de Paris, p. 215.

ou ne vient-il pas plutôt pour le précipiter du trône? » Les autres vizirs parlèrent dans le même sens, afin de décider Bayezid à donner l'ordre du combat ; alors le sultan se relevant sur les coussins de sa litière, s'adressa à l'armée en lui disant : « Vous mes esclaves, qui mangez mon pain, marchez sur les rebelles [1] ! — Dieu est grand, » s'écrièrent à la fois dix mille soldats fidèles, qui se précipitèrent aussitôt sur l'ennemi et le défirent (8 djemazioul-ewwel 917 — 3 août 1511) [2]. Sélim ne dut son salut qu'à la vitesse de son excellent cheval *Karaboulut* (nuage noir) [3], le Bucéphale de l'histoire ottomane, et au dévouement de son fidèle compagnon Ferhad, plus tard son gendre et son vizir, qui se jeta entre lui et quelques cavaliers qui le poursuivaient, et le déroba ainsi au châtiment qui l'attendait [4]. Sélim continua sa fuite jusqu'à Akhioli (l'ancien Anchialus), sur la Mer-Noire, où il s'embarqua pour la Crimée, avant l'arrivée du courrier de Bayezid, qui apportait l'ordre de brûler les bâtimens du rebelle [XI]. Sélim avait perdu dans cette bataille deux mille cavaliers ; le reste de son armée se dispersa ou le rejoignit en Crimée. Le khan des Tatares, beau-père du prince vaincu, lui donna l'hospitalité, et lui promit de nouveaux secours pour appuyer ses prétentions au trône [XII].

1 Ces quelques mots, cités par les historiens ottomans, sont plus vraisemblables que la longue harangue mise par Giovio dans la bouche de Bayezid. *Fatti illustri di Selim*, dans Sansovino, II, p. 336.

2 Menavino est plus digne de foi que les historiens turcs, qui ne donnent au sultan qu'une armée de quatre mille hommes.

3 Giovio l'appelle *Charabulo*.

4 Seadeddin, IV, f. 551. Ali. Solakzadé, f. 79.

La nouvelle de la défaite du beglerbeg d'Anatolie, Karagœz, qui, fait prisonnier par Scheïtankouli, mourut de la mort ignominieuse du pal, avait déterminé Sélim à reprendre le chemin d'Andrinople; la raison en était que l'affaiblissement des troupes d'Europe par le départ du grand-vizir pour l'Asie, à la tête de trois mille janissaires et de quatre mille azabs [1], lui faisait espérer une moins grande résistance à ses projets. De son côté, Ali-Pascha, en prenant le commandement de l'armée d'Asie, s'était flatté de venger la mort du beglerbeg et la honte des armes ottomanes, par l'extermination des hordes de Scheïtankouli, dont un détachement s'était avancé jusque dans les environs de Brousa [2]; il espérait en outre profiter de cette occasion pour mettre le prince Ahmed sur le trône, du consentement de Bayezid et malgré les conventions passées à ce sujet avec Sélim. Un rapport du prince Korkoud [3], alors gouverneur de Saroukhan, annonça au grand-vizir que l'ennemi, en quittant Brousa, avait attaqué et battu son armée forte de sept à huit mille hommes, avait pris à Alascher le trésor du beglerbeg d'Anatolie et s'était retiré en emmenant quarante rangs de chameaux. Le prince Ahmed et le grand-vizir s'étant rencontrés sur le territoire de Kermian, près du village d'Altountasch (la pierre d'or) [4],

1 Ali, XLIIe récit. D'après Seadeddin, IV, f. 555, quatre mille janissaires.

2 Seadeddin, IV, f. 555, est d'accord avec le rapport de l'ambassadeur vénitien daté d'Andrinople, le 9 mars 1511.

3 Cet écrit se trouve sur la marge de mon exemplaire d'Ali.

4 Giovio, *Fatti illustri di Selim*. Cet endroit paraît être le Tascia des anciens, si toutefois on ne l'a pas confondu avec le Taschil, la Cilicie-Pétrée.

ils convinrent ensemble des mesures à prendre pour déterminer le sultan à hâter son abdication; mais leurs communes espérances furent déjouées par les dispositions des janissaires, qui étaient entièrement dévoués à Sélim, dont le caractère indomptable les avait séduits. En vain Ahmed leur prodigua-t-il des présens: il ne put lutter, dans leur esprit, contre l'influence des qualités supérieures de son frère. Le prince et le grand-vizir, forcés d'ajourner l'exécution de leur projet à une époque plus favorable, se bornèrent pour le moment à marcher contre les fanatiques du Tekké, qui, à la nouvelle de leur approche, se retirèrent dans les gorges de Kizil-Kia (rocher rouge); comme cette vallée, enclavée de toutes parts par d'immenses murs de rochers, confine par un de ses côtés à la Karamanie, le grand-vizir ordonna à Haïderbeg, précepteur du prince Alemschah, frère et successeur de Schehinschah dans ce gouvernement, d'occuper, avec le beg de Kaïssariyé et deux mille hommes, les issues de cette partie des montagnes; lui-même et le prince Ahmed enveloppèrent l'ennemi des autres côtés. Après trente-huit jours de ce singulier blocus, Scheïtankouli, s'étant taillé un chemin à travers les rochers, extermina le corps de Haïderbeg qui lui barrait le passage, et s'enfuit sur la route de Kaïssariyé, dans la direction de Siwas. Le grand-vizir, qui ne fut instruit de l'événement que deux jours après, choisit les plus déterminés des janissaires, les fit monter à cheval et se mit immédiatement à la poursuite des rebelles, en laissant le reste de la cavalerie à Ahmed, qui devait le suivre

de près. Ali-Pascha joignit l'ennemi près du village de Sarimschaklik [1]; bien qu'inférieur en nombre, il engagea la bataille, qui fut des plus acharnées (rebioul-ewwel 917 — août 1511). Scheïtankouli et le grand-vizir étant tombés tous deux dans la mêlée, le combat cessa, et les deux armées se dispersèrent. Ainsi périt l'eunuque Ali-Pascha [2], conquérant de Coron et de Modon, fondateur de deux mosquées et d'une académie à Constantinople. C'est le premier grand-vizir ottoman mort sur le champ de bataille. Homme d'un esprit supérieur et protecteur éclairé des sciences et des arts, Ali-Pascha avait l'habitude de réunir une fois par mois dans son palais les savans et les poëtes les plus distingués; sa libéralité envers eux approchait quelquefois de la prodigalité; il lui arriva de leur distribuer en un seul jour jusqu'à trois cents bourses [3]. Plusieurs ouvrages d'un grand mérite lui furent dédiés; parmi les dédicaces qui lui font le plus d'honneur, nous remarquerons surtout l'*Histoire des Ottomans* par le Persan Idris, non pas tant à cause des louanges données au grand-vizir par l'auteur, que parce qu'Ali eut le premier l'idée de faire conférer à Idris le titre d'historiographe de l'empire. Le souvenir des vertus guerrières et politiques d'Ali est transmis

[1] Ali, XLIIe récit. D'après Seadeddin, IV, f. 561, ce fut sur la rivière de Kœktschaï. Le *Selimnamé* de Djelazadé, exemplaire de Dresde, § VIII, f. 19.

[2] C'est donc la troisième défaite que Scheïtankouli fit essuyer aux Ottomans. Hadji-Khalfa place la première, celle de Karagœz, en l'année 916 (1510); celle du prince Korkoud en 917, et celle d'Ali dans cette même année.

[3] Seadeddin, IV, f. 555 et 556.

à la postérité par l'histoire d'Idris et l'élégie du poëte Mesihi[1].

Les rebelles du Tekké, privés de leur chef, continuèrent leur fuite vers les Etats d'Ismaïl; ils attaquèrent, chemin faisant, une caravane persane qu'ils pillèrent, et à laquelle ils tuèrent plus de mille hommes. Au nombre des morts se trouva l'un des plus grands savans de la Perse, le scheïkh Ibrahim-Schebester, auteur d'une épopée sur les Prophètes, d'un poëme arabe qu'on place à côté du célèbre poëme de Toghrayi, et d'une grammaire rimée qui lui valut le titre de second Sibouyé [XIII]; les fanatiques le tuèrent après avoir massacré son fils sous ses yeux. Schah-Ismaïl ne pouvait laisser impunis de pareils actes, bien qu'ils eussent été commis par ses partisans; son indifférence aurait pu être considérée comme une approbation; il savait du reste que l'intérêt bien entendu des souverains consiste à faire respecter les droits de tous pour faire respecter les leurs propres. Il invita en conséquence à un grand festin les auteurs des brigandages exercés contre ses sujets : on fit chauffer deux grandes chaudières destinées en apparence à préparer le repas. Les deux nouveaux chefs des fanatiques du Tekké, dont l'un prenait le titre de sultan et l'autre celui de vizir, furent amenés en présence du schah qui leur reprocha avec violence et ironie leur révolte contre leur souverain légitime Bayezid, leurs

[1] Idris, au commencement du dernier chapitre de son histoire. *Élégie* de Mesihi, dans son *Diwan*. Seadeddin, IV, f. 566, cite le vers suivant : « La lance de l'ennemi qui perça le cœur du pascha s'unit à lui en léchant son sang. »

pillages et leurs lâches cruautés contre des caravanes inoffensives. Les deux coupables s'étant prosternés à ses pieds en demandant grâce, il les fit saisir et jeter dans les deux chaudières remplies d'eau bouillante; leur troupe, qui fut forcée d'assister à ce châtiment, fut incorporée dans les divers corps de l'armée persane [XIV]. Cette punition inhumaine avait été inspirée à Ismaïl par un double intérêt : d'un côté, il voulait imprimer à son autorité naissante un cachet de sévérité qui le préservât d'agitations intérieures; de l'autre côté, en punissant la révolte de rebelles étrangers contre leur souverain, il établissait un précédent qui ne pouvait manquer d'intimider ceux de ses propres sujets qui auraient été tentés de suivre leur exemple, et il donnait en outre au sultan ottoman une preuve de son désir de vivre en paix avec lui. Aussi s'empressa-t-il d'envoyer un ambassadeur à Bayezid, pour l'informer de la vengeance qu'il avait tirée des rebelles du Tekké; mais, voulant en même temps lui prouver sa puissance, il lui fit remettre par la même voie la tête embaumée de Scheïbek, khan des Ouzbegs [XV], en gardant toutefois le crâne dont il se fit une coupe. C'était, par le fait, provoquer le sultan, puisque Scheïbek, qui régnait sur les pays au-delà de l'Oxus, était lié aux Ottomans par une communauté d'intérêts politiques et de doctrines religieuses (celles des Sunnites), contre leurs formidables voisins, les Persans (Schiites).

L'ambassade persane trouva Bayezid à Constantinople, où il était rentré le lendemain de sa victoire sur Sélim (18 djemazioul-ewwel — 13 août). Le prince

Ahmed, que Bayezid avait désigné pour lui succéder, du vivant même de son fils aîné Schehinschah, et de son second fils Korkoud [1], s'était avancé vers la capitale jusqu'aux environs de Gebissé, après la défaite d'Ali-Pascha [2], pour mettre enfin à exécution le projet qu'il nourrissait depuis si long-temps. Hersek Ahmed-Pascha, que la mort d'Ali-Pascha avait appelé une troisième fois au grand-vizirat, ne put empêcher les janissaires de se déclarer ouvertement en faveur de Sélim; ceux-ci attribuaient en grande partie à Ahmed les derniers malheurs des armes ottomanes en Asie, et espéraient, de la valeur éprouvée de Sélim, le rétablissement de leur gloire militaire. Aussi dès qu'on apprit que le second vizir, Moustafa-Pascha, ancien négociateur de Bayezid auprès d'Alexandre Borgia, se disposait à passer à Scutari pour aller à la rencontre d'Ahmed, la révolte éclata à Constantinople (21 août 1511). Pendant la nuit, les janissaires mirent au pillage le palais de Moustafa qui ne leur échappa lui-même qu'avec peine; ils se portèrent ensuite chez le grand-vizir qui s'efforça de les apaiser en abondant dans leur sens et en leur distribuant de l'or. Mais rien ne put sauver du pillage les maisons du vizir Hasan-Pascha, du kadiasker d'Anatolie, Mouéyidzadé, et du nischandji Djafertschelebi, tous trois connus pour être partisans d'Ahmed; les magasins des négocians européens,

[1] Mouradjea d'Ohsson, I, p. 284, in-8°.

[2] Ali, XLIIIe récit. Seadeddin, IV, f. 569. *Rapports vénitiens datés de Raguse,* d'après des lettres de Constantinople du 23 septembre: *Disse (Hersek), ave gran ragion, vegni da Signor* 1000 *aspri, donoe ai Janissarii.*

et surtout ceux des Florentins, ne furent pas épargnés au milieu de ces scènes de dévastation [1]. Bayezid, dans la crainte que la révolte ne se propageât, remplaça le grand-vizir par Moustafa-Pascha, le kadiasker par le molla Khalil, et le nischandji par le fils d'Ibrahim-Pascha, dernier grand-vizir de la famille Djendereli [2].

Quoiqu'il touchât pour ainsi dire aux portes de Constantinople, Ahmed comprit qu'au milieu de ces troubles il ne pouvait plus espérer rentrer dans la capitale [3]; en conséquence, il retourna sur ses pas, et alla assiéger Koniah, résidence de son neveu Mohammed, fils du prince Schehinschah, mort dans son gouvernement de Karamanie; le jeune prince, manquant de vivres, dut se rendre à son oncle qui lui avait promis la vie sauve. Bayezid, à la première nouvelle de cet événement, avait fait partir un des officiers de sa cour pour intimer l'ordre à Ahmed de restituer la place; mais celui-ci, jetant à son tour le masque, fit couper le nez et les oreilles à l'envoyé de son père; cependant il n'osa pas retenir le jeune prince prisonnier [4]. Le brave et fidèle beg karamanien, Deli-Gœguz, qui s'était jeté avec Mohammed dans la forteresse de Koniah, et dont la vaillante défense avait arrêté les progrès d'Ahmed, fut décapité, et sa tête envoyée au sultan. Cette cruauté

[1] Ali donne exactement la date de cet événement en le fixant aux derniers jours du mois djemazioul-akhir.

[2] Ali, Seadeddin, Solakzadé.

[3] *Del movimento del Sultan Ahamat dell' Amasia*, dans Menavino.

[4] Giovio, *Fatti illustri di Selim*, dans Sansovino, II, f. 339. Suivant les historiens ottomans, Schehinschah n'eut que ce seul fils, Mohammed.

excita au plus haut point le mécontentement des janissaires, déjà fort irrités de la guerre faite par Ahmed à son neveu; mais la mesure de la haine contre le rival de Sélim fut comblée, lorsqu'on apprit que Yoularkassdi Sinan-Pascha, vizir d'Ahmed, avait été vaincu dans le voisinage d'Amassia, par le rebelle Mir Ali-Khalifé, qui ravageait, avec vingt mille Turcomans, la contrée de Karahissar et de Nighisar [1]. A ces griefs contre Ahmed, vint se joindre le souvenir des trois défaites que Scheïtankouli avait fait éprouver aux Ottomans, et qu'à tort ou à raison on attribua à la négligence et à l'impéritie de ce prince; la voix du peuple et des janissaires s'éleva dès-lors avec une force nouvelle en faveur de Sélim. Bayezid, ressentant vivement l'insulte que son fils favori lui avait faite dans la personne de son ambassadeur [2], cédant d'ailleurs aux instances de ses deux nouveaux vizirs, Moustafa-Pascha [3] et Hersek, dont le dernier venait de rentrer en grâce, rendit le gouvernement de Semendra à Sélim, et approuva par là son retour de Crimée en Europe. Vers la même époque, le prince Korkoud, qui jusqu'alors s'était tenu tranquille dans son gouvernement, mais à qui le traitement subi par Mohammed, son neveu, faisait redouter une agression semblable de la part d'Ahmed, voulut lutter contre les intrigues de ses frères, et tenter de s'assurer la faveur du sultan et des janissaires, et par suite la couronne. Accom-

[1] Seadeddin, IV, f. 572.
[2] Ulloa, traduction de Dias Tanco, p. 98.
[3] Seadeddin, IV, f. 573.

pagné seulement de trois fidèles serviteurs, Korkoud se rendit à Constantinople sous un déguisement, et descendit à la mosquée des janissaires dont il se constitua l'hôte; il espérait que les sympathies de cette milice lui seraient acquises par cet acte de confiance et par les droits de l'hospitalité; il comptait aussi sur le souvenir des présens qu'il lui avait faits trente ans auparavant, lorsqu'à la mort de Mohammed II et en attendant l'arrivée de son père, il se trouva placé pendant deux semaines à la tête des affaires [1]. Mais l'opinion des janissaires sur son incapacité et leur prédilection pour Sélim firent avorter ses projets: cependant ils lui rendirent les honneurs dus à son rang, et l'accompagnèrent à l'audience du sultan, lorsqu'il manifesta le désir d'aller baiser la main de son père qu'il n'avait pas vu depuis trente ans; néanmoins ils surveillèrent attentivement toutes ses démarches jusqu'à l'arrivée de Sélim qui s'avançait vers Constantinople [2]. Ahmed, de son côté, n'avait rien négligé pour arriver à ses fins; il avait fait demander secrètement au khan de Crimée, Menghli-Ghiraï, son assistance en lui promettant la possession en toute souveraineté de la péninsule. Cette offre était de nature à ébranler le crédit de Sélim; mais le fils du khan, Seadet-Ghiraï, ami dévoué de celui-ci, lui révéla les intrigues d'Ahmed, et combattit victorieusement, auprès du khan de Crimée, l'influence de son frère Mohammed-Ghiraï

[1] Giovio et Spandugino sont entièrement d'accord avec Ali et Seadeddin. Sansovino, II, *Fatti illustri di Selim*, f. 340.

[2] Seadeddin, IV, f. 574. Ali.

qui s'était déclaré pour le nouveau prétendant[1]. Sélim, avant même d'avoir reçu la lettre de Bayezid qui le rappelait dans son gouvernement de Semendra, avait passé les glaces du Danube près d'Akkerman, vers la fin de janvier 1512, avec trois mille cavaliers dont environ quinze cents tatares; la rigueur du froid lui avait fait perdre beaucoup de monde dans ce trajet. Le 6 mars, les janissaires s'assemblèrent en tumulte et demandèrent au sultan son fils Sélim pour les conduire contre Ahmed; Bayezid effrayé leur accorda leur demande; ils expédièrent aussitôt un courrier à Sélim pour lui annoncer la détermination de son père et hâter son arrivée à Constantinople[2]. Lorsque Sélim ne fut plus qu'à trente milles de la capitale, l'aga des janissaires alla à sa rencontre[3]. Le 19 avril 1512 (2 safer)[4], Sélim fit son entrée solennelle à Constantinople, et fut complimenté à la porte du nouveau jardin[5] par les vizirs, les autres grands dignitaires et son frère Korkoud[6]. Bayezid avait amassé, dans le cours de son règne, de grands trésors au moyen desquels il espérait se maintenir sur le trône; il fit offrir à Sélim trois cent mille ducats payables sur-le-champ, et deux cent mille

1 Le *Selimnamé* de Djelalzadé, exemplaire de Dresde, § VI, f. 17.

2 Rapport d'Andrea Foscolo, baile vénitien à Constantinople, en date du 6 mars 1512.

3 Rapport d'Andrea Foscolo, dans Marini Sanuto : *Selim venne 30 miglie di Costantinopoli, e il Capo dei Janissari andò lo visitar.*

4 Rapport d'Andrea Foscolo.

5 Ali, XXII° récit. Seadeddin, IV, f. 574. Spandugino, p. 85. *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 101. Menavino.

6 Giovio, *Fatti illustri di Selim.*

ducats de revenu annuel, s'il voulait retourner dans son gouvernement [1]; mais Sélim, sûr de l'appui des janissaires auxquels il avait promis une augmentation de trois aspres par jour s'il montait sur le trône, refusa d'accéder à ces propositions. Le vieux sultan, sentant qu'il fallait céder, consentit à désigner Sélim pour son successeur, sous la condition que lui, Bayezid, conserverait le trône jusqu'à sa mort, qu'on lui laisserait son trésorier et ses trésors, et enfin que Sélim se réconcilierait avec son frère Ahmed; mais le prince rebelle n'accomplit que la dernière de ces conditions, et, dans son impatience de régner, il mit tout en œuvre pour forcer son père à une abdication immédiate [2].

Le samedi 25 avril 1512 (8 safer 918), les janissaires et les sipahis, suivis de toute la population, et les vizirs en tête, se présentèrent devant le seraï, où Bayezid les reçut sur son trône et leur demanda ce qu'ils désiraient [3]. « Notre padischah est vieux et malade, s'écrièrent-ils d'une commune voix; nous voulons à sa place le sultan Sélim. » Douze mille janissaires se mirent alors à faire entendre leur cri de guerre; le sultan, voyant qu'il avait contre lui tout à la fois son fils, le peuple et l'armée, n'osa plus résister, et prononça ces paroles: « Je cède l'empire à mon fils Sélim; que Dieu bénisse son règne! [4] » Aussitôt les murs du

[1] Rapports de Giustiniani, dans Marini Sanuto.

[2] Rapports de Giustiniani.

[3] Solakzadé. Seadeddin, p. 574, cite, relativement au samedi, ce passage de la tradition qui signale le samedi comme un jour heureux: *Barek allahou fi sebetiha.*

[4] Les discours mentionnés à ce sujet par Giovio sont de pure invention.

palais et les sept collines de la ville retentirent du cri : *Allah Kerim!* (*Dieu est grand!*) Pendant qu'il faisait arracher le sceptre des mains de son père, Sélim se tenait à la porte qui sert de communication entre la première et la seconde cour du palais, à l'endroit même où encore aujourd'hui les paschas et les ambassadeurs doivent s'arrêter avant d'être admis à l'audience du sultan; c'est là aussi la demeure du bourreau, chargé de jeter aux vizirs condamnés à mort le fatal cordon ou de leur trancher la tête, soit quand ils sortent du seraï, soit quand ils y entrent; horrible vestibule où l'esclave du padischah attend, dans une effrayante incertitude, la permission de se rendre en présence de son souverain ou l'ordre de mourir. Les vizirs vinrent apporter à Sélim la réponse du sultan, et l'introduisirent dans les appartemens du seraï; le prince baisa, avec tous les signes du respect filial, les mains de celui qu'il venait détrôner. Bayezid, en déposant avec le calme d'un philosophe les insignes impériaux, se disposa à quitter le nouveau seraï avec d'autant plus d'empressement, qu'il y était importuné des cris redoublés, par lesquels le peuple et les janissaires souhaitaient gloire et longs jours au nouveau sultan. Sélim marcha à la tête du cortége qui accompagna son père au vieux seraï, puis il retourna au nouveau seraï, où les grands dignitaires de l'empire vinrent lui prêter serment de fidélité. Vingt jours après, Bayezid, abandonné de tout le monde, demanda à son fils la grâce d'aller mourir à Demitoka où il était né [1].

[1] Spandugino, p. 189. Le *Selimnamé* de Djelalzadé, § XII.

Dès qu'il eut obtenu cette permission, le vieil empereur partit accompagné du vizir Younis-Pascha et du defterdar Kasim, qui n'avait sauvé sa vie que par le sacrifice de plus d'un million [1]. Sélim escorta à pied la voiture de son père jusqu'à la porte de la capitale, sur la route d'Andrinople, marchant à côté de lui, et écoutant avec une apparente déférence les avis qu'il lui donnait. Mais le sultan détrôné n'atteignit point Demitoka; il mourut le troisième jour de son départ, à Aya [XVI], dans le voisinage de Hafsa (10 rebioul-ewwel 918—26 mai 1512). On ne sait s'il faut attribuer sa mort à son âge et à ses longues souffrances, ou bien au poison que son médecin, juif de naissance, lui aurait donné sur les ordres de Sélim, ainsi que l'en accuse le Génois Menavino qui servait Bayezid en qualité de page. Le silence observé à cet égard par les ambassadeurs vénitiens, dans leurs rapports, contredit, il est vrai, l'assertion de Menavino, qui a été répétée par tous les historiens; mais elle serait confirmée par le silence même des historiographes de l'empire et par toute la vie de Sélim.

Bayezid signala son passage sur le trône ottoman par des guerres souvent malheureuses, et par une politique timide; son règne porte, sous plus d'un rapport, l'empreinte du caractère mystique et poétique, qui distinguait sa physionomie et qui se reflétait dans toutes les institutions de cette époque. Andrea Gritti, ambassadeur et plus tard doge de Venise, dans un de ses rapports à la Seigneurie, s'exprime ainsi sur ce

[1] *Rapports des ambassadeurs vénitiens*, dans Marini Sanuto.

prince: « Rien dans son visage charnu et gras ne dénote un homme cruel ou redoutable; on y voit dominer au contraire une expression de mélancolie, de superstition et d'opiniâtreté, non sans un mélange d'avarice. Il aime de passion les arts mécaniques et a un goût très-vif pour les cornalines bien taillées, l'argent ouvragé et les objets faits au tour; il est très-versé dans l'astrologie et la théologie, qu'il étudie continuellement. Personne ne sait mieux tendre un arc que lui. Depuis nombre d'années il a renoncé au vin, sans cependant s'abstenir pour cela de jouissances d'une autre nature; aussi les débauches en ont fait un vieillard avant le temps [XVII]. » L'esprit de la doctrine des sofis, que Schah-Ismaïl avait su mettre à profit pour usurper le trône de Perse, prédominait alors, non seulement chez les Persans, mais encore chez les Turcs; les tendances religieuses de cette époque s'étaient révélées depuis un demi-siècle par un grand nombre d'ouvrages empreints de mysticisme, et principalement par la fondation de divers ordres ascétiques. Au premier siècle de l'empire ottoman, il n'y avait que trois ordres de derwischs, les nakschibendis, les saadis et les begtaschis, dont nous avons parlé à la fin du règne d'Ourkhan; au second siècle furent fondés les ordres des khalwetis [1], des seïnis [2], des babayis [3], des beïramis [4], des eschrefis [XVIII] et

[1] Omar-Khalweti, mort à Kaïssariyé en 800 (1397).

[2] Seïneddin-Eboubeker-Khazi, mort à Koufa en 883 (1424).

[3] Abdoulghani Pir Babayi, mort à Andrinople en 870 (1465).

[4] Hadji-Beïram, mort à Angora en 876 (1471).

des bekris [XIX]; ces différens ordres comptent tous encore aujourd'hui de nombreux disciples, et les tombeaux de leurs membres les plus renommés sont autant de lieux de pélerinage pour les musulmans pieux. Malgré sa sévérité ascétique et sa douceur de caractère, Bayezid a encouru la double accusation d'avoir été adonné à l'ivrognerie [1] et d'avoir fait empoisonner Djem et un de ses fils, quoiqu'on ne puisse trouver aucune preuve qui donne à ces faits un caractère de certitude historique. Qu'il ait provoqué la mort de son frère [XX] pour s'épargner ainsi une pension de quarante mille ducats, c'est une supposition qui se présente avec une certaine probabilité, surtout si l'on considère que le fratricide a été mis par Mohammed II au nombre des lois fondamentales de l'Etat; mais le récit de Menavino, d'après lequel il aurait fait empoisonner son fils Mohammed par son grand-maître-d'hôtel, pour le punir d'être venu sous un déguisement à Constantinople [2], nous paraît démenti par l'amour et l'indulgence qu'il eut toujours pour ses autres enfans, et par les larmes sincères qu'il donna à ceux qui moururent avant lui. A la mort du prince Alemschah, dont la nouvelle lui fut apportée, suivant l'usage, dans une lettre écrite en caractères blancs sur du papier noir, il jeta son turban par terre, fit mettre à l'envers les tapisseries de ses appartemens, défendit toute espèce de musique pendant trois jours,

[1] Mouradjea d'Ohsson, IV, p. 56 et 168.

[2] *Come sultan Paiazit fece avelenare sulthan Mahomet suo figluolo.* Menavino.

et distribua sept mille aspres aux pauvres[1]. Malgré le reproche d'avarice qui pèse sur lui, Bayezid fit, dans le cours de son règne, de riches aumônes dont la somme totale s'élève à huit millions six cent mille aspres[2], ainsi qu'il résulte des registres qu'il a laissés après lui; il envoyait à la seule ville de la Mecque un présent annuel de quarante mille ducats pour les pauvres[3]. Relativement à son costume, Bayezid ne portait ni le bonnet brodé d'or (ouskouf) des six premiers sultans, ni le martagon (ourf), des oulémas choisi par Mourad II; il adopta une coiffure de forme cylindrique et entourée de mousseline, qui depuis lors est restée, jusqu'à nos jours, le turban de cérémonie, sous le nom de moudjewézé[4].

D'après les rapports des ambassadeurs vénitiens Giustiniani et Foscolo, résidant, pendant l'année où mourut Bayezid, le premier à Andrinople et le second à Constantinople, les revenus de l'empire se montaient alors à la somme de quatre à cinq millions de ducats [XXI]. On comptait en Asie vingt-quatre sandjaks[5], et en Europe trente-quatre : les titulaires de ces gouvernemens devaient, suivant leurs revenus qui variaient de deux mille à dix mille ducats, entretenir

1 Menavino.

2 Seadeddin, IV, f. 579. Solakzadé, Idris. Cinquante aspres faisaient à cette époque un ducat; ce qui présente une somme de cent soixante-douze mille ducats. Voyez aussi Mouradjea d'Ohsson, II, p. 422.

3 Mouradjea d'Ohsson, III, p. 258.

4 Mouradjea d'Ohsson, IV, p. 114.

5 Marini Sanuto, *Sanzachi nella Grecia* 34, *in Natolia* 19, *e poi quelli dei filioli che sono Sanzachi* 5.

à leurs frais cinq cents ou mille cavaliers bien équipés et armés, de sorte que l'armée permanente comptait, en temps de paix, cinquante mille saïms et timariotes bien montés, et douze mille janissaires [XXII]; la flotte ordinairement n'était forte que de soixante-dix galères. Les revenus annuels des fils du sultan, gouverneurs de provinces, pouvaient être évalués à quatre-vingt mille ducats; ceux des vizirs à vingt-cinq mille, des beglerbegs d'Asie et d'Europe à trente mille, des deux juges d'armée à cinq mille, des deux defterdars à quatre mille, et des deux kapidji-baschis à mille. Trois vizirs à trois queues, dont le premier était le grand-vizir, les deux kadiaskers, les deux defterdars [1], et le secrétaire-d'état pour le sceau du souverain, formaient le diwan qui tenait ses séances le samedi de chaque semaine et les trois jours suivans, dans le palais impérial; vingt-cinq écrivains, qui furent plus tard autant de chefs de bureaux de la chancellerie, y tenaient les registres de l'Etat; trois cents préposés aux poids y pesaient l'or et l'argent qui affluaient au seraï de toutes les provinces de l'empire. Après le conseil, les vizirs prenaient leur repas au seraï même, mais chacun d'eux allait rendre compte des affaires de son ministère au sultan dans une audience particulière. Soixante tschaouschs, sous les ordres du tschaouschbaschi (maréchal de la cour), qui avaient dans leurs attributions les messages d'État, les arrestations et le prélèvement des impôts, étaient constamment dans l'antichambre

1 Bayezid fut le premier sultan qui eut deux defterdars; ses prédécesseurs n'en avaient qu'un; Mouradjea d'Ohsson, VII, p. 261.



du diwan, attendant les ordres qu'on pouvait leur transmettre. Trois cents kapidjis avaient la garde des portes du palais. L'état-major de l'armée était formé de six généraux de la cavalerie (composée des sipahis, des silihdars, des cavaliers soldés et des étrangers de l'aile droite et de l'aile gauche), de l'aga des janissaires avec ses quatre lieutenans-généraux, et de l'aga de l'artillerie. Les trois mille cavaliers des écuries du palais étaient sous les ordres du premier écuyer de la cour. Lorsque le sultan sortait à cheval, il était escorté de deux cents archers (solaks) et de trois cents valets qui, dans les campagnes et les campemens, ne quittaient pas sa personne; en seconde ligne, les tentes des janissaires formaient un cercle autour de celle du sultan.

La piété de Bayezid lui avait fait concevoir, malgré son caractère pacifique, une haute idée du mérite de la guerre sainte; à l'exemple de deux des plus illustres souverains de l'islamisme, de Noureddin, célèbre dans l'histoire des croisades [1], et de Timour [2], il fit recueillir soigneusement la poussière qui, pendant ses campagnes, s'était attachée à ses vêtemens et à ses bottines, et ordonna qu'on la mît sous ses joues après sa mort, «afin, dit Seadeddin, qu'il pût embaumer son tombeau comme avec du musc, par la bonne odeur de la guerre sainte, et détourner ainsi de lui, suivant la tradition, le feu éternel [3].» Fidèle observateur des

[1] *Djamiet-tewarikh.*

[2] Cherefeddin.

[3] Djenabi, p. 413. *Men ghourribet kademahou fi sebillillah hourrime aleihi ennar*, c'est-à-dire : «celui dont les pieds se couvrent de poussière dans le chemin de Dieu, Dieu le préserve du feu.»

préceptes du Koran, il éleva, sur la troisième des sept collines [1] de Constantinople, une mosquée, pour la construction de laquelle il ne fallut pas moins de neuf ans, et qu'il dota d'une cuisine [2] pour les pauvres et d'une académie [3]. Bayezid fit encore construire, à Andrinople, une mosquée sur le modèle de la première, avec un hôpital, des bains, des cuisines et un collége; il donna à cette mosquée la propriété des moulins situés près du pont à six arches de la Toundja [4]. Par les ordres du sultan s'élevèrent, à Amassia, un couvent, une école secondaire, un imareth et une haute école (médrésé), dont le directeur jouissait d'un revenu de quatre-vingts aspres par jour [5]. Là ne se bornèrent pas les constructions de Bayezid; il fit bâtir à Constantinople un couvent et une mosquée, en l'honneur du scheïkh Schemseddin Bokhari, à l'exemple

1 Cette colline est appelée par les historiens ottomans *Islambol surresindé* (nombril de Constantinople); mais cette dénomination n'est pas plus juste que celle que Varron (*de Linguâ latinâ*, VI) appliquait à Delphes, en la nommant le *nombril du monde*.

2 Seadeddin, IV, f. 579. *Constantinople et le Bosphore*, I, 402.

3 Il y établit deux imams, chacun avec seize aspres de revenu par jour; quinze lecteurs du Koran, chacun avec soixante aspres; quatre sacristains (kaïm), chacun avec vingt-quatre aspres; six balayeurs, chacun avec vingt-quatre aspres; et des préposés aux lampes, chacun avec trente aspres par jour. La somme annuelle de la nourriture des pauvres s'élevait à neuf millions cent mille aspres: chaque employé de la cuisine recevait une paie journalière de cent vingt aspres. Idris, 200 et 201. Ici paraît exister une faute du copiste; car il n'est pas probable que l'imam eût eu une paie moins forte que celle du préposé aux lampes.

4 La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa.

5 Seadeddin, IV, f. 580.

de son père qui avait honoré de la même manière la mémoire du scheïkh Aboulweza [1]. La dignité de chef des émirs, c'est-à-dire des descendans du Prophète, qui, créée sous Mohammed Ier, avait été supprimée sous Mohammed II, fut rétablie par Bayezid, avec le titre, déjà usité sous les khalifes, de Nakib-ouleschraf, ou *élu des nobles* [2]. Plusieurs des vizirs du sultan suivirent son exemple, entre autres Ali-Pascha et Moustafa-Pascha qui fondèrent et dotèrent deux cuisines pour les pauvres de Constantinople [3]. A l'imitation de son grand-père, qui avait jeté un pont sur la rivière d'Erkéné [4]. Bayezid en fit construire un de neuf arches sur le Kizil-Ermak à Osmandjik, un autre de quatorze arches sur le Sakaria, et un troisième de dix-neuf arches dans le sandjak de Saroukhan, sur le Kodos (Hermus) [xxiv]. Malgré les dépenses énormes que Bayezid faisait en constructions et en aumônes, il distribuait tous les ans de riches présens aux légistes, au moufti, aux kadiaskers, aux mouderris et aux scheïkhs [xxv].

Il faut reconnaître que la protection accordée par Bayezid aux sciences eut une grande influence sur les progrès qu'elles firent sous son règne. La jurisprudence surtout prit un accroissement rapide, et des distinctions spéciales furent accordées aux légistes les plus

1 Ali, f. 174.

2 Mouradjea d'Ohsson, IV, p. 562.

3 Menavino assista en qualité de page au festin par lequel Moustafa-Pascha célébra l'achèvement de l'imareth qu'il avait fait construire.

4 La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 66.

estimés; c'est ainsi que Sarigurz[1] fut chargé de négocier un rapprochement entre Bayezid et Sélim; qu'Iman-Ali[2] fut envoyé en ambassade à Kaïtbaï, sultan d'Egypte, puis au prince Korkoud; que Nigisari [xxvi] et Yousouf Djouneïd[3] furent commis à la garde des bibliothèques fondées dans les mosquées. Quelques légistes avaient acquis, dans l'exercice des premières dignités de la loi, de grandes richesses, qu'ils employèrent à créer des bibliothèques particulières; de ce nombre fut Mouéyeddin [xxvii], avec qui Mihri, femme célèbre par ses poésies, entretenait un commerce amoureux, et à qui le grand poëte Nedjati dédia son *diwan;* il laissa à sa mort une bibliothèque plus nombreuse qu'aucune de celles qui existent aujourd'hui à Constantinople, puisqu'elle contenait sept mille volumes. Loutfi Sinan-Pascha [xxviii], qui jouit d'une certaine célébrité sous le règne de Bayezid, doit sa renommée bien plus à sa mort tragique qu'à ses ouvrages; accusé, par son rival le légiste Khatibzadé, d'une trop grande liberté d'esprit, il fut condamné à mort et exécuté suivant une sentence rendue contre lui par ses collègues. Parmi les soixante légistes qui illustrèrent le règne de Bayezid, deux acquirent une haute réputation dans un autre ordre de connaissances: ce furent Hekimschah et Miremtschelebi [xxix], tous

1. Sarigurz, mort en 929 (1522), écrivit sur le droit islamite un ouvrage intitulé *Mourtesa*.

2. Ali mourut en 927 (1520). Seadeddin, f. 598.

3 Akhi Yousouf ben Djouneïd, de Tokat, auteur de plusieurs gloses marginales au *Sadresch-scheriat*. Seadeddin, f. 587. Ali.

deux célèbres, le premier comme médecin, le second comme mathématicien. Le règne de Bayezid vit naître, dans les deux fils de Tadjibeg, Djafer et Saadi [xxx], les modèles de l'art épistolaire turc. Nous devons une mention spéciale aux historiens Neschri et Idris [xxxi], qui firent par ordre du sultan l'histoire de l'empire depuis sa fondation jusqu'à la fin du règne de Bayezid : Neschri écrivit en langue turque et avec un style simple et pur; Idris adopta la langue persane, et la manière pompeuse de l'historien arabe Yemini et du persan Wassaf, qu'il avait pris pour modèle; le premier est un simple et sincère narrateur des faits, le second un panégyriste outré de la dynastie d'Osman. La protection et les secours que Bayezid accordait aux lettres s'étendaient même à l'étranger, jusqu'au Khorassan et autres provinces de la Perse. Dans ce dernier pays, le grand poëte Djami [1] et le savant légiste Dewani recevaient une pension annuelle, le premier de mille, le second de cinq cents ducats; le moufti persan Mewlana Seïfeddin Ahmed, et le collecteur des traditions du Prophète, Mir Djemaleddin Attallah [xxxii], eurent également à se louer des libéralités du sultan ottoman. Le scheïkh le plus considéré du règne de Bayezid fut Yaousi d'Isklib [2], qui

[1] Djami, par reconnaissance, dédia à Bayezid la collection de sept poëmes romantiques connue sous le nom des *Sept-Trônes*. La dédicace de Djami se trouve dans son *Inscha*, imprimé à Calcutta, p. 118 et 119; elle est datée de l'an 897 (1491), ainsi qu'une lettre poétique adressée à Bayezid.

[2] Seadeddin et Ali donnent, d'après Taschœprizadé, les biographies de trente scheïkhs du règne de Bayezid.

avait prédit à ce prince, lorsqu'il était encore gouverneur d'Amassia, qu'à son retour de la Mecque il le trouverait assis sur le trône; la grande réputation d'Yaousi lui valut le titre de scheïkh des sultans et de sultan des scheïkhs; aussi sa cellule était-elle toujours pleine des plus hauts dignitaires et des premiers légistes de l'empire [1]. Le scheïkh Seïd Wilayet Houseïni [2] osa seul refuser de se rendre auprès de Sélim, lorsqu'à son arrivée à Constantinople, ce prince invita chez lui les scheïkhs de la capitale; questionné sur la cause de ce refus, il l'expliqua en prédisant au nouveau souverain un règne de peu de durée. Le scheïkh Ahmed Bokhari, parent de son homonyme, qui, sous Mourad II, avait pris une part active au siége de Constantinople, séjourna pendant un an à la Mecque, où chaque jour il faisait sept fois le tour de la Kaaba [XXXIII]; enfin le scheïkh David de Modreni est connu pour avoir composé un ouvrage mystique qui forme le pendant du *Lit de rose du mystère*, par Schebesteri [XXXIV]. Ce fut dans la société de scheïkhs tels qu'Yaousi et David que Bayezid donna à ses poésies cette couleur mystique et ascétique qui les caractérise, tandis que celles de son frère Djem [3] et de son fils Korkoud [4] étaient au contraire érotiques et élégiaques. Mais Sélim fut, de tous les enfans de Bayezid, celui qui se distingua le

[1] Mousslіheddin Firouz Yaouzi, mort en 926 (1519). Seadeddin, f. 606.

[2] Houseïni mourut à Constantinople âgé de soixante-treize ans, en 929 (1522). Seadeddin, f. 607.

[3] Djem, dans les *Biographies des Poëtes ottomans*, par Chabert, p 62.

[4] *Biographies des Poëtes ottomans*, p. 68.

plus par son talent poétique; les autres princes du sang, bien qu'ils fussent sans prétentions littéraires, aimaient cependant la société des poëtes. C'est ainsi que Sekayi [1] fut le secrétaire du prince Alemschah; que Sehini [2] fut le defterdar du prince Mohammedschah; que Fighani, l'auteur d'une épopée d'Alexandre-le-Grand, fut le panégyriste du prince Abdoullah [3]; enfin qu'Afitabi [4], Mouniri [5], et Nedjati, poëte lyrique et traducteur de plusieurs ouvrages persans, furent au service du prince Ahmed. Après la mort du prince Abdoullah, la cour du prince Mahmoud réunit Nedjati [6] en qualité de nischandji, Fighani et Andelibi [7] comme panégyristes et romanciers, Thalii [8] comme defterdar, et Sanii [9] comme secrétaire du diwan. Bihischti et Firdewsi rivalisèrent, sous Bayezid, avec Fighani et Hedjati, dans l'épopée romantique. Bihischti fut le premier des poëtes ottomans qui publia, à l'exemple des Persans, une collection de cinq poëmes romantiques [xxxv]. Il écrivit l'histoire de Salomon moitié en prose, moitié en vers, en trois cent soixante volumes; le sultan auquel il les offrit en choisit quatre-vingts, et fit brûler le reste [10]. Temenayi, qui

1 Ali, f. 184. — 2 *Ibid.*

3 Aschikhasanzadé.

4 Ali, f. 184; et Chabert, p. 100.

5 Ali, f. 186.

6 Chabert, p. 287. Aschikpaschazadé, Kinalizadé, Riazi. Il est l'auteur de *Leila et Medjnoun*, de *Gulou Khosrew*, et traduisit l'histoire persane *Djamiet-Hikayat*, c'est-à-dire *Collection des narrations*.

7 Ali, f. 185. — 8 *Ibid.* — 9 *Ibid.*, f. 175.

10 Chabert, p. 251, d'après Latifi et Aschikhasan.

professa la doctrine de la migration de l'ame, et qui considérait chaque créature comme faisant partie intégrante de la Divinité, partagea le sort de Nesimi et de Kemal Oummi, exécutés, sous Mourad II, pour avoir professé une doctrine analogue. Enfin la belle Mihri, née à Amassia, chanta son amour pour Iskender ; c'est la Sapho des Ottomans [xxxvi].

LIVRE XXII.

Caractère de Sélim. — Il fait assassiner ses neveux et ses deux frères Korkoud et Ahmed. — Relations de Sélim avec les puissances de l'Europe. — Schah-Ismaïl. — Schisme des Sunnis et des Schiis. — Massacre général de ces derniers dans l'empire ottoman. — Correspondance injurieuse entre Sélim et Schah-Ismaïl. — Victoire remportée par Sélim à Tschaldiran. — Il entre à Tebriz. — Retraite de l'armée turque dans ses quartiers d'hiver. — Le sultan viole le droit des gens dans la personne des ambassadeurs persans.

L'ambition, cette inquiète maladie des grands souverains, qui les pousse aux victoires et aux conquêtes, a pu quelquefois faire oublier momentanément, par l'éclat de grandes actions, les malheurs des nations sacrifiées à un brillant et stérile égoïsme; mais la cruauté, la soif du sang, ont toujours été frappées de réprobation, même parmi les peuples de l'Orient; et les princes qui ont souillé le trône par l'assassinat n'ont jamais échappé au jugement des contemporains et à la malédiction de la postérité. En vain des hommes stipendiés placent-ils à côté de chaque crime une excuse ou un motif plausible; des écrivains plus indépendans font justice de ces mensonges, et tôt ou tard les vices des princes, mis à nu, nous appa-

raissent sous leur jour véritable. Ainsi, quoique Sélim, surnommé le *Tranchant* (Yaouz) ou *l'Inflexible* par les Ottomans, ait trouvé des panégyristes en Asie et en Europe; quoique leur plume servile ait représenté ses cruautés comme des actes justes ou politiques, sa tyrannie comme une qualité nécessaire au souverain d'un grand empire, l'histoire n'a pas pour cela été trompée sur ce prince, et l'a jugé d'après ses actes; les témoignages des ambassadeurs accrédités à sa cour, et même de quelques publicistes ottomans, ont suffisamment contrebalancé les exagérations d'adulateurs intéressés. On lit dans un rapport que Foscolo, député vénitien, adressait au chef de la république: « Sélim, rouge de figure, se montre sanguinaire; son naturel méchant lui a gagné l'affection des janissaires; il est plutôt laid que beau [1]. » Dans un autre rapport, daté du 5 avril 1512, l'ambassadeur vénitien s'exprime ainsi: « Ce prince est le plus cruel des hommes; il ne rêve que conquêtes, et s'occupe uniquement de ce qui a rapport à la guerre [2]. » Tel est le jugement que portent sur Sélim, quelques jours après son avènement, les ambassadeurs de Venise. Ecoutons maintenant les historiens ottomans Djenabi et Hezarfenn. Le premier nous dit: « Il était de haute

[1] *Questo Signore di anni* 38 (Sélim, né en 1467, avait quarante-cinq ans lorsqu'il succéda à Bayezid II, en 1512) *rossola faccia, mostra crudelissimo, e per questo amato dei Janizzari, più tosto bruto che altramente*. Rapport de Foscolo, dans Marini Sanuto.

[2] *Signor di* 36 *anni, ferocissimo e tutto di guerra, ne abada ad altro che cose martiale*. Il paraissait donc de dix ans plus jeune qu'il n'était.

stature, d'un esprit entreprenant et d'un grand sens. Il avait du goût pour la poésie, qu'il cultivait avec succès; il était colère, despote, aimant à opprimer, tout entier aux affaires publiques, et jaloux de maintenir l'ordre sur toute la terre. C'était un grand padischah, doué d'une pénétration merveilleuse; il se promenait souvent au milieu du peuple, et changeait chaque fois de costume pour n'être pas reconnu; il avait de nombreux confidens, qui se glissaient partout, et l'informaient de ce qui se passait. Il se distingua par des poésies persanes, turques et arabes. Lorsque, pendant la guerre d'Egypte, il séjourna quelque temps dans l'île de Rhaouda, il écrivit lui-même deux distiques de sa façon sur le mur d'un kœschk arabe, construit d'après ses ordres. C'est avec raison que le célèbre juge et poète Kemalpaschazadé dit de ce prince, dans une élégie sur sa mort, qu'il avait fait bien des choses en peu d'années, et que semblable au soleil couchant, il avait dans un court espace de temps étendu sur la terre une ombre immense [I]. » Hezarfenn et quelques autres reproduisent à peu près textuellement les termes de Djenabi. Mais presque tous ne savent qu'admirer les vertus de Sélim avec l'historiographe impérial Seadeddin, dont le jugement a d'autant moins de valeur, qu'il a vécu dans l'atmosphère corrompue du seraï, où son père remplissait les fonctions de valet de chambre du sultan [II].

Le dogmatique Ali fait d'abord un pompeux éloge des qualités et des hauts faits de Sélim, qui humilia le schah de Perse, écrasa le sultan des Mamelouks, et

conquit le Kurdistan et l'Égypte; c'est pourquoi plusieurs historiens le regardent, avec Mohammed II, comme particulièrement favorisé de Dieu. Ali cependant expose avec franchise les motifs qui déterminèrent ce prince à détrôner son père et à faire assassiner ses frères et ses neveux; il nous raconte encore quelles furent les causes de la révolte des janissaires pendant la guerre contre la Perse; enfin il explique naïvement l'origine de l'imprécation qui fut en usage parmi les Ottomans sous le règne de Sélim: Puisses-tu être vizir du sultan Sélim[1]! « Cela vient, dit-il (et Solakzadé reproduit cette assertion), de ce que les vizirs du sultan étaient presque toujours déposés après un mois de fonctions, et livrés au bourreau; aussi avaient-ils coutume de porter sur eux leur testament, et chaque fois qu'ils sortaient du conseil ils se croyaient ressuscités. » A ce sujet, le grand-vizir Piri-Pascha, homme d'un grand courage et d'une noble franchise, osa dire à Sélim d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant: « Mon padischah, je sais que tôt ou tard tu me feras mettre à mort, moi ton fidèle esclave, sous un prétexte quelconque; avant que ce jour arrive, ne voudrais-tu pas m'accorder quelques heures de liberté, afin que je pusse mettre ordre à mes affaires

[1] *Sultani Selimé wezir olasin.* Un poëte turc a dit:

> *Rakiboun œlmesiné tscharc yokdur*
> *Wezir ola megher sultan Selimé;*

c'est-à-dire: « Tu ne saurais te délivrer d'un rival, à moins qu'il ne devienne le vizir de Sélim. »



dans ce monde, et me préparer pour l'autre? » Le sultan ne put s'empêcher de rire beaucoup : « J'y pense en effet depuis long-temps, répondit-il, mais je n'ai personne capable de remplir comme toi les fonctions de grand-vizir ; sans quoi, ce me serait chose facile de me rendre à tes vœux [III]. »

Cruel et sans pitié, versant à flots le sang de ses ennemis, celui même de ses amis, de ses proches parens, et de ses plus fidèles vizirs, Sélim aimait passionnément la guerre. et s'était acquis par là la faveur des janissaires ; doué d'une activité dévorante, il n'avait de goût ni pour les plaisirs de la table, ni pour ceux du harem, mais il était propre à tous les exercices violens, et il passait les journées à chasser ou à faire des armes [1]. Il donnait peu d'heures au sommeil, et il consacrait la plus grande partie de ses nuits à lire des ouvrages d'histoire, ou des poésies persanes [2]. Il a laissé un diwan d'odes écrites dans cette langue, pour laquelle il avait une préférence marquée [IV].

Quand Giovio assure que ce prince se plaisait, ainsi que Mohammed II, à la lecture de l'histoire de César et d'Alexandre, il n'a point entendu parler des commentaires de César et de Pansa, non plus que des ouvrages de Quinte-Curce et d'Arrien ; il ne peut être ici question que de l'histoire des anciens césars ou empereurs

[1] *Fu gran cacciatore e vigilante, poeco intertenitore delle Dame, e nel mangiare fù di tal modestia, che non toccava se non d' una vianda, attacandosi a venationi e cose grosse più che a ucelli.* Paolo Giovio.

[2] *Djihannuma*, p. 689. Le *Selimnamé* de Seadeddin. Dans Diez, *Denkwürdigkeiten* (*Mémoires sur l'Asie*, p. 266).

de Perse [1], et de poésies turques et persanes connues sous le titre de *livre d'Alexandre* [2], sortes de romans chevaleresques assez semblables à ceux de la Table-Ronde et aux récits des exploits de Roland. Sélim estimait et distinguait les savans; il appela les plus capables d'entre eux à de hauts emplois. Ainsi nous voyons sous son règne l'historien Idris chargé d'organiser l'administration du Kurdistan, et le légiste Ahmed-Kemalpaschazadé suivre l'expédition d'Egypte en qualité d'historiographe. Le poëte Sati, le digne rival de Nedjati, et que déjà Bayezid II avait chargé d'écrire par an trois poëmes, l'un vers le commencement du printemps, les deux autres aux grand et petit Baïram (correspondant à nos fêtes de Pâque et de la Pentecôte), reçut de Sélim, en récompense d'une kassidé dans laquelle il avait célébré son avènement au trône, deux villages d'un revenu annuel d'environ onze mille cinq cents aspres [3]. A l'époque où Sélim partit pour l'Egypte, désireux de jouir pendant cette campagne de l'entretien d'hommes instruits, il fit appeler trois poëtes, qui, ayant été admis en sa présence, s'avancèrent pour lui baiser la main, mais si gauchement, qu'ils le touchèrent avec leurs sabres. Dans un premier mouvement de colère, le sultan ordonna qu'on les mît à mort; mais il révoqua un instant après sa sentence, et con-

1 Keï, tel est le nom des souverains de la seconde dynastie persane, les Keïanides.

2 *Iskendernamé* de Nizami, traduit de la langue persane en turc, par Ahmed Daï et Fighani. Voyez *Biographies* de Chabert, p. 85, et Kinalizadé.

3 *Biographies* de Latifi, p. 287.

damna seulement les malencontreux poëtes à recevoir cent coups de bâton sur la plante des pieds ; encore cette peine leur fut-elle épargnée, grâce au respect que le sultan professait pour la science. Le lendemain, ils se présentèrent devant lui, sans kaftans, avec une simple veste au lieu d'une robe longue, et la tête entourée d'un morceau de drap au lieu du turban ; Sélim, qui jouait aux échecs, se détourna pour les recevoir ; mais étonné de n'entendre sortir de leur bouche que des paroles sales et grossières, il les congédia honteusement [1].

Sélim aimait le luxe dans les vêtemens, et se distingua toujours par beaucoup d'élégance et de goût : son kaftan était orné de riches broderies. Ses prédécesseurs avaient porté avant lui un bonnet affectant une forme cylindrique, et s'élevant au-dessus de la mousseline qui l'entourait à sa base ; il substitua à cette coiffure un bonnet arrondi, et dont l'extrémité disparut entièrement sous les plis nombreux du schall qui l'enveloppait [2]. Cette nouvelle coiffure, qui porte encore de nos jours le nom de *selimi*, ressemblait à la couronne des Khosroës de Perse, comme le disait lui-même le sultan [3]. Ses confidens lui ayant demandé la raison de ce changement, il répondit que, les grands de l'empire paraissant à l'audience du padischah avec un turban en forme cylindrique (moudjewezé), et les officiers de sa maison avec des bonnets d'or (ouskouf), il ne

[1] Chabert, *Biographies des Poëtes turcs*, p. 28 et 29.

[2] *Schamaïlnamé.*

[3] Mouradjea d'Ohsson, IV, p. 115.

convenait pas que le souverain fût habillé de la même manière, et qu'il devait, ainsi que les schahs de Perse, porter une couronne [1]. Contrairement à l'exemple de ses prédécesseurs, qui avaient laissé croître leur barbe, Sélim rasa la sienne, en conservant toutefois ses moustaches; il avait les jambes courtes et le buste très-long; sa figure était ronde et fortement colorée, ses yeux grands et brillans; enfin des sourcils noirs et épais et d'énormes moustaches ne contribuaient pas peu à lui donner cet air farouche, qui caractérisait toute sa personne [2]. Le jour où Bayezid, abandonnant à des mains plus fermes les rênes de l'État, quitta Constantinople pour se retirer à Demitoka (7 rebioul-ewwel 918 — 23 mai 1512), les janissaires résolurent de forcer Sélim à leur accorder le présent d'usage pour son avènement. A cet effet ils se rangèrent en haie dans la rue par laquelle devait passer le nouveau sultan [3] qui était allé accompagner son père jusqu'à la porte de la capitale sur la route d'Andrinople. Ils étaient convenus de heurter leurs armes les unes contre les autres à son arrivée, pour lui rappeler que c'était par elles qu'il était monté et qu'il se maintiendrait sur le trône; cette démonstration ne pouvait manquer, selon eux, d'arracher à la politique du sultan les libéralités qui signalent d'ordinaire chaque nouveau règne. Mais Sélim, indigné de ne monter sur le trône qu'en passant pour ainsi dire sous le joug des

[1] Ali, f. 184.
[2] Giovio.
[3] Djenabi, f. 412.

janissaires, changea brusquement de chemin, en arrivant aux portes de Constantinople, sous prétexte d'aller aux Sept-Tours recueillir les trésors de son père ; il longea ensuite les murs de la ville, et, accompagné seulement des officiers de sa suite, il se rendit au seraï, trompant ainsi l'espoir des janissaires qui l'attendaient toujours à la même place. Le sultan n'osa pas toutefois refuser le présent, qu'il avait lui-même promis d'augmenter, lorsque Bayezid régnait encore ; au lieu de deux mille aspres accordés par ce dernier, chaque janissaire en reçut trois mille, ou cinquante ducats, d'après la valeur qu'avait à cette époque la monnaie turque [v]. Enhardi par l'exemple, un sandjakbeg demanda à son tour une augmentation de ses revenus ; Sélim, pour toute réponse, tira son sabre et lui trancha la tête [1]. Les largesses faites aux janissaires ayant épuisé le trésor, tous les sujets de l'empire, sans distinction de culte, furent frappés d'une contribution extraordinaire [2]. Les députés de Raguse, qui vinrent les premiers saluer le nouveau sultan et réclamer sa protection, s'en retournèrent satisfaits de l'accueil qu'ils avaient reçu, mais fort désappointés d'être obligés de payer à l'avenir, outre le tribut ordinaire, un droit de cinq pour cent pour l'entrée de leurs marchandises [3] dans les ports de l'empire.

Sélim renouvela presque en même temps le traité

[1] Solakzadé, f. 82.

[2] *Selim a imposto una impozizione a tutta la Grecia, a Indii, a Turchi, a Carabodjan, a Notalo il tributo.* Rapports vénitiens, dans Marini Sanuto.

[3] Engel, *Geschichte von Raguse* (*Histoire de Raguse*), p. 196.

conclu entre son père et Bogdan, prince de Moldavie; traité par lequel ce dernier se reconnaissait vassal et feudataire de la Porte [1].

Sélim, en forçant Bayezid à descendre du trône, pour y monter à sa place, s'était exposé aux plus grands dangers : il avait à craindre la jalousie de ses frères, qui, tous gouverneurs des meilleures provinces, étaient prêts à lui disputer l'héritage de leur père. Sur les huit fils qu'avait eus Bayezid, cinq étaient morts avant lui : Abdoullah, Mohammed, Schehinschah, Alemschah et Mahmoud. Les deux premiers n'avaient pas eu de postérité; Schehinschah laissa un fils nommé Mohammed, et Alemschah un appelé Osman; Mahmoud en laissa trois, Mousa, Ourkhan, Emin. Des trois autres fils de Bayezid, qui vivaient encore, Korkoud, Ahmed et Sélim, le premier était sans enfans, le second en avait quatre, savoir : Alaeddin, Mourad, Souleïman et Osman; quant à Sélim, il comptait plusieurs filles, mais un seul fils, Souleïman, gouverneur de Kaffa : il y avait donc alors douze princes du sang de Bayezid [2]. Korkoud et Ahmed lors de la retraite de leur père avaient été confirmés par Sélim dans leurs gouvernemens de Saroukhan et d'Amassia : le territoire du premier avait même été augmenté de l'île de Medilü. Souleïman, fils du nouveau sultan, fut rappelé de Kaffa

[1] Engel, *Geschichte der Moldau* (*Histoire de Moldavie*), p. 162.

[2] Seadeddin, f. 580-582. Leur nombre varie de six à sept dans les historiens européens; Menavino lui-même, qui occupait une place dans le serai, n'en compte que six : on voit par là combien ses renseignemens sont peu exacts.



pour être admis à la cérémonie du baise-main; mais au milieu des fêtes auxquelles donna lieu la présence du jeune prince à Constantinople, Sélim fut informé qu'Alaeddin, fils d'Ahmed, s'était emparé de Brousa, avec le consentement de son père; qu'il avait mis à mort le soubaschi de la ville, et prélevait sur les habitans des taxes exorbitantes. Le mal était grave, et appelait un prompt remède. Sélim confia les rênes du gouvernement à son fils, et se mit aussitôt en marche contre Alaeddin, à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes (15 djemazioul-ewwel 918 — 29 juillet 1512) [1]; il envoya en même temps vingt-cinq galères croiser sur les côtes de l'Asie-Mineure, afin qu'aucun des princes rebelles ne pût, comme Djem l'avait fait jadis, se sauver en Europe [2].

Quelques querelles s'étaient élevées pendant la marche entre les janissaires et les sipahis; mais l'énergie de Sélim sut réprimer ce conflit qui, dans de telles circonstances, aurait pu avoir de fâcheuses conséquences [3]. Tour-Alibeg, fils de Malkodj, commandant l'avant-garde de Sélim, chassa Alaeddin de Brousa, et le poursuivit, l'épée dans les reins, sur la route d'Amassia, jusqu'à Malatia et Derendé. De son côté, le sultan s'était dirigé sur Angora; mais il ne put atteindre Ahmed qui s'était enfui à son approche, et avait en-

[1] Solakzadé, f. 83. Seadeddin, f. 661. *Rapports des ambassadeurs vénitiens*, dans Marini Sanuto.

[2] *E armata vele 25, per manderle accio questo fratello non fugisse, e vuol tagliar legnami per* 300 *galie*. (*Rapport vénitien* du 6 août.)

[3] *Li Janissari e Sipahi in discordo e stati a le man, e esser amazzati* 12 *Janissari*. (*Rapport vénitien*.)

voyé deux de ses fils, déjà connus par leur courage et leurs talens, réclamer les secours de Schah Ismaïl [1]. Sélim confia le gouvernement d'Amassia vacant par la fuite d'Ahmed, à Moustafabeg, fils de Daoud-Pascha, et revint à Brousa vers la fin du mois de novembre (1512) (ramazan 918). Son premier soin, en arrivant dans cette ville, fut de visiter les tombeaux de ses aïeux; puis il récompensa largement ses troupes, et les distribua dans leurs quartiers d'hiver [VI]. Ahmed ayant appris la retraite du sultan, crut l'occasion favorable pour ressaisir la puissance qu'il avait perdue; il se rendit à marches forcées de Koumakh, où il s'était réfugié, à Nighisar, et de là à Amassia dont il s'empara par surprise; Moustafabeg, séduit par les promesses d'Ahmed, accepta le titre de vizir qu'il lui avait fait offrir, et se déclara ainsi ouvertement l'ennemi du sultan [2]. Sélim, dès qu'il fut instruit des succès d'Ahmed, les attribua aux intrigues de Moustafa-Pascha, son grand-vizir, qu'il accusait intérieurement de le trahir comme il avait naguère trahi Bayezid; ses soupçons étaient fondés, et se changèrent bientôt en certitude. Sélim avait fait partir dans le plus grand secret, pour Amassia, un corps de cavaliers soldés (ouloufedjis), avec ordre d'enlever par un coup de main le harem de son frère; Moustafa-Pascha en informa ce dernier, qui battait alors les pays limitrophes de son gouvernement. Ahmed, furieux de cette

[1] *Rapport de l'ambassadeur vénitien* du 9 et du 26 octobre, et du 12 septembre 1512.

[2] Seadeddin, f. 613. Solakzadé, f. 83. Le *Nokhbetet-tewarikh*, Ali.

insulte, revint sur ses pas avec une troupe nombreuse, et attendit les ravisseurs au passage; attaqués brusquement, et, se voyant cernés de toutes parts, les cavaliers du sultan furent obligés de se rendre [VII] à discrétion. On ne sait pas si la trahison du grand-vizir fut dévoilée à Sélim par le chef des ouloufedjis, ou par une lettre qu'il aurait interceptée. Quoi qu'il en soit, le sultan, afin de rendre la punition du traître plus éclatante, convoqua ses quatre vizirs à un diwan extraordinaire [1]; à mesure qu'ils parurent à sa Porte, il les fit revêtir de kaftans d'honneur: Moustafa seul fut introduit revêtu d'un vêtement noir; à ce signe non équivoque les bourreaux le saisirent et l'étranglèrent; son cadavre, jeté dans la rue, servit de proie aux chiens [VIII] [2]. Telle fut la fin du Grec renégat, que Bayezid avait envoyé en ambassade à la cour d'Alexandre Borgia pour y négocier la mort du prince Djem, et qui, malgré son avarice bien connue, avait fondé plusieurs établissemens pieux à Constantinople [IX]. La place de grand-vizir se trouvant vacante par la mort de Moustafa, Hersek Ahmed-Pascha fut appelé pour la quatrième fois à cette haute et dangereuse fonction.

La tête de Moustafa ne devait pas être la seule sacrifiée [3] par Sélim à ses soupçons et à sa sûreté; cette

[1] Rapport vénitien dans Marini Sanuto.

[2] Menavino, Giovio.

[3] On lit dans le rapport de l'ambassadeur vénitien à Constantinople du 3 décembre: *Il Signor, venuto in Brousa, avea fatto strangolar Mustafa bascia per due cause; l'una per che il se intendeva con Ahmet, l'altra, perche l'havea consciato a levarsi de Angoli (Angora); da che e seguito che il fradello Ahmet con ajuto avuto da Sofi e co li altri Sofi del paese* (les re-

première exécution ne fut donc que le prélude des horribles scènes qui ensanglantèrent son règne. Le samedi 27 novembre 1512 [1], jour fixé par l'usage pour l'ouverture du conseil, Sélim, après avoir tenu un diwan à cheval, passa la revue de ses troupes. Cinq capitaines des janissaires reçurent l'ordre de se rendre à Brousa et d'amener chacun au palais un des cinq neveux du sultan, détenus dans cette ville; c'étaient les trois fils du sultan Mahmoud, le fils d'Alemschah, Osman, et celui de Schehinschah, Mohammed : ce dernier avait à peine sept ans; l'âge des autres variait de quatorze à vingt-un ans. A leur arrivée à Constantinople, on les enferma tous les cinq dans une chambre pour être livrés à la mort le lendemain.

Au moment où les bourreaux entrèrent, le plus jeune de ces malheureux enfans se jeta à genoux, demandant qu'on lui fît grâce de la vie, et offrant de servir le sultan au prix d'un aspre par jour [2]. Osman, fils d'Alemschah, âgé de vingt ans, qui annonçait déjà de hautes qualités, se défendit courageusement lorsque les bourreaux vinrent le saisir; dans la lutte, un des chefs de cette terrible troupe eut le bras cassé,

belles du Tekké) *a dato rota al Sgr. Turco su la Natolia, e a ricuperato Amasia.* Marini Sanuto.

1 Menavino. *Un sabato* : le samedi qui précéda le rapport de l'ambassadeur du 3 décembre, était le 27 novembre.

2 *Si buò in ginocchione che li dasse la vita e un aspro al giorno che lui nog voleva Signoria, tamen fece di segno che fosse strangolato.* Marini Sanuto. Giovio, *Fatti illustri di Selim.* Sansovino, I, p. 344. Ce dernier se trompe quand il place la mort de ces princes avant celle de Moustafa-Pascha, le grand-vizir.



un autre fut frappé à mort d'un coup de couteau [1]. Sélim, qui contemplait d'un appartement voisin cet affreux spectacle, fit prêter main forte aux assassins. Accablés par le nombre, les neveux du sultan furent garrottés et impitoyablement étranglés. On transporta leurs corps à Brousa, où Sélim les fit déposer à côté de Mourad II ; hypocrite respect témoigné par l'assassin pour les restes de ses victimes.

Korkoud, à la nouvelle de ce massacre [2], craignant que Sélim ne lui réservât le même sort, mit tout en œuvre pour séduire les sandjakbegs et gagner à sa cause les janissaires ; il espérait avec leur concours pouvoir conjurer l'orage qui le menaçait, Mais Sélim, informé à temps de ses intrigues, quitta subitement Brousa, sous prétexte d'une chasse, et arriva, après cinq jours de marche, devant Magnésie, avec une suite de dix mille cavaliers. Korkoud eut à peine le temps de s'échapper ; il sortit de son palais, par une porte de derrière, accompagné de son fidèle confident Pialé. Les deux fugitifs restèrent cachés pendant vingt jours dans une caverne ; forcés de sortir de leur retraite, ils se réfugièrent, à la faveur d'un déguisement, dans la province du Tekké, où ils se flattaient de trouver le moyen de passer en Europe ; mais une imprudence les perdit. Obligés de chercher un nouvel asile dans le creux d'un rocher, ils avaient chargé un Turcoman

1. Menavino.

2. La lettre dans laquelle Korkoud avait demandé la paix au sultan et la réponse de Sélim, se trouvent dans la *Collection* de Feridoun, sous les nos 244 et 245, *Codex de Paris*, p. 79 et 283 (*Notices et extraits*, t. V, p. 683).

de leur procurer des vivres. Pialé lui avait à cet effet prêté son cheval, mais les harnais brillans de la nouvelle monture du Turcoman donnèrent l'éveil à ses compagnons; ils suivirent les traces du confident des proscrits, et ayant découvert leur retraite, ils en informèrent Kasimbeg, gouverneur du Tekké [1]. Kasim, brûlant de témoigner son zèle, les surprit, et les fit prisonniers. Sélim en reçut l'avis à Brousa, au moment où il y entrait [2], amenant avec lui le harem de Korkoud. Il chargea sur-le-champ Karatschinoghli d'aller chercher les captifs; à leur approche de la ville, le kapidjibaschi Sinan se porta à leur rencontre, en apparence pour saluer Korkoud au nom de son frère, mais en réalité pour l'assassiner. Pendant la nuit, Sinan éloigna Pialé de son maître, sans lui laisser deviner son dessein, et, réveillant Korkoud, il lui fit connaître la sentence de mort prononcée contre lui par Sélim [3]. Korkoud demanda une heure de répit, et se mit à écrire au sultan une lettre en vers, dans laquelle il lui reprochait sa perfidie; après l'avoir achevée, il livra sa tête au fatal cordon. Le lendemain, lorsque le cadavre de Korkoud lui fut présenté, Sélim, en lisant l'élégie de son frère, versa d'abondantes larmes, soit par repentir, soit par hypocrisie. Toujours est-il qu'il ne s'en tint pas à cette seule manifestation; il prescrivit un deuil général de trois jours, et fit mourir

[1] Seadeddin, f. 665. Solakzadé, f. 33. Le *Nokhbetet-tewarikh*, Ali.

[2] Menavino, *della Morte di Sulthan Corcuth fratello di Sulthan Selim*. Giovio, *Fatti illustri di Selim*. Sansovino, I, p. 345.

[3] Seadeddin, Solakzadé. Le *Nokhbetet-tewarikh*, Ali.

ignominieusement quinze des Turcomans qui avaient trahi l'asile de son frère, et qui étaient venus à Brousa demander le prix de ce service, imitant ainsi l'exemple de Bayezid qui punit du supplice de la croix les brigands qui s'étaient vantés d'avoir pillé les bagages du prince Djem [1]. Pialé fut préposé à la garde du tombeau de Korkoud, et le pleura tout le reste de sa vie.

L'hiver touchait à peine à sa fin, lorsqu'Ahmed partit d'Amassia avec vingt mille cavaliers, et prit la route de Brousa. Sélim, qui d'abord n'avait conçu qu'une faible idée du courage de son frère, envoya en toute hâte l'aga des janissaires à Constantinople, avec ordre de ramener sous trois jours un corps de dix mille janissaires. L'aga revint au terme fixé par le sultan, et débarqua dans le golfe de Mondania [2]. Le jour même, Sélim vola à la rencontre de son rival qui était maître de la route qui longe le mont Olympe et conduit à Brousa; le grand-écuyer Mohammed-aga, commandant l'avant-garde de Sélim, et le beglerbeg d'Anatolie, ayant voulu lui disputer le passage, furent complètement battus, et forcés de se retirer avec une perte de sept mille hommes (14 avril 1513). Il ne restait donc au sultan que huit ou tout au plus dix mille soldats [3], et c'en était fait de lui, si Ahmed avait su profiter de ses avantages. Une nouvelle bataille livrée coup sur coup après la première lui aurait irré-

[1] Le *Nokhbetet-tewarikh*, Ali.

[2] Neschri, f. 26. Ali, f. 10; et *Djihannuma*, p. 626. Menavino.

[3] D'après Menavino, huit mille hommes; d'après les rapports des ambassadeurs vénitiens, dix mille hommes.

vocablement assuré la possession du trône. Mais au lieu de poursuivre Sélim, Ahmed lui laissa le temps de recomposer une armée avec les troupes qu'amenèrent successivement Doukaghinoghli, Ahmed-Pascha, et le fils du khan des Tatares, Seadet-Ghiraï, gendre du sultan; ce dernier était venu offrir à Sélim les hommages du khan à la tête de cinq cents Tatares[1] conduisant chacun quatre chevaux en laisse. Ces nouvelles forces une fois réunies, le sultan passa le torrent d'Aksou [x] qui séparait son camp de celui de son frère. Les deux armées prirent leurs positions dans la plaine d'Yenischehr, le 24 avril 1513[2], la veille de l'anniversaire de l'abdication de Bayezid II.

Avant d'en venir aux mains, Ahmed fit proposer au sultan de vider leur querelle en combat singulier, pour éviter une inutile effusion de sang; mais Sélim, préférant les chances d'une bataille rangée, refusa le cartel, et congédia le héraut avec un présent de mille aspres. Cinq cents tscharkadjis (escarmoucheurs) commencèrent de part et d'autre le combat. Sélim ayant détaché trois milles cavaliers contre la ligne ennemie, Ahmed les culbuta à la tête d'un corps trois fois plus considérable. La victoire semblait déjà se prononcer en faveur d'Ahmed, lorsque le beglerbeg d'Anatolie[3], avec les janissaires, et Seadet-Ghiraï avec ses Tatares, le prirent tous les deux en flanc; leur choc fut si im-

[1] Seadeddin, Solakzadé, Ali, Menavino, Giovio, Tubero.

[2] Alfonso Ulloa, p. 105.

[3] Tubero nomme Sinan, ce qui est une erreur, car Sinan ne devint beglerbeg qu'un an plus tard.

pétueux, que l'armée d'Ahmed se rompit, et s'enfuit dans toutes les directions. Forcé d'obéir à l'impulsion générale, Ahmed tourna bride, et prit un sentier qui longeait un fossé rempli d'eau; tout-à-coup la terre céda sous son cheval qui s'abattit; Doukaghinoghli. qui s'était mis à sa poursuite [1], l'atteignit avant qu'il se fût dégagé, et le fit prisonnier. Ahmed demanda qu'on le conduisît auprès de son frère, mais Sélim refusa de le voir, et ajouta qu'il allait lui donner un sandjak tel qu'il convenait à un prince ottoman [2]; cette réponse laconique était un arrêt de mort, que Sinan, le bourreau de Korkoud, reçut ordre de mettre à exécution [3]. Avant le coup fatal, Ahmed tira de son doigt un anneau, dont le prix équivalait, dit-on, au revenu annuel de la Roumilie; il chargea Sinan de le remettre au sultan, « comme un souvenir dont il voudrait bien excuser le peu de valeur [4]. » Son corps fut déposé, à côté des restes des cinq neveux de Sélim, dans le tombeau de Mourad II, à Brousa [5].

1 Menavino, Giovio, Tubero, Solakzadé, Seadeddin, Ali.

2 Il est question, dans le rapport de l'ambassadeur vénitien (voyez Marini Sanuto), d'une aigrette de la valeur de deux mille ducats offerte par Ahmed à Doukaghinoghli, et que celui-ci aurait refusée, « la trouvant trop précieuse pour un serviteur du sultan. »

3 Solakzadé dit à cette occasion : *Nizami aalem itschoun, kawaïdi Ali Osman eïyedühüm Allah elmennam usré kaïdi go erildi*, c'est-à-dire : « Pour maintenir l'ordre dans le monde, les lois fondamentales de la dynastie ottomane, que Dieu veuille fortifier, ont été exécutées, et son compte lui a été fait. »

4 Solakzadé, f. 84.

5 Seadeddin, Solakzadé. Le *Nokhbetet-tewarikh*, Ali. Le rhéteur de Brousa. Ali prétend tenir de Mohammed Nischandji, l'historien de Souleïman, et qui était alors comme secrétaire du diwan, qu'Ahmed avait écrit à Sélim

Enfin, rassasié du sang des victimes qu'il avait sacrifiées à sa sûreté, Sélim partit de Brousa pour se rendre à Gallipoli ; après avoir visité sur son passage le château des Dardanelles, qui domine la côte d'Europe, et que les Turcs appellent la clef de la mer (Kilidoulbahr), il arriva au mont Athos [1], où l'attendaient ses vizirs pour l'accompagner à Constantinople, et ensuite à Andrinople. Ce fut dans cette derniere ville que les diverses puissances, qui avaient ajourné jusqu'alors la reconnaissance du nouveau sultan, vinrent rechercher à l'envi son amitié, lorsqu'elles ne purent plus douter du véritable successeur au trône. Sélim reçut d'abord les députés de la Moldavie et de la Valachie qui vinrent prêter hommage et payer le tribut échu, puis les ambassadeurs de Hongrie et de Venise, chargés de renouveler les anciens traités. Les négociations de ces derniers eurent d'autant plus de succès, que l'Occident n'entrait encore pour rien dans les projets ambitieux de Sélim, dont toute l'attention se concentrait sur l'Orient. Le sultan, dès son avènement, avait écrit au doge de Venise une lettre, dans laquelle se faisait remarquer une affectation toute particulière à représenter Bayezid comme abandonnant le pouvoir de son plein gré. Semiz Tschaousch [2], auquel le sultan avait confié ce message, s'était rendu avec une suite nombreuse à Venise, où il avait étalé un faste tout

pour lui demander la vie; mais que le sultan lui reprocha son inaction, du temps de Scheïtankouli, et sa vie efféminée, se justifiant ainsi du terrible châtiment qu'il lui avait réservé. Ali, f. 190.

[1] Loutfi, f. 76.

[2] Marini Sanuto.

oriental, et avait été introduit par dix patriciens dans le sénat[1] (14 juillet 1513). Nicolò Giustiniani avait été envoyé à Constantinople lors de l'avènement de Sélim; il avait accompagné le sultan à Brousa, d'où il avait écrit à la Seigneurie la défaite et la mort de Korkoud et d'Ahmed. Aussi Venise s'empressa-t-elle alors de députer à Sélim un nouvel ambassadeur dans la personne d'Antonio Giustiniani. Giustiniani suivit le sultan jusque dans les murs d'Andrinople. Bien qu'il fût traité avec distinction, il n'obtint pas tout ce qu'il avait d'abord espéré : Sélim se refusa à quelques-unes des concessions demandées, telles que celles d'admettre le témoignage des chrétiens dans les affaires litigieuses entre les indigènes et les Vénitiens, de reconnaître la validité des testamens faits par les sujets de la république en Turquie, et de prolonger d'une année le séjour du baile à Constantinople, qui jusque-là n'avait été que de trois ans[2]. La paix n'en fut pas moins signée (le 17 octobre 1513), mais aux conditions déjà stipulées dans les anciens traités. Sélim, qui se disposait à porter ses armes sur les frontières de la Perse, était trop intéressé à ménager pour le moment les puissances d'Europe. Un ambassadeur turc, chargé de remettre au doge, en audience solennelle, la ratification

[1] Marini Sanuto : *A di 14 luio la matina venne l'Orator del S. Turcho vestito de vestagna d'oro fodero di raso e con la veste veludo, e li soi alcuni vestiti di veludo ponaso, altri veludo verde e altri di scarlato.*

[2] Rapport de Giustiniani, daté du mois de septembre 1513, dans Marini Sanuto. L'original du traité de paix est daté du 17 octobre (schâban 919) et écrit en langue turque. La lettre de créance est en grec; on la trouve dans les archives de Venise.

du sultan, accompagna Giustiniani à son retour à Venise. Comme ceux qui l'avaient devancé, il afficha un luxe et une magnificence dignes du maître qu'il servait [1]. Martin Czobor était arrivé à Andrinople presqu'en même temps qu'Antonio Giustiniani, pour demander, au nom du roi de Hongrie, le renouvellement de la trève récemment rompue par une invasion des Turcs sur les bords de la Save [2]. Mais pendant le voyage de Czobor, Pierre Berislo, évêque de Vesprim, qui avait succédé à Pereny dans son commandement, était tombé sur l'ennemi entre l'Unna et la Save, et lui avait tué deux mille hommes; d'un autre côté, Jean Zopolya, débouchant de la Transylvanie, avait pénétré dans la Valachie, s'était avancé jusqu'à Szœreny, et avait fait un nombre considérable de prisonniers. Ces représailles pouvaient amener un conflit plus sérieux; mais la trève ayant été renouvelée pour trois ans entre Sélim et l'ambassadeur hongrois, Berislo et Zopolya se retirèrent immédiatement, et les choses en restèrent là.

Vers la même époque, Sélim reçut deux autres messages, l'un du sultan d'Egypte, Kanssou Ghawri, qui lui envoyait de riches présens [3], et l'autre de Vassili, grand prince de Russie. Ce dernier, jaloux d'étendre de plus en plus le commerce de ses sujets, et sentant

[1] *Vestito di veludo cramesin e vestagna d'oro, fodera di sibellino, avuto 500 ducati per spese del viaggio, accompagnato da 10 gentiluomini. Li altri Turchi vestiti di damascho giallo e lionado, chi panno d'oro turchesco, chi di scarlato.*

[2] Engel, *Geschichte von Ungarn* (*Histoire de Hongrie*), II, p. 161.

[3] Rapport du consul vénitien à Damas, par où l'ambassade égyptienne passa. Ce rapport est daté du 25 septembre 1512.

bien quels avantages lui offrait une alliance avec la Porte, députa vers Sélim, à l'imitation de son prédécesseur Jean III, un de ses officiers nommé Alexeief (1514). Cet ambassadeur devait assurer le sultan des sentimens d'amitié de Vassili, mais ne point compromettre la dignité de sa nation par de trop serviles hommages; ainsi il lui était enjoint de croiser ses bras pour saluer Sélim, au lieu de se prosterner devant lui, de remettre le message du grand prince sans s'informer de la santé du sultan, si le sultan lui-même ne le prévenait pas en s'enquérant de celle de Vassili. Du reste, les instructions d'Alexeief n'avaient rien d'inusité, et la lettre du grand prince était conçue en termes affectueux: « Nos pères, lui écrivait-il, ont vécu dans une union vraiment fraternelle; pourquoi n'en serait-il pas ainsi de leurs enfans? » Alexeief fut bien reçu par Sélim, et repartit pour Moscou accompagné de Kemal, prince de Menkoub. L'ambassadeur ottoman, admis à l'audience du grand prince, qui le reçut assis sur son trône et entouré de ses boyards, lui présenta deux lettres du sultan, écrites l'une en arabe, l'autre en dialecte servien; il était chargé en outre de protester des dispositions amicales de son maître; c'était le même ambassadeur que Sélim avait envoyé à la cour de Russie, après l'abdication de son père. L'année suivante (1515), Korobov, un des plus fidèles serviteurs du czar, suivit le prince de Menkoub à Constantinople, et apporta au sultan la réponse de Vassili, dans laquelle celui-ci se plaignait des secours donnés par Menghli-Ghiraï aux Lithuaniens, et priait Sélim d'ordonner au khan de

rompre ses rapports d'amitié avec cette nation. Korobov avait encore mission de négocier un traité d'alliance offensive et défensive entre la Porte et la Russie; mais cette importante question fut ajournée. Sélim répondit qu'il enverrait à cet effet un nouvel ambassadeur à Moscou, et ne se souvint plus de ses promesses lorsqu'il fut une fois engagé dans sa guerre avec la Perse. On stipula seulement la liberté du commerce à Kaffa et à Azov [1]. Nous dirons ici quelques mots d'un autre message que Vassili expédia au sultan, dans la dernière année de sa vie, et nous reprendrons ensuite, pour ne plus l'interrompre, le fil des événemens du règne de Sélim. Vassili, alors en guerre avec Mohammed-Ghiraï, fils aîné et successeur de Menghli-Ghiraï (mort en 1514), accrédita un nouvel ambassadeur auprès du sultan, dont il savait l'influence sur le khan tatare; cet ambassadeur devait exprimer à Sélim le regret de son maître de n'avoir pas reçu le second message qu'il avait annoncé, et négocier un traité qui aurait eu pour but de réprimer les entreprises du khan, et d'effrayer à la fois les États de Lithuanie et de Pologne. Cette nouvelle démarche n'eut pas plus de succès que la première; Sélim se contenta de remettre à l'ambassadeur moscovite, nommé Golokhvastov, une réponse très-affectueuse pour le grand prince, et de confirmer la liberté du commerce entre les deux nations.

L'affluence des ambassadeurs de Venise, de Hongrie, d'Égypte et de Russie, qui s'empressaient d'ap-

[1] Karamsin, *Geschichte des Russischen Reichs* (*Histoire de Russie*). Riga, 1825, VII, p. 47,58 et 78.

porter au nouveau sultan les félicitations de leurs cours, fit ressortir davantage l'absence d'un envoyé persan ; chacun put dès ce moment prévoir la guerre qui devait bientôt éclater entre Sélim et son redoutable rival, Schah-Ismaïl.

Le fondateur de la dynastie des Saffi avait publiquement épousé le parti d'Ahmed. Sa cour servait d'asile à trois fils de ce malheureux prince qui étaient venus successivement s'y réfugier, les deux premiers lorsque Ahmed prit les armes pour disputer l'héritage paternel, et le troisième après la bataille d'Yenischehr; Alaeddin s'était enfui au Caire où il était mort de la peste [1]. Non content d'ouvrir ses États aux ennemis de Sélim, Schah-Ismaïl se disposait à le combattre lui-même; dans cette intention, il avait déjà envoyé une brillante députation au sultan d'Egypte, chargée de l'entraîner dans la guerre qu'il méditait contre les Ottomans [2], et de lui offrir deux cents esclaves et dix lynx vivans. Sélim le savait, et ces nouveaux griefs ne firent qu'ajouter à la haine qu'il nourrissait contre le schah de Perse, haine dont la source remontait à des souvenirs antérieurs. Mais pour bien connaître la situation respective de ces deux souverains, il est nécessaire de jeter un regard en arrière,

1 Rapports des ambassadeurs vénitiens, 9 et 26 octobre 1512. Marini Sanuto.

2 Le consul vénitien résidant à Damas, par où passa l'ambassade qui se rendait au Caire, dit, dans son rapport du 25 septembre 1512 : *Il sophi mandò al Soldan ambasciatori de li primi suoi baroni e uno suo segretario scientifico. Li quali insieme passi per questa terra molto honestamente con cavalli 200, con dieci lovi cervieri.* Marini Sanuto.

et de revenir sur les événemens qui se sont passés en Perse, depuis la septième année du règne de Schah-Ismaïl. On se souvient que la chute des princes de la dynastie du Mouton-Blanc et du Mouton-Noir, tous deux liés d'amitié avec Sélim [1], avait dignement couronné les opérations militaires du monarque persan. Maître à la fois des pays qui obéissaient à ces souverains, et du territoire des schahs du Schirwan et du Mazenderan, il voulut réunir à sa domination l'Irak arabe et le Khorassan (913 — 1507). Lorsqu'après avoir puni le prince de Soulkadr, Ismaïl se disposa à retourner en Perse, Emirbeg, investi du gouvernement du Diarbekr par Mourad, dernier rejeton de la dynastie du Mouton-Blanc, vint à sa rencontre et lui livra, avec les clefs de la forteresse, la facile conquête du pays. L'année suivante (914 — 1508), Ismaïl ayant marché sur la capitale de la province, Barikbeg s'enfuit avec Mourad, et gagna la Syrie. Ismaïl, possesseur de tout le territoire, en donna le gouvernement à son khan le plus brave, Mohammed-Oustadjlu, et confia Bagdad à la garde d'un eunuque, pompeusement décoré du titre de khalife des khalifes [2], pour tourner sans doute en dérision la mémoire des anciens maîtres de cette ville. Toute l'année (915 — 1509) fut em-

[1] Les lettres qu'il écrivit, étant encore gouverneur de Trapezoun, aux princes Elwend et Yakoub, se trouvent dans la *Collection* de Feridoun, sous les nos 242 et 244, et les réponses, sous les nos 245 et 246. *Codex de Paris*, p. 301 et 303. La lettre d'Yakoub est datée du quartier d'hiver (kischlak) de Karabagh, que Langlès a pris pour un lieu appelé Kasdak. *Notices et extraits des Manuscrits du Roi*, V, p. 684.

[2] Kalifetoul-Khoulefa, dans le *Nokhbetet-tewarikh*.

ployée par Ismaïl à parcourir, avec une armée nombreuse, les vastes contrées qui s'étendent entre le golfe Persique et la mer Caspienne, depuis la ville de Schouster dans le Khouzistan, jusqu'à celle de Bakou dans le Schirwan; il établit ses quartiers d'hiver aux environs de cette dernière place, afin de soumettre les forts nombreux qui tenaient encore.

Dans l'été de 1510, il porta ses armes contre Scheïbek, khan des Ouzbegs, qui avait agrandi son empire par la conquête des pays en-deçà de l'Oxus, appartenant à Houseïn-Baïkara, arrière-petit-fils de Timour. Après quelques engagemens peu décisifs, Ismaïl, feignant de fuir devant l'ennemi, l'attira dans une embuscade; Scheïbek-Khan, qui le poursuivit avec quinze mille cavaliers (916 — 1510 [1]), paya son imprudence de sa vie et de celle de dix mille des siens. Fier de cet avantage, le vainqueur fit garnir d'or et de pierres précieuses le crâne de son ennemi, et s'en servit, comme de coupe, le reste de ses jours; quant à la peau qui recouvrait la tête, il la fit remplir d'épices et l'envoya au sultan Bayezid comme témoignage de sa victoire [2]. Le schah confia le gouvernement du Khorassan au capitaine de sa garde (kouroudji), Abdaldedé, qui avait autrefois servi sa vengeance contre les meurtriers de son père [3]. Ce fut à son retour en Perse qu'il fit subir aux rebelles du Tekké l'affreux châtiment dont nous avons parlé

[1] *Nokhbetet-tewarikh.*

[2] Djenabi, p. 135.

[3] *Nokhbetet-tewarikh.*

plus haut [1]. Ismaïl [2] prit ses quartiers d'hiver à Koum, et envoya son émir, Ahmed d'Isfahan, surnommé Nedjmi-Sani (la seconde étoile), à la conquête du pays au-delà de l'Oxus. Arrivé sur les bords du fleuve, Ahmed réunit ses troupes à celles de Mirza-Baber, prince souverain de Ghazna et descendant de Timour au cinquième degré. Ils passèrent ensemble le défilé *de Fer*, prirent d'assaut la ville de Herschi, en massacrèrent les habitans, et poursuivirent leur route vers Bokhara et Ghidjdewan [3] où les attendait Temir-Khan, fils de Scheïbek-Khan [xi], à la tête de son armée grossie des troupes de ses neveux. La victoire resta cette fois aux Ouzbegs : Ahmed d'Isfahan périt avec tous les siens; ce ne fut qu'après avoir couru mille dangers, que Mirza-Baber, plus tard fondateur de *l'empire du Grand-Mogol* dans l'Inde, put revenir à Ghazna. Temir-Khan et son neveu, Obeïd-Sultan, passèrent l'Oxus; mais apprenant qu'Ismaïl s'avançait contre eux, ils retournèrent précipitamment sur leurs pas [4]. Irrité de la défaite de ses généraux, le schah de Perse voulut prévenir de nouveaux revers, en punis-

1 Djenghiz-Khan fut le premier qui donna l'exemple de ce supplice, lorsqu'après sa grande victoire sur plusieurs tribus mogoles, il fit jeter les prisonniers dans soixante-douze chaudrons remplis d'eau bouillante.

2 Malcolm, dans son *Histoire de la Perse*, commet une grave erreur, quand il dit : « Ce royal saint des Perses est souvent appelé, dans leurs livres, *Shytan-Kouli* ou *esclave du diable;* » car il confond ainsi le rebelle du Tekké, Scheïtankouli, avec Schah-Ismaïl.

3 Ghidjdewan, bourg à six farsanges de Bokhara. Le *Reschatoul-Aini-Hayat*, imprimé à Constantinople.

4 *Nokhbetet-tewarikh* et Djenabi.

sant ceux dont la lâcheté avait compromis la gloire de ses armes. Malgré ses services passés, Abdaldedé, qui s'était enfui devant les forces supérieures des Ouzbegs, fut choisi pour exemple : Ismaïl le fit promener par le camp, monté sur un âne, vêtu d'une robe de femme, au son des fifres et des tambours. Le gouvernement du Khorassan fut confié au Syrien Seïnel-Khan, et celui de Balkh à Diw-Sultan, originaire de l'Asie-Mineure. Ces derniers événemens eurent lieu en l'année 919 (1513), qui fut marquée par la naissance de Thamasb, fils et successeur d'Ismaïl [1]. Le prince Bediouz-Zeman, arrière-petit-fils de Baïkara et descendant de Timour, se trouvait alors à la cour de Perse ; il s'était réfugié, après la mort de son père, le sultan Houseïn-Baïkara, tué par Scheïbek-Khan, auprès du schah, qui avait également accueilli les fils fugitifs d'Ahmed, gouverneur d'Amassia. Ismaïl, prenant fait et cause pour Mourad, second fils d'Ahmed, envahit le territoire ottoman à la tête d'une armée formidable. Toujours en guerre depuis quatorze ans, et toujours victorieux, Ismaïl avait terrassé quatorze souverains qui n'avaient pas voulu se reconnaître ses vassaux [2] ; il espérait triompher de Sélim comme des princes du Schirwan, du Mazenderan, de Soulkadr, des princes du Mouton-Blanc et du Mouton-Noir, et des Ouzbegs : mais la gloire de ce fier conquérant

1 Le 21 silhidjé, an de l'hégire 919 (3 mars 1513).

2 *On dert nefer schehriari ewreng niginün baschlerin kesoub*, c'est-à-dire : « Il trancha la tête à quatorze souverains qui ornaient le trône. » Solakzadé, 84.

avait atteint son apogée, et devant l'étoile du despote ottoman, la sienne devait pâlir; elle s'obscurcit à la bataille de Tschaldiran [XII], et dix ans plus tard elle disparut entièrement.

Cependant les revers qui assaillirent Ismaïl à cette époque ne peuvent effacer la gloire de ses premiers exploits, et d'ailleurs son apparition vers le commencement du seizième siècle fut accompagnée de circonstances trop remarquables pour que son règne ne constitue pas une des périodes les plus mémorables de l'histoire politique et religieuse de l'Asie centrale. Pendant que l'Europe sentait déjà fermenter dans son sein les germes du schisme qui devait plus tard diviser l'église chrétienne, une doctrine nouvelle qui s'était sourdement répandue en Asie depuis plus de cent cinquante ans, se formula de plus en plus, et partagea en deux camps ennemis les confesseurs de l'islamisme. La querelle des *sunnis* et des *schiïs* a exercé une telle influence sur les destinées de l'empire ottoman et du royaume de Perse, que nous ne pouvons nous dispenser d'entrer ici dans quelques détails nécessaires à l'intelligence des événemens ultérieurs. Il en est de ce schisme comme du schisme de l'église chrétienne; on doit les bien étudier tous deux, si l'on veut connaître à fond les faits auxquels ils se rattachent. Mais ils diffèrent essentiellement de nature; car si la religion chrétienne a souvent été le prétexte de guerres sanglantes, on peut dire que le catholicisme et la réforme n'ont point eu pour but ni pour point de départ un principe politique; dans les pays où règne le christia-

nisme, l'église a une existence indépendante de celle de l'Etat. Dans l'islamisme, au contraire, les bases du gouvernement sont, comme dans l'ancienne théocratie des juifs et dans presque tous les cultes de l'Asie, les mêmes que celles de la religion; chaque secoûsse imprimée au trône ébranle l'autel; ainsi le schisme des sunnis et des schiis constitue, non seulement scission dans les dogmes de foi, mais encore scission quant aux principes politiques qui règlent la succession au trône. En outre, ce n'est qu'après plusieurs siècles que l'église chrétienne s'est partagée en catholique et protestante, tandis qu'au contraire l'origine des deux sectes rivales de l'islamisme date de l'établissement même de cette religion. Trente ans s'étaient à peine écoulés depuis la mort de Mohammed, que les croyans étaient déjà divisés sur la question d'hérédité; les uns prirent parti pour Ali, gendre du Prophète, et ses descendans; les autres pour les khalifes Eboubekr, Omar et Osman; il s'agissait de savoir si la domination du monde musulman devait appartenir aux fils d'Ali ou à la famille d'Ommia [1]. Les adversaires d'Ali, auxquels revint en définitive le khalifat, prirent le nom de *sunnis* [2], c'est-à-dire ceux qui suivent à la lettre la loi du Prophète; les partisans d'Ali furent appelés *schiis* (apostats), et *rewafiz* (hérétiques). La première armée des schismatiques (*Motezèles*), qui disputaient le trône au gendre du Prophète, fut conduite par Aïsché, la plus jeune et la plus aimée des femmes de Moham-

[1] Mieux Ommaya.

[2] Dissidens.

med, ennemie jurée d'Ali. La haine d'Aïsché contre Ali avait son origine dans l'interprétation que celui-ci avait donnée à l'aventure nocturne de cette favorite du Prophète avec le fils de Safan; il avait fallu une *soura* du ciel pour contraindre au silence Ali et d'autres sceptiques. La bataille qu'Aïsché livra dans cette campagne à Ali et à laquelle elle assista en personne, montée sur un chameau, reçut le nom de *bataille du chameau* (36 — 556). Moawia, l'intrépide défenseur de l'innocence d'Aïsché, eut à soutenir plusieurs combats contre les schiis; mais le plus sanglant fut celui de Saffin, en l'année 37 de l'hégire (657). Vingt-deux ans plus tard, sous le règne d'Yezid, fils et successeur de Moawia sur le trône des khalifes (10 moharrem 60 — 21 octobre 679), Houseïn, le plus jeune des fils d'Ali, fut tué dans la plaine aride de Kerbela, où la soif l'aurait fait périr à défaut d'autres ennemis. Aïsché, Moawia et Yezid, devinrent alors l'exécration de la famille d'Ali et de ses sectateurs, et leur haine ne tarda pas à provoquer une scission complète.

Les descendans d'Ali, au nombre de douze, prirent le titre d'*imams*, titre qui leur est commun avec les premiers pères de l'islamisme, avec ceux qui président aux prières publiques dans les mosquées, et avec les khalifes eux-mêmes. Dans la suite, ce nombre de *douze* fut regardé comme sacré par leurs partisans. Les sept premiers imams étaient morts sans qu'aucun d'eux eût pu relever la dynastie d'Ali, et conquérir le souverain pouvoir, lorsque Mamoun, le septième

khalife de la famille d'Abbas [XIII], célèbre dans l'histoire par la protection qu'il accorda aux sciences et aux arts, choisit le huitième imam, Ali, fils de Mousa, pour son héritier présomptif, et lui donna en mariage sa fille Oummoul-Fazl (la mère du mérite), 201—816. Cette détermination était provoquée, soit par des scrupules de conscience, soit par la crainte de ne pouvoir défendre le trône contre la puissance toujours croissante des partisans d'Ali, autrement qu'en s'unissant à eux par des liens de famille. Ali reçut le nom de Riza (le très-agréable); et le khalife, pour marquer par un signe extérieur la réconciliation des deux partis dissidens, quitta la couleur noire que portaient les Abassides, et prit la couleur verte adoptée par la famille d'Ali. Mais cette résolution de Mamoun ne fut pas de longue durée; à la mort de Riza (211 — 826), il révoqua le décret qui désignait les descendans d'Ali comme ses successeurs, et reprit ses anciennes couleurs : pourtant il ne cessa pas, au grand mécontentement des sunnis, de professer hautement la préférence qu'il accordait à Ali sur tous les autres disciples du Prophète. Son petit-fils Motewekkil, qui occupa après lui le trône des khalifes, tint une conduite toute opposée. Sunni orthodoxe, il fit maudire publiquement, du haut des chaires, la mémoire d'Ali et de Houseïn, détruisit leurs tombeaux, et défendit, sous les peines les plus sévères, le pélerinage aux lieux de leur sépulture. Pendant un règne de quinze ans, il poursuivit les malheureux schiis, le fer et la flamme à la main.

Mostanssir, fils, meurtrier et successeur de Mo-

tewekkil (861), ne suivit pas les traces de son père, et traita avec égard les descendans d'Ali; un siècle entier se passa sans qu'ils fussent inquiétés. Mais aucun souverain ne répandit sur eux autant de faveurs que Moïzed-Dewlet, le puissant prince de la famille de Bouyé; uniquement guidé par des motifs d'intérêt personnel, il mit tout en œuvre pour abaisser la maison d'Abbas, afin de lui substituer celle d'Ali. Ce fut lui qui institua, malgré les efforts du khalife Moutii-lillah, en l'honneur de Houseïn, une fête mortuaire qui fut fixée au jour d'Aaschoura [XIV]. Ce jour, le dixième du premier mois de l'année lunaire, qui jusque-là avait été célébré dans l'islamisme comme l'anniversaire de celui où Noé descendit de l'arche et où Joseph d'Egypte sortit de prison, fut par son ordre changé en un jour de deuil et de larmes (352 — 963) : les magasins, les marchés, les monumens publics, étaient fermés; des femmes, les cheveux épars, parcouraient les rues, poussant des cris lamentables, et pleurant la mort de Houseïn *le martyr* [1]. Cette fête devint l'occasion d'une guerre d'extermination entre les sunnis et les schiis, qui pendant trois cents ans inonda la capitale et l'empire de flots de sang, et fut dès son établissement considérée par ces derniers comme une pratique essentielle de leur culte : on vit, trente ans après qu'elle fut instituée, Aboul-Hasan Kewkebi, vizir de Behaed-Dewlet, déchiré par une populace furieuse, pour avoir voulu la supprimer

[1] Malcolm, Porter, Morier, Chardin; et d'après lui, Dupré, Tancoigne, Jaubert. Voyez aussi le roman intitulé *Hadji-Baba*.



(382 — 992); elle s'est perpétuée jusqu'à nous, et se célèbre encore dans la Perse avec une pompe théâtrale [1].

La discorde long-temps comprimée éclata violemment à Bagdad, sous le règne de Kadir-Billah; le marché aux volailles de cette ville fut consumé par les flammes, au milieu des combats que se livrèrent les sunnis et les schiis; le khalife ne put rétablir l'ordre qu'avec le secours de Mahmoud, souverain de Ghazna (407 — 1016). Il fit périr par le glaive et par le feu [2] un grand nombre de schiis (306 — 1017). Nonobstant ces terribles épreuves, les *rewafiz* reprirent encore deux fois les armes, douze ans [3] et vingt ans après [4], toujours à l'occasion de la fête d'Aaschoura; dans le dernier combat qu'ils eurent à soutenir contre leurs adversaires, ils furent taillés en pièces, et le faubourg de Karkh, dans lequel ils s'étaient retranchés, fut détruit et rasé de fond en comble.

Mais loin de s'affaiblir par tant de pertes et de revers, les schiis grossissaient chaque jour leur parti de nouveaux adhérens. A partir du commencement du cinquième siècle de l'hégire (le onzième de l'ère chrétienne), les prétentions des Fatemites qui s'annon-

1 Mouradjea d'Ohsson. Le *Ghulscheni Khoulefa*, c'est-à-dire *Lit de roses des Khalifes*, imprimé à Constantinople. Soyouti, *Histoire des Khalifes*. Sehebi et Ibn-Schohné.

2 Sehebi, le *Ghulscheni Khoulefa*. Soyouti, Ibn-Schohné, et Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, à l'an 408.

3 Les précédens et Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, à l'an 420 (1029).

4 *Ibid.*, à l'an 440 (1048).

çaient comme les descendans d'Ali devinrent de plus en plus menaçantes pour le trône des khalifes abassides.

Profitant de la faiblesse de Kaïmbiemrillah, qui occupait le trône des khalifes à Bagdad, Besasiri prit le parti des Fatemites et assura par sa puissante intervention le triomphe des schiis [1]. A cette époque, la prière publique se faisait au nom de Mostanssir, khalife fatemite d'Egypte, et la monnaie était battue à son coin [2]. Dix-huit ans plus tard, sous le règne de Moktad-Billahi [3], les sunnis reprirent leur ancienne supériorité. Les schiis, ayant recommencé la lutte au bout de dix autres années [4], furent défaits par leurs adversaires [5], qui souillèrent leur victoire par des atrocités sans exemple [xv]. La discorde changea de théâtre et quitta, pendant un siècle, Bagdad, pour la Syrie et la Perse. Sur le simple soupçon de professer la doctrine des ismaïlites, seize mille personnes de tout âge furent égorgées à Damas [6], et autant à Isfahan [7]; dans cette dernière ville, le massacre dura huit jours. Sous le règne de Nassir-li-dinillah, khalife à Bagdad, de nouvelles querelles s'élevèrent entre les sectes rivales des sunnis et des schiis, à l'occasion de la fête mortuaire d'Aaschoura; ce fut pendant l'année que les astronomes orientaux signalaient comme devant être la fin du monde, parce que les sept planètes se

1 Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, à l'an 444 (1052).

2 *Ibid.*, à l'an 450 (1058). — 3 *Ibid.*, à l'an 468 (1075). — 4 *Ibid.*, à l'an 478 (1085). — 5 *Ibid.*, à l'an 483 (1090). — 6 *Ibid.*, à l'an 523 (1128). — 7 *Ibid.*, à l'an 560 (1164).

trouvaient réunies sous le signe de la balance [1]. Une fois réveillée, la guerre religieuse se prolongea pendant tout le règne de Nassir, qui embrasse une période de quarante-six ans. Enfin parut Mosteaassem, le trente-septième et dernier khalife de la maison d'Abbas. Excité par les perfides conseils d'Alkama, son vizir, dont le nom est à jamais marqué dans l'histoire orientale comme celui d'un traître, le khalife persécuta les partisans d'Ali avec plus de fureur encore que Motewekkil et Kadir-Billah [2]; ses cruautés furent cause de sa chute. Alkama, secrètement lié à la cause des schiis, oublia ce qu'il devait à son maître, quand il vit les biens, les femmes, les enfans de ses malheureux frères, livrés à la haine des sunnis; à son appel, Holagou envahit Bagdad, et ensevelit sous les ruines de cette ville la puissance des khalifes abassides [3]. La secte des schiis, après un sommeil de deux siècles et demi, reparut avec un nouvel éclat sous Schah-Ismaïl; et, depuis cette époque, elle a régné en souveraine sur les provinces de la Perse.

Les dynasties des Ottomans et des Saffis de Perse n'étaient point unies par le sang aux maisons d'Ali et de Moawia, mais elles professaient chacune une religion différente et correspondant à un de ces deux noms; l'esprit de secte venant se joindre aux élémens de discorde qui existaient nécessairement entre deux souverains, rivaux de puissance et de gloire, Sélim

1 Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, à l'an 582 (1186).
2 *Ibid.*, à l'an 656 (1258).
3 Mouradjea d'Ohsson, I, p. 117.

et Ismaïl mêlèrent leur querelle personnelle à celles de leurs coreligionnaires. Descendant eux-mêmes dans l'arène, ils réveillèrent en un instant les vieilles haines des schiis et des sunnis : alors une lutte nouvelle s'engagea, à laquelle rois et sujets prirent une égale part; lutte terrible et prolongée qui décima les populations des deux empires.

Nous avons dit plus haut comment la doctrine des schiis, propagée par les scheïkhs Djouneïd et Haïder, et favorisée par le schah Ismaïl, s'était répandue dans les pays soumis à la domination des Ottomans; on se rappelle les succès obtenus d'abord par les rebelles du Tekké, la mort de Scheïtankouli dans sa bataille contre Ali-Pascha, et la fin misérable des deux chefs qui lui avaient succédé. Jusque-là cette guerre de religion n'avait pas présenté des symptômes plus menaçans pour l'empire ottoman que celle allumée par le derwisch Torlak Houkemali et le scheïkh Bedreddin de Simaw, sous le règne de Mohammed Ier; mais l'incendie couvait sourdement, et éclata bientôt dans toute sa violence. Le massacre général des schiis, que Sélim conçut et mûrit au fond du seraï, est un de ces faits sur lesquels l'histoire s'arrête pour montrer aux nations les résultats d'un aveugle fanatisme. Hâtons-nous de le dire, aucun autre sultan ottoman n'a renouvelé un aussi sanglant spectacle. Lors même que l'on pourrait admettre que les historiens ottomans ont de beaucoup exagéré le nombre des victimes immolées à l'opinion religieuse, l'immense assassinat ordonné par Sélim peut soutenir dignement le parallèle

avec les horreurs de l'Inquisition et de la Saint-Barthélemy. Sélim qui avait, disent les contemporains, organisé un admirable système d'espionnage, fit dresser des listes de tous ceux de ses sujets, en Europe et en Asie, accusés d'appartenir à la secte des schiis. Le nombre des suspects, pris depuis l'âge de sept ans jusqu'à celui de soixante-dix, s'élevait à quarante mille. Ils furent tous égorgés ou condamnés à une détention éternelle [xvi]. Les motifs de cette horrible boucherie sont analogues à ceux qui provoquèrent les massacres de l'Inquisition et de la Saint-Barthélemy; le nombre des victimes ne peut être comparé dans l'histoire d'Orient qu'à celui de l'extermination des cinquante mille prosélytes de Mazdek, qui marque d'une tache indélébile le règne de Nouschirwan, dit *le juste*. Les massacres auxquels eurent recours quelques souverains, soit pour délivrer leur pays de l'oppression étrangère, comme les reines de la Grande-Bretagne et de l'Illyrie, Boadicée [1] et Teuta [2], soit pour relever par un coup de désespoir leur trône ébranlé, comme Mithridate [3] et Jugurtha [4], n'étaient que le résultat presque inévitable de luttes politiques; à une époque plus rapprochée, les vêpres siciliennes peuvent être classées dans la même catégorie. Dans l'islamisme, des armées entières de novateurs, partisans de la doctrine de Babek et de Karmat, périrent

1 Tacitus, *in Agricola*, 15, 16.
2 Justinus, II, c. 5.
3 Plutar., *in Sylla*, 24.
4 Sallust., *Jugurtha*, 67.

les armes à la main sur les champs de bataille; à Bagdad et à Isfahan, les schiis et les sunnis s'exterminèrent réciproquement; enfin Damas vit en un seul jour le massacre de tous les ismaïlites qui se trouvaient dans ses murs. Mais ces cruautés, quelque horribles qu'elles fussent, s'accomplissaient du moins dans un cercle restreint, et sur un nombre limité d'hommes. Il n'en fut pas ainsi du massacre ordonné par Sélim, qui voua à la mort, dans les diverses provinces de son empire, toute une génération, sans distinction d'âge ni de sexe. Il était réservé à cet impitoyable tyran d'ensevelir l'hérésie sous des monceaux de cadavres. Les historiens ottomans lui ont donné le surnom de *juste* pour avoir fait assassiner quarante mille schiis; mais, ce qui étonnera plus encore, c'est que des ambassadeurs chrétiens accrédités à sa cour l'ont désigné par ce surnom dans tous les rapports qu'ils adressaient à leurs souverains [1], et n'ont pas craint de faire l'apologie de sa monstrueuse justice [2]!

Après avoir promené le fer à l'intérieur de son empire, et purgé ainsi le sol de la présence des hérétiques, Sélim se disposa à le porter au dehors. Il n'avait pas

[1] *Mi diceva il clarissimo Messer Luigi Mocenigo, qual fù uno dei Ambasciadori di Venetia appresso V. M.* (dit Giovio dans une lettre à Charles V) *in Bologna, che essendo lui al Cairo ambasciadore appresso a Soltan Selim, e se havendo molto ben pratticato, nullo huomo era par ad esso in virtù, justitia, humanità e grandezza d'animo.* Paolo Giovio, Vinegia, 1541, f. 25.

[2] Cependant Nicolo Giustiniani (*Chronique* de Marini Sanuto, t. XIX) dit fort laconiquement : *Che il Signor havea manda a far amazzar tutti della secta di Sofi.* Lettre datée de Péra du 7 octobre 1514.

de temps à perdre, car Schah-Ismaïl s'avançait avec une armée formidable, pour venger la mort de ses coreligionnaires, et soutenir les prétentions du neveu du sultan, Mourad, auquel il avait si noblement donné asile. Sélim annonça sa détermination dans un diwan extraordinaire, et désigna la plaine d'Yenischehr pour le lieu de réunion des troupes [1]; il avait déjà prononcé trois fois le mot de guerre, sans qu'un seul des esclaves que son regard faisait trembler eût osé répondre [2], lorsqu'un simple janissaire nommé Abdoullah rompit le silence et, se jetant aux pieds du sultan, lui exprima, au nom de ses compagnons d'armes, la joie qu'ils éprouvaient tous de marcher sous ses ordres contre le schah de Perse. Pour récompenser un acte qui levait tous les scrupules des vizirs, Sélim l'investit du sandjak de Selanik [3]. Trois jours après, le 22 moharrem 920 (19 mars 1514), Sélim partit d'Andrinople et arriva dix jours plus tard aux portes de Constantinople, le 2 safer (29 mars). Suivant l'usage adopté dans les guerres que les sultans commandent

[1] Le *Selimnamé* de Schoukri, f. 18, cite les noms de tous les sandjakbegs qui furent invités à paraître avec leurs troupes : Kutahia, Bigha, Karasi, Hamid, Mentesché, Aïdin, Kanghri, Brousa, Boli, Kastemouni, Angora, Kodja-Ili.

[2] La harangue du sultan se trouve citée d'une manière toute différente dans Ali, Loutfi, Seadeddin et Eboulfazl Mahmoud (ce dernier fils et continuateur d'Idris). Le grand-vizir se trompe en disant qu'entre autres motifs qui déterminèrent le sultan à faire la guerre au schah de Perse, était celui de venger la mort de son neveu Mourad, tandis que celui-ci avait trouvé l'hospitalité chez Ismaïl et vivait honoré à sa cour.

[3] Ali, IIe récit de Sélim.

en personne, Sélim fit dresser sa tente dans la plaine des Éléphans, sous les murs du faubourg d'Eyoub. Son premier soin fut de visiter le tombeau du compagnon d'armes du Prophète [1], et d'invoquer sa protection pour le succès de la campagne. A cette occasion, il distribua de nombreuses aumônes. Laissant ensuite les rênes du gouvernement aux mains de Souleïman son fils, âgé de vingt ans, qu'il avait à cet effet rappelé de Magnésie, il dirigea ses troupes vers Scutari, tandis que les janissaires, commandés par Hasan-Pascha, beglerbeg de Roumilie, s'embarquaient à Gallipoli. Sélim se mit lui-même en marche, le 24 safer 920 (20 avril 1514), un jeudi [xvii], jour réputé heureux chez les Ottomans. Il rejoignit son armée à Maldepé, où il nomma [2], au gouvernement d'Anatolie, l'eunuque Sinan-Pascha, gouverneur de Bosnie. Le 27 safer (23 avril), un espion persan, nommé Kilidj, qui avait été saisi dans le camp, fut renvoyé à Ismaïl avec une lettre renfermant une déclaration de guerre.

Voici la teneur de cette lettre, qui nous paraît, par son style et son caractère, reproduire fidèlement l'esprit du siècle et le génie particulier de Sélim :

« L'être suprême qui est à la fois l'arbitre souverain de la destinée des hommes, et la source de toute lumière et de toute science, annonce dans la sainte écriture que le vrai culte est celui des musulmans, et que celui qui professe une autre religion, loin d'être écouté

[1] Seadeddin et le fils d'Idris. Voyez aussi le *Selimnamé* de Djelalzadé.

[2] Seadeddin, Solakzadé, Ali et Eboulfazl-Mahmoud.

et sauvé, sera au contraire jeté parmi les réprouvés, au grand jour du jugement dernier ; il dit encore, ce Dieu de vérité, que ses desseins et ses décrets sont immuables, que toutes les actions des hommes doivent se rapporter à lui, et que celui qui abandonne la bonne voie sera condamné au feu de l'enfer et aux supplices éternels. Mettez-nous, Seigneur, au nombre des vrais croyans, de ceux qui marchent dans le sentier du salut, et qui se détournent avec soin du vice et de l'infidélité! Que les bénédictions les plus pures et les plus saintes soient sur Mohammed-oul-Moustafa, le maître des deux mondes, le prince des prophètes, ainsi que sur ses descendans et tous ceux qui suivent sa loi!

» Moi, chef souverain des Ottomans, le maître des héros du siècle, qui réunis la force et la puissance de Feridoun, la majesté et la gloire d'Alexandre-le-Grand, la justice et la clémence de Keïkhosrew; moi, l'exterminateur des idolâtres, le destructeur des ennemis de la vraie foi, la terreur des tyrans et des Pharaons du siècle; moi, devant qui s'humilient les rois orgueilleux et injustes, et dont la main brise les sceptres les plus forts; moi, le glorieux sultan Sélim-Khan, fils du sultan Bayezid-Khan, fils du sultan Mohammed-Khan, fils du sultan Mourad-Khan, je t'adresse gracieusement la parole, à toi, Emir-Ismaïl, chef des troupes persanes, semblable en tyrannie à Sohak et à Efrasiab, et prédestiné à périr comme le dernier Dara (Darius), pour te faire connaître que les œuvres émanées du Très-Haut ne sont pas de frêles productions du caprice ou de la folie, mais qu'elles renferment une

infinité de mystères impénétrables à l'esprit humain. Le Seigneur le dit lui-même dans son livre saint; « Nous n'avons pas créé les cieux et la terre pour en faire un jeu [1]. » L'homme, qui est la plus noble des créatures et l'abrégé des merveilles de Dieu, est par conséquent, sur la terre, l'image vivante du Créateur. C'est lui qui vous a constitué khalifes de la terre [2], parce que réunissant les facultés de l'ame à la perfection du corps, l'homme est le seul parmi les êtres qui puisse comprendre les attributs de la divinité, et en adorer les sublimes beautés; mais il ne possède cette rare intelligence, il n'arrive à ces divines connaissances que dans notre religion et dans l'observation des préceptes du prince des prophètes, du khalife des khalifes, du bras droit du Dieu de miséricorde; ce n'est donc qu'en pratiquant le vrai culte que l'homme prospérera dans ce monde, et méritera la vie éternelle dans l'autre. Quant à toi, Emir-Ismaïl, une telle récompense ne sera point ton partage; parce que tu as méconnu la sainteté des lois divines; parce que tu as déserté la voie du salut et des sacrés commandemens; parce que tu as altéré la pureté des dogmes de l'Islamisme; parce que tu as déshonoré, avili et détruit les autels du Seigneur, usurpé un sceptre à l'Orient par des moyens illégaux et tyranniques; parce que, sorti de la poussière, tu ne t'es élevé qu'avec d'odieux stratagèmes sur un siége éclatant de splendeur et de magnificence; parce que tu as ouvert aux musulmans la porte de la

[1] *We ma kalakna es-semewat wel erz we man beïnihüma lououben.*

[2] *We houww ellezi emenou djaalakum khoulefaï fil erzi.*

tyrannie et de l'oppression ; parce que tu as joint l'iniquité, le parjure, le blasphème à ton impiété de sectaire ; parce que, sous le manteau de l'hypocrite, tu as semé de toutes parts le trouble et la sédition ; parce que tu as arboré l'étendard de l'irréligion et de l'hérésie ; parce que subissant l'impulsion de tes honteuses passions, et t'abandonnant sans frein aux plus infâmes déréglemens, tu as osé délier le faisceau des lois musulmanes, et permettre le libertinage et le viol, le massacre de ceux qui sont entre tous les hommes les plus vertueux et les plus respectables, la destruction des chaires et des temples, la profanation des tombeaux, le mépris des oulémas, des docteurs et des émirs descendans du Prophète, l'avilissement des livres du Koran, l'anathème sur les khalifes légitimes (Eboubekr, Omar et Osman). Aussi, comme le premier devoir d'un musulman et surtout d'un prince pieux est d'obéir à ce commandement : « O vous fidèles qui croyez, soyez les exécuteurs des arrêts de Dieu ! [1] » les oulémas et nos docteurs ont prononcé sentence de mort contre toi, parjure et blasphémateur, et imposé à tout bon musulman l'obligation sacrée de s'armer pour la défense de la religion, et de détruire l'hérésie et l'impiété dans ta personne et celles de tous tes partisans.

» Animés de l'esprit de ce fetwa, conforme au Koran, le code des lois divines, et voulant d'une part affermir l'islamisme, de l'autre délivrer les pays et les peuples qui gémissent sous ton joug, nous avons résolu de dépouiller nos ornemens impériaux pour revêtir la

1 *Ya eïyouha elle zine emenou ekounou anssaroullahi.*

cuirasse et la cotte de mailles, de déployer notre bannière toujours victorieuse, de rassembler nos armées invincibles, de tirer le glaive vengeur du fourreau de notre colère et de notre indignation, de marcher avec nos soldats, dont l'épée porte des coups mortels, et dont la flèche va percer l'ennemi jusque dans la constellation du sagittaire. Par suite de cette noble résolution, nous sommes entrés en campagne; nous avons déjà traversé le canal de Constantinople, et, guidés par la main du Très-Haut, nous espérons bientôt abattre ton bras tyrannique, dissiper ces fumées de gloire et de grandeur qui troublent aujourd'hui ta tête et te causent de funestes éblouissemens, soustraire à ton despotisme tes sujets tremblans d'effroi, t'étouffer enfin dans ces mêmes tourbillons de flammes que soulève partout sur ton passage ton génie infernal, accomplissant par là, sur toi, la maxime qui dit: « Celui qui sème la discorde ne peut recueillir qu'affliction et malheurs [1]. » Cependant, jaloux de nous conformer à l'esprit de la loi du Prophète, nous venons, avant de commencer la guerre, te présenter les paroles du Koran, au lieu du sabre, et t'exhorter à embrasser le vrai culte; c'est pourquoi nous t'adressons la présente lettre.

» Nous avons tous une nature différente, et l'espèce humaine ressemble aux mines d'or et d'argent [2]. Chez les uns, le vice est profondément enraciné; ceux-là sont incorrigibles, et l'on ne pourrait pas plus les ramener à la vertu que blanchir la peau d'un nègre:

[1] *Menzeraa el fiten hazsadé el miken.*

[2] *Ea-nas maadin ke maadin oul zeheb wel fadha.*

chez d'autres, le vice n'est pas devenu une seconde nature ; ils reviennent de leurs égaremens lorsqu'ils veulent, par un sérieux retour sur eux-mêmes, mortifier leurs sens et réprimer leurs passions. Le moyen le plus efficace pour remédier au mal, est de scruter profondément sa conscience, d'ouvrir les yeux sur ses fautes, et d'invoquer le pardon du Dieu de miséricorde, avec un vrai repentir et une amère douleur. Nous t'invitons en conséquence à rentrer en toi-même, à renoncer à tes erreurs, et à marcher vers le bien d'un pas ferme et courageux ; nous demandons en outre que tu abandonnes la possession du territoire violemment détaché de nos États et sur lequel tu n'as que des prétentions illégitimes, que tu en fasses la remise entre les mains de nos lieutenans et de nos officiers ; et si tu tiens à ta sûreté et à ton repos, cette résolution doit être prise sans délai [1].

» Mais si, pour ton malheur, tu persistes dans ta conduite passée ; si, enivré de l'idée de ta puissance et de ta folle bravoure, tu veux poursuivre le cours de tes iniquités, tu verras en peu de jours tes plaines couvertes de nos tentes et inondées de nos bataillons. Alors il se fera des prodiges de valeur, et l'on verra s'accomplir les décrets du Très-Haut, qui est le dieu des armées et le souverain juge des actions des hommes. Au reste, salut à qui suit la voie du salut ! [2] [XVIII] »

[1] Mouradjea d'Ohsson, I, p. 124-134. La réponse d'Ismaïl à cette lettre se trouve dans Seadeddin, Eboulfazl, Ali, Loutfi et Solakzadé.

[2] Feridoun, n° 274, et la réponse, n° 275, *Codex* de la Bibliothèque de Paris, p. 307.

Le jour que ce message fut expédié au schah de Perse, Sélim en adressa un autre à Ferroukhschadbeg [1], prince de la famille du Mouton-Blanc, qui venait de prendre les armes contre Ismaïl. Il l'engageait à redoubler de courage et d'efforts. Le lendemain, 28 safer 920 (24 avril 1514), le sultan quitta Maldepé et s'avança vers la plaine d'Yenischehr, où le beglerbeg de Roumilie, Hasan-Pascha, vint le joindre avec les troupes qui avaient passé l'Hellespont à Gallipoli. Après dix journées de marche, l'armée ottomane s'arrêta à Seïd-e-Ghazi, lieu de sépulture de Sid-al-Battal. Pendant une halte de trois jours dans cette ville, Sélim fit distribuer une somme de mille aspres à chacun de ses soldats, pour stimuler leur ardeur [2]. Le vizir Doukaghin Ahmedzadé eut le commandement de l'avant-garde, forte de vingt mille sipahis feudataires; on lui donna pour lieutenant Ahmed Karadja-Pascha, gouverneur de Sinope, avec un corps de cinq cents cavaliers bien montés, et qui, précédant l'armée pour éclairer sa marche, étaient spécialement destinés à faire des prisonniers [3]. De Seïd-e-Ghazi, les Turcs se dirigèrent sur Koniah, puis sur Kaïssariyé. Pendant que l'armée prenait quelques jours de repos dans cette dernière ville, le sultan entama des négociations avec Alaeddewlet, prince de Soulkadr, pour

[1] Suivant les historiens ottomans, ces deux messages furent expédiés du camp de Maldepé.

[2] Ali, IIIe récit, f. 193. Seadeddin. Solakzadé, f. 85. Le *Selimnamé* de Djeladeddin, f. 38, exemplaire de Dresde.

[3] Les mêmes.

obtenir de lui un renfort de cavalerie; il l'avait à cet effet invité à venir le trouver dans son camp. Mais Alaeddewlet s'excusa sur son grand âge de ne pouvoir se rendre aux invitations de Sélim; bien plus, loin même de rester neutre, il se montra en plus d'une occasion hostile à l'armée ottomane, et osa même inquiéter sa marche. Cette offense se grava profondément au cœur de Sélim, qui en tira plus tard une éclatante vengeance; mais sa position lui faisait alors une loi de la dissimulation. Il reprit sa route vers Ouskouldjé [xix] où il arriva le 3 djemazioul-ewwel (26 juin). Non moins politique que persévérant dans ses projets, Sélim, pour exciter le zèle des soldats, décréta que tout cavalier possédant un fief de mille aspres de revenu jouirait à l'avenir d'une augmentation de cinquante aspres. Dans une revue générale qu'il passa à Siwas, Sélim fit le dénombrement de ses forces, qui s'élevaient à cent quarante mille hommes bien armés, cinq mille vivandiers et soixante mille chameaux [1]. Il avait en outre échelonné, entre Kaïssariyé et Siwas, quarante mille hommes de réserve, mais dans ce nombre étaient compris les malades et les invalides de l'armée. Le commandant de ces troupes avait la double mission de couvrir les derrières, et d'assurer les provisions de vivres et de fourrages dont le renouvellement devenait de plus en plus difficile, le khan persan, Oustadjlü, ayant brûlé tout le pays avant de se retirer devant l'ennemi [2]. Cette

[1] Eboulfazl, f. 44.
[2] Seadeddin, Solakzadé, Ali, Eboulfazl.

courageuse détermination d'Ismaïl faillit arrêter, dès l'ouverture de la campagne, les progrès des Turcs; car ils n'avaient d'autres provisions que celles de la flotte, qu'on transportait de Trapezoun au camp à dos de mulet [1].

La première lettre adressée par le sultan au schah de Perse fut bientôt suivie d'une seconde conçue dans un esprit semblable, et où la prose s'alternait de vers persans [2]. Sélim y joignit, par dérision, un présent composé des différens attributs du scheïkh, le froc, le bâton, le cure-dent et le cilice, allusion injurieuse à l'origine d'Ismaïl qui descendait en effet d'une famille de scheïkhs [3]. Enfin il lui adressa en turc une troisième et dernière lettre datée d'Erzendjan, qui résumait les deux premières écrites en langue persane [4], et dans laquelle il lui annonçait son arrivée prochaine dans l'Azerbeïdjan, et l'établissement d'un corps de réserve entre Kaïssariyé et Siwas. Après quelques éloges donnés au bon esprit et à la tenue de ses troupes, Sélim ajoutait : « Ceux qui usurpent les trônes

[1] Ali, f. 193. Giovio, *Fatti illustri di Selim*, et Marini Sanuto.

[2] Aucun des historiens ottomans ne donne cette lettre; mais elle se trouve dans Feridoun sous les nos 150 de mon exemplaire, et 79 de celui de la Bibliothèque du Roi, p. 286.

[3] Ali, f. 194.

[4] *Collection* de Feridoun, no 251, exemplaire de la Bibliothèque du Roi, p. 284 On lit, dans un rapport du consul de Venise à Chypre (Mar. Sanuto, t. XIX) : *Il Sciah rispose : se voi non mansate i vostri cavalli, e se li vostri schiavi Janizari non si farà suole dalle scarpe delli zerculahi* (de leurs bonnets d'or), *che portono in testa, io non passerò* (le Mourad-Tschaï); *ma se voi volete venir trovarmi, passate.*

par la force des armes doivent, comme le bouclier, présenter leur poitrine aux dangers, et, comme le casque, offrir leur tête aux coups de l'ennemi; la fiancée de l'empire ne se laisse embrasser que par celui qui baise sans pâlir les lèvres (le tranchant) du sabre. Appeler hommes ceux qui cherchent leur salut dans les ténèbres serait un mensonge; et il ne convient pas à ceux qui redoutent la mort de ceindre l'épée à l'heure du combat, et de monter à cheval. » Le sultan terminait en donnant rendez-vous à Ismaïl sur le champ de bataille [1].

Lorsque l'armée ottomane eut dressé ses tentes aux environs de Tschemen (le 25 djemazioul-ewwel — 18 juillet), un ambassadeur persan apporta la réponse du schah aux trois messages de Sélim, et remit entre ses mains une boîte d'or remplie d'opium [xx]. Ainsi l'on vit ces deux monarques rivaux, suivant l'exemple donné par plus d'un grand souverain d'Asie, s'adresser des ambassadeurs dont les lettres de créance étaient des injures ouvertes, et dont les présens étaient de sanglantes ironies. Les historiens d'Orient qui ont écrit les hauts faits d'Alexandre dans l'Inde s'étendent avec complaisance sur les dons que se firent mutuellement Alexandre et Porus, et dans le choix desquels ils rivalisèrent de causticisme et de forfanterie. Toutes les

[1] Feridoun, n[os] 251 et 79, p. 289, dans l'exemplaire de la *Bibliothèque du Roi*. Seadeddin, f. 237. Ali, f. 190. Solakzadé, f. 85. Khonifazl, f. 46. Loutfi, et *Collection* de la Bibliothèque royale de Berlin, parmi les manuscrits de Diez. La date du 1 djemazioul-ewwel (22 juin) ne se trouve que dans Feridoun.

histoires orientales qui traitent des guerres de Bayezid-Yildirim et de Timour donnent, dans la correspondance de ces deux princes, de nouvelles preuves de ce tour d'esprit sarcastique familier aux nations d'Asie. Les barbares se défient en s'injuriant, et l'intelligence des enfans procède, non par des idées, mais par des images; aussi ne faut-il pas s'étonner qu'en Orient, ce vieux berceau de poésie et d'héroïsme romantique, la parole se soit revêtue d'images frappantes, et que l'injure ait pris, pour ainsi dire, une forme, en se cachant sous des présens pleins de piquantes allusions. Dès les premières lignes, la réponse d'Ismaïl, qui a été mal appréciée par les Ottomans, respire un ton de bienséance et de dignité, tel qu'il convient au chef d'un puissant empire: il proteste de son ignorance des causes qui ont pu déterminer Sélim à la guerre; il réclame la paix en disant qu'il ne s'est jamais constitué en hostilité contre le prince de Soulkadr; il rappelle au sultan qu'avant son élévation au trône, des relations d'amitié avaient existé entre eux; puis il ajoute qu'il voudrait ne rien voir changer à leur ancienne liaison; que du reste le style inconvenant qui distingue les lettres de Sélim est indigne d'un sultan; que sa lettre est sans doute l'œuvre de secrétaires enivrés d'opium, et que c'est pour cette raison qu'il lui envoie, par son ambassadeur Schahkouli Ayi, de l'opium dans une boîte; que bientôt on saura quelle est la volonté de Dieu, mais qu'alors il sera trop tard pour se repentir. Ismaïl disait encore qu'il écrivait ces lignes pendant une chasse à Isfahan, mais qu'il se disposait

à marcher contre Sélim, si cette réponse amicale n'était pas bien accueillie de lui. Du reste, il laissait le sultan libre de faire ce que bon lui semblerait; il finissait en disant que s'il avait différé jusque-là d'entrer en campagne, c'est qu'il avait mûrement réfléchi sur la fin qu'il voulait donner à cette lutte [xxi]. Cette lettre, dont le langage était si modéré, comparativement aux trois messages du sultan, et plus encore le présent dont elle était accompagnée [1], mirent Sélim dans une telle fureur qu'il fit déchirer en pièces l'envoyé d'Ismaïl. Son neveu Mourad, fils d'Ahmed-Mourad, avait naguère fait subir le même traitement à un ambassadeur de Sélim qui était venu à la cour de Perse demander son extradition [2].

Cependant, et malgré toutes ces provocations des Turcs, l'ennemi restait invisible; c'était s'exposer à une disette inévitable, que de pénétrer plus avant dans un pays entièrement saccagé. Les janissaires commençaient à murmurer, et insistaient pour retourner chez eux. Mais loin d'abandonner son plan de campagne, Sélim régla la marche de ses troupes, et partagea en

[1] *Haveva in costume Sultan Selim, come habbiamo ancora inteso dire il Serenissimo Andrea Gritti duce di Venezia, di pigliar per bocca alle volte una semenza nata in Turchia, che leva a gli huomini la memoria delle cose grave e fastidiose, e gli rende molto sciolti ed allegri, e dura per alcuna ora.* Alfonso Ulloa, *Libro dell' Origine dei Turchi*. Venezia, 1558, p. 153. Le *Selimnamé* de Djelalzadé, f. 40.

[2] *Il disse* (Ismaïl au prince Mourad) : *Tolete questo Ambasciador in vostra man et fateli quel vi piace, e tune dito Soltano Morad lo pigliò, e li fece tagliar il naso ed oreghie e strascinar.* (*Relazione di cose Turche di Cipro*, dans Marini Sanuto, t. XIX.)

tagli…
dans Mar…

quarante stations la route qui leur restait encore à faire pour se rendre sous les murs de Tebriz, capitale de la Perse et résidence ordinaire du schah Ismaïl. Avant de partir, Hemdem-Pascha [1], beglerbeg de Karamanie, élevé dès sa première enfance avec Sélim dans le harem, osa, à l'instigation des autres vizirs, représenter au sultan les dangers qui le menaçaient dans cette expédition, en insistant surtout sur la nécessité de ne pas engager l'armée dans des steppes désertes; il paya de sa tête un avis trop sage pour être écouté d'un homme tel que Sélim, auquel rien ne devait résister. Seïnel-Pascha prit la place de Hemdem-Pascha dans le conseil, et l'on se remit en marche, pour ne plus s'arrêter jusqu'à Tscihouroumek. Là, Balibeg tua quelques traînards à l'ennemi, et fit deux prisonniers. Sélim, qui brûlait de répondre à l'insultant message de son rival, et qui ne l'avait point encore osé dans la crainte qu'Ismaïl n'usât de représailles sur la personne de son ambassadeur, saisit avec empressement l'occasion qui s'offrait à lui; il rendit la liberté aux deux prisonniers, et les renvoya au schah de Perse, avec une nouvelle missive, écrite en turc, dans laquelle il se bornait à faire appel à l'honneur du soldat : « Ismaïl Behadir! tu m'as porté l'audacieux défi de paraître sur tes frontières; voici que j'arrive; j'ai déjà marché depuis plusieurs semaines sans pouvoir te rencontrer, ni toi, ni ton armée! Je ne sais pas si tu es mort ou vivant : tu n'as donc pour toi que la ruse et l'intrigue? Si tu as peur, fais ve-

[1] Giovio l'appelle *Chendemo*.

nir un médecin qui puisse te guérir; c'est afin de ne pas trop t'épouvanter, que j'ai laissé quarante mille hommes, l'élite de mes troupes, près de Kaïssariyé; c'est de cette manière qu'on fait preuve de magnanimité envers ses ennemis. Mais si tu continues à te cacher, il ne te sera plus permis de te croire un homme; suis mes conseils, change ton casque contre un bonnet de femme, ta cotte de mailles contre un parasol, et renonce à ton ambition de gouverner [1]. » Sélim joignit à ce message des vêtemens de femme, par allusion à la lâcheté qu'il reprochait à Ismaïl [2]. Il expédia en même temps une lettre en langue persane [3] au khan de Samarkand, Obeïd, pour l'engager, en sa qualité de sunni, à se réunir à lui contre le schah de Perse, et une autre au sultan d'Egypte, pour l'informer de sa présence dans le pays ennemi [4]. De Tschouroumek [5], Sélim se dirigea sur Eskidepé, et de là sur Terdjan, célèbre par la défaite d'Ouzoun-Hasan [XXII]; là, il donna ordre au chef kurde Moustafa, qui fut plus tard appelé au vizirat, de se por-

1 Dans Feridoun, n° 253, *Codex* de Paris, n° 79, p. 292. Parmi les historiens ottomans, Ali, f. 193, et Loutfi, sont les seuls qui citent cette lettre. Elle se trouve aussi à la Bibliothèque royale de Berlin, parmi les manuscrits de Diez. La date du dernier djemazioul-akhir, que donne Feridoun, est inexacte; car à ce jour-là Sélim se trouvait déjà à l'entrée de la vallée de Tschaldiran.

2 Ali, p. 194.

3 Cette lettre longue de six pages est datée, dans la *Collection* de Feridoun, du 2 djemazioul-akhir (26 juillet), et dans le *Codex de la Bibliothèque de Paris*, n° 79, p. 310, du dernier du même mois.

4 *Ibid.*, p. 356.

5 Solakzadé, f. 85. Seadeddin, IV, f. 639. Ali.

ter avec un corps d'armée sur la gauche, et d'aller mettre le siége devant Baïbourd. Sélim continua sa marche, et arriva le jour suivant à Sogmen, où il reçut les ambassadeurs de Djanik, prince de Géorgie. Ces ambassadeurs amenaient à leur suite un convoi de vivres destinés à approvisionner l'armée du sultan, et les deux fils d'Alaeddewlet, qui, de la cour d'Ismail, s'étaient réfugiés à celle du prince Djanik. Sélim expédia au prince de Géorgie son second écuyer, avec des remerciemens et des vêtemens d'honneur. Lorsqu'il fut question de se remettre en marche vers Tebriz, les janissaires, fatigués de poursuivre l'ennemi sans jamais le rencontrer, se plaignirent hautement et demandèrent à revenir sur leurs pas. Sélim n'avait pas daigné s'apercevoir des murmures qu'une fois déjà, lors de la halte à Erzendjan, ils s'étaient permis, et qu'il avait cru devoir punir dans la personne de Hemdem. Mais à cette nouvelle tentative d'insubordination, il s'avança fièrement au milieu d'eux: « Est-ce ainsi que vous prétendez me servir? s'écria-t-il. L'obéissance consiste-t-elle en protestations? Que ceux d'entre vous qui veulent revoir leurs femmes et leurs enfans quittent les rangs et s'éloignent; moi, je ne suis pas venu jusqu'ici pour retourner sur mes pas; qu'à l'instant même les lâches se séparent de ceux qui veulent me suivre, et qui se sont armés du sabre et du carquois pour se vouer à mon service. Je ne reviendrai jamais sur ma résolution [1]. »

[1] Il termina sa harangue par le vers persan : *Men ne mi gerdem es in*

A ces mots, il donna le signal du départ, et pas un janissaire n'osa déserter son drapeau.

Pendant la marche, Mikhaloghli Mohammedbeg, commandant de l'avant-garde, fit avertir le sultan qu'Oustadjuoghli, gouverneur de Diarbekr, venait d'arriver à Khoï, et qu'Ismaïl s'approchait lui-même à la tête de son armée. Ces nouvelles furent confirmées par un message du schah de Perse, en réponse à la dernière lettre de Sélim [1]. Profitant de la faute que faisait Ismaïl, en abandonnant sa position, Sélim força les étapes. A Kazligoël-Yourti, non loin du château de Makou, Alibeg, fils de Schehzouwar, envoya à Sélim quelques prisonniers, qui l'informèrent de la présence d'Ismaïl à Khoï. Alibeg reçut, pour prix de ce service, un cheval dont les harnais étaient incrustés d'or, et les brides semées de pierres précieuses [2]. Sélim commençait à désespérer de jamais se trouver en face de l'ennemi, lorsqu'il reçut un défi d'Ismaïl par un de ses espions, le scheïkh Ahmed, qui avait eu le malheur de tomber entre les mains des Persans; ayant été conduit devant le schah, il avait joué son rôle avec tant d'habileté, qu'Ismaïl s'était persuadé qu'il était un émissaire envoyé secrètement par les Turcomans pour se réunir aux Persans. Dupe de la ruse

azm ki der dil darem. « Je ne me détourne pas du projet qui domine mon esprit. » Ali.

1 Seadeddin, IV, f. 642. On lit dans Giovio : *e mandò un Araldo a Selim e con esso lui alcuni uomini di guerra.* (*Fatti illustri di Selim.*) Sansovino, *Histoire universelle*, Venezia, 1654, p. 350.

2 Seadeddin, IV, f. 642. Eboulfazl, f. 57. Djelalzadé, f. 41.

de l'espion, il lui avait fait de riches présens et l'avait renvoyé sain et sauf au sultan, avec mission de lui annoncer qu'il l'attendait dans la plaine de Tschaldiran. Les aveux de quelques nouveaux prisonniers vinrent à l'appui de cette déclaration. Lors du passage de l'armée turque à Tanasafi, il y eut éclipse de soleil; les astrologues et les devins tirèrent de ce phénomène d'heureux présages en faveur des Ottomans. Dès la plus haute antiquité, les Perses avaient adoré le soleil, et cet astre figurait encore sur le grand sceau de l'empire. Cela fit penser aux Ottomans que la gloire de la Perse allait s'éclipser devant la brillante étoile de Sélim, et que l'hérésie allait disparaître devant la vraie foi [1]. Ce fut également à Tanasafi que Sélim apprit, du fils de Schehzouwar, la prise du fort de Bayezid.

Le surlendemain [XXIII] (2 redjeb — 23 août), le sultan atteignit la vallée de Tschaldiran; des hauteurs qui la dominent, on découvrait à l'orient les tentes d'Ismaïl [XXIV]. Un conseil de guerre fut convoqué pendant la nuit, pour décider s'il fallait commencer l'attaque dès le point du jour, ou donner aux troupes le temps de se refaire par vingt-quatre heures de repos; tous les vizirs opinèrent en faveur de ce dernier parti. Le defterdar Piri osa seul avoir un avis différent: il jugeait dangereux de différer le combat, parce qu'un assez grand nombre d'akindjis, professant en secret les dogmes de l'ennemi, pourraient, si on leur laissait le temps de la réflexion, passer de son côté, ou tout au moins ne l'attaquer qu'avec répugnance et mollesse.

[1] Mouradjea d'Ohsson, I, p. 379, in-8°.

« Voici donc, dit Sélim, voici un homme de bon conseil! c'est dommage qu'il ne soit pas vizir [1]. » Il donna aussitôt le signal de l'attaque, et l'armée se rangea en ordre de bataille sur les hauteurs, pour déboucher dans la plaine.

Ismaïl, en voyant la cavalerie ottomane descendre dans la vallée, ne put se persuader au premier moment que son rival fût assez téméraire pour engagèr le combat sur un terrain si désavantageux; plein de sécurité, il garda ses positions, et se mit à observer les mouvemens de l'ennemi avec une curiosité toujours croissante. Appelant alors à lui un cavalier ottoman que les siens avaient fait prisonnier, il le questionna sur les généraux et les différens corps de l'armée de Sélim, à mesure qu'il les voyait prendre position dans la plaine [2]: « Quels sont ces étendards rouges qui inondent les hauteurs, comme un fleuve de sang? — Ils appartiennent aux cavaliers de Nikobi, répondit le prisonnier, et marchent sous les ordres de leur chef héréditaire Mikhaloghli. — Et ces bannières vertes, qui maintenant descendent dans la vallée? — Ce sont les cavaliers de Boli et de Kastemouni, conduits par le descendant de leurs princes, le fils d'Isfendiar; ces deux corps forment avec les akindjis l'avant-garde des Ottomans. » Soudain, il s'éleva un nuage de pous-

[1] Djenabi, p. 415. Djelalzadé, p. 41. Le *Selimnamé* de Keschfi, f. 16-20.

[2] Le grand-vizir Loutfi (f. 90, 92) paraît avoir imité cet épisode de celui de Sohrab dans le *Schahnamé*. Comme il nous enseigne l'ordre de bataille suivi par l'armée ottomane, nous lui avons trouvé une valeur historique.

sière, à travers lequel on put apercevoir de grandes masses d'infanterie, s'avançant avec la rapidité d'un torrent; c'étaient les azabs, habillés de rouge. A trois reprises différentes, s'élevèrent de nouveaux tourbillons de poussière; et le hennissement des chevaux, dont on voyait étinceler les pommeaux d'or, annonça l'arrivée de la cavalerie. Ismaïl crut trois fois à la présence du sultan; mais le prisonnier nomma successivement les beglerbegs de Karamanie, d'Anatolie et de Roumilie, avec leurs cavaliers feudataires. Après eux, on vit déboucher des fantassins avec des drapeaux rayés de jaune et de rouge; des voiles blancs, fixés sur leurs têtes avec des épingles d'or, semblaient flotter sur leurs épaules; mais ces prétendus voiles n'étaient autres que les bonnets de feutre blanc des janissaires, et les épingles d'or n'étaient que les cuillères dorées figurées sur le devant de leurs coiffures et brillant aux premiers rayons du soleil. On entendit de nouveau un cliquetis d'armes et un piétinement de chevaux, et du sein du nuage de poussière qui s'était amassé autour d'elles sortirent des troupes qu'il semblait rendre plus brillantes encore; à droite flottaient des bannières rouges, à gauche des bannières vertes; au centre dominaient deux grands étendards, l'un rouge, et l'autre blanc. « Voici le padischah, le glorieux sultan! s'écria le cavalier turc; ces deux étendards sont les siens; à sa droite les sipahis, à sa gauche les silidhars; derrière lui, les cavaliers soldés et les étrangers; ce sont là ses gardes-du-corps. » A l'aspect d'une réunion de forces si imposantes, le schah de

Perse poussa un profond soupir; mais il ne perdit point courage, et se disposa à soutenir le choc.

Les Ottomans se rangèrent dans la plaine suivant l'ordre accoutumé : la cavalerie des beglerbegs d'Anatolie et de Karamanie, sous les ordres de Sinan et de Seïnel-Pascha, formait l'aile droite; les troupes d'Europe, commandées par Hasan-Pascha, beglerbeg de Roumilie, l'aile gauche [1]; les azabs d'Europe et d'Asie étaient distribués entre les deux ailes; le centre était occupé par les janissaires, derrière lesquels était le sultan entouré de ses gardes et assisté de ses trois vizirs, Doukaghin, chef du diwan, Hersek-Ahmed et Moustafa [2]. Les chariots et les chameaux formaient un rempart devant les janissaires; l'artillerie était placée aux deux extrémités des deux ailes; cachés par les phalanges des azabs, les canons étaient liés les uns aux autres à l'aide de chaînes en fer, et présentaient une barrière infranchissable. Sélim avait enjoint aux troupes d'artillerie de n'ouvrir le feu que lorsque les azabs, s'écoulant à droite et à gauche, auraient entièrement démasqué les pièces. L'armée ottomane s'élevait encore à plus de cent vingt mille hommes [3], parmi lesquels

[1] Seadeddin, IV, f. 244. Solakzadé, 86. Ali, Loutfi, Djenabi, Hezarfenn, le *Nokhbetet-tewarikh* et le *Raouzatoul-ebrar*. Parmi les historiens d'Europe, Tubero dit avec justesse : *In dextro cornu Asiatici consiterant, lævum Europæi tenuere*, p. 301. Giovio. Penia intervertit cet ordre.

[2] Djenabi, 415. Penia, Giovio.

[3] *Il Signor va contro il Sofi con esercito bellicosissimo di 120,000, ma tutti vano come alla morte mal volontieri contra il Sofi, per esser parte della sua faction.* Rapport vénitien du 14 mars 1514, dans Marini Sanuto, t. XIX.

quatre-vingt mille cavaliers; mais les chevaux avaient souffert du manque de fourrage, et leurs jambes pliaient sous la fatigue. Les janissaires et les azabs, transplantés sous un ciel ardent, n'avaient eu pour toute nourriture, pendant la route, que de la farine corrompue et des fruits sûrs [1]; tant de privations avaient épuisé les soldats et relâché la discipline. Mais, à la vue de l'ennemi, les Ottomans oublièrent leurs ressentimens et leurs fatigues; ils couvaient des yeux l'or et les pierreries qui parsemaient les tuniques des Persans, et se croyaient déjà maîtres des vivres dont leur camp était abondamment pourvu. La confiance circula dans les rangs de l'armée, qui attendit impatiemment le signal de l'attaque.

Ismaïl avait une cavalerie presque aussi nombreuse que son adversaire; de plus, ses hommes étaient sains et dispos, ses chevaux frais et bien entretenus. On remarquait un corps de dix mille cavaliers, tous vétérans aguerris: leurs casques étaient d'acier poli, et ornés d'aigrettes rouges; leurs armes étaient des masses en fer, des arcs, et des lances en bois de frêne, dont ils se servaient en les tenant par le milieu [2]; leurs chevaux agiles et nerveux étaient couverts de caparaçons tissus de mailles d'acier. La bonne tenue de ses troupes, leur dévouement éprouvé [3], tout concou-

[1] Giovio, dans Sansovino, *Storia univer.*, f. 349.

[2] *Lancie di frassino ch'essi secondo il costume spagnuolo frigliavano a mezz' hasta.* Giovio, f. 350.

[3] Giovio, Seadeddin, Solakzadé. Ali, f. 193, s'étend sur l'enthousiasme des Persans, sur leur dévouement pour Ismaïl et sur la politique de ce souverain.

rait pour inspirer à Ismaïl la plus grande confiance dans l'issue de la bataille ; il comptait parmi ses généraux des guerriers blanchis sous le harnais, tels qu'Oustadjluoghli, gouverneur du Diarbekr, les gouverneurs de Bagdad et de Mesched, ceux du Khorassan et du Moghan, et le premier dignitaire de la loi, Mir-Abdoulbaki, fils de Nimetoullah. Mais l'armée persane manquait d'infanterie, et n'avait pas un canon à opposer à l'artillerie formidable des Ottomans. Il fallait pour y suppléer une habile combinaison. Instruit par ses espions ou par des transfuges du plan de Sélim, et des dispositions qu'il avait prises pour le jeu de ses batteries, il divisa son armée en deux corps, se mit à la tête du premier, et donna le commandement du second à Oustadjluoghli. Ismaïl avait fondé toute la fortune de cette journée sur un double mouvement qu'il devait exécuter sur deux points opposés avec Oustadjluoghli : marchant à la fois, lui contre l'aile gauche de l'ennemi, et Oustadjluoghli contre l'aile droite, on était convenu qu'on suivrait tous les mouvemens des azabs, qu'on tâcherait de les prendre en flanc lorsque ceux-ci ouvriraient leurs rangs, de manière à tomber ainsi par derrière sur le corps des janissaires. La cavalerie des Persans chargea la première celle des Ottomans qui reçut le choc avec fermeté, et la mêlée s'engagea aux cris de *Schah* et *Allah*. L'attaque dirigée par Ismaïl eut un plein succès ; les azabs pris en flanc lâchèrent pied, Hasan périt dès le premier choc, et toute l'aile gauche de Sélim fut refoulée jusqu'à l'arrière-garde. Mais, à l'aile droite, le beglerbeg Sinan-

Pascha sut déjouer les efforts d'Oustadjluoghli. Au lieu d'ouvrir leurs rangs, ses troupes se replièrent en ordre vers les batteries, et franchirent les chaînes [1] ; ce mouvement s'exécuta avec une telle rapidité, que les Persans se trouvèrent tout-à-coup sous la bouche des canons ; à peine démasquée, l'artillerie vomit la mort dans leurs masses profondes, et le sol fut en un instant jonché de cadavres. La mort d'Oustadjluoghli, qui périt un des premiers, compléta la déroute des Persans. Victorieux sur ce point, Sélim avait à réparer la défaite de son aile gauche, composée des meilleures troupes de son armée ; begs et soldats, tout avait fui devant l'attaque impétueuse d'Ismaïl. Sur un signal du sultan, les janissaires rompirent les barricades de chariots derrière lesquelles ils s'étaient retranchés, et commencèrent la fusillade. Ecrasées par sept décharges successives [xxv], les troupes du schah de Perse commençaient déjà à faiblir, lorsqu'il tomba lui-même de cheval, blessé au bras et au pied ; un cavalier ottoman courut sur lui, la lance en arrêt, et c'en était fait de la vie d'Ismaïl, si l'un de ses officiers ne se fût sacrifié. Le mirza Sultan-Ali, confident d'Ismaïl et vêtu entièrement comme lui, se précipita vers le soldat ennemi en criant : « Je suis le schah. » Pendant qu'on s'assurait de la personne de Mirza-Ali, un palefrenier nommé Khizr [2] céda, au risque de sa vie, son cheval à Ismaïl, qui, voyant la bataille irrévocable-

[1] Djenabi, p. 415.

[2] Ismaïl, reconnaissant de ce sacrifice, éleva plus tard un monument funèbre à la mémoire de Khizr.

ment perdue, s'enfuit à toute bride; ceux des siens qui combattaient encore suivirent son exemple, et le champ de bataille resta au pouvoir des Ottomans. Il y eut une perte immense de part et d'autre; quatorze khans [xxvi] de l'armée d'Ismaïl, quatorze sandjak-begs de celle de Sélim, restèrent sur la place. Le schah de Perse courut toute la nuit [1], et arriva le lendemain, à l'aube du jour, devant les murs de Tebriz; les habitans de la ville s'avancèrent à sa rencontre, plutôt par curiosité, que par un sentiment d'intérêt. S'il faut s'en rapporter au témoignage des historiens ottomans [2], Ismaïl, ne se croyant pas en sûreté dans sa capitale, aurait continué sa route vers Derghezin.

Cependant les Turcs avaient pris possession du camp de l'ennemi, de ses trésors et de ses femmes, parmi lesquelles se trouvait l'épouse favorite du schah. Les kouridjis, ou gardes-du-corps du roi, furent amenés devant Sélim, et massacrés par son ordre [3]; tous les prisonniers subirent le même sort; les femmes et les enfans échappèrent seuls à cette boucherie. Au nombre des victimes, l'histoire cite le khan Roustem, qui se présenta pour faire sa soumission, et que Sélim fit

[1] Les historiens persans ont voulu compenser la honte de cette défaite par le récit des hauts faits d'armes d'Ismaïl qui tiennent un peu du prodige, s'il fallait y ajouter foi. Ainsi, il aurait d'un coup de cimeterre coupé en deux jusqu'à la selle le corps d'un cavalier turc; et, suivant une autre tradition, il aurait encore brisé avec son sabre la lourde chaîne qui liait entre eux les canons de l'ennemi. Voyez Malcolm et Morier.

[2] Seadeddin, Solakzadé, Ali, Eboulfazl. Le *Sélimnamé* de Schoukri (en prose).

[3] Les mêmes.

égorger avec ses deux fils et cent cinquante hommes de sa suite; un autre chef kurde, Khalet, qui crut sauver sa vie par la trahison, fut passé au fil de l'épée avec tous les siens. Dans la matinée du jour suivant, Sélim reçut les félicitations solennelles de ses vizirs et de ses troupes; le reste de la journée fut donné au repos. Le lendemain, le sultan leva son camp et partit pour Tebriz. Le vizir Doukaghin-Ahmed, le defterdar Piri [1], et l'historien Idris [2], autrefois secrétaire-d'Etat d'Yakoub, prince de la dynastie du Mouton-Blanc, prirent les devants, et vinrent, au nom du sultan, demander les clefs de la ville, et tout préparer pour son entrée triomphale [3]. Sélim fit un long circuit et n'arriva à Tebriz qu'après treize jours de marche [XXVII]; les habitans qui s'étaient portés en foule à sa rencontre, jusqu'à Sourkhab, formèrent avec son armée une haie sur son passage. A son entrée dans la ville, Sélim rencontra un grand nombre de derwischs. A leur tête, il distingua un homme pour lequel tout le monde avait une déférence marquée; c'était un descendant de Timour, le prince Bediouz-Zeman, c'est-à-dire *le rare de son époque*, qui vivait à la cour d'Ismaïl sous la surveillance d'un derwisch, depuis que son père Houseïn avait été chassé du Khorassan [4]. Sélim

[1] Le *Selimnamé* de Djelalzadé, XV, exemplaire de Dresde, f. 43.

[2] Ali, Eboulfazl. Schoukri, dans son *Selimnamé*.

[3] Seadeddin, Solakzadé, Ali, Eboulfazl, Schoukri.

[4] Cantemir est dans l'erreur, lorsqu'il prétend qu'Houseïn-Baïkara lui-même avait été fait prisonnier : « Le Mæcenas des musiciens, Huseïn, fils de Bicasar. » *Selim*, note *o*.

lui fit donner des vêtemens de prince, et l'invita à prendre place sur un trône qu'il avait fait élever à côté du sien, donnant ainsi un témoignage éclatant de son respect pour le sang de Timour [1]. Un revenu de mille aspres par jour fut assigné à Bediouz-Zeman, qui, lorsque l'armée ottomane se retira, suivit le sultan à Constantinople, où il mourut de la peste. Sélim manda encore près de lui le mouezzin Mohammed-Hafiz d'Isfahan, renommé pour sa belle voix, et l'emmena en Europe avec son fils Hasandjah, père de l'historien Seadeddin [2]. Pendant une semaine que Sélim resta à Tebriz, il s'occupa exclusivement de tirer tout le fruit possible de sa conquête, et fit partir pour ses Etats les joyaux du schah [3], ses riches étoffes, ses armes incrustées d'or et de pierreries, ses éléphans, ainsi que les trésors dont Ismaïl avait dépouillé les derniers souverains de l'Azerbeïdjan, Yakoub et Abousaïd.

Le lendemain de son arrivée (16 redjeb 920 — 6 septembre 1514), Sélim se rendit à la grande mosquée du sultan Yakoub, pour assister à la prière publique du vendredi, qui fut faite en son nom; s'étant aperçu que plusieurs parties de ce bel édifice commençaient à se détériorer, il en ordonna la restauration. Il visita ensuite le magnifique jardin appelé

[1] Seadeddin, Solakzadé, Ali, Eboulfazl. Le *Selimnamé de* Schoukri.

[2] Le *Selimnamé* de Seadeddin.

[3] Seadeddin, f. 33, et Ali parlent d'une paire de boucles d'oreilles garnies de rubis, qui appartenait à Tadjlu-Sultane, épouse d'Ismaïl, tombée entre les mains des Turcs, et que le schah aurait brisée dans un accès d'ivresse : les pierres n'étaient que des morceaux détachés d'un rubis d'une grosseur extraordinaire. Seadeddin, f. 640.



Heschtbihischt (les huit paradis) et le marché d'Yakoub[1]. Les jours suivans, le khodja Isfahani fut admis à présenter au sultan deux poëmes, écrits l'un en langue persane, l'autre en dialecte tschagataïen, et qui célébraient pompeusement le triomphe des armes ottomanes[2]. Il expédia lui-même des messages à son fils Souleïman, au gouverneur d'Andrinople[3], au khan de Crimée[4], au sultan d'Egypte[5], et au doge de Venise[6]; la victoire des Ottomans fut notifiée à ce dernier par un simple sipahi.

Sélim ne resta que huit jours dans la capitale de la Perse, dont il envoya les meilleurs artisans, au nombre de mille, à Constantinople[7]; la prudence lui faisait un devoir de quitter une ville déjà épuisée de toutes ses ressources, et exclusivement peuplée de ses ennemis jurés, les schiis. D'ailleurs le voisinage du schah ne laissa pas que de lui donner quelque inquiétude. Il partit (le 25 redjeb — 15 septembre) et prit le chemin de Karabagh; il comptait établir ses quartiers d'hiver dans les plaines fertiles de ce district de l'Azerbeïdjan,

1 Schoukri, f. 34.

2 Eboulfazl, f. 37.

3 *Collection* de Feridoun, no 254. Le *Codex* de Paris, 79, p. 294, renferme aussi la réponse, nº 255.

4 *Collection* de Feridoun, no 256. Cette pièce ne se trouve pas dans le *Codex* de Paris.

5 Cette longue lettre écrite en arabe manque dans la *Collection* de Feridoun, mais elle se trouve dans le *Selimnamé* de Schoukri, f. 36-42.

6 La *Chronique* de Sansovino reproduit en entier cette lettre traduite du grec, mais avec la date du 29 août, tandis que Sélim n'est entré à Tebriz que le 5 septembre.

7 Talibeg, f. 159.

et reprendre au printemps le cours de ses conquêtes. Mais, arrivé sur les rives de l'Arras, ses projets furent déconcertés par la révolte des troupes, qui, prévoyant de nouvelles et de plus longues privations que celles qu'elles venaient d'éprouver, refusèrent de combattre désormais dans ces contrées éloignées. Cette fois, la volonté et la fureur de Sélim furent impuissantes : les janissaires demandèrent à grands cris le retour en Europe, se pressant autour du sultan, et lui montrant sur des piques leurs vêtemens en lambeaux; plusieurs d'entre eux même allèrent jusqu'à percer sa tente avec leurs javelots ou à coups de fusil [1]. Cédant à la nécessité, Sélim donna l'ordre de la retraite [XXVIII]. Mais tourmenté du besoin d'assouvir la rage qu'avaient fait naître en lui ces concessions forcées, il attribua ou feignit d'attribuer à ses vizirs la sédition devant laquelle il avait dû plier. Moustafa fut le premier sur qui tomba sa colère. Avant d'arriver à Nalkdjiwan, on vit Sélim se pencher vers un de ses muets et lui dire quelques mots à voix basse; celui-ci se trouva presque aussitôt à côté de Moustafa, et coupa, sans être aperçu, la sangle qui retenait la selle de son cheval; le vizir tomba au milieu des huées des soldats. Sélim, prétextant le peu de respect qu'avait l'armée pour son vizir, le destitua, en arrivant sous les murs d'Eriwan [2] (2 schâban — 22 septembre).

[1] Le père de Seadeddin rapporte ce fait dans le *Selimnamé*, publié par son fils, comme le tenant de la bouche de Sélim même. Voyez aussi le *Djihannuma*, p. 689.

[2] Le *Selimnamé* de Schoukri, f. 35.

Le defterdar Piri, dont le conseil, de profiter de l'ardeur du soldat pour livrer bataille à Ismaïl, avait naguère si favorablement agi sur l'esprit de Sélim, prit la place de Moustafa, et se porta immédiatement sur Baïbourd, pour renouveler les approvisionnemens de l'armée [1]. Arrivé dans les environs de Kars, le sultan fit tourner ses tentes vers la frontière de Géorgie, pour faire pressentir, par cette démonstration, à Djanik la punition qui l'attendait, s'il ne se présentait point au camp, malgré la promesse qu'il en avait faite. Sélim se mit en marche pour la Géorgie; mais, dès le quatrième jour, on vit arriver une députation de Djanik, que suivait un immense convoi de vivres: circonstance d'autant plus heureuse, que les troupes commençaient à souffrir de la famine, et que le kilo de farine valait déjà mille quatre cents aspres [2]. Ce fut à Erzeroum que Sélim reçut les clefs de Baïbourd; averti quelque temps auparavant, par son écuyer Biiklü-Mohammed, de la résistance qu'opposait la garnison, et des difficultés que présentait la prise de cette ville, il avait écrit aux begs qui en formaient le siége: « Si la forteresse n'est pas réduite avant que je sois venu, vos têtes tomberont! » Effrayés du ton de cette dépêche, les officiers du sultan avaient redoublé d'efforts, et emporté la place d'assaut. Sélim licencia la cavalerie feudataire, aux environs d'Outschkilisé, ou Etschmiazin; ce parti était sage, car il devenait difficile d'alimenter une armée si nombreuse, et d'ailleurs la neige qui cou-

[1] *Selimnamé* de Schoukri, f. 35. — [2] *Ibid.*



vrait le pays, bien qu'on ne fût encore qu'au 3 ramazan (23 octobre), rendait impossible toute opération militaire. Cependant la reddition des forts de Destberd et de Keïfi avait suivi de près l'occupation de Baïbourd [1]. Les services de Biiklü méritaient une récompense : Sélim ne la lui fit pas attendre, et lui conféra le gouvernement du district d'Erzendjan, en y ajoutant les villes de Karahissar, Djanik et Trabezoun [2].

Le 9 ramazan (28 octobre), une troupe de paysans vint se plaindre à Sélim de la brutalité et des exactions de ses soldats, et implorer sa miséricorde ; fidèle au système qu'il avait adopté, de punir sur les chefs, innocens ou coupables, les fautes de leurs subordonnés, il fit couper les cordes des tentes de Doukaghin-Ahmed et de Hersek-Ahmed ; ce fut là le signe de leur révocation [3]. Les fonctions de grand-vizir échurent aux mains du brave eunuque Sinan-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, qui commandait l'aile gauche des Ottomans à la bataille de Tschaldiran, et à la prudence duquel Sélim avait dû la victoire ; le nouveau grand-vizir partit avec sa cavalerie pour Angora, et y établit ses quartiers d'hiver ; Sélim, de son côté, continua sa route vers Amassia, et y arriva vers la mi-novembre [4].

1 Djelalzadé, § XV.

2 Seadeddin, Solakzadé, Ali, Eboulfazl.

3 Le baile Giustiniani, généralement mal renseigné, dit à tort dans un de ses rapports : « *Poi fa Bassa Sinan un suo schiavo qual era Imbrahor e avea 7 aspri addì, e il beglerbeg di Natolia-Nuova*, 1 mars 1515.

4 Seadeddin, Solakzadé, Ali, Eboulfazl, Schoukri.

Le jour même de son entrée dans cette ville, il conféra à Ali-Schehzouwaroghli, parent et ennemi personnel de Souleïman, prince de Soulkadr, le gouvernement de Kaïssariyé, avec ordre d'agrandir son territoire par la conquête des pays soumis à la domination de Souleïman [1]. On se souvient que ce prince avait refusé de fournir au sultan un corps de cavalerie auxiliaire, et qu'il avait même inquiété la marche de ses troupes. Sélim n'avait point oublié ces griefs, et la prudence seule l'avait jusque-là forcé d'ajourner ses projets de vengeance. Quelques jours après son investiture, et malgré la rigueur de la saison, Schehzouwar s'empara du fort de Bozouk à l'improviste, et envoya au sultan la tête de Souleïman [2].

L'esprit de sédition qui s'était à plusieurs reprises manifesté parmi les janissaires, depuis l'ouverture de la campagne, amena de nouveaux désordres dans les quartiers d'hiver. Les factieux pillèrent la maison du vizir Piri, et celle du professeur de Sélim, Halimi. Cette fois encore, le sultan punit, dans la personne d'un haut dignitaire, l'insubordination des soldats. Doukaghin-Ahmed, qu'il avait destitué de ses fonctions de vizir, fut livré au bourreau [3]. Vers la même époque, Balibeg et Hadjibeg envoyèrent au sultan les têtes d'un certain nombre de Croates et de Hongrois, qu'ils avaient faits prisonniers dans leurs expéditions

1 Seadeddin, IV, f. 659. Solakzadé, f. 87. Eboulfazl, Ali, et le *Selimnamé* de Schoukri. — 2 *Ibid.*

3 Le *Selimnamé* de Schoukri.

infructueuses contre les forts de Sarno, ou Havala [1], et de Zwornik [2].

Dans le courant de l'hiver, Sélim reçut à Amaseia des ambassadeurs du schah de Perse, qui lui apportaient de magnifiques présens. Ils étaient chargés de lui demander la liberté de la sultane, qui était tombée en son pouvoir après la bataille de Tschaldiran [3]; ces ambassadeurs, au nombre de quatre, étaient le seïd Abdoulwahab, le kadi (juge) Ishak, appelé aussi kadi-pascha, légiste renommé, le molla Schoukroullah Moghani, et Hamza Khalfa, disciple et l'un des successeurs du scheïkh Haïder [4]; tous choisis parmi les plus hauts dignitaires de la cour persane. Mais loin d'écouter leur prière, Sélim les fit arrêter au mépris du droit des gens, et les fit conduire, les deux premiers, à Constantinople, les deux autres à Demitoka, où ils furent jetés dans un cachot [5]: en même temps il maria la sultane à

1 Istuanfi, *Histoire*, l. VI. Ce château est situé à égale distance de Belgrade et de Semendra.

2 Le *Selimnamé* de Schoukri, f. 34. Les historiens hongrois gardent le silence sur cette expédition en Bosnie; mais on lit dans la *Chronique* de Marini Sanuto (t. XIX): *Nel mese di novembre venne il Bassa di Bosna con 4000 uomini, sopra il paese di Hongeria, etiam in questa contada di Zara venendo da Opuch (terra di Bosna) sotto un castello notato Carin, sotto posto all Hongeria, il nome del conte Zuan Cranoviez, poi a un altro castello il nome del conte Zorsi Corlatovich.* (*Lettera data in Laurana da Sagredo Castellan di Laurana.*)

3 La lettre du schah Ismaïl se trouve dans la *Collection* de Feridoun, no 258, et dans le manuscrit de Paris, no 79, p. 297. Voyez aussi Djelalzadé, f. 45, Bibliothèque de Dresde.

4 Seadeddin, IV, f. 659. Solakzadé, 88. Ali, 188. Eboulfazl, f. 68. Schoukri, f. 42.

5 Les mêmes. Le *Nokhbetet-tewarikh*, le *Raousatoul-ebrar*.



son secrétaire-d'état, Tadjizadé Djafertschelebi [xxix]. Rien ne peut excuser cette double violence exercée contre les ambassadeurs et la femme du schah de Perse; violence contraire à toutes les lois de l'islamisme. En effet, le droit musulman consacre solennellement ces deux principes : *Aucun malheur ne doit atteindre les ambassadeurs* [1]; *l'ambassadeur ne fait que remplir la mission qu'il a reçue* [2]; il ne permet pas davantage au vainqueur de s'approprier l'épouse légitime de son ennemi, s'il suit la religion de Mohammed. Ces deux actes sont flétris par les historiens ottomans eux-mêmes, qui cependant ont trouvé des excuses et jusqu'à des louanges pour le massacre des prisonniers persans et l'extermination des hérétiques [3].

1 En turc : *elschiyé-zewal yokdur.*

2 En arabe : *we ma aler-resoul illel-belaghoun.*

3 Les historiens ottomans ne disent rien sur le meurtre des ambassadeurs, qui cependant aurait eu lieu, s'il faut en croire un rapport du baile Giustiniani adressé à la Seigneurie le 1 mars 1515 : *E ha fatto strangolar un Ambasciadore del Sofi, era in Adrianopoli* (*Demitoka*), *e un alle Dardanelle.* (*Chronique* de Marini Sanuto.)



LIVRE XXIII.

Prise du château de Koumakh. — Le prince de Soulkadr et tous les siens sont mis à mort. — Réorganisation de l'état-major des janissaires. — Les Turcs construisent de nouveaux bâtimens de guerre. — Histoire des villes de Diarbekr, de Mardin, de Hossnkeïf, de Nizibin, de Mossoul, d'Orfa et de Rakka. — Bataille de Kodjhissar et conquête du Kurdistan. — Description de cette province.

A une journée de marche d'Erzendjan et sur un rocher inaccessible que baignent les eaux de l'Euphrate, s'élève le château-fort de Koumakh; conquis sous le règne de Bayezid-Yildirim par le beglerbeg Timourtasch, il cessa au temps de Timour de faire partie de l'empire ottoman. Koumakh [1] est célèbre non seulement par sa position, mais par les productions de son sol et l'industrie de ses habitans; l'excellence de sa toile est passée en proverbe, comme la beauté des filles de Baïbourd, et la finesse des laines d'Erzendjan [I]. Le pays au milieu duquel cette forteresse est située se trouve désigné dans Ammien Marcellin sous le nom de Gumathene [2]; un phénomène

[1] En turc : *Koumakhün-Besi*, *Erzendjanün-Kouzi*, *Baïbourdoun-Kizi*.

[2] *Gumathenem contingit regionem uberem et cultu juxta fœcundam.* Am. Marcell., XVIII, 9. Djelalzadé, § XVI.



assez bizarre, que les Égyptiens regardaient autrefois comme un miracle, le signale à la curiosité des voyageurs. Tous les ans, pendant les pluies du printemps, des nuées de cailles et d'autres oiseaux de passage fondent sur la campagne; les habitans les prennent par milliers, les conservent dans du vinaigre, et en font une branche très-lucrative de commerce [1]. Non loin de Koumakh, s'élève dans le district d'Ourla une chaîne de montagnes renfermant des mines d'or, d'argent et de cuivre; et sur la rive opposée de l'Euphrate, mais plus au midi, est assise la ville de Maaden, dont le nom est célèbre par ses mines dans l'histoire de l'empire ottoman [II].

Sélim était sollicité à la conquête de Koumakh, non seulement par son désir de reprendre une place qui jadis avait fait partie de ses Etats, mais encore par la nécessité de consolider la sûreté d'Erzendjan et de Baïbourd sans cesse inquiétées par la garnison de ce fort. Ces raisons le déterminèrent à envoyer de ses quartiers d'hiver d'Amassia, l'ordre à Biiklü-Mohammed, gouverneur d'Erzendjan, d'investir Koumakh; il partit lui-même au printemps [2] (5 rebioul-ewwel 921 — 19 avril 1515), et marcha à sa future conquête par Karlugoël (lac neigeux), Karadjatschaïr (prairie noirâtre), Ortokabat, Siwas, Merzifoun et Almalü. Dans

[1] *Djihannuma*, f. 423. Seadeddin, IV, f. 662, dit de ces oiseaux de passage : *Schekildé sol wayé ehlâé hulwayé benser* : « Ils ressemblent aux cailles et leur chair a le goût du miel. »

[2] Seadeddin, IV, f. 661. Solakzadé, f. 88. Ali, IVe récit, f. 198. Eboulfazl, dans ses ouvrages, en prose et en vers, f. 70-74.



une halte à Karadjatschaïr, Sélim reçut les ambassadeurs du sultan d'Égypte, qui venaient réclamer contre la constitution en fief, en faveur de Schehzouwar, du sandjak de Kaïssariyé et de Bozouk, sous prétexte que le père de ce dernier avait été pendu aux portes du Caire comme ennemi de leur maître, et que les deux districts appartenaient au prince de Soulkadr, vassal du sultan d'Égypte et exerçant cependant les deux droits souverains. Sélim congédia les ambassadeurs avec ces paroles : « Si le sultan est un homme, il faut qu'il se prépare à conserver pour lui seul l'exercice des droits souverains de la prière publique et de la monnaie [1] ; » faisant ainsi allusion à la guerre qu'il méditait alors contre le sultan mamlouk.

Un mois après son départ d'Amassia, le 5 rebioulakhir (19 mai), Sélim parut devant Koumakh, l'emporta d'assaut et y mit une garnison ottomane sous les ordres d'Ahmedbeg, fils de Karatschin [III]. Dès lors il fut tout à ses projets de vengeance contre le prince de Soulkadr. De Siwas, où il était retourné huit jours après la conquête de Koumakh, il envoya contre Alaeddewlet un corps de dix mille janissaires sous la conduite d'Alibeg, fils de Schehzouwar, et du grand-vizir Sinan-Pascha ; il ne tarda pas à se mettre en marche lui-même, et vint camper sur les bords de l'Indjessou, tandis que Sinan-Pascha arrivait sous les murs d'Elbistan. Alaeddewlet se trouvait alors à Ordeklü ; son premier soin avait été de transporter au

[1] Seadeddin, Solakzadé, Eboulfazl, Ali.

sommet du Tournataghi (montagne des grues) ses trésors et son harem, et d'occuper avec ses Turcomans les défilés qui aboutissaient au cœur de ses États [1]. Le 29 rebioul-akhir — 12 juin 1515, Sinan-Pascha traversa la plaine de Goeksou et offrit la bataille au vieux prince de Soulkadr, retranché au pied du Tournataghi. Alaeddewlet tomba un des premiers dans la mêlée; sa mort fut le signal de la déroute des Turcomans, qui s'enfuirent dans les montagnes, laissant entre les mains de l'ennemi les quatre fils et le frère du prince de Soulkadr. Les premiers eurent la tête tranchée, et Abdourrizak, leur oncle, fut contraint de présenter lui-même à Sélim les restes mutilés de ses neveux. Sélim envoya la tête d'Alaeddewlet au sultan d'Égypte avec une lettre de victoire, comme s'il avait voulu lui faire pressentir le sort qu'il lui réservait. Le fils de Schehzouwar prit possession des pays conquis, avec le titre de vizir à trois queues; et Sélim, pour témoigner à l'armée son contentement, fit distribuer à chaque cavalier un présent de mille aspres. De retour à Kaïssariyé, il licencia les troupes d'Anatolie et de Karamanie, écrivit au doge de Venise pour l'informer de ses succès [2], et reprit le chemin de Constantinople.

1 Seadeddin, IV, f. 663. Sclakzadé, f. 88. Ali, IVe récit. Dans le rapport du consul vénitien à Chypre, cette montagne est appelée Stella, et le château bâti sur sa cime Tamas. Marini Sanuto. Djelalzadé, § XVI. Keschfi, f. 36.

2 Cette lettre, datée du 15 juin, se trouve dans la *Chronique* de Marini Sanuto : *Hanno rotto e preso il detto Aledoulo con quatro suoi figliuoli a taiorno la testa a tutti, e simultanemente tutto suo esercito taiorno a pezzi e lo anihilarono.* (*Translata da Greco.*)



A peine arrivé, Sélim s'occupa de punir la révolte des janissaires ; à cet effet, il convoqua les plus anciens d'entre eux, et leur ordonna de déclarer à l'instigation de qui ils avaient pillé à Amassia les maisons de Piri-Pascha et du khodja Halimi. Les janissaires, trop heureux de pouvoir déverser la responsabilité de pareils actes sur autrui, dénoncèrent le pascha Iskender, leur propre chef, le seghanbaschi Balyemez-Osman, et le kadiasker Djâfer-Tschelebi. Sélim fit décapiter sur-le-champ le pascha et l'aga, dont les cadavres furent jetés aux chiens et aux oiseaux de proie. Quant à Djâfer-Tschelebi, sa dignité de kadiasker, alors supérieure à celle de moufti, imposait à Sélim l'obligation d'un meurtre juridique. Il le fit donc appeler, et lui demanda quel châtiment méritait celui qui poussait à l'insubordination et à la révolte les soldats de l'islamisme. Djâfer ayant répondu que, si le fait était prouvé, le coupable devait être condamné à mort, Sélim lui dit qu'il venait de prononcer lui-même son arrêt [1]. Le savant juge d'armée donna alors un libre cours à son indignation; il exhorta le sultan à écouter enfin la voix de la justice, et à ne point charger sa conscience du meurtre d'un innocent, afin de ne pas mourir bourrelé de remords comme Haroun-al-Raschid qui avait fait périr Djâfer-le-Barmékide [IV]. Mais ce fut envain; la voix du grand rhéteur, du grand poëte, de celui dont la plume avait si long-temps annoncé les victoires de Bayezid II et de Sélim, devint

[1] Seadeddin, IV, f. 666. Solakzadé, f. 68. Ali, v[e] récit, f. 198.

muette [1]. La prédiction qu'il avait faite en mourant se réalisa peu de temps après, et Sélim regretta sincèrement sa sentence : un violent incendie [2] éclata à Constantinople (25 août 1515); le sultan accourut aussitôt sur les lieux, et tout en donnant des ordres pour faire éteindre le feu, il dit au grand-vizir qui l'accompagnait : « C'est le souffle brûlant de Djâfer, et je crains qu'il n'embrase à la fin le seraï, le trône, et ne me consume moi-même [3]. » Il reprocha amèrement à ses familiers de n'avoir pas soustrait le malheureux kadiasker au supplice, en le tenant caché au fond d'une prison.

Après cette triple exécution, que Sélim avait jugée nécessaire pour arrêter, par la mort de ceux qu'il supposait ou feignait de croire les moteurs des dernières séditions des janissaires, le renouvellement de pareilles révoltes, il s'occupa de remédier aux vices que présentait l'organisation de ce corps. Jusque-là le commandement supérieur des janissaires avait appartenu de droit au seghbanbaschi, qui n'arrivait à cette place qu'après avoir parcouru l'échelle des grades inférieurs; ainsi, l'officier qui se trouvait par son rang immédiatement au-dessous du seghbanbaschi, prenait

1 C'est lui qui avait écrit les lettres de triomphe après la conquête de Lepanto, de Modon et de Coron; les trois lettres adressées par Sélim à Schah-Ismaïl; enfin celles qu'il envoya à Souleïman, au doge de Venise et au sultan d'Égypte après la bataille de Tschaldiran.

2 Le baile Giustiniani (*Chronique* de Marini Sanuto) instruisit la Seigneurie de cet événement par une lettre écrite en chiffres, tant on craignait alors de communiquer ouvertement.

3 Kinalizadé.

le commandement, lorsque celui-ci venait à mourir, ou était destitué. A proprement parler, le seghbanbaschi n'était que le général des trente-trois sections de seghbans qui furent, ainsi que les yayas, incorporés dans les janissaires, lors de la formation de cette milice. Le corps des janissaires se composait donc de trois sortes de troupes différentes, savoir : soixante-deux escadrons (boulouk) de nouvelles troupes (yenitscheri), trente-trois chambrées (oda) de gardes-meutes (seghban), et cent compagnies (djemaat) de fantassins (yaya). Sélim remplaça le seghbanbaschi par un aga qu'il choisit dans le petit nombre de ceux sur la fidélité desquels il pouvait compter, et sans s'inquiéter des lois ordinaires de l'avancement; ce fut le porte-drapeau Yakoub. A cet aga fut subordonné un commandant en second, ayant le titre de koul-kiaya (procureur des esclaves); quatre lieutenans-généraux, dont les titres étaient empruntés aux diverses fonctions de la vénerie, prirent place après eux : le seghbanbaschi (premier garde-meutes), le sagardjibaschi (chef des gardes des fureteurs), le samssoundji-baschi (chef des gardes des dogues), le tournadji-baschi (chef des gardes des grues), enfin, et dans un grade au-dessous, le basch-tschaousch (chef des messagers d'État). Ces officiers, au nombre de sept, formèrent l'état-major des janissaires [1].

A l'exemple des quatre lieutenans-généraux, dont les titres correspondaient aux fonctions qu'ils avaient exer-

[1] *Staatsverfassung und staatsverwaltung des osmanichen Reiches*, II, p. 203. (*Constitution et administration de l'Empire ottoman.*)



cées dans le corps de la vénerie du sultan, les quatre principaux officiers de chaque régiment empruntèrent leurs titres aux diverses fonctions de la cuisine : tschorbadji baschi (faiseur de soupe), aschtschibaschi (chef des cuisiniers), sakkabaschi (chef des porteurs d'eau), wekilikhardj (receveur des comptes). Il ne faut pas confondre le koul-kiaya, qui prenait rang après l'aga, avec les *kiaya-yeri* (littéralement place de procureurs) [1], qui occupaient les derniers grades parmi les officiers. Les kiaya-yeri étaient spécialement chargés de régler les affaires du corps avec les administrateurs des localités où se trouvaient les janissaires ; bien que ces officiers fussent les derniers en grade, leurs noms étaient cependant en tête de tous les fermans expédiés aux janissaires ; au-dessus d'eux étaient les mouhzirs (sergens appariteurs) ; et en gradation ascendante les dewedjis [2] (guides de chameaux), et les khasseki [3] (exempts de gardes). L'avancement suivait cette progression : du kiaya-yeri aux mouhzirs, des mouhzirs aux dewedjis, et ainsi de suite, jusqu'au grade le plus élevé, celui de koul-kiaya. Tel était l'ordre d'avancement avant Sélim, et il n'y apporta par le fait aucune modification ; seulement il créa deux places, celle de l'aga et du koul-kiaya, dont il se réserva la nomination, mettant ainsi dans ses mains le commandement supérieur qui était jusque-là resté entre

[1] Les places sont ici prises pour les dignitaires eux-mêmes, comme chez les légistes les places d'honneur.

[2] *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, II, p. 13.

[3] *Ibid.*, p. 204.

celles des janissaires. Cette hardie et prévoyante innovation devait nécessairement donner aux sultans plus de force et de puissance pour réprimer l'esprit d'insubordination qui fermentait continuellement au sein de cette redoutable milice [v]. Sélim fit encore quelques autres dispositions pour compléter son œuvre de réforme; il décida que l'aga ne marcherait à la tête des janissaires que lorsque le sultan ouvrirait la campagne en personne; que les affaires du corps se traiteraient avec la Sublime-Porte par l'organe du koul-kiaya; enfin que la défense de la capitale serait, en l'absence du souverain, confiée aux soins du seghbanbaschi.

Mais ce n'était là qu'une partie des réformes projetées par Sélim, et son infatigable activité s'exerçait en même temps sur toutes les branches de l'administration. D'une part il s'occupait d'assurer son action sur ses troupes et de resserrer les liens de la discipline; il travaillait d'autre part à réorganiser la marine, dont les forces étaient devenues insuffisantes. La flotte qui, pendant la campagne contre le schah de Perse, avait servi à transporter jusqu'à Trabezoun les vivres destinés à l'armée d'expédition, n'était pas assez nombreuse pour satisfaire aux besoins du service; mal équipée d'ailleurs, elle ne pouvait pas se mesurer avec les escadres des chrétiens, et le pavillon ottoman se trouvait exposé sans cesse à de nouvelles injures. En outre, Constantinople, depuis son occupation par les Turcs, n'avait pour tout arsenal que les vieux chantiers des Grecs, dont le délabrement dénonçait l'insouciance des prédécesseurs de Sélim.

Après une nuit d'insomnie, pendant laquelle il s'était rappelé toutes ces circonstances, le sultan fit venir Piri-Pascha, qu'il avait élevé au vizirat depuis la bataille de Tschaldiran, et auquel il accordait toute sa confiance : « Si cette race de scorpions (les chrétiens), lui dit-il, couvre la mer de vaisseaux, si les pavillons du doge de Venise, du pape, des rois de France et d'Espagne croisent en maîtres sur les parages d'Europe, il ne faut en accuser que ta paresse et mon indulgence. Mais je veux avoir enfin une flotte puissante et nombreuse [VI]. — Sa Majesté, répondit le vizir, prévient elle-même [1] l'humble proposition que je comptais lui soumettre : lorsque nous viendrons faire demain notre rapport ordinaire, que Sa Majesté veuille bien réprimander ses ministres, et moi personnellement; qu'elle ordonne la construction immédiate d'un arsenal, et l'équipement à nos frais de cinq cents vaisseaux de guerre. A peine les Francs auront-ils connaissance de ces préparatifs, que la peur les fera composer : vous les verrez, avant même que les chantiers soient achevés, avant que quarante galères soient lancées à la mer, s'empresser à l'envi de renouveler les capitulations et de payer tribut; leur or couvrira ainsi la plus grande partie des frais de cet armement. » L'avis de Piri-Pascha sourit au sultan, et il tint au conseil du lendemain le langage convenu. En sortant de l'audience, les vizirs, Piri-Pascha en tête,

[1] *Moukaddema bou koulunuze bouyourdunus*, c'est-à-dire : « Vous l'avez d'avance donné à entendre à celui qui est votre esclave. » Cette phrase est encore mieux rendue par le *lei me l'insegna* des Italiens.

se rendirent vers un cimetière situé au bord de la mer, de l'autre côté du port; ce terrain, qui avait autrefois servi de chantier aux Byzantins [1], fut rendu à sa première destination; les vizirs dirigèrent en personne les travaux de construction, et firent transporter les ossemens du cimetière dans une fosse oblongue, creusée derrière le nouvel arsenal, et nommée le tombeau des tombeaux [2]. Comme Piri-Pascha l'avait prévu, les puissances de l'Europe n'attendirent pas l'achèvement de l'arsenal et l'entier équipement de la flotte, pour renouveler les négociations. La Hongrie conclut avec la Porte une trêve d'un an, et fit admettre la Pologne au bénéfice de ce traité [3], afin de soustraire ce pays aux invasions des Turcs, qui n'avaient pas cessé d'inquiéter Knin, Klisa et Scardona. Nagoul Bassaraba, prince de Valachie, offrit de son côté, à Sélim, un contingent annuel de six cents jeunes gens, et un tribut de trois cents baneraschs (neuf cents rixdallers) [4]. Mais ni Venise, ni Naples ne suivirent l'exemple donné par la Hongrie et la Valachie.

Peu de temps après l'incendie qui avait éclaté à Constantinople, Sélim vint à Andrinople. Mécontent de son grand-vizir Sinan-Pascha, il avait le projet de lui substituer Hersek Ahmed-Pascha. Celui-ci, fatigué sans doute de la carrière qu'il avait parcourue (il avait

[1] *Constantinople et le Bosphore*. II, p. 55.

[2] *Ol toulani mezar maaloumdiir*, dit Ali, c'est-à-dire : « Cette fosse oblongue est connue. » Voyez sur la construction de cet arsenal les *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa.

[3] Engel, *Geschichte von Ungarn* (*Histoire de Hongrie*), III, p. 192.

[4] Engel, *Geschichte der Wallachey* (*Histoire de Valachie*), p. 98.

été quatre fois vizir, et quatre fois révoqué), déclina l'invitation du sultan, et s'excusa sur son âge avancé et la paralysie dont il était affligé. Sélim, soupçonnant Sinan-Pascha d'avoir révélé à Hersek-Ahmed ses secrètes intentions, entra dans une grande colère, et tira son sabre contre lui; mais Sinan-Pascha s'enfuit précipitamment et se tint quelque temps caché sans que personne pût découvrir le lieu de sa retraite. Le sultan, après avoir cherché à le remplacer, ne trouvant pas un homme capable de gérer comme lui les affaires de l'Etat, fit partout publier un ordre qui enjoignait au grand-vizir de reparaître et de reprendre ses fonctions; Sinan-Pascha revint et resta encore plusieurs années au pouvoir [1]. Sur ces entrefaites, le gouverneur d'Erzendjan, Büklü Mohammed-Pascha, avait achevé la conquête du Kurdistan, et organisé, avec le secours du molla Idris, l'administration de cette nouvelle province de l'empire ottoman.

Sélim, poëte lui-même, appréciait les poëtes et les savans; il savait parfaitement distinguer le mérite, et recherchait la société des hommes dont le talent pou-

[1] Giustiniani s'exprime ainsi, dans un rapport du 26 août 1515 : « Determinò il Signor di tornar Bassa Achmet Carzega (Hersek) perche » Piri e Synanbassa, facesse entender quello a detto Carzeg, e quel ricu- » sando il Signor mandò a dirli venisse sendar Bassa, e quel pur excusandosi » era impotente e gotoso. Il Signor l'intese che il sapeva perche mandava » per lui, e volendo Synan andar li opresso il Signor li disse havia fatto male » a riportar quello si tratava alla Porta, e li volesse dar de la Scimitara, e » lui scampo via e cussi Synan mostrando andar alla caza e era andà alli » monti; il Signor mandò Olacchi (des courriers) dirli ritornasse a sentar. » (Marini Sanuto, année 1515.)

vait servir ses vastes projets, et contribuer à la prospérité du pays. Aussi, dans son expédition contre le schah de Perse, s'était-il fait accompagner des trois plus grands savans de l'époque, savoir : Halimi [VII], son ancien précepteur, qui fut d'abord élevé à la secrétairerie-d'état, et plus tard à la dignité de juge d'armée; Djâfer, écrivain et poëte, et Idris, auquel on doit la première histoire générale de l'empire ottoman. Ce dernier, né à Bidlis, était familiarisé avec les usages et les mœurs des Kurdes, et connaissait parfaitement les localités; de son quartier d'Amassia, Sélim l'avait à plusieurs reprises envoyé dans le Kurdistan, pour exciter sous main les chefs des diverses tribus du pays à secouer le joug d'Ismail. Les intrigues d'Idris eurent tout le succès qu'en espérait le sultan; l'insurrection éclata à la fois dans toutes les villes du Kurdistan, à Amid, Bidlis et Hossnkeif.

Après la bataille de Tschaldiran, les habitans de Diarbekr avaient chassé le lieutenant d'Oustadjluoghli et offert à Sélim de reconnaître sa souveraineté. Scherefbeg avait en même temps arboré les couleurs de la Porte à Bidlis, et pris les armes contre Khaledbeg son frère, qui gouvernait au nom du schah de Perse. Khaledbeg ayant été fait prisonnier, avait été décapité à Merenda par ordre du sultan; mais ses fils, conduits par Khalifé, général persan, commandant de Khounis, forteresse située sur la frontière de la Perse, avaient attaqué par trois fois et battu Scherefbeg, qui s'était retiré à Bidlis avec une perte de quelques centaines d'hommes. D'un autre côté, Melik Khalil, l'Eyou-

bide, dont les aïeux avaient été maîtres de père en fils des forteresses de Hossnkeïf et de Sârd, s'était révolté contre Ismaïl, qui, malgré leur parenté, l'avait expulsé de son héritage pour le donner à Karakhan, frère d'Oustadjluoghli; il avait pris d'assaut le château de Sârd, et dirigé plusieurs attaques contre celui de Hossnkeïf[1], mais sans succès. Mohammedbeg, gouverneur de Sassnou, avait envahi le territoire de Herzen [VIII], que le schah avait donné en fief à l'émir de sa cavalerie, et en avait chassé les feudataires persans. Plus près de Diarbekr, le seïd Ahmedbeg Rizki s'était emparé des forts d'Atak et de Miafarakaïn, et Kasimbeg Merdisi de celui d'Eghil, avec l'aide des habitans de Diarbekr. Djemschidbeg Merdisi, auquel Sélim avait accordé un sandjak, pour être venu lui baiser les pieds lors de son expédition en Perse, avait planté sur les murs de Palou le drapeau ottoman; enfin le commandant de Nedjti et de Djeziretol-Omar avait mis en fuite les troupes persanes envoyées à sa rencontre, tandis que Seïdbeg, gouverneur de Souran, s'était emparé de vive force de Kerkouk et d'Erdebil. Outre ces neuf principaux begs du Kurdistan, seize autres s'étant déclarés en faveur de Sélim[2], Idris fut envoyé pour recevoir leur serment de fidélité, et prendre possession de tout le pays habité par les Kurdes, depuis les rives du lac d'Ourmia (le Spauta de Strabon), l'extrême frontière orientale

[1] Eboulfazl, fils d'Idris, f. 82, d'après les manuscrits de son père. Seaddeddin, Solakzadé n'ont fait que le copier.

[2] Ali, f. 200, cite plusieurs begs dont les noms ne se trouvent pas dans Elboulfazl, savoir : Abdibeg, Azeddin Beschir-Beg, et Emir-Dawez Ghezin.

du Kurdistan, jusqu'à Malatia (Melitene), la frontière occidentale [1]. Cependant Schah-Ismaïl, à la première nouvelle du départ du sultan de Tebriz, avait quitté en toute hâte Derghezin et Hamadan, et était revenu dans sa capitale. C'est de Tebriz qu'il envoya Kharakhan reconquérir le Diarbekr; ce général marcha d'abord vers Tschabakdjour, rassembla sur son passage les renforts que lui amenaient les commandans de Mardin, de Roha et de Hossnkeïf, restés fidèles à la cause du schah Ismaïl, et vint enfin mettre le siége devant la capitale de son gouvernement. Les habitans de Diarbekr, vivement pressés, mais résolus à une défense opiniâtre, envoyèrent des députés au camp d'Amassia pour implorer le secours des Ottomans. Sélim expédia aussitôt quelques troupes sous les ordres du janissaire Hadji Yekda Ahmed, qui traversa heureusement les lignes des assiégeans, et entra dans la place par la porte grecque [2]. Au retour des députés de Diarbekr, le sultan fit annoncer à Idris sa réponse négative aux ouvertures d'Ismaïl, les secours qu'il expédiait aux Kurdes et son projet de partir lui-même sous un bref délai, pour aller attaquer Koumakh. Schah-Ismaïl, à la nouvelle des mouvemens des ennemis, ordonna à Kurdbeg, l'ancien gouverneur du pays avant l'invasion des Persans, de s'adjoindre les commandans d'Ardjisch, d'Aadildjouwaz, les fils de Khaled, les begs de Baschouhl, et d'aller

[1] Seadeddin, IV, f. 667, dit : *d'Aschi et d'Ourmia à Amid et Malatia.* Voyez dans l'Atlas, l'Arménie, pl. VIII.

[2] Roum Kapousi.

appuyer l'armée de siége. Pendant que ces détachemens divers se réunissaient dans les environs d'Ardjisch, Idris rassembla les forces disséminées des begs de Bidlis, de Khaïran, de Meks et de Sassnou, tomba sur les Persans à l'improviste, les battit, et fit sur eux un immense butin [1].

Le blocus de Diarbekr durait depuis plus d'un an, et les Kurdes avaient déjà perdu quinze mille hommes environ [2], soit dans leurs fréquentes sorties contre l'ennemi, soit par suite de maladies. Mais ces braves montagnards étaient décidés à défendre jusqu'à la dernière extrémité leur religion et leur pays contre les Persans, avec qui ils étaient en guerre depuis quatorze années [3]. Lorsque les begs eurent appris la défaite du prince de Soulkadr et la retraite des Ottomans sur Kaïssariyé, ils pressèrent Idris, entre les mains duquel ils avaient prêté serment, de retourner encore auprès du sultan. Mais arrivé à Hossnkeïf, il trouva une seconde dépêche de Sélim qui lui communiquait l'ordre donné à Biiklü-Mohammed, de délivrer Diarbekr [4]; un pigeon messager porta cette heureuse nouvelle aux vaillans défenseurs de la ville. Le defterdar des fiefs de l'empire, Nizameddin-Ali, avait marché pendant vingt jours pour rejoindre Biiklü-Mohammed à Baïbourd, et Idris à Hossnkeïf; dans le ferman qu'il remit à ce dernier, le sultan lui enjoignait d'entretenir avec soin l'union parmi les begs kurdes qui avaient embrassé son

[1] Ehoulfazl, f. 83 et 84. — [2] *Ibid.*, f. 85. — [3] *Ibid.*, f. 85. — [4] *Ibid.*, f. 86.

parti [1]. En conséquence, Idris assembla de nouveau les commandans de Tschemischghezek et de Palou, le beg Merdisi et Djemschidbeg, les gouverneurs de Tschabakdjour, de Bidlis, de Hossnkeïf, de Kaïran [2], de Kharire et de Sassnou [3], et leur fit connaître les bienveillantes dispositions de son maître. Cependant l'armée persane, commandée par Kurdbeg, s'était avancée jusque sous les murs de Tschabakdjour, et l'avait prise d'assaut. Idris en informa Büklü-Mohammed, qui se trouvait encore à Erzendjan, et lui indiqua Hossnkeïf comme le point le plus favorable pour opérer sa jonction avec les chefs alliés du Kurdistan: ce fut là en effet qu'Idris et les begs Kasim, Djemschid et Houseïn, à la tête de dix mille hommes, se réunirent aux troupes du général ottoman. Dès lors Büklü, sans perdre un instant, marcha à la rencontre de l'ennemi, le défit, et l'obligea à se replier sur Ardjisch et Aadildjouwaz. Après cette victoire, les Kurdes et Büklü volèrent au secours de Diarbekr. A Esmasek, Schadi-Pascha, beglerbeg d'Amassia, leur amena cinq mille hommes de renfort. Mais Karakhan, sur la nouvelle que l'armée coalisée venait de passer le Pont-Noir, à cinq lieues au-dessus de Diarbekr, leva le siége, et se retira à Mardin.

Büklü-Mohammed prit possession de la capitale du Diarbekr, qu'on appelle aussi Amid ou Kara-Amid

1 Eboulfazl, f. 87.

2 C'est probablement le Horre de Théophylacte.

3 Eboulfazl, f. 87.

(Amid la noire), de son ancien nom d'Amida [1]. Ammien Marcellin fit partie, comme Idris, d'une armée d'expédition envoyée dans ces contrées [IX], et tous deux nous ont laissé une narration de la campagne dont ils avaient été témoins oculaires ; ils s'accordent à vanter la solidité de ses ouvrages de défense et son excellente position. Amid est bâtie sur les bords du Tigre, au sud des montagnes où ce fleuve prend sa source, et à l'ouest de l'embouchure de la rivière de Miafarakaïn (Nymphius). L'empereur Constantin l'entoura de remparts, et y construisit un arsenal pour les machines de guerre. Bientôt après, Sapor, roi de Perse, vint en faire le siége : ce fut à ce siége que Sapor porta, au lieu de couronne, un casque en or, ayant la forme d'une tête de taureau [X], et que les Persans firent entendre ce cri de *roi des rois* [XI], qui devait, douze siècles plus tard, si souvent retentir à l'oreille des Ottomans. Sapor, dans plusieurs assauts qu'il donna à cette place pendant deux jours, vit tous ses efforts se briser devant la bravoure de la garnison ; déjà il croyait devoir lever le siége, lorsque la peste, bien plus que la valeur de ses soldats, lui livra la ville (l'an 359 après J. C.). Justinien I[er] rétablit les fortifications d'Amid, et celles des autres places frontières entre l'empire de Byzance et le royaume de Perse, telles que Dara et Reesòlaïn, ou Rezaïn, Nizibin (Nisibis), Roha (Edessa), Kirkesiyé (Circesium), et Miafarakaïn (Martyropolis) [2], villes qui

[1] Am. Marcellin, XIX, 7. Voyez aussi Gibbon, II, chap. 19, p. 155.

[2] Procopius, *de Ædificiis*, l. II et III.

jouaient toutes à cette époque, et que nous verrons de nouveau jouer un rôle important dans les guerres de la Turquie avec la Perse. Le second siége qu'Amid eut à soutenir contre Kobad fut plus long et plus sanglant : les Persans avaient déjà vu cinquante mille des leurs tomber sous les murs de la ville, lorsque les mages leur prédirent la victoire, tirant cet augure favorable de l'impudeur des femmes d'Amid, qui, du haut des remparts, se donnaient toutes nues en spectacle aux assiégeans [1]. A la faveur d'une nuit obscure, les Persans escaladèrent une tour mal gardée par des moines ivres et endormis; la ville, en se réveillant, vit l'ennemi dans ses murs; quatre-vingt mille Grecs furent passés au fil de l'épée (505 de J. C.). Amid secoua de nouveau le joug des Persans pendant la guerre soulevée au sein du royaume de Perse par la révolte de Mazdek qui, prêchant la liberté et l'égalité, faillit renverser le trône du tyran Kobad; mais elle ne fit que changer de maître et tomba entre les mains des Arabes de la tribu de Bekr, qui a donné son nom à tout le pays d'alentour, et par suite à la ville elle-même. La famille qui régnait sur cette tribu, et qui étendit alors sa domination sur le Diarbekr, était celle de Kendé.

Hadjr, prince de cette famille, périt victime de la vengeance de ses ennemis de la tribu d'Esed; son fils Amrolkaïs, ayant voulu venger sa mort avec le secours de l'empereur de Byzance, fut empoisonné dans

[1] *The indecency of the women on the rampart who had revealed their most secret charms to the eyes of the assailant.* Gibbon, IV, ch. 40, p. 109.

le bain, par le contact d'un vêtement préparé à cet effet[1]. Amrolkaïs est un des sept grands poëtes arabes qui parurent avant la naissance de l'islamisme, et dont les poésies, écrites en lettres d'or, ont été exposées dans la Kaaba à la vénération des tribus arabes.

Conquise ensuite par Omar, Diarbekr passa sous le joug des khalifes de la famille d'Ommia et d'Abbas; reprise par les Grecs au milieu du dixième siècle[2], elle redevint indépendante sous la dynastie kurde des fils de Merwan qui, après une domination d'environ quatre-vingts ans[3], furent détrônés et remplacés par le turcoman Ortok[4]. Timour se rendit maître de cette ville par ruse, tua les descendans d'Ortok, et réunit entre les mains de son petit-fils les gouvernemens de Diarbekr et de l'Irak arabe[5]. A la mort du conquérant, Kara-Yousouf, prince de la dynastie du Mouton-Blanc, s'empara de Mardin et d'Amid; ces deux places restèrent au pouvoir de ses successeurs jusqu'au moment où Schah-Ismaïl conquit sur eux les pays soumis à leur domination (908—1502). Le nouveau souverain confia, comme nous l'avons vu plus haut, la province tout entière et la ville de Diarbekr aux soins d'Oustadjluoghli, le meilleur de ses généraux. Enfin Karakhan, qui s'était rendu maître de la place après la

[1] *Djihannuma*, p. 443.

[2] En l'année de l'hégire 347 (958). Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*.

[3] Hadji-Khalfa, p. 163. Depuis l'an de l'hégire 392 (1001) jusqu'à 478 (1085), cette dynastie compte six princes.

[4] Hadji-Khalfa, p. 164. La famille Ortok régna depuis l'an de l'hégire 477 (1084) jusqu'à 811 (1408); elle eut vingt-un princes.

[5] Cherefeddin, *Histoire de Timourbeg*, t. II, p. 262 et 287.

bataille de Tschaldiran, la vit livrer aux Ottomans par les principaux chefs des Kurdes, qui avaient embrassé la cause du sultan (921—1515). Ainsi la ville d'Amid, après avoir subi alternativement le joug des Grecs, des Romains et des Persans, après avoir été possédée par Bekr, fils de Waïl, par le prince kurde de la famille Merwan, par les princes turcomans de la famille Ortok et du Mouton-Blanc, et en dernier lieu par Schah-Ismaïl, tomba au pouvoir des descendans d'Osman.

On s'expliquera facilement le surnom de *Kara* donné à Amid, par l'impression que produit la première vue de cette ville sur le voyageur : toutes les maisons en sont bâties avec de la lave noire. « Peu de villes (dit le dernier des voyageurs européens qui ont laissé une description de Diarbekr) présentent aux yeux un spectacle plus neuf et plus attrayant. Le fleuve qui passe sous ses murs, rapide comme la flèche (le Tigre ainsi appelé du mot persan *Tir*, flèche), semble être la limite de la vie; car si l'on passe le pont, et qu'on arrive à l'autre rivage, l'œil s'arrête attristé sur des tombes qui s'élèvent de toutes parts, et l'aspect mélancolique et sombre des créneaux en marbre noir qui ornent le cône du rocher tumulaire fait frissonner. Pour compléter l'illusion, vous voyez sortir des portiques obscurs une foule active et bruyante, dont les vêtemens éclatans contrastent étrangement avec leurs mornes habitations; on dirait de brillans fantômes qui reviennent visiter leurs anciennes demeures, et qui se sont parés de toutes les vanités de ce monde. Cette impression ne s'affaiblit pas quand vous

parcourez les rues, et le voyageur n'a besoin d'aucun effort d'imagination pour se croire transporté dans la vallée du jugement dernier, ou dans le palais enchanté du désespoir, si poétiquement décrit par Schehrzadé[1].» Les murs sont également bâtis en pierre noire, et couverts d'inscriptions grecques et koufiques, rappelant le nom de ceux qui les ont fondés ou reconstruits. On y lit les noms des empereurs Valens et Valentinien, et ceux des princes arabes de la famille de Merwan. Les soixante-douze tours qui flanquent les murs de la ville paraissent avoir été élevées par l'impératrice Eudoxie, en l'honneur des soixante-douze disciples du Seigneur[2]. Deux sources alimentent le castel et la ville de Diarbekr; la première, celle du château, dont Ammien Marcellin goûta et qu'il trouva corrompue par les chaleurs[3], nourrit des poissons qui sont, encore à présent, l'objet d'une vénération toute particulière et semblable à celle des Syriens et des Assyriens pour les pêcheurs. La seconde source, connue sous le nom de Hamrewat[4] comme la meilleure de l'Asie occidentale, descend du Karatagh (Montagne-Noire) situé au sud de la ville; elle fournit des eaux au castel et à la grande mosquée, bâtie par Khalid, fils de Welid, un des premiers et des plus grands généraux de l'islamisme, qui propagea dans

[1] Heude, *Voyage of the Persian gulph and a journey over land*. Londres, 1819, p. 202.

[2] Dupré, *Voyage*, I, p. 63.

[3] Amm. Marcellin, XVIII, 8.

[4] Ewlia compare la beauté de ses eaux à celle du Maaroton-naaman.

l'Irak la loi du Prophète. Les autres mosquées [1], plus tard construites à Diarbekr, portent le nom des paschas ou des scheïkhs qui les ont fondées. Les bords du Tigre sont plantés de jardins [2], que fertilisent les inondations périodiques de ce fleuve; les habitans, après avoir fumé de fiente de pigeons la vase qu'il dépose sur le gravier de la rive, sèment des graines de melon d'eau, et les fruits qu'ils en recueillent passent pour être les plus savoureux de la Mésopotamie. Le voyageur turc Ewlia compare le jardin *des basilics* (Rihanbaghi) aux jardins de Damas, de Malatia, de Koniah, d'Adalia et de Meràsch, les plus beaux de l'Asie occidentale [3]. Il y a deux tombeaux à Diarbekr, que les Musulmans visitent avec un saint respect, celui de Khalid, et celui du grand historien persan Lari, qui y mourut mouderris. Les habitans de cette ville fabriquent de l'indienne, des étoffes rayées en soie et coton, et du maroquin rouge; ils emploient pour la confection de ce dernier article des noix de galles qui viennent du Kurdistan, et dont Diarbekr est l'entrepôt central. On estime la population actuelle d'Amid à cinquante mille ames [4].

Après la conquête de Diarbekr, l'armée réunie des

[1] Ewlia, IV, nomme les mosquées d'Iskender-Pascha, de Khosrew-Pascha, d'Ali-Pascha, de Melek Ahmed-Pascha, celle *enduite de musc*, la mosquée *suspendue*, celles du scheïkh de Roumiyé, de Schemsi-Effendi, et, dans l'intérieur du château, la mosquée de Khalid, fils de Welid.

[2] Le *Djihannuma*, p. 437.

[3] Ewlia cite les jardins de Malatia, *Ispoussan;* de Koniah, *Meram;* d'Atalia, *Istanaz*, et de Meràsch, *Gœksoun*.

[4] Macdonald Kinneir ne lui donne que trente-huit mille ames. Dupré



Ottomans et des Kurdes reprit sa marche et s'arrêta trois jours à Djewsak; ce terme expiré, Büklü-Mohammed assembla un conseil de guerre, pour décider s'il fallait poursuivre l'ennemi ou hasarder une attaque contre Mardin, aujourd'hui la place la plus forte de tout l'empire ottoman. Idris fut de cette dernière opinion, d'autant plus que Melik-Khalil, beg de Hossnkeïf, y avait de secrètes intelligences. Idris envoya aux habitans de Mardin une sommation écrite de sa main, dont les premières lignes étaient empruntées à ce verset du Koran : « O vous tous qui croyez, rentrez dans la paix, et ne suivez point la route que vous montre Satan, car il est clair qu'il est votre ennemi [1]. » Les notables députèrent au camp des Turcs Seïd-Ali, qui convint avec Melik-Khalil et Idris de leur ouvrir les portes et de leur livrer la garnison persane. En conséquence, Idris et Khalil se détachèrent en avant avec un corps de troupes kurdes, et prirent possession de Mardin.

Un ordre fut aussitôt publié, enjoignant aux habitans d'apporter à un lieu désigné leurs bonnets rouges (signe distinctif des rebelles et des hérétiques), qui furent tous jetés dans le puisard de la ville [2]. Mais si Mardin s'était rendue sans coup-férir, il n'en était point ainsi de la forteresse, contre laquelle Timour avait échoué deux fois [XII], et qui tenait encore pour Ismaïl.

compte cinquante mille Turcs, cinquante familles grecques, cinquante familles juives, quatre-vingts familles de Chaldéens, quatre cents familles de schismatiques, et trois cents familles de Syriens ou Arméniens.

[1] Eboulfazl, f. 88. — [2] *Ibid.*



Arabschah, auquel on doit une histoire de Timour[1] donne de cette forteresse la description suivante : « Ce fort est l'oiseau Anka, dont le nid est si haut placé que le chasseur ne saurait l'atteindre ; c'est un prince dont nul n'ose demander en mariage la fille depuis longtemps nubile et cependant toujours vierge; car, élevé sur la cime de la montagne, il ne présente aux yeux que tours sur tours. Il n'y a aucune différence entre sa voûte et la voûte du ciel, si ce n'est que celle-ci se meut incessamment, et que la sienne reste au contraire fixe et inébranlable. Derrière ce fort, est une vallée aussi étendue que l'ame des justes; on voit de cette vallée des jardins entrecoupés de sources limpides, de bois giboyeux et de gras pâturages. Ailleurs sont des rochers à pic[2] que les plus entreprenans n'osent escalader, et dont les formes tourmentées présentent un alphabet de pierre qu'il est impossible de déchiffrer. Le chemin monte de fort en fort, de porte en porte. La ville, qui entoure le château comme une bordure, en reçoit des vivres et de l'eau; elle résiste à toute action bonne ou mauvaise, parce qu'elle tire sa nourriture du ciel. »

Mardin est l'ancienne Marde[3], ou Merida, qu'Ammien Marcellin et Théophylacte citent comme un des châteaux-forts du mont Izale[4]. Le pic sur lequel s'élève

1 *Ahmedis Arabsiadæ vitæ et rerum gestarum Timuri historia.* 1636 E. c. IV.

2 Djourouf.

3 *Marde tribus paresangis ab urbe Dara*, dans Simocetta, III, Mardes.

4 *Per Izalem montem inter castella præsidiaria duo Merida et Lorne.* Amm. Marcellin, XIX, 9.

Mardin appartient à la chaîne de montagnes qui, prenant naissance dans le désert, court de l'ouest à l'est, et se continue sous des noms différens jusqu'au bord du Tigre; dès la plus haute antiquité, la partie de cette chaîne de montagnes, qui couronne l'horizon au nord de Nisibis, s'était appelée Massis ou Massius, aujourd'hui Djoudi, à cause de ses immenses forêts de chênes (mazou), dont le feuillage donnait une manne délicieuse [1]. La tradition musulmane fait arrêter l'arche de Noé sur le pic d'Izale, et non pas, ainsi que le prétendent les chrétiens, sur l'Ararat (mont Abo de Strabon). Arsace V, roi de Perse, fit transporter dans ces montagnes, ainsi que dans le Liban [2], des colonies de Mardes [3], peuple d'un caractère remuant, et qui donna son nom à la ville de Mardes, située à l'extrémité occidentale du mont Massius. Les Mardes, que les anciens historiens et géographes [4] nous représentent comme une race d'hommes indomptables, paraissent avoir appartenu à une des sectes de l'ancienne Perse, qui adoraient le principe

[1] Le *Djihannuma*, p. 441, *mazou aghatschleriné menn dæscher*, c'est-à-dire, « la manne tombe sur les arbres mazou. » Voyez, sur le mode usité pour recueillir la manne (*Ghezenghin ou Terenghebin*), les *Mémoires* de Walpole.

[2] Theophanes, Paris, 1655, p. 302. Codenus dit que leurs habitations s'étendaient jusqu'aux murs de Satalia, sur la côte de la Cilicie, et qu'en vertu d'un privilége l'empereur avait lui-même nommé leur chef : πρότος ἐκράτησε παλαιὸς τῶ καπιτάνω Μαρδαϊτῶν Ἀτταλίας παρὰ τοῦ βασιλέως δηλονότι προβάλλεσθαι.

[3] Justin appelle la montagne sur laquelle fut bâtie Dara, Zapaortenon (le Massius).

[4] Strabon, XV. Plinius, VI, 27. Arrianus, III, 24.

du mal, car les Yezidis, qui descendent des Mardes, et peuplent aujourd'hui les monts Massius et Liban, adorent le diable, comme leurs voisins, les Schemsis, le soleil. Au reste, Mardin est la seule ville de tout l'empire ottoman où il y ait tant de sectes diverses libres dans l'exercice de leurs cultes. Sunnis, Schiis, Arméniens catholiques et schismatiques, Chrétiens grecs, Jacobites et Chrétiens de Saint-Jean, Chaldéens, Juifs, Schemsis, Guèbres et Yezidis [1], vivent entre eux sans se persécuter ni se froisser mutuellement. Les maisons de la ville, bâties en amphithéâtre, sont tellement rapprochées, que les portes de celles qui sont les plus élevées semblent toucher les toits des plus basses [2]. Ces particularités suffiraient pour fixer l'attention sur Mardin; mais elle est célèbre à un autre titre, celui de n'avoir jamais été, de mémoire d'homme, réduite par la force des armes.

Une violente contestation entre Biiklü-Mohammed et Schadi-Pascha faillit compromettre le succès de l'entreprise arrêtée dans le conseil contre Mardin; Idris, qui avait su maintenir avec tant d'habileté la bonne intelligence entre les begs du Kurdistan, ne put réussir à réconcilier les deux généraux de l'armée ottomane. Schadi-Pascha prétendait que sa mission se bornait à la délivrance de Diarbekr, et refusa de concourir au blocus de la citadelle de Mardin, malgré les instances d'Idris et de Khalil l'Eyoubide.

Il se sépara de Biiklü-Mohammed à Djewsak [XIII],

[1] Macdonald Kinneir, *Journey*, p. 434. Dupré, I, 72.

[2] Le *Djihannuma*.



et reprit avec ses troupes la route de Diarbekr. Idris en instruisit le sultan, et sollicita de nouveaux renforts, que cette désunion rendait de plus en plus nécessaires. Dès les premiers jours du printemps de 1516, Khosrew-Pascha, beglerbeg de Karamanie, fut envoyé au secours de l'armée coalisée à la tête de vingt mille hommes, dont six mille de cavalerie, et mille janissaires, qu'il commandait en personne; un corps de cinq mille sipahis et silihdars marchait sous les ordres de Baliaga.

Karakhan avait profité de la mésintelligence survenue entre Biiklü-Mohammed et Schadi-Pascha pour renforcer la garnison de Mardin; six cents de ses plus braves Kourtschis avaient gagné les défilés de Soumi et de Kerkour, les seuls qui ne fussent pas au pouvoir des Kurdes, alliés de la Porte [1]; ils devaient, après être arrivés à Bagdad, couper droit vers Mardin.

Chemin faisant, ils furent rejoints par les begs de Hameran, de Gülschehr et d'autres, qui n'avaient point abandonné la cause des Persans; ils rencontrèrent dans la plaine de Sindjar un corps ennemi, fort de quelques centaines d'hommes, à la tête desquels se trouvaient un des fils d'Idris, Aboulmewahib Tschelebi, et deux begs kurdes, Omar de Djezireï et Boukhtan de Kerkouk. Quoique cernés par près de deux mille soldats, ils se frayèrent un passage à travers l'ennemi, qui perdit plusieurs centaines d'hommes. Mardin ouvrit de nouveau ses portes aux troupes d'Ismaïl, qui tenaient toujours en leur pouvoir la for-

1 Eboulfazl, f. 89.



teresse de cette ville, ainsi que le château de Hossnkeïf. Mais trop faibles pour se présenter en rase campagne, elles se retranchèrent à Kerkh [1], où elles furent sans cesse harcelées par la garnison ottomane de Diarbekr.

Cependant Khosrew-Pascha, après avoir traversé l'Euphrate, vint opérer sa jonction avec Biiklü-Mohammed. Il aurait fallu, ainsi que le pensait Idris, attaquer sur-le-champ l'ennemi ; mais Biiklü-Mohammed s'arrêta près d'un pont entre Kerkh et Diarbekr, et détacha, sous les ordres de Houseïnbeg, commandant de Kharpourt [2], trois ou quatre mille hommes à la reconnaissance de l'ennemi. Cette manœuvre, qui aurait pu être de quelque utilité dans une saison meilleure, était alors tout-à-fait inopportune ; la terre, détrempée par les pluies, n'offrait aux batteurs d'estrade que des chemins impraticables. Le jour des huit étoiles, considéré par les Ottomans comme un jour heureux, les Persans surprirent le corps de Houseïn et le culbutèrent dans le Tigre ; à peine mille hommes parvinrent à se sauver à la nage [3]. Après ce succès, Karakhan s'achemina vers Pire, pour faire sa jonction avec les tribus turcomanes du Diarbekr, qui y avaient établi leurs quartiers d'hiver. Mais Biiklü-Mohammed s'était enfin mis en marche, et il parut tout-à-coup en face de l'ennemi, près de Karghandedé [4], à l'est de l'ancienne ville de Kotschhissar.

1 Kerkh est appelée, dans Théophylacte, Κερχαρωμαν, I, 13.
2 Eboulfazl, f. 92. — 3 *Ibid.*
4 Sur la route de Roha à Nizibin. Le *Djihannuma*, p. 444.

Le combat était devenu inévitable. Khosrew-Pascha se mit à l'aile droite des Ottomans avec six mille cavaliers d'Anatolie et de Karamanie ; les begs de Hossnkeïf, Sassnou, Schirwanat [1], Eghil, Bidlis, Nemran, Atak, Tschemizghezek, et d'autres encore [2], Idris en tête, se rangèrent à l'aile gauche, forte seulement de quatre mille hommes : les janissaires, au nombre de deux mille, et l'artillerie, formaient le centre, sous les ordres de Bïiklü Mohammed-Pascha. A la vue de ces dispositions, Karakhan, pensant que toute attaque de front serait inutile, voulut, comme l'avait fait Ismaïl à la bataille de Tschaldiran, tourner la principale ligne des Turcs; il commença par distribuer dans les rangs de ses cavaliers les suivantes de sa femme, habillées en hommes [3], et divisa son armée en deux corps, qui devaient, chacun de son côté, se jeter sur le flanc de l'ennemi ; il prit, avec Houseïn-Djanibeg, neveu d'Ismaïl, le commandement du premier, en face des Ottomans, et confia l'autre au gouverneur de Hamadan, Derghezin, auquel il adjoignit trois cents kourtschis ou gardes-du-corps du schah. Ce furent les Persans qui donnèrent le signal de l'attaque ; Karakhan se précipita sur les troupes de Khosrew-Pascha avec une telle impétuosité, qu'il les aurait culbutées,

[1] Schirwan ou Schirwanat, près de Nizibin, paraît n'être autre que le Σισαρβανον de Théophylacte, l. III, 6.

[2] Idris donne leurs noms et prénoms.

[3] *We hemeghi awretra der libasi souwaran noumayan kerdé*, c'est-à-dire : « De vieilles femmes se montraient sous des vêtemens de cavaliers. » Cette circonstance excuse en quelque sorte l'erreur de quelques historiens italiens, qui font intervenir des Amazones dans la bataille de Tschaldiran.

sans l'intervention de Biiklü-Mohammed : celui-ci, effrayé du danger que courait son aile droite, fit une conversion qui ramena l'équilibre. Dans cette attaque, Karakhan tomba frappé d'une balle. La bataille était encore plus sanglante à l'aile gauche. Le beg de Tschemizghezek, vivement attaqué par Derghezin, allait succomber, lorsque les begs de Hossnkeïf et de Bidlis lui portèrent un utile secours; ranimés par la voix d'Idris, et redoublant d'efforts, les chefs alliés du Kurdistan eurent enfin le dessus, et poursuivirent l'ennemi sur la route de Mardin, ville qui n'est éloignée de Karkhandedé que de deux ou trois farasanges [1]. La mort de Karakhan compléta la déroute, et les Persans s'enfuirent de tous côtés; les uns prirent à travers la plaine de Sindjar [2]; les autres, parmi lesquels se trouvait la veuve du général en chef, sœur du schah et que Karakhan avait confiée à la garde d'une tribu turcomane, passèrent par Mossoul et Kerkouk, et de là à Tebriz. Le résultat de cette bataille fut la reddition du plus grand nombre des châteaux-forts du Kurdistan, qui n'avaient pas encore reconnu la domination des Turcs, tels que ceux d'Arghana [XIV], de Sindjar [XV], de Djermik et de Biredjek. La ville de Mardin elle-même ouvrit de nouveau ses portes aux vainqueurs; mais la garnison de la citadelle ne voulut accepter aucune capitulation. Souleïmankhan, frère d'Oustadjluoghli et de Karakhan, répondit aux sommations du général ottoman : que Schah-Ismaïl lui

[1] Eboulfazl, f. 93.

[2] Sindjar, dans Théophylacte, το Σιγγαρων φρουριον, III, 16.

avait confié la défense de cette forteresse sur la foi de l'amitié, et qu'il se croyait obligé de garder soigneusement un si précieux dépôt; en vain Khosrew-Pascha le tint-il bloqué pendant une année; toute tentative fut impuissante, et la citadelle de Mardin ne tomba au pouvoir de Sélim que lorsqu'après sa campagne de Syrie, il eut envoyé contre cette place Büklü-Mohammed avec de nouvelles troupes et une nombreuse artillerie de siége. Pour prix de son héroïque résistance, la garnison tout entière fut passée au fil de l'épée; la tête de Souleïmankhan fut, comme jadis celle de ses deux frères, jetée aux pieds du sultan. Mais la conquête de Diarbekr et de Mardin ne suffisait pas pour contenir le Kurdistan, aussi long-temps que les villes fortifiées de Roha, de Rakka, de Mossoul, et surtout de Hossnkeïf, n'auraient pas fait leur soumission; il fallait donc s'en rendre maître, et Büklü-Mohammed commença par Hossnkeïf, qui dut bientôt céder.

Hossnkeïf (*château du caprice* ou *de l'oubli*) avait reçu des anciens Persans le nom de Ghilkerd; les Arabes, conservant la première syllabe, en firent Razgoul (tête des démons ou de Méduse). Il y a une certaine analogie entre ces diverses dénominations et celle de *château de l'oubli*, que lui donnèrent les empereurs grecs, à cause d'une prison d'État, appelée Léthé, et correspondant à nos *oubliettes* [1]. Ce château

[1] Φρουρίω τῆς λήθης. Procopius, *de Bello Persico*, I, 5. Cette prison ne paraît pas être la même que la *Maison des Ténèbres* (οἶκος τοῦ σκότους), dans laquelle Schirouyé fit pendre son père Khosroës Perwiz. Théophylacte, XVII, anno Heracli.

paraît devoir à cette circonstance particulière son nom actuel de Hossnkeïf (en arabe *château de l'oubli des peines*), et celui de Razgoul à son effrayante position sur un rocher à pic et à ses prisons taillées dans le roc. Elles servent aujourd'hui de demeure aux habitans pendant l'hiver, et d'écuries pendant l'été. Hossnkeïf s'élève sur la rive septentrionale du Tigre, non loin du confluent de ce fleuve et de la rivière d'Erzen [xvi], célèbre autrefois par un des plus beaux ponts de l'empire ottoman [xvii] [1]. Hossnkeïf est à peu de distance de l'ancien château des Magyares, aujourd'hui Mathra, nom commun avec une des trois montagnes qui figurent sur le grand sceau de Hongrie [2].

Les Turcs une fois maîtres d'Amid, de Mardin, de Sindjar et de Hossnkeïf, ne tardèrent pas à recevoir les soumissions de toutes les autres villes du Diarbekr, c'est-à-dire de la plus grande partie de la Mésopotamie septentrionale. Nizibin, Dara, Miafarakaïn et Djezireï-Omar, donnèrent l'exemple; les tribus kurdes, les Rouschenis, les Hariris, les Sindjaris, les Satschlus, les Djezirewis, la tribu arabe Mewali, qui errent divisées en hordes dans les campagnes environnantes, reconnurent également la souveraineté de la Porte. De même qu'à une époque plus rapprochée de nous, les rois de Perse et les sultans ottomans, pour vider leurs querelles, se rencontrèrent presque tou-

[1] Les raisins de cette contrée jouissent d'une grande réputation. Le *Djihannuma*, p. 488.

[2] Voyez les *Éclaircissemens*, XVII.

jours dans cette partie de l'Asie occidentale; de même, avant et après J. C., les légions de Rome et de Byzance eurent dans ces contrées à soutenir de fréquentes luttes contre les monarques de l'ancienne Perse. Le Nymphius, qui de Miafarakaïn vient se jeter dans le Tigre, formait la frontière entre les deux États rivaux. C'est dans les plaines de la Mésopotamie que vinrent chercher de nouveaux triomphes ou s'engloutir les armées des consuls et des empereurs; c'est là que furent construits, pour opposer une digue aux fréquentes invasions des Persans, tant de forts et de castels, qui, sans cesse pris et repris, changeaient de maîtres suivant le sort des armes. Mais, de toutes ces forteresses, aucune ne subit des chances plus diverses que celle de Nizibin; cette capitale de l'ancienne Mésopotamie, dont les Romains n'apprirent à connaître l'existence que lors de l'expédition de Lucullus contre le roi Tigranes, fut abandonnée à ce dernier, ainsi que d'autres villes de la Mésopotamie, conformément aux conventions stipulées entre lui et Rome [1]. Trajan la conquit [2]; restituée aux Persans par Hadrien, elle fut de nouveau réunie à l'empire sous le règne de Sévère, qui l'embellit et la fortifia [3]. A dater de cette époque, et pendant l'espace de deux siècles environ, les rois de Perse tentèrent toujours de reconquérir ce formidable boulevard de l'Orient [4]. Nizibin fut assiégée à trois reprises différentes par

[1] Dio Cassius, XXXV, 7. — [2] *Ibid.*, XLVIII, 23. — [3] *Ibid.*, LXXV, 3, et XXX, 6.

[4] *Orientis firmissimum claustrum.* Amm. Marcellin, XXV, 8.



Schabour II ; le premier siége qu'il en fit dura cinquante jours, le second quatre-vingts jours, et le troisième cent jours. Dans la dernière de ses attaques, il perdit plus de monde que dans les deux précédentes. Les eaux du Tigre, refoulées par des digues, s'élevaient jusqu'au niveau des remparts ; une flottille toute armée s'avança sur ce lac immense, prête à débarquer dans la ville les soldats de Schabour ; mais cet expédient, dont il croyait le succès certain, tourna à son détriment : une grande partie de la cavalerie persane fut submergée, tandis que les éléphans renversaient et écrasaient sous leurs pieds les archers qui les montaient. Les habitans de Nizibin, encouragés par leur évêque, opposèrent une résistance si opiniâtre, que Schabour fut obligé de se retirer. Mais après la déroute de Julien, cette forteresse, celle de Singara et d'autres villes sur la frontière, retombèrent au pouvoir des Perses, conformément à la teneur d'un traité signé par Jovien [1], et leur restèrent définitivement acquises [2]. Nizibin, bâtie sur les bords de l'Hermas (Mygdonius) [3], n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village. Des pans de mur, quelques tours, et les fondemens des anciennes fortifications, sont restés debout, seuls vestiges de son ancienne splendeur [4] ; c'est à ces ruines solitaires et semées çà et là sur une grande étendue de

[1] *Juliani Orat.*, dans Gibbon, XVIII, t. II, p. 107.

[2] Amm. Marcellin, XXV, 7. Libanius, Zozimus, dans Gibbon, XXIV, t. II, p. 466.

[3] Dupré, *Voyage en Perse*, I, p. 86. Niebuhr, Macd. Kinneir, *Memoirs and Journey*.

[4] Macd. Kinneir, *Memoirs*, p. 260.

terrain que Nizibin doit le nom de Djinistan ou *patrie des démons* : elle s'appelle encore le pays des *deux espèces de créatures* [1], c'est-à-dire des hommes et des démons ; les habitans vénèrent les traces laissées par les pieds de Noë, d'Esdras et de Job [2], sur un rocher voisin de la ville, et implorent leur protection contre les mauvais génies. De Nizibin on aperçoit, sur la route de Mardin, la ville de Dara, distante seulement de huit lieues. Après la perte de Nizibin l'empereur Anastase avait élevé Dara au premier rang des places de guerre de ce côté de la frontière ; Justinien la rendit encore plus formidable en ajoutant aux bastions déjà existans, de nouveaux ouvrages. Par ses murailles, qui ont soixante pieds de hauteur et dix d'épaisseur [3], Dara offre encore au pélerin, dans ses ruines majestueuses de palais et d'églises, la plus fidèle image d'une ville frontière telle que les possédaient alors les Romains au-delà de l'Euphrate [4]. Mais, parmi tous ces débris, le musulman ne cherche que les tombeaux d'Ezéchiel et d'un autre saint d'origine kurde. Dara, autrefois Anastasiopolis, du nom de son fondateur, était enclavée dans l'ancienne province de Mygdonie, qui avait pour capitale Nisibis, comme Miarafakaïn (Martyropolis) était celle de l'ancienne Sophene. L'une et l'autre de ces deux villes sont entourées de magnifiques jardins [5] ; la dernière est célèbre par son église de saint Sergius, pour lequel les empereurs grecs et

[1] *Bilados siklein*, Ewlia, IV. — [2] *Ibid.*

[3] Macd. Kinneir, *Journey*, p. 440. — [4] *Ibid.*, p. 260 et 262.

[5] *Djihannuma*, p. 437. Ewlia, IV.

quelques rois de Perse [1] professaient la plus haute vénération. Aucun voyageur européen n'a visité encore la *source du bassin* (Aïnol-haouf), dans le voisinage de la ville [2]; on y voit aussi les ruines du mausolée du célèbre prince de la famille Hamdan, Seïfeddewlet (épée de l'empire), dont Montebbi a chanté les exploits [3]. Mais on n'y voit plus aucune trace des prétendus tombeaux des prophètes et des trois cents martyrs, dont le souvenir s'est perpétué dans le nom de Martyropolis.

Sur la frontière orientale du Diarbekr, ou de la Mésopotamie septentrionale, se trouve l'île d'Omar, formée par le Tigre; la ville qui s'élève au milieu de cette île [XVIII] s'appelle Djezireï-Omar, du khalife Omar Abdolaziz. Les remparts de Djezireï (Thomanum), bâtis en pierres noires comme ceux de Diarbekr, sont presque entièrement tombés en ruines [4]; à l'ouest de la ville, la source des Démons arrose de superbes jardins [5]. Ses habitans, tous Kurdes d'origine, chantent les beautés du Tigre et du Khabour [6] dans des stances élégiaques [7]; ils montrent aux étrangers quel-

1 Khosroës Perwiz, pour complaire à son épouse Siré, y avait suspendu une croix d'or. Simocatta, V, 14. Voyez, sur l'église de Saint-Sergius, Aboulfaradz, f. 98.

2 *Djihannuma*, p. 439. — 3 *Ibid.*, p. 437.

4 Macd. Kinneir, *Journey*, p. 456. Depuis Benjamin de Tudella, Kinneir est le seul qui ait visité cette ville.

5 Aïnessiklan.

6 Ce nom est commun à l'ancien Nicephorus ou Centrites et au Chaboras ou Mygdonius.

7 Ewlia.

ques tombeaux qu'ils disent appartenir à des khalifes et à des imams, et le mausolée gigantesque dans lequel repose, à les en croire, l'enfant mort-né dont la femme de Noë accoucha dans l'arche [1]. Lorsque l'arche se fut arrêtée au pied des monts Djoudi, sur le rocher qui s'élève à côté de Gourghil, et qu'on peut voir de Djezireï, la famille de Noë descendit près de Kariet-Semanin (*village des quatre-vingts*) [2], situé à l'ouest, et son premier soin fut d'enterrer cet enfant [3]. Mais si cette tradition est entièrement fabuleuse, on doit plus de croyance à celle qui donne Djezireï pour berceau à plusieurs des savans les plus célèbres de l'islamisme tous appelés Djezereï du nom de leur patrie [XIX]. Au reste, ce nom de Djezireï n'appartient pas exclusivement à l'île sur laquelle la ville est bâtie; il désigne encore tout le pays compris entre l'Euphrate et le Tigre, c'est-à-dire la Mésopotamie, la plus grande des quinze Djezireï dont parlent les géographes arabes [XX]. El-Djezireï se divise en trois districts, portant chacun le nom des principaux chefs de tribus qui ont primitivement occupé le pays, savoir: Rebia, Mazar et Bekr. Ce dernier s'établit dans la partie nord de l'île Djezireï, qui de lui a pris le nom de Diarbekr et des villes principales de laquelle nous venons de donner la description. Rebia et Mazar, fils de Nezar [4], se par-

[1] Ewlia.

[2] C'est là qu'il faut chercher l'ancienne Bezabda.

[3] Ewlia.

[4] *Djihannuma*, p. 432 et 436. Rebia, qui dans le partage des biens de son père reçut des chevaux, fut appelé *Rebiatol-fars*, c'est-à-dire Rebia

tagèrent entre eux la partie sud de la Mésopotamie : le premier prit possession du territoire qui longe les rives du Tigre, et fixa sa résidence à Mossoul; le second fit de Rakka sa capitale, et occupa les bords de l'Euphrate. Comme ces deux provinces furent, ainsi que les villes et les forts qui en dépendent, réunies par Büklü-Mohammed à l'empire ottoman, il est nécessaire d'entrer ici dans quelques détails pour faire mieux connaître l'importance de cette conquête.

Mossoul, capitale de la province Rebia, aujourd'hui sandjak de Mossoul, se distingue par l'élégance de ses vingt mosquées, par la beauté de ses sept tours, dont une fléchit d'un côté comme la tour de Pise. Elle n'est séparée de l'ancienne Ninive [1] que par les eaux du Tigre; et, comme toutes les villes qui ont déjà passé sous nos yeux, elle est habitée presque en totalité par des Kurdes. Outre leur dialecte maternel, les Kurdes de Mossoul parlent l'arabe, le turc et le persan [2]. L'un des plus célèbres prophètes de l'antiquité, Jonas, et saint George, qui tient le premier rang parmi les saints du moyen-âge, se partagent la vénération des habitans [xxi]. Les plus belles mosquées, dont la construction remonte à cette époque, ont été fondées par l'Atabège Seïfeddin-Ghazi,

des Chevaux, et Mazar, qui eut les ânes, *Mazarol-himar*, c'est-à-dire Mazar des Anes. On trouve déjà chez les Mèdes le nom de Mazar. Polyainus, VII, 3, § 4, Μαζαρης.

[1] Yakouti connaît, outre l'ancienne Ninive, un village de ce nom aux environs de Babylone.

[2] *Djihannuma*, p. 434.

par la fille de Noureddin [1]. C'est de Mossoul que dérive le nom de mousseline, comme les baldaquins doivent le leur à la ville de Bagdad. A l'est de Mossoul se trouve la source de la *roue à godets* (Naoura), dont la surface se couvre de plantes qui donnent l'indigo, et, au sud, sort de la terre une eau thermale qui dépose une espèce de poix odoriférante et de couleur foncée [2].

Le pays de la tribu Mazar réclame davantage notre attention par les nombreux souvenirs historiques qui s'y rattachent; il a pour capitale Roha ou Orfa (l'ancienne Edessa ou Callirhoe), qui, de nos jours, est le siége du sandjak de ce nom. Les poissons de l'étang qu'alimente la belle source de Callirhoe étaient, suivant toute apparence, consacrés autrefois par les Syriens à la déesse Astarté. Les Kurdes les ont aujourd'hui mis sous la protection d'Abraham, car c'est là que la tradition place le paradis de roses qui se substitua tout-à-coup au brasier dans lequel Nemrod avait fait jeter ce prophète. Dans le moyen-âge, Edessa jouissait d'un haut renom de sainteté, grâce au roi Avgar [3], qui, après sa conversion au christianisme, aurait entretenu une correspondance avec le Christ. Sous le règne d'Alexandre-le-Grand, les habitans de cette ville formaient un singulier assemblage de Grecs, d'Arabes, de Syriens et d'Arméniens; on y parlait néanmoins, dans toute leur pureté, les dia-

[1] Ewlia.

[2] *Djihannuma*, p. 434.

[3] Avgar n'est qu'une mutilation du nom Ekber.

lectes syrien [1] et arabe [2]; et outre une haute école arabe, Edessa possédait encore une haute école persane [3]. Antonin Caracalla fit conduire à Rome, chargé de chaînes, Avgar, le dernier roi d'Edessa; mais, par un singulier retour du sort, il trouva lui-même la mort dans la capitale de son ennemi vaincu [4]. L'empereur Valérien ne fut pas mieux favorisé de la fortune: s'étant avancé pour délivrer la ville, que Schabour Ier tenait assiégée, il fut défait sous les murs de cette place, et tomba lui-même au pouvoir des Persans [5]. Justinien répara les fortifications d'Edessa [6]; mais, si l'on en croit les historiens du temps, il faut moins attribuer la retraite précipitée des Persans, sous le règne de Khosroës-Nouschirwan, à la solidité de ses remparts et au courage de ses défenseurs, qu'à un portrait et à une lettre du Sauveur envoyés au roi Avgar [7]; cette lettre et ce portrait furent tout d'un coup retrouvés miraculeusement, après être restés ignorés pendant cinq siècles. Pourtant ils purent sauver Edessa des mains des Arabes: elle eut successivement pour maîtres les khalifes de la maison d'Ommia,

1 Bayer, *Hist. Edessa*, p. 5.

2 Abulfarag., *Hist. Dynast.*, p. 16, c. 10. Wessel.

3 *Theodor. lector, ad calcem Hist. eccles. in Assemani.* Biblioth. oriental., II, p. 402; III, p. 376, 378; IV, p. 70 et 924; et d'après ce dernier, Gibbon, VIII, note 44.

4 Caracalla Osdroene Edessa defunctus. Jornandès, l. I.

5 *Hist. August.*, Zozimus.

6 *Seasonably presented to the devotion of the times.* Gibbon, ch. 49, notes 7, 14.

7 Dans Théophylacte, l. III, c. 1. Εκλιφρεδα τὸ θεανδρικον ἴνδαλμα.

ceux de la famille d'Abbas, les princes des dynasties arabes Hamdan [1] et Okaïl [2]; vint ensuite Balduin, qui fonda la principauté d'Edessa. Cinquante ans plus tard, Amededdin-Senghi [3] reprit Edessa sur les chrétiens [4] et la restitua au prince de la dynastie Okaïl, sous la condition qu'il se reconnaîtrait son vassal [5]. Après l'extinction de la dynastie des Atabéges et la conquête de leurs États par Holagou, une des sept branches de la dynastie kurde d'Eyoub [6] établit son règne dans la Mésopotamie. Le dernier prince de cette race fut tué par Ouzoun-Hasan, souverain de la dynastie du Mouton-Blanc. Enfin Schah-Ismaïl, qui succéda aux descendans d'Ouzoun-Hasan, avait également étendu sa domination sur ce pays; mais, par suite de sa défaite à Tschaldiran, il se vit bientôt contraint d'abandonner tout le Kurdistan aux armées victorieuses de Sélim.

La seconde ville importante du district de Rebia ou sandjak de Roha est Rakka (Nicephorium), que Rebia avait d'abord choisi pour sa résidence. Rakka, surnommée encore Callinicum, était une des places frontières de l'empire byzantin les plus importantes

[1] Ben Hamdan, depuis 323 (934) jusqu'en 380 (990), cinq princes.

[2] Ben Okaïl, depuis 380 (990) jusqu'en 495 (1101), dix princes.

[3] Les Atabéges de Haleb, depuis 408 (1017) jusqu'en 630 (1232), quinze princes. Senghi est le Sanguinus des historiens européens.

[4] *Gesta Dei*.

[5] *Djihannuma*, p. 436.

[6] 1o en Égypte, 2o à Damas, 3o à Hims, 4o à Hama, 5o dans l'Yémen, 6o à Haleb, 7o à Hossnkeïf.

par leur commerce [1] ; elle fut agrandie et reconstruite par Justinien [2], et Haroun-al-Raschil y fit bâtir un magnifique palais, dont il reste encore quelques ruines [3]. Au-dessous de Rakka, en descendant l'Euphrate, on arrive à Kirkesia (l'ancienne Circesium de l'empire grec, et probablement aussi la même que Carchabeza), située au confluent du Khabour. Sous ses murs, le roi d'Egypte Necho livra bataille à Nabuchodonosor [4]. Au-dessus de Rakka, et toujours sur les bords de l'Euphrate, s'élèvent deux châteaux-forts destinés à protéger le gué du fleuve. Le premier s'appelle Bir ou Biredjik (l'ancienne Birtha) [5], et le second Dar-Roum ou Kalaat-Roum, c'est-à-dire le château des Grecs [6]. Anciennement appelé Thapsacus ou Zeugma [7], parce que ce fut là le centre du commerce entre les pays en-deçà et au-delà de l'Euphrate [8], Kalaat-Roum est le plus fameux des quatorze Kalaa ou forts dont il est question dans la géographie arabe du moyen-âge [9] [XXII]. Mais quels que soient les souvenirs qui se rattachent à chacune de ces forteresses, celle de Harran occupe, dans l'histoire, une place bien autrement importante. Située entre Orfa et Nizibin, Harran est à la fois le Khawran de l'*Ecriture*, où Abraham se fixa en venant d'Our,

[1] *Callinicum munimentum robustum et commercandi opimitate gratissimum.* Amm. Marcellin, XXIII, 3.

[2] Procop., *de Ædificiis*, II.

[3] *Djihannuma*, p. 444. Rennel, *Illustrations of the History of the expedition of Cyrus*, p. 63.

[4] Joseph., X, c. 71. — [5] *Djihannuma*, p. 594. — [6] L'ancien Thapsacus ou Zeugma. — [7] *Djihannuma*, p. 594. — [8] Mos., XI, 31 ; XXIV, 10. — [9] *Djihannuma*, p. 444.

et le Carræ des Romains, où Crassus essuya sa honteuse défaite; de nos jours, les habitans montrent, à peu de distance de la ville, le temple des Sabéens, c'est-à-dire de la Lune, dans lequel l'empereur Julien, à son passage, offrit des sacrifices pour se conformer aux usages du pays [XXIII]. Aucun historien européen n'a encore visité les collines de Harran, les plaines de Senaar, les ruines du temple de la Lune [1], la pyramide construite près de Singara dans l'île Bebaracus [XXIV], et les trois cents sources du Chaboras [2], qui ont fait donner à la ville voisine le nom de Reesol-Aïn (la tête des sources) [3].

Les pays habités par les tribus Bekr, Mazar et Rebia, qui représentent aujourd'hui, à quelque différence près, les gouvernemens de Diarbekr, Roha et Mossoul dans la Mésopotamie septentrionale, se trouvaient donc réunis à l'empire ottoman, grâce aux talens militaires de Biiklü-Mohammed, et plus encore aux habiles négociations d'Idris. En attendant les ordres supérieurs de Sélim, Idris travaillait avec un zèle infatigable à l'organisation intérieure du pays; il voulait, par toutes les combinaisons possibles, assurer la paix et consolider les liens qui rattachaient au pou-

1 *Mossilii Sabiin hon tel iisré diir*, c'est-à-dire « le temple des Sabéens est bâti sur cette colline. » *Djihannuma*, p. 444. Macdonnald Kinneir dit cependant : *Of the famous city Haran little or nothing remains*; mais son témoignage peut être contesté.

2 *Oulsch yusdem ziade ouyouni safié Tschikar*.

3 Elle portait du temps de l'empire de Byzance le nom de Theodosiopolis, de l'empereur Théodose qui l'avait fortifiée et embellie de somptueux édifices. Procop., *de Ædificiis*, II, 2.

voir de la Porte les nouveaux vassaux qu'il lui avait conquis. Toutes ses mesures obtinrent l'approbation du Sultan; il en reçut l'avis officiel par un diplôme dans lequel Sélim le chargeait de distribuer, parmi les begs qui avaient reconnu sa souveraineté, dix-sept étendards, cinq cents habits d'honneur brodés d'or et vingt-cinq mille ducats. Pour terminer l'œuvre qu'il avait si bien commencée, Idris divisa provisoirement le Diarbekr en plusieurs sandjaks, et cette division, qui rendait l'administration naturellement plus facile, fut adoptée l'année suivante pour les gouvernemens de Roha et de Mossoul. La situation toute particulière de cette partie du Kurdistan, qui comptait presque autant de maîtres que de castels, l'esprit indépendant des begs ou chefs de tribus, enfin la barbarie et l'humeur belliqueuse des peuplades qui l'habitaient, auraient paralysé l'exercice d'une autorité trop absolue. Idris n'avait pris possession du pays qu'après de longs efforts, et, pour s'y maintenir, il fallait user de beaucoup de ménagemens: aussi l'administration du Kurdistan, telle qu'elle fut organisée à cette époque, et telle qu'elle existe encore de nos jours, diffère-t-elle essentiellement de celle des autres provinces de l'empire ottoman. La répartition des sandjaks, qui forment, au nombre de dix-neuf, le gouvernement de Diarbekr, constitue cette différence: onze d'entre eux seulement furent administrés suivant la forme ordinaire; parmi les huit autres dont l'investiture dépendait de conditions particulières, cinq restèrent à leurs chefs héréditaires. D'ailleurs il résulte de la connaissance de



l'histoire en général, que ce démembrement de territoire entre plusieurs chefs indépendans les uns des autres a été de tout-temps une nécessité dans presque tous les pays de montagnes, hérissés de castels et de places-fortes, où l'usage continuel des armes entretient l'humeur belliqueuse des populations. Considérées sous ce point de vue, les deux extrêmes frontières de la Turquie, le Kurdistan et la Bosnie, offraient une ressemblance parfaite. L'une et l'autre provinces étaient alors, comme à présent encore, divisées en autant de petites seigneuries qu'il y avait de châteaux-forts [xxv]; seulement, comme la Bosnie se trouve plus rapprochée du siége de l'empire, les Sultans ont pu maîtriser plus facilement l'esprit remuant des habitans; ils n'ont pas dû avoir pour eux les mêmes ménagemens que pour les chefs du Kurdistan qui étaient plus éloignés du centre de l'action gouvernementale; et, par suite, le principe d'hérédité n'a été respecté que chez ces derniers.

Le Kurdistan, ou le pays des Kurdes, dont les habitans sont connus dès la plus haute antiquité comme un peuple guerrier et adonné au brigandage, se compose de tout le territoire montagneux qui a pour limites la rivière d'Elwend (Orontes) d'un côté et l'Euphrate de l'autre, en remontant jusqu'à sa source; il relevait autrefois des rois de Perse, et appartient aujourd'hui à la Porte, à l'exception du gouvernement de Kermanschah, dit le Kurdistan persan. Schehrzor, qui fut conquis par Souleïman-le-Grand, est le centre du Kurdistan turc; mais les tribus des Corduènes, des



Carduchi, des Cadusiens ou Cyrtes[1], sont sorties de l'ancienne Corduène, où elles étaient établies du temps de Xénophon ; elles se sont insensiblement avancées dans les plaines qui se déroulent au sud-est de l'Arménie et dans la Mésopotamie septentrionale (Diarbekr), vers les lacs de Wan et d'Akhlat, le Mourad-Tschaï, bras oriental de l'Euphrate, et jusqu'à Mousch, l'ancienne Moxœne. Suivant la tradition, ce peuple, qui n'était qu'un ramassis de tribus barbares[2], aurait fui de la Perse dans les montagnes du Kurdistan, pour échapper à la tyrannie de Sohak[3]; mais son idiôme révèle plutôt une origine indienne ou turque[4]. Parmi les nombreuses tribus kurdes (on en compte jusqu'à quatre-vingts[5]), la plus digne d'attention est celle des Yezidis ou adorateurs du diable, tant parce que leur siége principal à Mardin paraît indiquer qu'ils descendent des anciens Mardes, que parce que leur culte offre une grande analogie avec la doctrine professée par une secte persane adorant le principe du mal. Après les Yezidis viennent les Hakaris, les Sibaris, les Haletis, les Hariris, les Rouschenis et les Bokhtis;

[1] Strabon en fait deux fois mention en parlant de la Médie (CXI et CXII, § 3) et de la Perse (CXV, c. III, § 2); il les désigne sous le titre de brigands. Polybe (l. V, § 52) les cite comme d'habiles archers.

[2] Mannert, V, 2, p. 225 et 495.

[3] Ewlia. Le *Djihannuma*. Voyez aussi la Turquie d'Asie, dans les *Iahrbücher der Litteratur* (*Annales de la Littérature*), XVIII, p. 244.

[4] Heude, *Voyages*, Londres, 1819, dans la préface.

[5] Ewlia parle de douze dialectes kurdes. Voyez *Annales de la Littérature*, XIII, 249. On y trouve également citées trente-six tribus habitant les montagnes des monts Djoudi et trente-six habitant la plaine.

enfin il en est d'autres qui ont pris leurs noms des pays qu'élles habitent, telles que les Bidlisis, les Amadis, les Sindjaris, les Gourghilis, les Aounikis et les Djezerewis, qui furent ainsi appelées des villes de Bidlis et d'Amadia, de la plaine de Sindjar, des châteaux-forts de Gourghil [1] et d'Aounik [2], et de l'île Djezireï-Omar. Toutes ces diverses peuplades obéissent à des chefs héréditaires dont la volonté fait loi, et qui ont sur leurs sujets droit de vie et de mort; ces chefs sont ordinairement accompagnés d'une suite nombreuse; ils discourent avec complaisance sur l'ancienneté de leurs familles qu'ils font remonter à Noë [3]. Ils aiment les exercices du corps, ils chantent leurs armes bien fourbies et d'une bonne trempe [4], les montagnes et les fleuves du pays [5]; leurs vêtemens consistent en étoffes bigarrées et rayées [6]. En un mot, tout rappelle, dans les montagnes du Kurdistan, celles de l'Écosse, ses clans, ses plaids et les chants d'Ossian.

1 Gourghil, à l'extrémité orientale des monts Djoudi. Le *Djihannuma* et *Annales de la Littérature*, XIII, 252.

2 Aounik (Avenik) joue un grand rôle dans l'histoire de Timour. Cherefeddin, *Histoire de Timourbeg*, t. II, l. III, ch. 43, p. 299.

3 Macd. Kinneir.

4 Macd. Kinneir, p. 399, et Heude donnent une description détaillée de l'armure des Kurdes. Voyez *Annales de la Littérature*, XIV, p. 28.

5 Ewlia. *Annales de la Littérature*, XIII, p. 262. Le district qui porte encore aujourd'hui le nom d'Elegher est cité dans Pline: *loco nomen Elongosine* (pour Elegosine) *est ipsius qua tardior fluit Diglito* (le Didjlet des Arabes ou le Tigre). Plin., VI, 27.

6 *Their costumary dress is a long robe, made of white cotton cloth, but in the neighbourhood of Betlis and Moosch they manufacture a sort of striped stuff, resembling tartan.* Macd. Kinneir, *Journey*, p. 411.

Les héros des anciennes traditions et des romans modernes de la Perse sont des Kurdes, comme Roustem, Behram-Tschobin, Gourghin-Milad, Ferhad [1], l'amant à la fois heureux et malheureux de la belle Schirin; enfin Salaheddin-le-Grand (Saladin) qui établit à la fois la domination de la famille d'Eyoub sur l'Égypte, l'Arabie, la Syrie, la Mésopotamie, et dont le dernier rejeton, Khalil l'Eyoubide, gendre du schah Ismaïl, et seigneur de Hossnkeif, venait de reconnaître la suzeraineté des Ottomans. Ce fut Idris qui installa Khalil au nom du Sultan, et lui remit, avec les cérémonies d'usage, l'étendard, le tambour et la queue de cheval [2], attributs des seigneurs feudataires de la Sublime-Porte. Idris reçut lui-même, pour prix de ses éminens services, une bourse de deux mille ducats vénitiens [3], huit vêtemens d'honneur [4], un sabre dont la lame et le fourreau étaient incrustés d'or [5], enfin une lettre dans laquelle Sélim [6] lui témoignait sa parfaite satisfaction. Le Sultan ne s'en tint pas là, et, pour lui donner une nouvelle preuve de sa haute confiance, il lui envoya les diplômes de sandjaks signés de sa main.

1 *Djihannuma*, p. 450. De la tribu Gulfera.

2 Eboulfazl, fils d'Idris.

3 *Flori sikkei isfrendjiyé*, c'est-à-dire « ducats du système monétaire des Francs. »

4 Savoir : un kaftan doublé de zibeline, un autre garni de peau de lynx, deux morceaux carrés de soff, deux autres en drap, deux soffs doublés de peau de lynx et de zibeline.

5 *Frenghi kemkha ghilaflu.*

6 Ce diplôme, daté du mi-schewal 921 (mi-novembre 1515), se trouve en entier dans Eboulfazl, f. 96. Ali, f. 203, à la fin du xe récit.

mais dont le nom avait été laissé en blanc afin qu'il pût y mettre tel nom qu'il jugerait convenable [1].

Biiklü-Mohammed retourna dans son gouvernement de Diarbekr lorsque Sélim se mit en marche contre le sultan d'Egypte, et Idris fut rappelé près de son souverain pour le suivre dans cette expédition. Là se termina sa carrière politique; il mourut peu de temps après la conquête du Caire. Au reste, Idris n'aurait pu être employé avec autant de succès dans l'organisation de l'Egypte que dans celle du Kurdistan, sa patrie, dont il connaissait les mœurs, la langue, et où il avait antérieurement rempli les fonctions de secrétaire d'Etat près du prince de la dynastie du Mouton-Blanc. C'est aux habiles négociations d'Idris que l'empire ottoman est redevable de l'acquisition de cette importante province; ces négociations avaient préparé la soumission volontaire des Kurdes, et complété ensuite les résultats obtenus par la victoire de Tschaldiran [xxvi]. La prise de possession par les Ottomans des districts de Diarbekr, d'Orfa et de Mossoul, fut un des plus beaux résultats de la guerre contre la Perse: elle donna une nouvelle garantie à la domination des Turcs sur les peuples de l'Asie-Mineure, et opposa une barrière aux envahissemens des Persans. On voit, si l'on veut remonter à des temps plus reculés, que Rome ne s'était crue vraiment maîtresse de l'Asie que lorsque ses légions eurent occupé les bords de l'Euphrate; car ce fleuve, et non pas le Tigre, forme la

[1] *Nischanlu beyaz kiagadlar*, dit le diplôme.



frontière naturelle des deux pays ennemis. Le Tigre, qui se partage en deux grands bras, dont l'un coule à l'ouest de Diarbekr [XXVII], et l'autre à l'est de Bidlis, ne saurait par cela même donner une ligne de démarcation nettement dessinée. Plus tard, lorsque les empereurs de Rome et de Byzance portèrent leurs armes au-delà de l'Euphrate, le Nymphius, qui descend de Miafarakaïn, servit de limite à leurs possessions, et quelques forts furent bâtis dans le voisinage pour les faire respecter. Mais l'Euphrate, dont le bras oriental appelé Mourad (l'Omiras des anciens) [1] court de l'est à l'ouest en longeant le nord de la Mésopotamie, a toujours formé et formera toujours la frontière naturelle des dominations européennes en Asie. C'est là que se sont arrêtées les conquêtes de l'ancienne et de la nouvelle Rome, des Croisés et de toutes les puissances qui ont successivement envahi cette partie du globe; et si un jour les Ottomans sont chassés de l'Europe, l'Euphrate deviendra de nouveau la limite qui marquera la ligne de séparation des dominations asiatique et européenne.

[1] Rennel, *Illustrations of the History of the expedition of Cyrus*, p. 211.



LIVRE XXIV.

Guerre d'Egypte. — Dynastie des Mamlouks. — Bataille de Merdj-Dabik. — Marche sur le Caire par Haleb, Hama et Damas. — Bataille de Ridania. — Exécution de Toumanbai. — Description du Caire. — Retour de Sélim. — Exécution du grand-vizir. — Nouvelles dispositions à l'extérieur et à l'intérieur. — Mort de Sélim. — Le moufti Ali-Djemali.

Pendant l'hiver qui vit Büklü-Mohammed et Idris soumettre et organiser le Kurdistan, Sélim, à qui pesait l'inaction, médita de nouvelles conquêtes dans son palais d'Andrinople. Dès le commencement du printemps de l'année 1516, il ordonna au grand-vizir Sinan-Pascha de se mettre à la tête d'une armée de quarante mille hommes, rassemblée à Kaïssariyé [1], et de se diriger, par le district de Meràsch, sur l'Euphrate. Sinan-Pascha, craignant d'être inquiété par l'armée d'observation que le sultan d'Égypte avait envoyée sur les frontières de Syrie, avec l'ordre d'arrêter la marche des troupes ottomanes ou de tomber sur leurs derrières, n'osa pas se porter en avant. Sélim, informé par Sinan-Pascha de ces démonstrations hos-

[1] Seadeddin, IV, f. 683. Ali, xe récit, et le fils d'Idris.



tiles, convoqua son diwan. Hersek Ahmed-Pascha prit la parole, et fut d'avis de déclarer la guerre à l'Égypte, ajoutant, pour irriter encore la susceptibilité de Sélim, que, pendant sa captivité au Caire, il avait entendu le sultan Kaïtbaï menacer d'écraser les Ottomans avec toutes ses forces réunies, si jamais ils tentaient de s'approcher de la Mecque et de Médine [1]. Le nischandji-baschi Mohammed appuya l'opinion d'Ahmed, en disant que la gloire du Sultan était intéressée à conquérir le droit de protéger les deux saintes villes. Mohammed, qui, par ses études, était destiné aux emplois scientifiques, n'avait accepté la place de secrétaire d'État que sur l'ordre exprès de Sélim. Son vote belliqueux le rendit digne, aux yeux du Sultan, de la place de vizir; mais, pour lui faire accepter cette nouvelle faveur et vaincre ses refus, Sélim dut recourir à un argument irrésistible, celui du bâton, qu'il lui appliqua de ses propres mains [2]. L'opinion de Hersek et de Mohammed [I] reçut un nouveau poids d'un songe du grand-maître du seraï, auquel étaient apparus les quatre disciples du Prophète avec leurs étendards [3]. Mais ce fut moins l'opinion des vizirs qu'un besoin de conquête qui fit résoudre à Sélim la guerre contre l'Égypte; cependant il voulut remplir la formalité prescrite par cette sentence du Koran : *Et nous ne punissons*

[1] Ces paroles de Hersek-Ahmed ne se trouvent que dans le *Selimnamé* de Schoukri, f. 53.

[2] Ali. Seadeddin, IV, f. 683, d'après Hasandjan.

[3] Le *Selimnamé* de Seadeddin, dans les *Mémoires sur l'Asie*, par Diez, p. 266.

pas avant d'avoir envoyé un message [1]. Il envoya donc au sultan d'Égypte Karadja-Pascha et le savant juge de l'armée de Roumilie Sirekzadé Mewlana-Rokneddin; pour rendre cette ambassade encore plus significative, il partit lui-même de Constantinople le 4 djemazioul-ewwel 922 (5 juin 1516) [II], et se rendit à Scutari. Avant son départ, Sélim avait eu soin d'assurer la tranquillité des trois premières villes de son empire, en confiant le gouvernement d'Andrinople à son fils Souleïman, celui de Constantinople à son vizir Piri-Pascha, et celui de Brousa à Hersek Ahmed-Pascha [2]. Le 25 djemazioul-ewwel (26 juin), le sultan visita, à Koniah, les tombeaux de scheïkhs mystiques, et, après avoir reçu, avec la tête de Karakhan, dernier gouverneur persan du Diarbekr, la nouvelle de l'entière soumission de ce pays [3], il marcha sur Ilebessan. Le sultan d'Égypte, Kanssou-Ghawri, en apprenant les mouvemens de l'armée ottomane, s'était avancé, à la tête de cinquante mille hommes, jusqu'à Haleb, où il reçut les ambassadeurs de Sélim; il leur prodi-

[1] *We ma kunna mouazebin hatta nebaas resoulen*. Ce verset du Koran est suivi d'un autre qui explique fort laconiquement le but de ces messages : *Fekoulou lehou kawlen leinen lealehou yetezeker aou yakhschi* : « Dites-lui une parole douce, pour qu'il réfléchisse ou qu'il craigne. » Voyez la lettre du Sultan, dans la *Collection* de Feridoun, n° 266.

[2] Seadeddin, IV, f. 684. Ali, x^e récit, et Eboulfazl.

[3] Voyez, dans Marini Sanuto, la lettre du Sultan au doge de Venise sous la date du 10 juillet 1516, dans laquelle il n'est encore question que de la guerre contre la Perse. La *Collection* de Feridoun contient les lettres de victoire sur la conquête de Diarbekr, adressées par le sultan à Obeïd-Khan et au sultan d'Égypte; elles sont inscrites, la première sous le n° 259, la seconde sous le n° 262.

gua les injures et les fit jeter en prison ; mais, à l'approche de Sélim, il les congédia, en les chargeant de négocier la paix entre leur maître et Schah-Ismaïl [1]. Le 10 redjeb (9 août), les ambassadeurs arrivèrent au camp de Sélim, à Boudjakdéré [2]. Neuf jours après, les Ottomans atteignirent Merzeban, où le gouverneur d'Aïntab, Younisbeg [III], transfuge des rangs égyptiens, passa sous les drapeaux de Sélim, et offrit de le conduire d'Aïntab à Haleb ; le trajet entre ces deux villes est de dix journées de marche [3]. Kodji, beg de Brousa, et Ferhadbeg furent envoyés en avant pour éclairer la route et faire des prisonniers [4]. Cependant Mogholbaï, chargé de nouvelles propositions de paix, s'était rendu au camp de Sélim, accompagné d'une suite brillante ; le sultan ottoman, en le voyant paraître revêtu d'armes magnifiques, s'indigna des formes guerrières de ce message : « Ghawri, s'écria-t-il, n'a-t-il donc pu trouver un homme de loi capable de remplir une ambassade ? » Puis, sans vouloir attendre la réponse de Mogholbaï ou prendre connaissance de sa lettre de créance, il ordonna de lui trancher la tête, ainsi qu'à toutes les personnes de sa suite. Les dix compagnons de l'ambassadeur furent exécutés ; mais Younis-Pascha s'étant jeté aux pieds de Sélim pour le supplier de respecter le droit des gens dans la personne de l'envoyé égyptien, Sélim révoqua sa sentence et se contenta de faire raser la barbe et les cheveux de

1 Seadeddin, IV, f. 685. Ali, xe récit. Eboulfazl.

2 Seadeddin, l. c. — 3 *Ibid.*

4 Seadeddin, p. 686. Ali, Eboulfazl.

Mogholbaï, de lui mettre un bonnet de nuit et de le renvoyer ainsi au sultan sur un âne boiteux et galeux [1]. Cet oubli de toutes les règles de justice et du principe de l'inviolabilité des ambassadeurs, sacré, même pour les despotes d'Orient, n'était que le prélude des nombreuses scènes de cruauté qui devaient souiller la guerre d'Égypte.

Un coup-d'œil jeté sur le théâtre de la guerre et sur la dynastie des Mamlouks éclairera d'un nouveau jour les événemens qui vont se dérouler sous nos yeux.

Depuis la domination des Pharaons, des Ptolémées, des Romains et des Byzantins, l'Égypte avait vu se succéder huit dynasties dans le cours de huit siècles. Les khalifes ommiades et abassides la firent administrer par des gouverneurs, au nombre desquels furent les deux Turks Touloun [2] et Akhschid [3], fondateurs de deux dynasties qui ne tardèrent pas à disparaître. Les Fatimites [4] érigèrent, en Égypte, un khalifat indépendant de celui de Bagdad, de sorte que, dès lors, l'autorité souveraine de l'Islamisme fut partagée entre les khalifes du Nil et du Tigre. Salaheddin-le-Grand jeta, en Égypte, les fondemens de la puissance de sa maison, qui lui survécut à peine un siècle [5]; car l'un des mamlouks de la garde du souverain, ap-

1 Ibn-Seïnel, f. 14. Souheïli, f. 12. *Selimnamé* de Schoukri.

2 Les Beni-Touloun régnèrent depuis l'an 254 (867) jusqu'en 292 (904) et comptent quatre princes.

3 Les Beni-Akhschid, depuis 323 (934) jusqu'en 357 (967), cinq princes.

4 Les Fatimites, depuis 297 (909) jusqu'en 567 (1171), quatorze princes, résidant à Mehdiyé. Voyez Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*.

5 Depuis 567 (1171) jusqu'en 652 (1254), onze souverains.

pelé Bahri [1], d'un château sur le Nil, usurpa le trône sur le dernier des Eyoubides. A la dynastie des Mamlouks baharites succéda celle des Mamlouks tscherkesses. L'Égypte, bornée à l'ouest par les sables, au nord et à l'est par la mer, n'a à redouter d'autre attaque par terre que celle des Abyssiniens au sud, et des peuples de la Syrie au nord-est, à travers l'isthme qui réunit l'Asie à l'Afrique. Depuis des siècles, il n'était point descendu d'armées des montagnes de l'Abyssinie, mais seulement des caravanes trafiquant d'esclaves, d'or et d'ivoire; du côté de l'isthme, le danger d'une invasion était resté le même dès la plus haute antiquité ; aussi les souverains égyptiens avaient-ils toujours eu en vue la possession de la Syrie, qu'ils regardaient comme un rempart nécessaire à la sûreté de leurs États. La Syrie reconnut, tantôt en entier, tantôt en partie, la souveraineté de l'Égypte, et il était dans la nature même des choses que les princes égyptiens fussent souvent en relations hostiles avec les princes asiatiques qui menaçaient la Syrie. Pour ne point parler des anciennes invasions des Perses et des Assyriens, qui se répandirent en Égypte par le désert ; pour ne point parler des guerres nombreuses entre les successeurs d'Alexandre, entre les Séleucides et les Ptolémées, la Syrie et l'Égypte furent toujours considérées comme le complément nécessaire l'une de l'autre par les souverains de ces deux pays, lorsqu'ils n'é-

[1] *Bahr* signifie la mer, et le Nil, parce qu'il ressemble à une mer. Ces princes reçurent le nom de Bahris ou Mamlouks baharites d'un château qu'ils habitaient dans l'île de Raoudha sur le Nil.

taient plus réunis sous la domination des Abassides. Ce fut donc avec raison que le fils de Touloun crut devoir consolider sa puissance nouvellement fondée en Egypte par la conquête de la Syrie, et que, pour s'en assurer la tranquille possession, il porta ses armes victorieuses jusqu'à Antioche et à Tarsous [1]. Son fils Khoumarouyé, renommé par la magnificence de son mariage avec Kodron-Neda (la rosée), fille du khalife, suivit la politique de son père [2]. Akhschid, d'abord gouverneur de Damas, puis maître indépendant en Égypte, conquit Damas et Haleb, siége de la dynastie des Beni-Hamdan, qui régnaient alors sur la Syrie et la Mésopotamie. Mais l'eunuque Kiafour, qui gouvernait au nom du fils d'Akhschid, ne put défendre Haleb contre Seïfedewlet, le plus grand des princes de la famille Hamdan. Le célèbre poëte arabe Motenebbi passa tour à tour des souverains de Syrie à ceux d'Egypte, et chanta alternativement leurs exploits [3]. Le quatrième des khalifes fatimites, Azizbillah, prit Damas sur un esclave des Bouyides; son successeur Hakimbiemrillah, le plus extravagant des tyrans, qui fit une campagne en Syrie, est suffisamment connu par la dévastation de Jérusalem [4], et aussi par l'adoration des Druzes, dont il sut se faire vénérer comme un dieu, au moyen des intrigues d'agens secrets [5]. Les croisés de Syrie furent toujours en guerre avec les sul-

1 *Nokhbetet-tewarikh.*

2 *Nokhbetet-tewarikh.* Voy. la description de ces noces dans Abdoullatif.

3 Motenebbi, Vienne, 1824.

4 *Nokhbetet-tewarikh.* Wilken et Michaud, *Histoire des Croisades.*

5 Sylvestre de Sacy, *Extraits des livres des Druzes.*

tans d'Egypte de la famille d'Eyoub. et Louis IX de France fut témoin, pendant sa captivité, lors du second siége de Damiat (Damiette), de la révolution qui substitua les Mamlouks aux Eyoubides. Les deux plus puissans princes des Mamlouks baharites, Bibars et Koulaoun, affermirent leur puissance en Egypte par d'importantes conquêtes en Syrie. Le premier chassa les Mogols et détruisit les châteaux-forts de l'ordre des Assassins; le second prit sur les Croisés Merkeb, Laodicée, Tripoli et d'autres villes, et il ne resta plus aux chrétiens que Tyr et Ptolémaïs, qui devaient tomber sous les coups du fils de Koulaoun, Eschref-Khalil [1]. Ainsi la Syrie, après une occupation de deux siècles par les Croisés, resta, si l'on en excepte la domination temporaire de Timour, dans la possession exclusive des Mamlouks baharites, puis dans celle des Mamlouks tscherkesses; cette dernière dynastie date de la fin du quatorzième siècle, et comptait déjà cent trente-quatre ans de durée et vingt-trois sultans à l'époque qui nous occupe.

Le premier des souverains tscherkesses, Berkouk [IV], brava la puissance de Timour, en mettant à mort les ambassadeurs que le conquérant lui avait envoyés, pour lui demander l'extradition d'Ahmed-Djelaïr, prince de l'Azerbeïdjan, réfugié à la cour d'Egypte. Timour tira, plus tard, vengeance de cet affront sur le fils de Berkouk, par le ravage de la Syrie et les massacres de Haleb et de Damas [1]. Après la retraite de Timour, la Syrie retourna sous la domination

[1] Voyez plus haut, l. VII.

égyptienne. Le sultan Moeyed-Abounassar Dhaheri porta ses armes jusque dans les Etats des princes de Karamanie et de Soulkadr : il enleva au premier Tarsous, Larenda et Kaïssariyé, et au second, Meràsch, Elbistan et Behesni ; mais le prince de Soulkadr ayant reconnu sa souveraineté, il lui donna en fief les villes conquises [1]. Dès lors la proximité des frontières des deux empires dut amener de plus fréquentes relations entre les sultans ottomans et les sultans tscherkesses. Eschref-Bersebaï, conquérant de Chypre, marcha de victoire en victoire, jusqu'en Mésopotamie, où il assiégea Diarbekr et força Kara-Osman (la sangsue-noire), prince de la dynastie du Mouton-Blanc, à se reconnaître son vassal ; des ambassadeurs de Schahrokh, fils de Timour, étant venus, vers la même époque, demander que la prière publique fût faite, au nom de leur maître, au Caire, à là Mecque et à Médine, le monarque mamlouk les fit chasser de sa capitale à coups de bâton [2]. Le sultan Kaïtbaï, dont le règne coïncida avec les dix dernières années de Mohammed II et les dix premières de Bayezid II, fut le premier des souverains d'Egypte, dont la politique se trouva mêlée à celle des Ottomans ; la question de savoir auquel des fils de Souleïman, prince de Soulkadr, reviendrait l'héritage paternel, divisa Mohammed II et Kaïtbaï, et amena plus tard, entre ce même Kaïtbaï et Bayezid II, une guerre qui, après trois défaites successivement éprouvées par les Ottomans, fut terminée par l'inter-

[1] *Nokhbetet-tewarikh* et Djenabi.

[2] *Nokhbetet-tewarikh*.

vention du prince de Tunis. Vingt-cinq ans s'étaient depuis écoulés sans nouveaux démêlés ; mais l'empire ottoman étant devenu limitrophe des possessions égyptiennes par la conquête du Diarbekr, menaçait d'engloutir également la Syrie. Khanssou-Ghawri, qui occupait le trône depuis seize ans, ne pouvait rester plus long-temps spectateur oisif du danger qui le menaçait de ce côté de ses frontières, et il résolut de se rendre, à la tête d'une armée, en Syrie. On connait moins l'organisation de l'ancien empire tscherkesse que ses rapports avec la Syrie ; mais tout le monde sait que sous le nom de *Mamlouks* on désignait, en arabe, des *esclaves achetés,* dont les premiers khalifes formèrent leur garde, et qui, lors de la décadence de leur empire, furent, comme les prétoriens à Rome, les principaux acteurs des révolutions qui ébranlèrent le khalifat jusque dans ses fondemens. Plusieurs de ces esclaves turcs fondèrent de nouvelles dynasties ; mais nulle part l'esclavage ne subit une transformation aussi complète et aussi éclatante qu'en Egypte, où les Mamlouks, depuis la chute de la famille d'Eyoub jusqu'à la conquête des Ottomans, siégèrent sur un des plus puissans trônes de l'Orient pendant plus de deux siècles et demi. Même après l'établissement des Turcs, les Mamlouks imposèrent encore leur joug aux Egyptiens, non plus sous le sceptre d'un esclave choisi parmi eux, mais sous celui des esclaves des sultans ottomans, jusqu'à ce qu'ils eussent péri de nos jours, non par la valeur de leurs ennemis, mais par la trahison. Quoique, dans ces derniers temps, l'Europe ait été inondée d'écrits publiés par



des voyageurs et des corps savans sur les Mamlouks au dix-huitième siècle, cependant la constitution primitive de l'état des Mamlouks à l'apogée de sa grandeur, c'est-à-dire aux quatorzième et quinzième siècles, n'est que fort imparfaitement connue; les voyageurs et les historiens européens du moyen-âge ne nous ont transmis que d'insignifians récits [v], et les ouvrages arabes qui s'étendent longuement sur la domination des Mamlouks sont à peine connus de nom [vi], et attendent encore un traducteur. Le cadre de notre histoire ne nous permet que peu de détails sur l'origine, la puissance des Mamlouks, la cour de leurs sultans et l'organisation de leur armée. Leurs troupes se partageaient en trois classes, qui différaient l'une de l'autre moins par leurs armes que par le rang qui leur était assigné. Le premier corps, qu'on regardait comme le plus noble, était composé des *Mamlouks* ou des esclaves proprement dits, de pur sang tscherkessien; le second corps était formé des *Djelbans* [1] (traînés en esclavage), qui étaient des esclaves, pour la plupart, d'Abyssinie, et dont les vendeurs, ainsi que ceux qui les faisaient prisonniers, s'appellent encore, de nos jours, *djellabs* [2]; le dernier et troisième corps des Mamlouks, les *Karanisses* ou *Korsans*, était un assemblage de mercenaires de toutes nations. A chaque nouvel avènement, ces trou-

[1] On trouve, dans Ibn-Seïnel, Souheïli, et, dans les *Rapports des ambassadeurs vénitiens* en Égypte cités par Marini Sanuto, les Djelbans sous le nom de Zelbans, et les Karanisses sous celui de Czornas.

[2] C'est aussi le nom des marchands de bestiaux et des conducteurs de troupeaux dans toute la Turquie.

pes recevaient un présent proportionné à leur rang [1]. Les begs ou émirs, remplissant les plus hautes fonctions de l'empire, étaient au nombre de vingt-quatre; le généralissime de l'armée s'appelait Emirol-Kebir ou grand prince [2]. Les Mamlouks étaient vêtus de blanc, et portaient des turbans verts à leur partie inférieure et noirs à leur partie supérieure [3]. Les begs portaient des vêtemens de dessous blancs et des surtouts des couleurs les plus éclatantes et les plus variées. La partie la plus remarquable de leur toilette était un immense turban, dont la ceinture étant déroulée, avait une longueur de soixante à soixante-dix aunes; cette ceinture se tordait et s'entrelaçait autour de la tête, de manière à former des cornes qui étaient plus ou moins grandes, et dont le nombre variait depuis deux jusqu'à six, suivant le rang des personnes [4]. Les cornes étaient, chez les peuples de l'Orient, le plus ancien symbole des puissances divine et royale, et Alexandre-le-Grand ne leur est connu que sous le nom d'*Alexandre à*

1 Dans la *Chronique* de Marini Sanuto, le présent que le sultan Ghawri distribua à son avènement est fixé à cent ducats par mamlouk, à cinquante ducats par djelban et à trente ducats par karanisse. Pietro Martire donne le nom arabe du présent, *nafaca*.

2 Dans Marini Sanuto, *Rapports des ambassadeurs vénitiens*, les begs sont appelés *amiragii* (émirs).

3 *Chronique* de Marini Sanuto et Pietro Martire : *Un capello fatto di due divise, verde da basso e di sopra negro*; f. 32.

4 *Chronique* de Marini Sanuto : *Di tela sottilissima di Cambai tutto cornuto di 60 e alcuna volta di 70 braccia tirato in varie pieghe e diverse rivolgiture, che vengono in fine a riuscir in corna. Dal piano del Delopan (Dülbend) che si fica in capo escono sei corna lunghe, poco meno di sei palme come le corna della lumaca.*

deux cornes. Le poids de ce monstrueux turban avait le double but d'accoutumer celui qui le portait à la pesanteur du casque, et de le forcer à un sérieux et à une gravité convenables, parce que la tête, trop légèrement couverte, aurait pu s'abandonner à des mouvemens incompatibles avec la dignité nécessaire aux hauts fonctionnaires, et aurait pu faire supposer une trop grande légèreté d'esprit [1]. Le reste de la toilette des vizirs, des émirs, des juges et des scheïkhs, était réglé d'après des dispositions non moins sévères [VII]. Le plus grand luxe des vêtemens d'honneur consistait en broderies d'or figurant des sentences tirées du Koran ou des vers des poëtes les plus célèbres [2]. Les hauts dignitaires portaient des kaftans à manches courtes pour laisser aux mains la plus grande liberté dans l'attaque ou la défense; les Mamlouks, au contraire, avaient leurs bras entièrement cachés dans de longues manches, parce qu'il aurait été de la dernière indécence qu'ils parussent devant leurs supérieurs, les mains découvertes [3]. Après les vingt-quatre begs, dont chacun avait une chapelle où jouait une partie des musiciens de l'armée [4], venaient les vingt-quatre gouverneurs, dont douze administraient les provinces d'Egypte et douze celles de Syrie [VIII]. Les deux plus

1 *Per non far alcun goffo brutto sciocco ed indegno di gravità d'uomo nel mover leggermente il capo.* Pietro Martire, f. 33.

2 A l'instar des anciens manteaux royaux des empereurs d'Allemagne.

3 *Perche non portano li vesti di sopra con alcun taglio se non nelle maniche, che i Signori le usano corti e brevi e gli altri quasi fin sopra le dita.* A l'instar des anciens Perses devant le roi.

4 Sahib-tablkhanat.

hautes dignités de l'empire étaient, dans l'armée, celle de grand-prince [1] ou commandant en chef, et, dans l'administration civile, celle de diwitdar [2] (teneur de l'encrier), qui correspondait au rang de premier vizir chez les Ottomans. Les autres grandes fonctions de l'empire des Mamlouks étaient celles de grand-écuyer [3], de maître des écuries [4], de grand-chambellan [5], de grand-trésorier [6], sous l'autorité desquels se trouvaient les employés de l'arsenal, des écuries, de la chancellerie et du trésor [7]. Le premier dignitaire de la loi était le khadhiol-khoudat (grand-sénéchal), qui avait sous son autorité les quatre juges des quatre sectes orthodoxes fondées et représentées par les imams Ebou-Hanifé, Schafii, Malik et Hanbel [8]. Les jours où le sultan présidait le diwan [9], les juges, le receveur-général des deniers publics, l'inspecteur des troupes [10], siégeaient à sa droite; le secrétaire d'Etat et les émirs des Mamlouks à sa gauche [11]; les eunuques du harem [12]

1 Emirol-Kebir.

2 Dans les *Rapports des ambassadeurs vénitiens*, il est appelé diodar, d'après le dialecte égyptien.

3 Emir-Silah. — 4 Emir-Akhor. — 5 Hadjiboul-houdjab. — 6 Emir-khazinedar. — 7 Silahdars, houdjabs et diwidtars.

8 Soyouti. Ce fut le sultan Bibars qui institua ces quatre juges.

9 Pietro Martire. Le même nous a laissé une longue description sur la splendeur des festins du sultan. Voyez encore *Ulloa*, traduction de Vasco Dias Tanco, c. XXXVIII-XLI; et *Notices et Extraits des Manuscrits*, t. IV, p. 572.

10 Wekil-beïtil-mal et Nazirol-djisch. — 11 Katibos-sirr.

12 *Quasi in quello spatio di mezzo vidi da trenita vecchi sbarbati — che sedevano in certe parte come posticcie, ed intesi che questi erano gli eunuchi del Soldano, guardiani delle sue mogliere ed inamorate.* Pietro Martire, f. 30.

se tenaient à distance. Le diwan n'était convoqué que les mardi et jeudi de chaque semaine [1]. Lorsque le sultan montait à cheval, on lui tenait sur la tête un parasol de soie, et les bouts du schall de son turban, ornés de ses titres brodés en or, flottaient derrière lui [2].

Suivi de ses émirs, des juges et des deux scheïkhs les plus renommés de son royaume, le sultan mamlouk, Kanssou-Ghawri, alors âgé de quatre-vingts ans [3], sortit du Caire pour aller à la rencontre de l'armée ottomane. Le nombre des Djelbans ou Mamlouks, que Kanssou-Ghawri avait, pendant son règne de seize ans, réunis de tous les pays, s'élevait à treize mille hommes; avec leur secours, il lui était facile de tenir en bride les Korsans ou Mamlouks de la troisième classe, que lui avaient légués ses prédécesseurs. Kanssou-Ghawri eut le tort de ne pas savoir discerner lesquels de ses begs méritaient sa confiance, et d'ajouter ainsi au désordre qu'entraînait la division des troupes en catégories plus ou moins favorisées; Sibaï, gouverneur de Damas, qui était sincèrement dévoué au Sultan, lui devint suspect, parce que son nom commen-

1 Soyouti, dans le *Housnoul-mohozeret*, chapitre *Djoulous-es sultan fi dariladt*.

2 *Motarazat bi seheb bi elkabihi we ismihi*. Soyouti, l. c. On voit aussi sur les médailles des anciens rois persans ces deux extrémités flottantes du diadème. De là viennent les palatines des dames aux jours de réception à la cour des princes d'Europe.

3 D'après les rapports vénitiens, Kanssou était âgé de quatre-vingts ans; d'après Pietro Martire, qui à l'année 1502 lui donne cinquante-cinq ans, il n'aurait eu que soixante-dix ans; Souheïli et Ibn-Seïnel lui donnent quatre-vingt-six ans, et Ulloa, p. 116, soixante-treize ans. *Havea una hernia grande a' testicoli, la quale fù cagione della sua morte.*



çait par un *S* : l'historien de cette campagne, Ibn-Seïnel, versé dans les sciences cabalistiques, lui avait prédit qu'un ennemi, dont le nom commençait par un *S* (Sélim), lui ferait courir de grands dangers. A l'arrivée du sultan à Damas, Sibaï l'avertit des relations secrètes que Khaïrbeg, gouverneur de Haleb, entretenait avec l'ennemi; mais Kanssou-Ghawri, préoccupé de la prédiction d'Ibn-Seïnel, ne fit aucune attention à la dénonciation de Sibaï, d'autant plus que Berdi-Ghazali, un des premiers begs de l'armée, prit vivement la défense de Khaïrbeg, avec qui il agissait de concert [1]. Le gouverneur d'Aïntab, qui, après avoir servi de guide aux Ottomans dans l'intérieur du pays, avait osé se rendre à Damas sous le masque de la fidélité, reçut seul la punition due aux traîtres. Kanssou-Ghawri continua sa marche; et le 24 août 1516 (26 redjeb 922) [IX], les deux sultans se rencontrèrent dans la prairie de Dabik [X], où la tradition musulmane place le tombeau de David [2] [XI]. Sélim partagea le commandement de l'aile droite entre le beglerbeg d'Anatolie, Seïnel-Pascha, et le beglerbeg de Karamanie, Khosrew-Pascha, auxquels il adjoignit Alibeg Schehzouwaroghli, et Mahmoudbeg Ramazanoghli, tous deux les derniers rejetons d'anciennes dynasties. L'aile gauche était sous les ordres de Bïklü Mohammed-Pascha et du beglerbeg d'Amassia; le front

[1] Ibn-Seïnel. Le *Selimnamé* de Keschfi, f. 44. *Histoire d'Égypte*, par Mohammed Ibn-Yousouf. Souheïli, f. 11, et le *Selimnamé* de Schoukri.

[2] Cantemir, à la note *hh*, met Buri-Vaik au lieu de Merdj-Dabik, qu'il prend pour une forteresse du nom de Vaik.

de l'armée était hérissé de bouches à feu, qui elles-mêmes étaient protégées comme d'ordinaire par une barricade de chariots. Kanssou-Ghawri plaça à son aile droite Khaïrbeg, gouverneur de Haleb, et à l'aile gauche, Sibaï, gouverneur de Damas. Le gain de la bataille, qui ne fut ni longue ni sanglante, doit être attribué non seulement à l'artillerie des Ottomans [1], dont les Egyptiens manquèrent en cette circonstance, comme les Persans lors du désastre de Tschaldiran, mais encore à l'inaction des Djelbans; cette milice, dans la fausse supposition que le sultan lui préférait les Korsans, s'enfuit avant même d'avoir combattu [2]. Ghawri, qui avait surtout compté sur les Djelbans, et à qui il importait autant de les ménager que de se défaire des Korsans bien moins dévoués à sa personne [3], avait placé ces derniers à la première ligne, pour les sacrifier plus sûrement. Les Djelbans, ignorant les véritables intentions de Ghawri, regardèrent cette disposition comme le résultat d'une disgrâce imméritée, et ne s'ébranlèrent point même au plus fort du danger. Il y eut à peine mille Korsans [4] de tués; le reste de l'armée égyptienne se dispersa. Le sultan octogénaire, entraîné dans la déroute de ses

[1] Ibn-Seïnel et Souheïli, f. 14, font monter à cinq cents le nombre des canons tant grands que petits.

[2] Ibn-Seïnel. *Selimnamé* de Schoukri. Souheïli, f. 13. *Selimnamé* de Keschfi, f. 50 et suivantes.

[3] C'était du reste la politique ordinaire des sultans de diminuer autant que possible le nombre des Mamlouks de leurs prédécesseurs et d'augmenter les rangs de ceux de leur propre création. Voyez Pietro Martire, 37.

[4] *Rapports vénitiens* dans Marini Sanuto : *Non sono morti che in circa*



troupes, trouva la mort sur les bords d'un étang, soit par suite de son grand âge, soit par une attaque d'apoplexie, soit enfin par la trahison d'un de ses begs [1]. Ainsi le projet formé par Ghawri de se débarrasser des Korsans, en les exposant aux premiers coups de l'ennemi, lui coûta le trône et la vie, et valut à l'Egypte la perte non seulement de Haleb, mais de toute la Syrie. Younis-Pascha reçut l'ordre de poursuivre Khaïrbeg, qui avait pris la route de Haleb; mais Khaïrbeg, au lieu de se jeter dans la forteresse, rebroussa chemin et se livra lâchement à Younis-Pascha, pour mériter par sa trahison les bonnes grâces du sultan. Sélim trouva dans la tente de Ghawri un trésor immense, consistant en deux cents quintaux d'argent et cent quintaux d'or. Parmi les morts restés sur le champ de bataille, on découvrit les corps du grand prince de l'armée égyptienne, Soudoun-Adjemi, et de l'un des plus braves émirs du sultan mamlouk [2]; Sélim ordonna de les ensevelir avec les honneurs dus à leur rang. Un tschaousch, qui avait été envoyé à l'examen du cadavre de Kanssou-Ghawri, lui avait tranché la tête, et était venu la déposer aux pieds du sultan; mais celui-ci, irrité de ce manque de res-

1000 *schiavi che è pochissima cosa, ma hanno tutto il paese contrario, mancano di capo e di denari, inspauridi dal' artilleria.*

[1] *Rapports vénitiens* dans Marini Sanuto : *Il Soldano volendo montar a cavallo cascò, e un altra volta, volendo montar il cavallo cascò, e il Soldano spirò; era di anni* 80. L'histoire d'Al-Boukri dit qu'il mourut frappé d'apoplexie. Voyez *Notices et Extraits*, I, p. 172.

[2] *Kanssou ben-Sultan tscherkes.* Souheïli, f. 16. D'après Ibn-Seïnel, le neveu de Sélim, qui, après la mort de son père Ahmed, s'était réfugié en Égypte, périt dans cette même bataille.

pect au souvenir du rang royal de Ghawri, voulut punir le tschaousch de son odieuse flatterie en le faisant décapiter; ce ne fut que sur les plus vives instances des vizirs qu'il se contenta de le destituer de sa place [1]. A la nouvelle de l'arrivée de Sélim, les habitans de Haleb étaient sortis de la ville pour aller à sa rencontre et lui prêter serment de fidélité sur la place dite *Place-Bleue* [2]. Avec Haleb tombèrent entre les mains du Sultan des trésors inespérés : un million de ducats et plus de trois mille vêtemens de riches étoffes, doublés de fourrures de lynx et de zibeline [3]. Il s'empressa de pourvoir à l'administration de cette ville, aussi importante par sa position que par son commerce, en y installant Karadja-Pascha, commandant de l'avant-garde de son armée, comme gouverneur, et Djœlmekdjizadé Kemaltschelebi, comme juge. Des lettres de victoire furent expédiées au prince Souleïman, aux puissances étrangères, aux Génois de Khios [4] et aux Vénitiens. La chute de Haleb décida celle de toutes les autres places des Mamlouks sur les frontières de Syrie [5], telles que Malatia, Diwrighi [6], Be-

[1] Seadeddin, Solakzadé, le *Nokhbetet-tewarikh*.

[2] Meïdan-ezrak.

[3] Souheïli, f. 18. Ibn-Seïnel. *Selimnamé* de Schoukri. Seadeddin, IV, f. 689. Solakzadé, f. 91. Ali.

[4] Ces lettres sont datées de Haleb et du 27 août 1516. *Chronique* de Marini Sanuto.

[5] Seadeddin, IV, f. 690. Solakzadé, f. 91.

[6] *Djihannuma*, p. 624. Diwrighi fait aujourd'hui partie du gouvernement de Siwas; si cette ville appartint autrefois au sultan d'Égypte, ce fut comme un poste perdu au milieu d'un pays ennemi.



hesni [1], Aïntab [2] et Kalaater-Roum. Lorsque Sélim assista pour la première fois, dans la grande mosquée de Haleb, à la prière publique, le prieur ajouta aux titres ordinaires du sultan celui de *serviteur des deux saintes villes de la Mecque et de Médine*, qui jusqu'alors avait été exclusivement réservé aux princes mamlouks ; cette adroite attention flatta tellement l'ambition de Sélim, que, dans l'excès de sa reconnaissance, il ôta son kaftan, d'une valeur de plus de mille ducats, pour en revêtir le prieur courtisan [XII] ; Sélim ne fit en cela que suivre l'exemple du Prophète, qui, en retour des éloges du poëte Kaab Ben Soheïr, lui avait donné son manteau (borda) [XIII].

Haleb, surnommée Schehba (la bigarrée), vient immédiatement après Constantinople, Andrinople, Brousa, Kaïro et Damas : cette sixième capitale de l'empire ottoman occupe l'emplacement de l'ancienne Beroia ou Chalybon. C'est là que la tradition place les scènes d'hospitalité et les festins d'Abraham, circonstances qui la rendent sacrée aux yeux des Musulmans [3]. Sept collines s'élèvent dans la vaste plaine de Haleb [4]; quatre d'entre elles sont renfermées dans l'enceinte de la première forteresse, construite vers la fin du treizième siècle [5]. A l'ouest coule la rivière de Kowaïk, à travers des jardins renommés pour leurs

[1] *Djihannuma*, p. 599.

[2] Aïntab, à trois journées de marche de Haleb, au nord. *Djihannuma*, p. 499.

[3] *Djihannuma*, p. 593. Voyez aussi Roussel et d'Arvieux.

[4] D'Arvieux, 1755, t. VI.

[5] An de l'hégire 690 (1291). *Djihannuma*, p. 593.

melons, leurs concombres, leurs potirons, leurs raisins, et surtout leurs pistaches [1]. Les douze portes de la ville conduisent à autant de faubourgs [2]; la population se monte à plus de deux cent mille ames [3]. Haleb est le siége d'un gouvernement dont relèvent sept districts ou sandjaks [4]; ce gouvernement s'étend jusqu'aux rives de l'Euphrate, et le long de ce fleuve depuis Balis (Barbalissus) [XIV] jusqu'à Bir ou Biredjik, l'ancienne Birtha. Au nombre des villes comprises dans la juridiction de Haleb, sont Manbedj, l'ancienne Hierapolis [5], et Marraton-Nôman; la première est célèbre par le temple de la grande déesse syrienne Derketo, la seconde par le roi arabe Nôman son fondateur, et par le poëte Eboulôla, dont les poésies respirent un grand et fort sentiment de liberté, et qui prit, de sa ville natale, le nom de Maarri [6]. La population du gouvernement de Haleb, à l'occident, vers Antioche, et à l'orient, vers l'Euphrate, est un mélange de Turcomans, de Kurdes et d'Arabes [XV] appartenant à différentes tribus. Ici se pressent en abondance des réflexions de tout genre pour l'historien. Cent trente années s'étaient écoulées depuis

[1] Roussel, *Histoire naturelle* de Haleb, et *Djihannuma*.

[2] Roussel ne parle à la vérité que de neuf portes dans le texte de son ouvrage, mais sur sa carte il en existe dix citées par leurs noms.

[3] D'après Roussel, deux cent trente-cinq mille; d'après d'Arvieux, deux cent quatre-vingt-dix mille; d'après Tavernier, deux cent cinquante-huit mille.

[4] D'après le *Djihannuma*, p. 593, les sept sandjaks sont : 1° Adana, 2° Haleb, 3° Balis, 4° Biredjik, 5° Aziz, 6° Klis, 7° Maarrat.

[5] Mannert, VI, 1, p. 510. Manbedj est le Μουβεσια des Byzantins.

[6] *Djihannuma*, p. 292.

que Bayezid I[er] avait obtenu du khalife honoraire de la maison d'Abbas, résidant au Caire, le titre de sultan, grâce à l'intervention du prince des Mamlouks, Bibars, peu de temps avant qu'il eût été fait prisonnier par Timour. Sélim, son cinquième successeur, suivait alors en Syrie les traces du conquérant tatare; il s'empara facilement de la place qui avait opposé une si vive résistance au vainqueur de son aïeul, et qui avait été, antérieurement et pendant les croisades, le théâtre des hauts faits d'armes de tant d'illustres guerriers. Prise par Omar sur les Byzantins avec le reste de la Syrie, Haleb subit le joug des khalifes ommiades et abbassides, et plus tard celui des gouverneurs des dynasties égyptiennes, Beni-Touloun et Akhschid, jusqu'à ce que Seïfeddewlet, grand prince de la dynastie de Hamdan, en eut fait le siége d'un royaume indépendant. Seïfeddewlet porta ses armes victorieuses dans toute l'Asie-Mineure, battit le grand-domestique qu'il fit prisonnier, et alla jusqu'au pied de l'Olympe conquérir Brousa, en vue même de Byzance. Mais, au retour de Seïfeddewlet en Syrie, les Grecs le surprirent dans un défilé d'où il ne se sauva qu'avec peine; à la suite de cet avantage, ils réduisirent de nouveau sous leur domination la ville de Haleb, ainsi que celles de Himss, de Hama, de Scheïzer, de Maarrat, et ravagèrent tout le pays au-delà de l'Euphrate, jusqu'à Amid et Nizibin. Seïfeddewlet mourut dans son ancienne capitale [xvi], qu'il avait reprise sur les Byzantins; et afin que son corps ne pût tomber entre les mains de l'ennemi, il ordonna qu'on le transportât à Miafarakaïn.



Cette précaution n'était pas inutile, car l'Arabe Salih Ben Merdas, de la tribu de Kelab, enleva Haleb au petit-fils de Seïfeddewlet; la famille de Salih Ben Merdas régna dans cette ville, pendant cinquante ans [xvii]. Sur les débris de la dynastie Merdas, vers l'époque de la première invasion des Croisés en Syrie, s'éleva une branche de la dynastie seldjoukide, qui ne tarda pas à étendre sa domination sur toute l'Asie. Ridhwan [xviii] le fratricide, après la prise d'Antioche par les Croisés, réunit à Haleb les princes de Damas, de Himss [1] et de Mossoul [2], et livra aux chrétiens, sous les murs même d'Antioche, la célèbre bataille dans laquelle, par la faute de Kerbogha [3], prince de Mossoul, tout le camp de l'armée musulmane tomba au pouvoir de l'ennemi. Lorsqu'après la mort de Ridhwan, l'eunuque Loulou s'empara du pouvoir au nom des fils du prince défunt, les habitans de Haleb appelèrent, pour les gouverner, le puissant Ilghazi (vainqueur de la terre), prince de Mardin, de la maison d'Ortok. Ilghazi s'était d'abord ligué avec Toghteghin de Damas et les chrétiens contre Aksanghir, l'Atabège de Mossoul [4]; mais ensuite, allié avec ce même Aksanghir, il fit éprouver aux Croisés une sanglante défaite dans la plaine de Sarepta (15 djemazioul-ewwel 513 — 24 août 1119) [5]. Dix ans plus tard, parut à Haleb un

[1] Djenaheddewlet.

[2] Toghteghin; Ridhwan fut l'ame de cette confédération formée à Haleb contre les Croisés. Voyez le *Nokhbetet-tewarikh*.

[3] Kerbogha et non Korbogha.

[4] Aksanghir et non pas Aksonkor.

[5] Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge (Histoire des Croisades)*, II, p. 435.

ennemi encore plus redoutable pour les chrétiens, l'Atabège Amadeddin Senghi; juste, mais cruel, il sut, en suivant l'habile plan de conduite qu'il s'était tracé, réduire les princes turcs et chrétiens de la contrée. Une victoire qu'il remporta sur les Croisés dans le voisinage de Haleb le rendit maître du fort d'Assaret (Sarepta), dont il rasa les murs, parce que sa proximité de la ville le rendait très-dangereux, et que dans le cas d'une attaque il était par son isolement très-difficile à conserver [1]. Noureddin, fils d'Amadeddin, et Salaheddin, fondateur de la dynastie des Eyoubides, furent plus redoutables encore aux armées chrétiennes que leurs prédécesseurs Ilghazi et Ridhwan. Maîtres de toute la Syrie, à l'exception des quelques villes possédées par les Croisés, ces deux princes rangèrent également sous leur domination Haleb, qui, après l'extinction de la famille d'Eyoub, passa aux Mamlouks baharites, puis aux Mamlouks tscherkesses, et enfin aux Ottomans [XIX].

Sélim s'arrêta quelques jours à Haleb, et prit ensuite la route de Hama, l'ancienne Epiphania; le nom fastueux, donné par les Grecs à cette ville, n'est justifié que par la double gloire littéraire du second et de l'avant-dernier souverain de la branche des Eyoubides établie dans cette partie de la Syrie: ces deux princes étaient Melek-Manssour, roi poëte et historien [XX], qui est resté long-temps inconnu en Europe, et Aboulfeda, l'un des meilleurs écrivains d'histoire

[1] *Nokhbetet-tewarikh*. Cette victoire et la démolition d'Assaret ne se trouvent ni dans Michaud ni dans Wilken.

et de géographie orientales. Cependant les tombeaux de ces deux souverains célèbres dans la littérature d'Asie, attirent moins aujourd'hui l'attention du voyageur que les grandes roues à godets appelées *naoura*, dont le bruit monotone est vanté si souvent dans les poésies mélancoliques des Arabes [1]. Sélim investit du gouvernement de Hama Guzeldjé Kasim-Pascha, plus tard vizir de Souleïman-le-Grand, et fondateur d'une mosquée, d'une médrésé, de bains et d'autres établissemens d'utilité publique; pour honorer la mémoire de Kasim, le peuple donna son nom à un des principaux faubourgs de Constantinople [2]. L'armée continua, sans rencontrer de résistance, sa marche jusqu'à Himss, l'ancienne Emessa, dans le voisinage de laquelle Seïneb (Zénobie), reine de Palmyre, vint offrir la bataille à l'empereur Aurélien avec un courage qui aurait mérité un meilleur sort. Cette ville antique, célèbre par le culte de l'Apollon syrien Héliogabale, qui avait été la dernière résidence d'une branche de la famille d'Eyoub, et qui avait longtemps gémi sous la tyrannie des gouverneurs égyptiens et les brigandages des Bédouins [3], fut érigée en sandjak et donnée en fief au Turc Ihtimanoghli de

1 Voyez les Anthologies arabes. Aboulfeda, le *Djihannumá*, et Richter, dans ses *Voyages en Orient*, publiés par le conseiller-d'État Ewers, p. 233, donnent la description des machines de Hama.

2 Seadeddin, Solakzadé.

3 Le *Djihannuma*, p. 290, dit expressément : *Hakimlerun oulm zetmesinden we Arablerun istilasinden*, c'est-à-dire ravagée par la cruauté des gouverneurs et les usurpations des Arabes. *Selimnamé* de Djelalzadé, § XXX.



Roumilie. Sélim s'abstint de marcher sur Damas [1], jusqu'à ce qu'il eût reçu la nouvelle que les begs des Mamlouks, réunis dans cette ville pour procéder à l'élection d'un nouveau sultan, en étaient partis pour le Caire, sans avoir pu s'entendre (22 septembre). Vers la fin de septembre, les drapeaux de Sélim flottaient sur les murs de Masstaba, faubourg de Damas. L'émir arabe Nassireddin, à qui les Mamlouks avaient confié la défense de la place, séduit par les propositions de Khaïrbeg, capitula avec les Ottomans: douze jours après leur arrivée à Masstaba, Sélim fit son entrée à Damas, et se rendit au palais de Kassr Eblak, où vinrent lui rendre hommage les commandans des forteresses de Syrie, les émirs arabes [xxi] et les Druzes du Liban. Il conféra les gouvernemens de Tripoli, de Jérusalem et de Safed, à Moustafa, fils d'Iskender-Pascha, à Ewrenosoghli et à Mostanssiroghli [2]; et pour se concilier l'affection des Druzes, il éleva un de leurs chefs, Moïnoghli, au rang de sandjakbeg [xxii]. Mohammedbeg, fils d'Isabeg, fut envoyé à Ghaza avec deux mille cavaliers, pour prendre, en qualité de gouverneur, possession de cette ville importante, qui est placée comme un avant-poste sur les frontières d'Egypte [xxiii]. Sélim sé-

[1] Les rapports des ambassadeurs vénitiens donnent l'état suivant des troupes ottomanes à Haleb : 8,000 *Janissari, tra i quali* 4,000 *schopetari*, 25 *a* 30 *mille cavalli*, 50 *carete di artiglieria*; et en parlant des Égyptiens avant la bataille de Haleb : *Li Mameluchi* 12,000, *e coi Arabi* 60,000. Les historiens ottomans ou leurs copistes ont fait cinq cents canons des cinquante qu'il y avait réellement.

[2] Seadeddin, f. 691. Solakzadé, f. 32. Le fils d'Idris, 110. Ali.

journa à Damas pendant quatre mois de l'hiver, dont trois, ceux de ramazan, de silikdé et de silhidjé (correspondant précisément, en l'année 1516, aux mois d'octobre, de novembre et de décembre) étaient consacrés par les anciens Arabes aux jeûnes, aux repos et aux pélerinages. Il employa ses loisirs à visiter les monumens de cette ancienne résidence des khalifes ommiades et de tant d'autres grands souverains, et les tombeaux des scheïkhs les plus célèbres de l'Islamisme. L'intérêt immense qui se rattache à Damas nous fait un devoir de suivre le sultan ottoman, dans son examen de cette ville si riche en souvenirs et en monumens historiques.

Dimischk ou Damas, dont le nom est cité dans la Bible, est la cinquième des villes de l'empire ottoman ; son surnom de *parfum du paradis*, qui l'accompagne toujours dans l'énoncé des titres du sultan, exprime suffisamment la beauté de son site et de ses environs. Damas s'élève dans la vallée de Goutha, l'une des plus belles du monde entier, et qui est au nombre des quatre vallées auxquelles les géographes musulmans donnent le nom de Paradis terrestre [1]. Cette magnifique plaine toute verdoyante, et couverte d'une infinité de plantes et d'arbres fruitiers, s'étend entre la ville et le mont Kassioun (Casius) [2], sur un espace de deux lieues; elle est arrosée en tous sens par la rivière de Baradi, l'ancienne Chrysorhoas, de

[1] *Schani djennet mescham.*

[2] Sur cette montagne, ainsi que sur le mont Casius, près de Séleucie, se trouvait un temple de Jupiter Casius. Mannert, *Geographie*, VI, I, p. 454.

sorte qu'on voit partout une eau limpide et de frais gazons, ces deux conditions sans lesquelles l'Arabe, toujours brûlé par le soleil dans ses déserts de sable, ne peut se faire une idée du paradis. C'est ainsi que les Arabes d'Espagne ont appelé Grenade le paradis de la péninsule [1]. La rivière de Baradi se partage en sept bras [2], dans cette fertile plaine où viennent encore couler les eaux de la source Findja, qui s'élancent en cascade de la montagne. La beauté de la vallée de Damas l'a fait surnommer par les géographes arabes, *signe sur les joues du monde, plumage des paons du paradis, collier de la beauté, collier de tourterelle*, et *Irem à colonnes innombrables* [3]. Les descriptions de ce paradis de l'Asie comptent jusqu'à soixante-dix canaux, dix-huit sources, vingt-un vallons [xxiv], où croissent toutes sortes d'arbres fruitiers, de légumes, de céréales et de fleurs [xxv]. Les roses, les coings, les raisins, les citrons, les figues et les prunes de Damas [xxvi], sont célèbres dans toute l'Asie. Aussi le Prophète, qui pendant sa jeunesse était venu dans cette ville, non comme conquérant, mais comme commerçant, lui donnait-il le nom de trois fois heureuse; un de ses disciples lui en ayant demandé la raison, il répondit : *Parce que les anges*

[1] C'est pour cette raison que Tournefort dit de Brousa : « Il est vrai qu'ils choisirent la ville du monde qui, par sa situation et par ses fontaines, ressemble le plus à Grenade. » Lettre XXI.

[2] Voyez Alibeg, *Travels*, III, p. 371. Damas comptait originairement sept portes consacrées aux sept planètes et sept districts. *Djihannuma*, p. 571.

[3] C'est le *Fege* de Pokok, et le *Farfar* de la Bible n'est sans doute autre que le Paradis.

de Dieu ont étendu leurs ailes sur cette ville. En outre, Dieu jure dans le Koran par la figue et par l'olive, c'est-à-dire par Damas et Jérusalem, par le mont Sinaï et la maison d'Abraham, ou la Kaaba [XXVII]. C'est sur le mont Kassioun que la tradition musulmane place l'autel des holocaustes d'Abel, la scène de son meurtre, une partie de la vie d'Adam et d'Ève, la naissance d'Abraham et la maison de la mère de Jésus [1]. Ce paradis ne pouvait manquer d'attirer l'attention et les armes des khalifes. Deux des premiers disciples du Prophète et des meilleurs généraux de l'islamisme, Khalid (l'épée), et Ebou-Obeïde (le bras de Dieu), firent le siége de Damas, qu'ils bloquèrent en même temps de deux côtés opposés. Khalid accepta la reddition volontaire de Damas. Ebou-Obeïde la refusa, et tandis que le premier entrait par les portes ouvertes, le second forçait les murs et pénétrait dans la place en vainqueur. La métropole de Damas, dans laquelle on vénérait la tête de saint Jean-Baptiste, fut réclamée à la fois par les Turcs et les chrétiens de la ville et de la Syrie; les deux parties n'ayant pu s'accorder, firent une transaction et se partagèrent l'église; mais Abdolmelek, cinquième khalife de la maison d'Ommia, obligea les chrétiens, cinquante ans plus tard, à renoncer au bénéfice de ce traité, et à accepter, en dédommagement de leur part de la métropole, l'église de Saint-Thomas [2], située hors des murs de

[1] Ibner-raï et l'*Histoire de Damas.*

[2] *Djihannuma*, p. 573. Gibbon, ch. LI, t. V, p. 307, appelle cette église

la ville, et qui par cela même n'était pas comprise dans la capitulation. Il fit de la métropole le chef-d'œuvre de l'architecture arabe, et la convertit en une mosquée à jamais célèbre en Orient par la magnificence de ses colonnes, la multitude de ses coupoles, l'élégance de ses inscriptions, la richesse de ses autels, le nombre de ses tours et de ses tribunes, et les tombeaux des saints les plus célèbres de l'islamisme [1].

Cette mosquée fut l'objet de la première visite de Sélim. Elle s'étend sur une longueur de cinq cent cinquante pieds [2], de l'est à l'ouest, et sur une largeur de cent cinquante, du nord au sud, et dépasse en grandeur toutes les autres mosquées de l'islamisme, même celle de Cordoue. Si l'on en croit Hadji-Khalfa, sa construction coûta la somme énorme de cinq millions de ducats, et les frais d'entretien s'élevaient à trois cents ducats par jour [3]. Cette dernière somme ne paraîtra pas exagérée, si l'on considère que seize imams, divisés en quatre catégories correspondant aux quatre sectes orthodoxes, y faisaient tous les jours la prière publique, que soixante-quinze mouezzins appelaient à la fois, du haut des trois minarets, les fidèles au temple, et que douze mille lampes y brûlaient pendant les nuits du seul mois de ramazan [4]. Le prix

l'église de Sainte-Marie; mais les historiens arabes l'appellent l'église de Saint-Jean-Baptiste.

[1] Le second chapitre de l'*Histoire de Damas* ne traite que de cette mosquée. Voyez encore le *Djihannuma*.

[2] D'après Alibeg, *Travels*, p. 265, seulement quatre cents pieds de longueur.

[3] *Djihannuma*, p. 577. — [4] *Ibid.*, p. 576.



que coûta la mosquée elle-même n'a rien non plus qui étonne, lorsqu'on sait qu'il y avait six cents lampes suspendues aux voûtes par des chaînes d'or et d'argent [1], et que de toutes parts s'élançaient d'énormes colonnes de serpentin, de porphyre, de granit et de marbre de diverses couleurs. La nef de la mosquée est bordée de chaque côté de quarante colonnes [2] alternativement vertes et rouges. Deux des colonnes, sur lesquelles repose la grande coupole du milieu de l'édifice, appelée coupole de l'aigle [3], furent achetées par Welid à Khalid, fils d'Yezid, pour la somme de quinze cents ducats; deux autres d'un vert pistache tirées d'Alexandrie, et coûtant cent ducats chacune, ornent le monument où est déposée la tête de saint Jean-Baptiste; mais les deux colonnes les plus grandes de l'édifice, auxquelles on ne peut comparer que celles de la mosquée Souleïmaniyé à Constantinople, sont à l'entrée de la porte principale, à l'ouest, appelée Babol-Burid; trois autres portes regardent les trois autres points du ciel [4]. Dans l'intérieur sont disposées quatre niches ou autels (mihrab), pour chacune des quatre sectes orthodoxes, les Hanefis, les Schafiis [5],

1 *Djihannuma*, p. 574.

2 Alibeg, l. c., p. 265, compte quarante-quatre colonnes sur chaque rang.

3 *Koubétoun-nesr*.

4 La porte d'Anberaniyé au midi, celle de Samossat, appelée aussi la porte des Chaînes, au nord, et la porte de Djeroun à l'est. On arrive à la porte principale de Babol-Burid par un escalier de seize marches qui donne sur le marché de Mourad-Pascha.

5 Alibeg, p. 266, dit : *Upon the right of the nave is the Mehereb for the imaoum of the Schafii rite.*



les Malikis et les Hanbelis, et quatre estrades (mihfel) où les mouezzins, après être descendus des minarets [1], répètent une dernière fois leur appel à la prière. L'un des trois minarets de cette mosquée est en haute vénération chez les musulmans, qui croient qu'au dernier jugement le Seigneur Jésus y descendra du ciel; un autre, appelé *minaret de la fiancée,* est celui qui, dans l'incendie de Damas sous Timour, resta seul debout [2], bien qu'il fût en bois. Mais la partie la plus vénérée de la mosquée est le sanctuaire, où, d'après l'opinion des musulmans, serait conservée encore aujourd'hui la tête de saint Jean-Baptiste [3]; cependant, du temps des empereurs grecs, elle fut solennellement transférée à Constantinople [4], où elle se multiplia pour passer en plusieurs exemplaires en Europe, quoiqu'elle ne fût jamais peut-être arrivée sur la terre chrétienne d'Europe. La translation dans cette mosquée de l'exemplaire du Koran, écrit de la main même d'Osman, est un article de foi chez les Arabes comme celle de la tête de saint Jean-Baptiste dans l'histoire byzantine: conservé d'abord à Tiberias, on le transporta solennellement dans la mosquée de Damas [5], du temps des

[1] Alibeg, p. 266, les appelle par erreur *mehral.*

[2] Voyez plus haut, l. VII.

[3] *Djihannuma*, p. 573.

[4] *Ambiani, Equitani, Romani veram faciem indubitatamque verticem Christi præcursoris colere arbitrantur*. Caoursin dans son traité: *De translatione sacræ dextræ S. Joannis Baptistæ præcursoris ex Constantinopoli in Rhodum.*

[5] D'après Sebebi, l'abréviation d'Ibnol-Djouzi, cette translation eut lieu en l'année 507 (1113); d'après Soyouti, *Histoire de Khalifes*, en 494 (1100).

croisades, de peur qu'il ne tombât entre les mains des chrétiens; lorsque les Croisés parurent sous les murs de Damas, il fut exposé à la vénération publique, au milieu des cris lamentables du peuple [1]. La tradition ajoute qu'au moment où Osman tomba sous les coups des assassins, il lisait dans ce livre sacré, sur lequel rejaillirent quelques gouttes de son sang, qu'on y montre encore aujourd'hui [2]. Un second exemplaire du livre sacré, que possède la mosquée de Damas, est écrit de la main d'Ali [3]. Deux soures du Koran, celles d'Al-fourkan (la décision) [4] et d'Al-melaïket (des anges) [5], courent le long des murs, inscrites en lettres d'or sur un fond d'azur [6]. Les lecteurs de la mosquée lisent le Koran devant la chapelle de Saint-Jean, d'après les variantes des dix et des sept grands scheïkhs de l'islamisme [7]. C'est dans cette mosquée qu'Ebou-Durda, un des disciples du Prophète, apprit à seize cents fidèles à la fois à lire dans le Koran, d'après la méthode que nous appelons méthode de Lancaster, et qui consiste dans l'enseignement des élèves les uns par les autres [8]. La mosquée est un but de pélerinage

1 Sehebi, en 543 (1148). Voyez Wilken, *Histoire des Croisades*, III, c. VIII, p. 246.

2 *Menazikoul-hadj*, p. 59; d'après le *Djihannuma* et l'*Histoire turque de Damas*.

3 Le *Djihannuma*, p. 574. *Menazikoul-hadj*, p. 59.

4 Vingt-cinquième soure du Koran.

5 Vingt-sixième soure du Koran.

6 *Djihannuma*, p. 574, dit : *en caractères soulous*, par lesquels il faut entendre l'écriture koufique.

7 *Djihannuma*, p. 577.

8 *Tezkeretoul-hikem*, dans la *Biographie* d'Ebou-Durda.

pour les musulmans qui viennent y visiter, outre la chapelle consacrée par la relique de saint Jean-Baptiste, les tombeaux des prophètes Houd et Khizr [1]. Toutes ces sépultures (makam), ces tombeaux (mesched), ces tribunes (makhsourra), ces coupoles, ces colonnes, ces jets d'eau, dont l'un est assez fort pour lancer en l'air un melon [xxviii], excitent encore aujourd'hui l'admiration et le respect des caravanes de pélerins qui passent à Damas pour se rendre à la Mecque. Mais les lampes d'or ont disparu avec leurs chaînes d'argent, et les majestueuses colonnes ont beaucoup souffert des deux incendies qui dévastèrent la ville lors des guerres civiles de l'Egypte et de l'Irak [2], et pendant l'invasion de Timour [3].

De la mosquée des Ommiades, le Sultan alla visiter, selon l'usage de tous les pélerins, les tombeaux des disciples et des épouses du Prophète, des grands souverains et des scheikhs célèbres, qui rendent si sainte aux yeux des musulmans la ville de Damas. Nous avons déjà parlé des soins hypocrites que prit Timour pour la conservation des tombeaux des femmes de Mohammed [4]. Des quarante disciples du Prophète ensevelis à Damas, il nous suffira d'en citer quatre dont les sépultures attirèrent les regards de Sélim, savoir : Khalid,

[1] *Menazikoul-hadj.*

[2] D'après Sehebi, en 461 (1068). Le *Djihannuma* et l'*Histoire de Damas* ne font point mention de cet incendie, mais il se trouve dans le *Menazikoul-hadj*.

[3] Voyez plus haut, l. VII.

[4] Voyez plus haut, l. VII.

Ebou-Obeïde, Ebou-Durda, et l'Ethiopien Belal, qui fut mouezzin de Mohammed [1]. Mais l'attention du conquérant dut être encore plus fortement excitée par les tombeaux des grands souverains, au nombre desquels on remarque ceux du khalife fondateur de la mosquée, de son fils Welid, et des deux meilleurs sultans de l'islamisme, Noureddin et Salaheddin. Noureddin, le grand Atabège, dont la gloire se répandit dans toute l'Asie, et qui força les louanges même des Croisés, fut pris pour modèle par beaucoup de grands princes musulmans; Mohammed-le-Conquérant, entre autres, fonda à son exemple huit académies dans diverses villes de son empire [xxix]; nous ne parlons pas ici de ses autres constructions. Noureddin embellit Damas non seulement de mosquées et d'académies, mais encore de deux des plus célèbres édifices de l'islamisme : l'un est le palais du conseil de l'empire, qui fut appelé *Darol-Aadl* [2], c'est-à-dire la maison de la justice, par opposition à l'académie bâtie par le tyran Hakim, au Caire, sous le nom de *Darol-Ilm* [3], c'est-à-dire maison des sciences; l'autre est un immense hôpital qui fut doté d'un revenu annuel de sept mille ducats [4], et qui rivalisait dignement avec le grand hôpital élevé par le khalife Moktedir à Bagdad. C'est à de telles entreprises que Noureddin employait les revenus de l'État, se contentant pour lui-

1 *Menazikoul-hadj*, p. 62. Les disciples, p. 53. Les scheikhs, p. 54.

2 *Nokhbetet-tewarikh*.

3 Makrizi.

4 Soyouti, *Histoire des Khalifes*.

même de sa fortune particulière. Vêtu modestement d'étoffe de laine et de fil, il faisait fort peu de dépense, et ne vivait que pour *la grande et la petite guerre sainte*, c'est-à-dire les sciences et les armes; il est l'auteur d'un ouvrage célèbre intitulé : *Fakhri* [1] (la gloire de la lumière), et l'inventeur de la poste aux pigeons [2]. A l'exemple de Seïfeddewlet [3], prince de la dynastie de Hamdan, Noureddin fit rassembler la poussière qui s'était attachée à ses vêtemens pendant ses campagnes, et ordonna qu'on l'enterrât avec lui, en témoignage des mérites gagnés dans ses guerres contre les infidèles. C'est dans un esprit semblable que Salaheddin, fondateur de la dynastie d'Eyoub, voulut qu'on ensevelit son glaive à ses côtés, afin, disait-il dans son testament, qu'il pût se relever sur lui au jour du jugement dernier [4].

Salaheddin, âgé seulement de onze ans, assista avec son père à la sanglante bataille livrée par Omar aux Croisés sous les murs de Damas, près de la caverne de Rouboua [xxx]; c'est à cette bataille que Schehinschah, frère de Salaheddin, mérita la palme du martyre en tombant pour la foi [5]. Sélim visita également la caverne de Rouboua, appelée aussi le berceau du Seigneur Jésus; mais il s'arrêta surtout à Salehiyé [6] sur le

1 *Nokhbetet-tewarikh.*

2 *Djihannuma*, p. 608.

3 Sehebi, en l'année 656 (1258).

4 *Djihannuma*, p. 62. Voyez, sur les tombeaux de Noureddin et de Salaheddin, le *Menazikoul-Hadj* et l'*Histoire de Damas.*

5 Wilken, *Histoire des Croisades*, III, p. 245.

6 *A truly delightful spot*, dit Alibeg, II, p. 382.

penchant du mont Kassioun, près du tombeau de Mohiyeddin-al-Arabi, le plus grand de tous les scheïkhs mystiques. A la cime de la montagne s'élève, sur de nombreux piliers, une magnifique coupole appelée Koubbetou-Nasr (coupole de la victoire) [XXXI], d'où le regard plonge avec délices sur tout ce beau paradis de Damas; au pied du Kassioun, les ruines d'une infinité de tombeaux se groupent pittoresquement autour du mausolée de Mohiyeddin, qui, seul, s'élève encore dans sa beauté première [XXXII]. La curiosité des voyageurs européens doit être surtout attirée par le tombeau du premier philosophe de l'islamisme, Farabi, qui, comme Pythagore, cultiva avec un égal succès la philosophie et la musique. Farabi embrassa dans ses études, à l'exemple d'Aristote et avec non moins de bonheur, toutes les branches des connaissances humaines, et les Arabes lui ont donné le titre de *second maître* [XXXIII], reconnaissant ainsi Aristote pour le premier. Cependant le tombeau du scheïkh al-Arabi réclame ici spécialement notre attention, non seulement parce que Sélim, versé lui-même dans la poésie mystique, le visita plus fréquemment que les autres pendant son séjour à Damas, et le protégea, à son retour d'Egypte, d'un dôme conservé jusqu'à présent, mais parce que al-Arabi donna le premier une base scientifique à ce mysticisme, qui a toujours eu et a encore tant d'adeptes en Perse, en Arabie et en Turquie. Mohiyeddin naquit à Cordoue, vers la fin du onzième siècle, d'une famille descendant de la tribu arabe Taï. Après avoir étudié à Séville, Mohiyeddin

fit un voyage en Orient, où il suivit les cours des plus célèbres scheïkhs de son époque. Il renonça aux sciences positives qu'il avait cultivées pendant sa jeunesse, pour s'adonner à la doctrine mystique qui lui fut révélée par le scheïkh Schaedeli, le même qui découvrit les vertus du café. Entré dans cette nouvelle voie, il y dépassa de beaucoup, non seulement le scheïkh Koschaïri, fondateur du mysticisme, mais encore son contemporain, le poëte arabe Ibn-Faredh; il créa lui-même à Koniah une école, du sein de laquelle sortirent, plus tard, les célèbres scheïkhs Sadreddin de Koniah, et Schems Tebrizi, qui fut le professeur du poëte mystique de la Perse, Mewlana Djeladeddin-Roumi. Mohiyeddin mourut âgé de soixante-dix-sept ans [1], laissant après lui une immense réputation, et considéré comme la première autorité en matières mystiques [XXXIV]. Sélim alla voir à deux reprises différentes le scheïkh Mohammed Bendakhschan, à qui son indépendance et ses macérations avaient valu une haute renommée de sainteté [XXXV]. A la première visite du sultan, Bendakhschan garda un silence absolu; Tschelebi, médecin de Sélim, lui en ayant demandé la cause, il répondit que c'était au sultan, et non pas à lui, à ouvrir la conversation. Sélim étant venu une seconde fois chez Bendakhschan, et son médecin ayant commencé à parler du temps, le saint personnage l'interrompit et parla en ces termes : « Le khalifat est un poids lourd et difficile à porter ; et les sultans sont, comme nous scheïkhs, d'impuissans ser-

[1] Né en 560 (1162), mort en 638 (1240).

viteurs du créateur; mais ils doivent, en outre, gouverner les peuples. Celui qui n'a qu'un fardeau léger a plus de facilité pour se sauver de la perdition que celui qui en a un pesant; mais le devoir des souverains est de garder le fardeau qui leur est imposé.» Après plusieurs exhortations de ce genre, le scheïkh donna au Sultan la bénédiction que celui-ci lui avait demandée. On s'étonnerait avec raison de la vénération que Sélim, malgré son caractère cruel, manifesta pour les tombeaux des scheïkhs, et particulièrement pour celui de Mohiyeddin Ibn-al-Arabi, si sa conduite n'était expliquée en cette circonstance par l'hypocrisie sous laquelle il savait se déguiser, et par le penchant qu'il avait hérité de son père pour les ouvrages et les poésies mystiques. Le *Diwan des poésies persanes* de Sélim ne traite presque que des sujets de ce genre [XXXVI], et, sous ce rapport, c'est la plus singulière publication que mentionne l'histoire littéraire, non seulement des Ottomans, mais encore de tous les peuples où il y eut des rois auteurs et conquérans. Sélim, qui se plaisait dans la société des savans et des poëtes, eût, sans nul doute, suivi l'exemple de Timour, qui, à Haleb et à Damas, conversa souvent avec les historiens Ibn-Schoné et Ibn-Khaledoun, si, à cette époque, la littérature arabe eût pu offrir à sa curiosité d'aussi brillantes illustrations; mais le dernier auteur célèbre de ce pays, Soyouti, qui a écrit plus de trois cents ouvrages dans les diverses branches de toutes les connaissances humaines, était mort depuis un siècle [XXXVII]. Aussi Sélim se contenta-t-il, pendant sa campagne en Egypte,

de la société des savans qui l'avaient accompagné, du philologue Halimi, son ancien professeur; du juge d'armée Kemal-Pascha; de son médecin, le Persan Akhi-Tschelebi [xxxviii], et de son valet-de-chambre Hasandjan, père de l'historien Seadeddin. Ce dernier fit copier, dans le cours de l'expédition, plusieurs ouvrages classiques, et, entre autres, l'histoire de Perse de Wassaf, dont l'unique exemplaire qu'en possédât le Sultan était tombé, pendant la marche à travers le désert, entre les mains d'un parti de Bédouins [1].

A peu près vers l'époque où Sélim entrait à Damas, les Mamlouks s'assemblaient au Caire pour procéder à l'élection d'un nouveau sultan. Les Djelbans votèrent en faveur du fils de Kanssou-Ghawri, Seïd-Mohammed; les Korsans se déclarèrent pour Toumanbaï, prince recommandable par sa valeur, sa loyauté et son désintéressement. Mais les nobles qualités de Toumanbaï ne purent lui concilier les voix des Djelbans, qui redoutaient sa souveraineté pour leur protégé Mohammed, le jeune fils encore mineur de Ghawri. Alanbeg et Kourtbeg s'interposèrent, et conclurent un arrangement d'après lequel Toumanbaï garantissait aux Djelbans la vie de Mohammed, sous la condition qu'ils se cotiseraient pour fournir une somme de soixante mille ducats, qui serait employée à la continuation de la guerre [xxxix] [2]. Cependant Sélim

[1] Voyez le *Selimnamé* de Seadeddin, dans les *Mémoires d'Asie*, de Diez, I, p. 27. L'autre ouvrage que Sélim fit copier fut le *Hossnikassin* (*le Château-fort*) d'Essireddin-Djezeri.

[2] Ibn-Seïnel et Souheïli, f. 18.

faisait ses préparatifs pour traverser, aux premiers jours du printemps, le désert qui sépare la Syrie de l'Egypte. Il acheta plusieurs milliers de chameaux destinés au transport des outres d'eau nécessaires à la consommation de son armée, et distribua deux millions d'aspres à ses soldats [1] pour les encourager à la conquête. Sinan-Pascha fut dirigé sur Ghaza avec cinq mille hommes, et chargé d'appuyer le pascha de ce district; mais Sélim, avant de se mettre lui-même en marche, envoya au nouveau sultan des Mamlouks un saïm (possesseur d'un des grands fiefs de cavalerie) nommé Tscherkes Mourad et un autre ambassadeur pour lui offrir la paix, à condition qu'il reconnaîtrait sa souveraineté, ferait faire la prière publique en son nom et battre monnaie à son coin [2]. Toumanbaï reçut les deux envoyés avec les honneurs dus à leur rang; mais, à leur sortie de l'audience, Alanbeg les ayant rencontrés, se jeta sur eux transporté de fureur, et leur trancha la tête. Il se rendit ensuite au diwan où il excusa ce meurtre par son indignation des propositions qu'avaient osé faire les ambassadeurs, et par son mépris pour les Ottomans, qui, inférieurs, disait-il, en courage personnel aux Mamlouks, n'avaient gagné la bataille de Merdj-Dabik que grâce à leurs canons [XL]. La guerre fut donc résolue. Djanberdi-Ghazali, nommé général en chef de l'armée, et ayant sous ses ordres dix begs commandant chacun une division de

1 Seadeddin, IV, f. 293, dit deux cents yuks, ce qui ferait vingt millions, à raison de cent mille aspres par yuk.

2 Seadeddin, IV, f. 293.

mille hommes [1], partit du Kaire le 1er schewal 922 (28 octobre 1516). Il rencontra sur la frontière de Syrie, non loin de Ghaza, et dans les environs du karavanseraï d'Younis-Khan, l'avant-garde des Ottomans commandés par le grand-vizir Sinan-Pascha. Le grand-vizir confia son aile droite à Ferhad, sandjakbeg du Tekké, son aile gauche au gouverneur de Ghaza, Mohammedbeg, fils d'Isa, et se mit lui-même à la tête de la réserve, composée de janissaires et de sipahis. D'après l'ordonnance de l'armée égyptienne, l'ancien gouverneur de Ghaza se trouva opposé au gouverneur actuel de cette ville, et Khoudawerdibeg, gouverneur d'Alexandrie, au sandjakbeg du Tekké [2]. La défaite de Merdj-Dabik n'avait point ébranlé le sentiment qu'avaient les Mamlouks de leur supériorité sur les Ottomans en courage et en manœuvres hardies; les Ottomans, de leur côté, n'avaient pas une moins grande confiance en eux-mêmes, confiance qu'avait déjà justifiée une victoire. Aussi le combat fut-il acharné : les différens corps des deux armées plièrent et revinrent à la charge tour à tour. Enfin les Mamlouks, décimés par l'artillerie ottomane, durent abandonner le champ de bataille et se retirer dans le désert.

1 Souheïli, 20. Ibn-Scïnel. Le *Selimnamé* de Schoukri. Seadeddin. Une des plus grandes erreurs commises par l'abbé Tercier, dans ses *Mémoires sur la conquête de l'Égypte par Sélim I*, est son assertion au sujet du départ du sultan Ghawri qu'il fixe au 26 rebioul-akhir 921 (9 juin 1515), c'est-à-dire seize mois trop tôt. La fable d'après laquelle Sélim aurait été élevé pendant long-temps comme une fille dans le seraï ne se trouve dans aucun historien ottoman.

2 Seadeddin, IV, f. 695. Alfonso Ulloa, p. 139.

Le lendemain, au point du jour, les Turcs victorieux rentrèrent dans Ghaza, dont les habitans s'étaient révoltés pendant leur absence, ainsi que ceux de la ville de Ramla. Cependant Sélim avait quitté Damas le 16 décembre (21 silhidjé); à son arrivée au village de Djouldjouliyé [1], près de Ramla, il reçut la nouvelle de la victoire de Sinan-Pascha, et ordonna le massacre général des rebelles de Ghaza et de Ramla. Accompagné seulement de quelques-uns de ses confidens, au nombre desquels Hasandjan, père de Seadeddin, et l'historien Idris, le Sultan se rendit de Ramla à Jérusalem, distante seulement de quelques lieues, et y arriva au milieu de la nuit. Sans attendre le jour, il visita les tombeaux des prophètes et le rocher sacré où Abraham offrait ses sacrifices. Il avait tellement plu la veille, qu'à peine les pélerins purent-ils trouver un endroit sec pour faire leur prière. Le lendemain matin, Sélim, malgré un temps froid et neigeux, alla à Hebron rendre hommage au tombeau d'Abraham, et retourna par Ascalon à son camp [2]. Le grand-vizir Sinan-Pascha vint à la rencontre du Sultan jusqu'à Aïnes-Saffa, à l'est de Ghaza; Sélim lui fit don d'un sabre d'honneur, et distribua une nouvelle gratification à ses troupes, en récompense de leur victoire. Houseïn-Pascha [3], un des quatre vizirs, ayant osé

[1] *Djihannuma*, p. 604. Seadeddin appelle ce village Khouldjouliyé. Voyez le *Selimnamé* de Djelalzadé, § XIX.

[2] Seadeddin, IV, f. 696. Le fils d'Idris, f. 115. *Selimnamé* de Djelalzadé.

[3] Ibn-Seïnel, Souheïli. Seadeddin, IV, p. 679, s'efforce de justifier l'exécution de Houseïn-Pascha.

faire quelques représentations à ce sujet, ainsi que sur le danger d'une marche à travers le désert, le Sultan ordonna de couper les cordes de sa tente, et lui fit trancher la tête. Avant son départ, il reçut les clefs de Safed, de Tiberias, de Nablous, de Jérusalem et d'Hebron; les scheïkhs de tribus arabes [1] étant venus lui prêter serment de fidélité, il voulut reconnaître cette soumission inattendue, et remit au premier d'entre eux, Ahmed-ben-Bakar, chef de la tribu Beni-Waïl, un drapeau et un tambour, l'investissant ainsi du titre de prince [2].

L'armée ottomane alla en dix jours des frontières de Syrie à Salehiyé, à travers le désert de Katiyé. Une pluie abondante et continue avait rafraîchi les sables ardens de cette contrée et tassé le sol, qui offrit, par cela même, un passage plus facile aux troupes et aux bagages. Mais des nuées d'Arabes d'Egypte harcelaient continuellement l'armée ottomane: le sultan mamlouk leur payait à prix d'or les têtes turques qu'ils lui apportaient. Le 27 silhidjé 922 (20 janvier 1517), ces Arabes inondèrent le désert en flots si nombreux, que le grand-vizir craignit un engagement et fit amener le cheval de bataille du Sultan. Sélim, croyant qu'il allait avoir à faire à Toumanbaï, allait se mettre en selle, lorsqu'il apprit que ce n'était qu'une attaque des tribus du désert; l'inutile précaution du grand-vizir faillit lui coûter la vie [3]. L'avant-dernier jour

[1] *Selimnamé* de Schoukri.

[2] Souheïli, f. 21. *Selimnamé* de Keschfi, f. 52.

[3] Schoukri, f. 76. Le *Selimnamé* de Djelalzadé, exemplaire de Dresde, f. 57.

de l'année islamite 922, Sélim dresse son camp à Khankha, dans le voisinage du Caire [XLI]. Toumanbaï avait, d'après le conseil du traître Ghazaliberdi, caché la plus grande partie de son artillerie du côté du village de Ridania [1], près d'Aadiliyé, où passe la route de Birketol-Hadj au Caire. Ghazali fit savoir au Sultan, par l'entremise de son complice Khaïrbeg passé dans les rangs ottomans, qu'il eût à tourner la montagne de Mokattam, l'assurant qu'en se portant rapidement sur Ridania, il n'aurait rien à craindre de l'artillerie enfouie dans les sables. Lorsque Sélim, à l'aide des avis secrets qu'il avait reçus, eut évité le canon égyptien, Toumanbaï s'aperçut, mais trop tard, de la trahison de Ghazali; il s'abstint de punir le traître, dans la crainte de démoraliser son armée au moment de combattre; car Sélim lui offrit la bataille le lendemain du jour où il avait tourné la montagne de Mokattam [XLII] (29 silhidjé 922 — 22 janvier 1517) [2]. A l'aile droite des Ottomans étaient le grand-vizir avec les troupes d'Anatolie, Schehzouwar avec les auxiliaires du Soulkadr, Feroukhschadbeg, descendant des princes du Mouton-Blanc, et Mahmoudbeg, dernier rejeton de la dynastie de Ramazanoghli, avec le contingent d'Adana; à l'aile gauche, Younis-Pascha commandait l'armée de Roumilie; Sélim se plaça lui-même au centre. L'action était

1 Seadeddin, f. 698, dit que les batteries avaient été cachées sous le sable à Aadiliyé.

2 Souheïli, f. 23.

à peine engagée, qu'un corps de cavaliers tout cuirassés d'acier se détacha de l'aile gauche des Mamlouks, et marcha droit aux étendards de Sélim [1]. C'était l'élite de la cavalerie égyptienne sous les ordres de Toumanbaï en personne et de ses meilleurs généraux, Alanbaï et Kourtbaï [2]. Ils s'étaient juré tous trois de prendre le sultan ottoman mort ou vif; ils tinrent parole, si ce n'est qu'ils se trompèrent de personne, en prenant le grand-vizir pour Sélim. Sinan-Pascha était placé entre Mahmoudbeg, Ramazanoghli et Ali-le-Ghaznedar; Toumanbaï s'étant réservé le Sultan, alla droit au grand-vizir; Alanbaï devait attaquer Mahmoudbeg, et Kourtbaï, Ali. Les trois princes égyptiens se jetèrent dans les rangs ottomans avec une impétuosité tellement irrésistible, qu'ils percèrent tous trois leurs adversaires de leurs lances; après ce coup audacieux, ils rejoignirent le gros de l'armée, quoique Alanbaï eût été gravement blessé d'une balle [3]. Mais tant de valeur et tant de courage ne purent lutter contre la trahison de Ghazali et la supériorité de l'artillerie ottomane; vingt-cinq mille Mamlouks couvrirent de leurs corps la plaine de Ridania. Le lendemain, Sélim transporta son camp d'Aadiliyé à l'île de Woustaniyé, située en face du Caire; il envoya une garnison dans cette ville, sans s'y rendre lui-même (3 moharrem — 26 janvier). Tou-

[1] Seadeddin, f. 699, dit tenir cette circonstance de la bouche de son père, témoin oculaire de cette bataille.

[2] Souheïli, f. 22. Ibn-Seïnel. *Selimnamé* de Schoukri.

[3] Ibn-Seïnel et Souheïli racontent les aventures ultérieures d'Alanbaï pendant sa fuite jusqu'à Behnesé, où il mourut.

manbaï, qui s'était retiré à Adwiyé [1], revint secrètement sur ses pas, pénétra pendant la nuit, par la porte de Scheïkhouniyé, dans sa capitale, et y massacra toute la garnison ottomane (6 moharrem — 29 janvier). Sélim ordonna à Younis-Pascha [XLIII], au beglerbeg Moustafa-Pascha [XLIV], à l'aga des janissaires Ayas, et à Ferhad, son émir alem (prince du drapeau), de reprendre la ville [2], à la tête de leurs meilleures troupes. Huit jours après la victoire de Ridania, les Ottomans entrèrent de nouveau au Caire, où ils trouvèrent chaque rue changée en redoute, et chaque maison en forteresse. Ainsi retranchés, les Mamlouks leur opposèrent une héroïque résistance [3]. Après un combat de trois jours et de trois nuits, Sélim, sur le conseil du traître Khaïrbeg, fit l'insidieuse, mais habile proclamation, d'une amnistie générale des Mamlouks; huit cents des principaux d'entre eux vinrent se constituer prisonniers ou furent livrés par les habitans; aussi perfide que sanguinaire, Sélim les fit tous décapiter sur la place de Romeïla [4]. Ce sanglant prélude fut suivi du massacre général des habitans, qui rappelle les horribles scènes dont Timour souillait ses victoi-

[1] Ibn-Seïnel. Souheïli, f. 23. Le *Selimnamé* de Keschfi place la prise de possession du Caire au 1 moharrem, f. 65.

[2] Seadeddin, 701. Solakzadé. Le *Selimnamé* de Djelalzadé, f. 59, exemplaire de Dresde.

[3] Dans ses lettres de victoire, Sélim désigne le 6 moharrem (25 janvier) comme le jour où les Mamlouks rentrèrent au Caire. L'assertion de Giovio et d'Alfonso Ulloa, fixant au 25 janvier l'entrée de Sélim au Caire, est juste, si on n'entend par là que l'entrée des troupes ottomanes et non celle du Sultan.

[4] Seadeddin, f. 701. Solakzadé. Djelalzadé.

res ; cinquante mille cadavres jonchèrent les rues du Caire [1]. Sélim se rendit ensuite à son camp de Boulak, d'où il envoya aux gouverneurs de son empire de pompeuses lettres de victoire, avec l'ordre de les publier [2]. Le 11 moharrem 923 (3 février 1517), Younis-Pascha fut nommé grand-vizir, et le nischandji Mohammed fut appelé à remplir la place du vizir Houseïn-Pascha, que nous avons vu exécuter par les ordres de Sélim [3]. Douze jours après, le Sultan contemplait, du haut du palais d'Yousouf, c'est-à-dire du château de Salaheddin, bâti sur la montagne, le magnifique pays qui dès lors reconnaissait sa souveraineté [4].

Le plus vaillant des begs mamlouks, Kourtbaï, avait échappé au massacre général de ses frères d'armes et des habitans de la ville, en se tenant caché dans une maison du Caire. Sélim en avait été instruit, et n'avait pu découvrir sa retraite malgré tous les espions qu'il avait mis à sa piste; cependant, tenant à l'avoir entre ses mains, il lui envoya, par un de ses amis, Yaya fils d'Eboubekr, du drap et un livre [5] : le premier de ces objets assurait à Kourtbaï sa grâce, et le second, qui était le Koran,

[1] Seadeddin, f. 701. Solakzadé. Djelalzadé.

[2] La lettre du Sultan à Karadja-Pascha, gouverneur de Haleb, se trouve dans Seadeddin, IV, f. 703, et dans Idris, f. 121. Ebоufazl fixe la date de la bataille au 29 silhidjé un jeudi, et l'entrée des Ottomans au Caire au 8 moharrem un vendredi; mais il se trompe relativement aux jours de la semaine. Les dates du *Selimnamé* de Keschfi sont entièrement erronées.

[3] Djelalzadé, f. 58.

[4] Le *Selimnamé* de Keschfi, f. 50.

[5] Ibn-Seïnel, f. 40. Souheïli, f. 25.

faisait intervenir la divinité comme garant de la promesse de Sélim. Kourtbaï, se confiant à ces assurances solennelles, sortit de sa retraite, et vint se présenter devant Sélim, qui le reçut assis sur son trône. « Tu es, lui dit le Sultan, le héros des chevaux; où est maintenant ta valeur? — Elle m'est toujours restée, répondit laconiquement Kourtbaï. — Sais-tu ce que tu as fait à mon armée? — Fort bien [1]. » Le Sultan ayant manifesté son étonnement de ce qu'il avait osé, avec Toumanbaï et Alanbaï [2], tenter contre sa personne cette attaque audacieuse qui avait été si fatale à son grand-vizir, Kourtbaï, dont l'éloquence égalait le courage, fit un brillant éloge de la valeur des Mamlouks, et parla avec mépris de l'artillerie, qui, disait-il, tuait lâchement et comme un assassin. Il raconta que des boulets vénitiens [3] avaient été apportés pour la première fois en Egypte, par un Mauritanien, sous le règne d'Eschref-Kanssou, mais que le sultan et les begs de l'armée avaient rejeté cette innovation comme indigne de la véritable valeur, et comme dérogeant à l'exemple du Prophète qui avait consacré l'usage du sabre et de l'arc comme les seules armes des Arabes. Là-dessus le Mauritanien s'était écrié : « Qui vivra, verra cet empire périr par ces mêmes boulets. — Mal-

[1] Ce discours remplit, dans Seïnel, les f. 40-45; et dans Souheïli, les f. 25-26.

[2] Seïnel et Souheïli prennent, mais à tort, Ali, prince de Soulkadr, tué par Kourtbaï, pour Schehzouvar-Ali.

[3] *Bindikié*, c'est-à-dire les Vénitiens; tel est le nom que portent encore les boulets et les balles en Egypte.

heureusement cette prédiction s'est accomplie, ajouta Kourtbaï; mais à Dieu appartient la toute-puissance. — Si vous mettez toute votre force dans le Koran et la Sounna, lui dit Sélim, d'où vient donc que nous vous avons vaincus et chassés de votre capitale, et qu'aujourd'hui tu es mon prisonnier? — Ce n'est pas votre valeur ni l'habileté de vos manœuvres, j'en atteste le ciel, qui nous ont vaincus; c'est le destin qui l'a voulu, parce que tout ce qui a un commencement a une fin, et que la durée des empires est mesurée. Où sont les khalifes, ces vaillans soutiens de l'islamisme? Que sont devenus les plus puissans empires de l'univers? Votre temps aussi viendra, et votre puissance sera à son tour anéantie. Au surplus, je ne suis point ton prisonnier, je suis ici libre et en sûreté, sous la garantie de ta parole que tu m'as engagée par le drap et le livre. » Kourtbaï flétrit ensuite en termes énergiques la trahison de Khaïrbeg qui assistait à cet entretien, et termina en conseillant à Sélim de le faire décapiter, pour qu'il ne l'entraînât pas avec lui en enfer. Sélim furieux lui répondit: « Je voulais te rendre la liberté, et même faire de toi un de mes begs; mais tu t'es permis des paroles inconvenantes, et tu as oublié la déférence que tu me dois. Celui qui s'approche des sultans *sans respect*, est chassé de leur présence *sans qu'on le respecte* [1]. — Dieu me préserve, répliqua le fier Kourtbaï, de faire jamais partie des tiens. » Ces paroles comblèrent la mesure de la colère

[1] *Fellezi yedkhal ala medjalis-esselatin bila kimet yakridj bila kimet.*

du Sultan; il appela les bourreaux : aussitôt cent cinquante d'entre eux accoururent le glaive à la main. « A quoi te servira ma tête? continua Kourtbaï; beaucoup de braves visent à la tienne, et Toumanbaï se contente du secours de Dieu. » Sélim fit signe à un des bourreaux, et, au moment où celui-ci brandit son glaive, Kourtbaï s'écria en s'adressant à Khaïrbeg : « Prends ma tête sanglante, et dépose-la dans le sein de ta femme, traître, que Dieu puisse récompenser par la trahison! »

Toumanbaï s'était réfugié avec ses Mamlouks sur la rive orientale du Nil vers Djizé; il demanda des secours aux Arabes Hawarés, et malgré l'engagement qu'il prit de les affranchir pour trois ans du montant de leurs taxes, il put à peine en réunir cinq à six mille sous ses drapeaux. En même temps parurent sur le Nil trois à quatre cents barques portant quelques milliers d'hommes, sous la conduite de Kaschif Djanim Seïfi (mon ame, mon épée); c'était le reste des Mamlouks échappés au désastre de Ridania. Le projet de Toumanbaï était d'attaquer Sélim dans l'île de Woustaniyé; mais Djanim Seïfi et l'émir Ebou-Hamza, qui passèrent dans les rangs ottomans, dévoilèrent le secret à Sélim [1]. Après s'être consulté avec ces nouveaux transfuges et Khaïrbeg, le Sultan envoya par le Nil à Djizé, avec une flottille de la même force que celle des Mamlouks, quarante à cinquante pièces d'artillerie et quelques milliers d'hommes sous les ordres de Seïfi.

[1] Ibn-Seïnel, f. 46. Souheili, f. 26. Schoukri, f. 80.

Les Arabes se retirèrent aux premières décharges de l'artillerie qu'ils ne connaissaient pas encore ; les Ottomans et les Mamlouks restèrent seuls en présence. Alors Djenim Seïfi s'avança hors de la ligne des siens, et provoqua, d'après un ancien usage des Mamlouks, le sultan Toumanbaï en combat singulier ; l'émir Dewletbaï, l'ayant accepté au nom de son souverain, brisa, après plusieurs évolutions habiles, la lance de son adversaire, et le renversa de cheval. Ce fut le signal de l'attaque des Ottomans, qui se précipitèrent en avant pour aider Seïfi à se relever [1] ; mais ils vinrent se briser contre la résistance désespérée des Mamlouks, et ils furent obligés de se retirer dans leurs barques. Dans le conseil de guerre convoqué par Toumanbaï, Schadibeg ouvrit l'avis de poursuivre les avantages de cette journée, et d'attaquer les Ottomans dès le lendemain matin. En effet, les Mamlouks prirent soixante-dix à quatre-vingts barques sur l'ennemi, envoyèrent une division sur le bord oriental du fleuve, et forcèrent les Ottomans ainsi pris entre deux feux à se retirer au Caire avec les barques qui leur restaient. Six mille Ottomans et quatre mille Mamlouks périrent dans ces deux rencontres. Le rapport de Djanim Seïfi et d'Ayas, aga des janissaires, amena un changement dans la politique de Sélim, et le fit pencher, malgré les représentations de Khaïrbeg, vers des mesures plus douces ; le grand-vizir, You-

[1] Souheïli, f. 27. Ibn-Seïnel et Schoukri. Tercier, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXI, p. 568, dit par erreur que Seïfi périt dans ce combat.

nis-Pascha, qui n'avait jamais donné son plein assentiment à la campagne d'Egypte [1], entra entièrement dans les vues du Sultan. Sélim résolut d'offrir de nouveau la paix au sultan d'Egypte, sous la condition qu'il reconnaîtrait sa souveraineté [2], en faisant exécuter la prière du vendredi en son nom et battre monnaie à son coin; Moustafa-Pascha, que son expérience des affaires désignait suffisamment au choix du Sultan, fut chargé de conduire cette négociation. Moustafa-Pascha partit le jour suivant pour le camp des Mamlouks avec une escorte de cinq cents cavaliers, destinée à le protéger contre les attaques des Arabes; il rencontra Toumanbaï à Meït-Khassim, mais il fut massacré avec sa suite par les Mamlouks, qu'avaient exaspérés les cruautés des Ottomans. Sélim répondit par d'horribles représailles à cette nouvelle violation du droit des gens, dont cependant il avait, le premier, donné l'exemple: soixante begs furent décapités, et trois à quatre mille Mamlouks prisonniers passés par les armes [XLV]. Le Sultan se prépara à marcher en personne contre l'armée ennemie, où régnait alors la plus grande discorde: Toumanbaï était placé entre les reproches de l'émir Djemad, scheïkh de la tribu Ghazalé [XLVI], qui se plaignait de son obstination à continuer la guerre contre Sélim, et ceux de ses begs qui désapprouvaient son alliance avec les Arabes. Cependant le danger commun les rapprocha, et ils convinrent de la nécessité de se retirer vers les Pyramides. Ce fut là que Toumanbaï com-

[1] Souheïli, f. 30. Ibn-Seïnel, f. 50.

[2] Souheïli, f. 29. Schoukri, f. 85. Ibn-Seïnel, f. 54.

posa pour son ami Kaït-Rhabi une élégie arabe, dans laquelle il peignit en termes touchans les douleurs qui brisaient son existence, et que Khaït-Rhabi inscrivit sur une pierre des Pyramides [XLVII].

L'infortuné sultan des Mamlouks, au lieu de chercher son salut dans la Haute-Egypte, eut la malheureuse idée de se jeter dans le Delta ; se fiant aux secours que devaient lui amener les Arabes, il prit ses quartiers à Dehschour dans le district de Aftihijé. Sélim, las d'une guerre que les traîtres Khaïrbeg et Ghazali lui avaient dit devoir être promptement terminée, prit des mesures pour en hâter la fin. Ghazali fut envoyé en avant avec cinq cents Mamlouks transfuges, pour disperser les Arabes et éclairer la marche de l'armée ottomane. Il surprit le camp des Arabes, et revint avec cinq mille prisonniers, femmes et enfans [1], qui furent vendus au Caire sur le marché de Roumilie. Les Arabes s'étant de nouveau ralliés sous les Pyramides, firent des courses jusque sous les murs du Caire pour venger cet échec. Sélim s'impatientait de plus en plus des longueurs de cette guerre, et le grand-vizir l'entretenait dans ces dispositions, en lui parlant sans cesse de la nécessité de retourner à Constantinople. Le Sultan pensa à entamer de nouvelles négociations avec Toumanbaï ; mais le meurtre du dernier ambassadeur et la vengeance qu'on en avait tirée ne pouvaient laisser de doute sur le sort qui serait réservé à un envoyé ottoman. Ahmed-Aga, écuyer de Sélim et plus tard gouverneur du Caire, leva la difficulté en pro-

[1] Souheïli, f. 33. Ibn-Seïnel, f. 68.

posant de charger un des begs transfuges de cette mission périlleuse. L'émir Khoschkadem [XLVIII], ancien inspecteur des greniers du sultan Kanssou-Ghawri, fut désigné pour aller traiter avec Toumanbaï sur la base des propositions précédentes. Schadibeg, le vainqueur de Djanim Seïfi, vint à sa rencontre. Après une vive discussion, dans laquelle Khoschkadem donna pour excuse à sa défection le mécontentement que lui avait causé la nomination de Schadibeg à la dignité de diwitdar, on en vint des paroles aux coups. Schadibeg brisa la lance de Khoschkadem ; mais celui-ci tira son sabre et fendit le casque de son adversaire; à cette vue, les Mamlouks commencèrent l'attaque, et forcèrent l'ambassadeur et sa suite à se retirer [1]. L'issue de cette troisième ambassade détermina Sélim à laisser au Caire Younis-Pascha avec quarante mille hommes, et à marcher lui-même sur Djizé. Schadibeg commandait un corps de dix mille Arabes, avec lequel il se proposait d'inquiéter la marche des Ottomans; mais une querelle s'étant élevée entre Selamé, chef de la tribu Ghazalé, et Schadibeg, il y eut un engagement entre les Mamlouks et les Arabes, qui épousèrent chacun le parti de leur chef respectif. Les Arabes, poursuivis par les Mamlouks, fuirent dans la direction du camp ottoman; mais Sélim braqua son artillerie contre les vaincus et les vainqueurs, et en fit un effroyable carnage [2]. Schadibeg opéra sa retraite, avec cinq cents Mamlouks qui lui

[1] Ibn-Seïnel, Soubeili et Schoukri.

[2] Les mêmes.

restaient, sur les quartiers de l'armée égyptienne à Dehschour; il rencontra Toumanbaï à Rakin, où l'on convint de demander de nouveaux secours aux Arabes de la tribu Ghazalé. Mais les chefs de cette tribu, Ibn-Djemad et Sélamé, répondirent à leurs demandes par ces mots : « Que Dieu nous préserve de résister plus long-temps à un maître victorieux comme le sultan Sélim [1]. » Sentant l'impossibilité de continuer désormais la lutte dans leur position actuelle, Toumanbaï et Schadibeg se retirèrent à Oumdinar, où ils passèrent la nuit à tenir conseil. Au point du jour, les Ottomans débouchèrent de tous côtés [2]. A l'exemple de Djanim Seïfi et de Dewletbaï, de Schadibeg et de Khoschkadem, Ghazali et Kaït-Rhabi se battirent en combat singulier en présence des deux armées, qui étaient ainsi représentées chacune dans l'un des champions; Ghazali fut vainqueur, et coupa la tête à son adversaire [3]. L'engagement était devenu général, lorsque sur les derrières des Mamlouks s'élevèrent des nuages de poussière avec les cris confus : « Nous sommes les cavaliers de Ghazalé, les braves, les irrésistibles de la vallée; vous le verrez aujourd'hui [4] ! » Leur chef, le fils de Khaïbar, se précipita sur le beg Kansoukourd, et le força à se jeter avec ses troupes dans le Nil, où il se noya. Djanberdi Ghazali, déguisé en Arabe, s'avança hors des rangs, et vint provoquer Toumanbaï en combat singulier; déjà dix des champions mamlouks, et

1 Souheïli, f. 35. Ibn-Seïnel. — 2 *Ibid.* — 3 *Ibid.* 37.

4 *Nahnou fersanoul Ghazalé zoulkeffi wel kefalé el yaoum terouna.* Souheïli, f. 37.

parmi eux Kildj lui-même, le plus brave de leurs begs, avaient été désarçonnés, lorsque Toumanbaï, prince d'un esprit chevaleresque et d'une haute valeur, accepta le défi du faux Arabe, et le renversa de cheval. Ghazali, sentant le fer de la lance sur sa poitrine, s'écria: « Grâce, au nom du Prophète, et par le mystère du scheïkh Ebousououd-Al-Djarihi [XLIX]! » Toumanbaï, à ces mots, retira sa lance, et lui laissa le temps de fuir.

Le grand-vizir Younis-Pascha et Ayas, l'aga des janissaires, ayant opéré leur jonction avec le corps d'armée de Sélim (3 rebioul-ewwel 923 — 26 mars 1517) [1], il devint de toute impossibilité aux Mamlouks de résister aux attaques multipliées du Sultan, d'Younis, d'Ayas et de Ghazali. Toumanbaï s'étant retiré à Werdan, résolut, après s'être consulté avec les quelques begs qui lui étaient restés fidèles, de chercher un refuge auprès de l'Arabe Hasan-Meri; il se croyait quelques droits à sa reconnaissance, pour l'avoir tiré à son avènement, lui et ses frères, de la prison où les avait jetés le sultan Ghawri. Les scheïkhs arabes vinrent à la rencontre du sultan fugitif avec de grandes marques de respect et protestant de leurs sentimens de fidélité. Invité à un festin, Toumanbaï refusa et se retira dans une caverne spacieuse et dérobée à tous les regards, où Hasan-Meri lui avait offert une retraite; en y entrant, il dit à ses begs: « Nous sommes ici plus en sûreté que dans une forteresse, si Hasan-Meri ne nous trahit pas. — Que Dieu trahisse le trai-

[1] Seadeddin, IV, f. 706, un mercredi. Solakzadé, f. 59, Ali et le fils d'Idris.



tre [L]! » lui répondirent-ils d'une commune voix. Hasan-Meri confia à sa mère la riche proie qu'il avait entre les mains; celle-ci le supplia de respecter les droits de l'hospitalité, et de garder fidélité à son bienfaiteur et souverain. Cependant Hasan livra les malheureux fugitifs à Ayas, l'aga des janissaires, qui s'était mis à la poursuite du sultan avec Khaïrbeg et Ghazali. A l'approche des Turcs, Schadibeg, suivi de quelques autres, trouva le moyen de s'enfuir [1]. Toumanbaï, voulant donner un libre cours à sa destinée, resta dans la caverne; Ayas s'avança vers lui avec respect, le pria de croiser ses mains, qu'il lui lia avec un mouchoir, le fit monter à cheval et le conduisit ainsi, accompagné de ses janissaires, à la tente du Sultan. « Dieu soit loué! s'écria Sélim en apprenant l'arrivée de Toumanbaï; maintenant l'Egypte est conquise. » Toumanbaï fut conduit en présence du Sultan, au milieu du roulement des tambours et des décharges de l'artillerie; il salua Sélim avec la déférence convenable; celui-ci lui rendit son salut et l'invita à s'asseoir. Ils gardèrent tous les deux un profond silence, Toumanbaï absorbé dans les mélancoliques réflexions que lui inspirait son infortune, et Sélim admirant la noble figure et le chevaleresque maintien du prince qui, malgré tant de talens et de valeur, était tombé entre ses mains. Cependant Sélim prit enfin la parole, en lui reprochant d'avoir violé le droit des gens

[1] Ibn-Seïnel et Souheïli, f. 42, racontent les aventures ultérieures de Schadibeg pendant sa fuite. Tercier, p. 170, change à tort la caverne en marais, et Meri en Mourhein.

dans la personne de ses ambassadeurs, et de s'être refusé à se reconnaitre son vassal. Toumanbaï se justifia de la première accusation de Sélim en l'attribuant aux begs révoltés contre son autorité; il ajouta que sa résistance aux Ottomans lui avait été commandée par son devoir de protéger le pays confié à sa garde, et surtout les saintes villes de la Mecque et de Médine; il finit en lui disant: « Mais toi, comment pourras-tu justifier devant Dieu ton injuste agression? » Sélim, étonné d'un discours si ferme et si plein de dignité, lui répondit qu'il n'avait entrepris cette guerre que d'après les fetwas des oulémas, qu'il y avait été suffisamment autorisé par les intrigues du sultan Ghawri auprès du prince de Soulkadr, et son alliance secrète avec le schah de Perse; que d'ailleurs la souveraineté convenait mal à un ramassis d'esclaves tels que les Mamlouks. « Sultan de Roum, répliqua Toumanbaï, tu n'es point coupable de la chute de notre empire, mais bien ces traîtres, » montrant du doigt Khaïrbeg et Ghazali, qui assistaient à cette entrevue. « Il serait peu généreux, dit Sélim à l'assemblée, de faire mourir un homme aussi sincère et aussi vaillant; il restera seulement quelques jours, jusqu'à l'entière pacification du pays, dans la tente d'Ayas-Aga, où il sera traité avec tous les honneurs qui lui sont dus [1]. » Peu de temps après, Schadibeg, trahi par l'Arabe Ibn-Bakar, qui paya tous ses bienfaits par cette monstrueuse ingratitude, vint partager la captivité du sultan

[1] Souheïli, f. 43. Seïnel. Schoukri.

son maître. Sélim, après avoir admiré son aspect martial, ses traits d'une beauté énergique, et son armure d'acier de Damas, se souvenant du proverbe arabe : *L'homme est caché sous sa langue*[1], voulut éprouver son esprit, en entamant avec lui une conversation. « Comment as-tu trouvé le monde? lui dit-il. — Comme quelque chose qui ne vaut rien, lui répondit Schadibeg. — Alors pourquoi as-tu fait tant de guerres pour une chose de si vil prix? — Ce n'est pas pour le monde que j'ai combattu, mais pour me conformer aux préceptes du Koran et de la Sounna, car il est écrit: *Armez-vous contre celui qui s'arme contre vous;* et le Prophète a dit : *Celui qui combat pour ses biens et sa maison meurt martyr*. Mais de quel droit viens-tu attaquer notre honneur et nos familles? — C'est d'après un fetwa des oulémas que j'ai marché contre vous, tyrans de vos souverains, qui, au gré de vos caprices, faites ou défaites les sultans, les jetez en prison ou les mettez à mort. — C'est là une calomnie; nous avons obéi pendant trente ans à Eschref-Kaïtbaï; nous n'avons tué son fils que parce qu'il méprisait les lois, et qu'il fallait préserver le pays des malheurs qu'un tel maître eût pu attirer sur lui. C'était la volonté de Dieu; la mort est la fin de toute vie; le monde ne durera pas plus pour vous que pour nous, car Dieu a dit au Prophète : *Tu n'es qu'un cadavre, et ils ne sont que des cadavres; et, le jour du jugement dernier, vous vous accuserez tous les uns les autres devant votre Seigneur.* » Sélim ordonna de traiter honorablement

[1] *El mur tahti lisanihi.*

Schadibeg [1]; il voulait, comme il le disait plus tard lui-même [2], emmener à Constantinople le sultan mamlouk, Schadibeg, ainsi que Motewekkil, le vingt-unième khalife de la seconde branche de la maison d'Abbas, qui, depuis la chute du khalifat de Bagdad, jouissait encore au Caire d'une ombre de puissance, en accordant ou en confirmant les diplômes des souverains. Mais Ghazali et Khaïrbeg, qui avaient à venger le mépris dont les avaient accablés les fiers prisonniers en présence de toute l'armée, complotèrent leur ruine. Ils semèrent adroitement des soupçons dans l'esprit ombrageux de Sélim, et surent réveiller les cruelles passions que ce prince avait pour la première fois peut-être oubliées pour rendre hommage au mérite d'un ennemi vaincu. Ils apostèrent un jour sur le passage de Sélim un homme qui cria : « Que Dieu donne la victoire au sultan Toumanbaï [3]. » Ce fut le signal de la mort de Toumanbaï et de Schadibeg. Sélim voulut attacher au souvenir du règne des Mamlouks la honte d'un supplice ignominieux, en faisant pendre ses prisonniers. Schehzouwarbeg, dont le père avait été pendu au Caire à la porte Souweïla, par ordre de Kanssou-Ghawri, fut désigné pour remplir l'office de bourreau. Ainsi périt le dernier sultan des Mamlouks, le brave, le chevaleresque, le juste Toumanbaï (21 rebioul-ewwel 923 — 13 avril 1517); il fut exécuté à cette même porte, où tant de têtes, envoyées

1 Ibn-Seïnel. Schoukri. Souheïli, f. 44.

2 Les mêmes. Seadeddin, Solakzadé, Ali, le fils d'Idris.

3 Ibn-Seïnel. Souheïli, f. 45. Schoukri, f. 95.

par les souverains étrangers en témoignage de leurs victoires, avaient roulé dans la poussière, et où tant d'ennemis des Mamlouks tscherkesses avaient subi le supplice ignominieux de la potence [LI].

Sélim ordonna d'ensevelir les restes de Toumanbaï avec les honneurs dus à son rang; il assista lui-même aux prières mortuaires qui furent prononcées par le grand-juge de la capitale d'Egypte. Il distribua pendant trois jours trois bourses d'or aux pauvres pour le repos de l'ame de Toumanbaï, et en donna trois autres pour l'inhumation de son corps dans le mausolée que s'était bâti Kanssou-Ghawri. Des lettres de victoire furent expédiées aux puissances étrangères [1], des fêtes ordonnées dans tout l'empire. Les traîtres, sans lesquels l'Egypte ne serait peut-être pas tombée sous le joug ottoman, reçurent le prix du sang qu'ils avaient vendu : Djanim-Seïfi fut investi du gouvernement de Behnesé, Abou-Hamza de celui de Mahallet, Ghazali de celui de Damas, et Khaïrbeg de celui du Caire. Les scheïkhs arabes, Hasan-Meri et Ibn-Bakar, qui avaient livré Toumanbaï et Schadibeg, furent récompensés avec de l'or et des vêtemens d'honneur [2]; le scheïkh Ahmed Ben Kaibar, chef de

[1] *Il nuovo Soldan (Tomanbaï) e perfetto per voler far bona justicia*, dit Marini Sanuto, d'accord en cela avec les historiens arabes et ottomans. Voyez Djelalzadé, exemplaire de Dresde, f. 59. Le *Selimnamé* de Keschfi. Deux de ces lettres sont citées en entier, l'une en turc par Seadeddin, IV, f. 708-709; l'autre en arabe et de la plume d'Idris, par son fils, f. 131.

[2] Souheïli, f. 46. Ibn-Seïnel. *Selimnamé* de Schoukri. Seadeddin, Solakzadé.

la tribu Ghazalé, eut sa part des faveurs de Sélim; le beg Omeroghli fut nommé au gouvernement de Djirdjé, et le chef de la tribu arabe, Beni-Adi, fut élevé à la dignité de scheïkh porte-drapeau de l'Egypte. Les quatre juges des quatre sectes orthodoxes furent confirmés dans leurs fonctions [1]; le directeur du trésor public, Ibn-Djaïan, qui avait fait un tableau synoptique de tous les revenus d'Egypte, remarquable par sa brièveté et sa précision, fut comblé d'honneurs et de présens par le Sultan, qui cita, à l'occasion de son travail, le proverbe arabe : *Le meilleur mot est le plus court et le plus expressif* [2]. Après avoir ainsi récompensé des services ou encouragé des sympathies naissantes, Sélim reçut les hommages des autorités de la capitale et de tout le pays, des scheïkhs arabes de la Haute-Egypte, des ambassadeurs du sultan de Mauritanie et du schérif de la Mecque [3], et enfin des envoyés de Venise qui apportaient, avec le tribut de huit mille ducats jusqu'alors payé aux sultans mamlouks, les félicitations du sénat [LII].

Bien que l'Egypte fût pacifiée, Sélim séjourna encore au Caire pendant un mois; il employa ses loisirs à visiter les monumens de cette célèbre capitale. Les merveilles de l'Egypte ne sont pas pour les Turcs, les Persans, les Arabes les mieux civilisés, ce qu'elles sont pour les Européens, ou même ce qu'elles furent pour les anciens Grecs et Romains; et Sélim les vit

1 Seadeddin, Solakzadé, Ali, le fils d'Idris.

2 *Khaïroul-kelam ma kallé we dellé.* Souheïli, f. 46.

3 Seadeddin, IV, f. 709. Le fils d'Idris, f. 124. Solakzadé, f. 96.

sous un autre jour que Germanicus [1] et Titus. Si l'Européen considère l'Egypte comme la source première des sciences et des arts, comme le berceau de la géométrie, de la géographie, de l'architecture, de l'agriculture, de l'écriture et de la navigation; s'il la vénère comme la patrie de la législation, des institutions politiques, de la hiérarchie ecclésiastique et des symboles religieux; s'il admire ses chefs-d'œuvre d'architecture, ses temples et ses catacombes, ses pyramides et ses obélisques, ses colosses et ses sphinx; si l'amour de la science le porte à étudier les mots mystérieux inscrits sur cet immense livre de pierre dont les feuilles, entr'ouvertes depuis des milliers d'années, s'étendent des Cataractes aux bouches du Nil; l'Oriental ne voit dans les temples que les palais des anciens rois, dans les colosses et les sphinx que les gardiens enchantés de trésors enfouis, dans les hiéroglyphes que de mystérieuses indications donnant les moyens de faire de l'or ou enseignant les lieux qui en recèlent. Long-temps l'Europe partagea les superstitions de l'Orient, demanda à ces pierres les secrets de la pierre philosophale, et méconnut le sens caché sous le mystère de l'alchimie, que le moyen-âge emprunta à l'Egypte, bien que ce problème fût naturellement résolu par les bienfaits de l'agriculture, qui change le limon du Nil en or. Si les Orientaux ne voient dans les Pharaons et les Ptolémées que des héros mystiques, s'ils ne peuvent avoir même une idée de l'an-

1 Tacite, *Annal.*, II, 59.

cienne religion de l'Egypte, et si les hiéroglyphes et les rouleaux de papyrus restent lettres closes pour eux, en revanche les traditions des Prophètes font briller à leurs yeux la terre du Nil d'une sainte auréole, qui échappe aux Européens ou ne leur apparaît pas dans le même éclat. L'Égypte est sacrée pour les peuples de l'Orient, non seulement par les souvenirs de Jacob et de ses douze fils, mais encore par ceux de douze prophètes, dont il est fait mention dans douze versets du Koran et douze passages de la tradition. Le musulman ne connaît ni Sésostris ni Osymandias; et les seuls Pharaons qui aient jamais existé pour lui, sont le Pharaon sous le règne duquel Yousouf (Joseph) remplit les granges d'Egypte, et celui qui fut englouti par la Mer-Rouge. Cependant le musulman n'est pas sans avoir entendu parler des fondateurs des pyramides; il les nomme à la vérité tout différemment des Grecs, mais il vénère avec eux Hermès, comme l'inventeur de l'écriture, de la géométrie et de l'architecture, l'organisateur de la hiérarchie sacerdotale, le législateur des mystères et le grand interprète entre le ciel et la terre. L'histoire d'Orient ne dit pas un mot des cinq cents ans qui se sont écoulés depuis Jésus-Christ jusqu'à Mohammed, non plus que des légions de moines qui, de la Thébaïde, se sont répandus dans le monde entier en semant partout l'ignorance. Mais, à dater de Mohammed, l'Egypte ne se révèle à l'Occident que par les historiens arabes. Si les Orientaux ignorent l'existence de la grande bibliothèque d'Osymandias, nous ne savons



que par eux l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. C'est aux sources arabes que nous devons de connaître les dynasties de Touloun et d'Akhschid, les constructions des Fatimites, la fondation de la *maison des sciences* [1] au Caire, la doctrine secrète des Islamites qui en est sortie, et qu'ont révélée à l'Asie et à l'Afrique les poignards des *Assassins* [2], l'esprit romantique de l'Egypte au temps des croisades, les mœurs chevaleresques des Mamlouks, et cette miraculeuse fleur du monde des fées, qui s'est épanouie si belle et si poétique sur les bords du Nil [LIII].

Sélim, bien qu'adonné à la double ivresse de l'opium et du mysticisme, n'avait pas grande foi au pouvoir de l'alchimie; il trouva plus sûr de prendre possession des trésors des Mamlouks, que d'aller à la recherche des richesses des Pharaons, qui, suivant la croyance populaire, étaient enfouies dans les catacombes. Il ne daigna pas même visiter les pyramides à l'exemple de Mamoun et d'autres conquérans de l'Égypte; toute son attention se concentra sur les monumens de la capitale, les mosquées et les académies. Une des plus anciennes mosquées de l'islamisme est celle qui fut construite à Fostat, ou vieux Caire, par Amrou, gouverneur d'Egypte sous le khalife Omar. Les grands souverains des Fatimites, des Eyoubides et des Mamlouks, rivalisèrent entre eux de magnificence, pour orner cette mosquée de cercles d'or et d'argent ceignant les lampes, de tables de marbre noir et de riches exemplaires

[1] *Darol-Ilm*. Soyouti et Makrizi.

[2] *Histoire des Assassins*, Stuttgard, 1808, et Paris, 1831.



du Koran [1]. La plus vieille mosquée du Caire même fut construite dans l'espace de trois ans, vers la fin du neuvième siècle de l'ère chrétienne, par le fils de Touloun, qui la dota de cent vingt mille ducats [2]. Un siècle plus tard, s'éleva la mosquée *Ezheriyé* (la florissante), la plus célèbre de toutes celles de l'Egypte. Cette mosquée est fameuse par ses quatre écoles des quatre sectes orthodoxes de l'islamisme, et par sa bibliothèque, qui nous a transmis, à travers tant de vicissitudes subies par l'Egypte depuis le dixième siècle jusqu'à nos jours, les précieux restes de la civilisation et des sciences du moyen-âge oriental [3]. Le tyran Hakim, bien qu'il eût jugé à propos de se faire diviniser, bâtit cependant trois mosquées, dont deux sur les bords du Nil, et la troisième dans l'intérieur de la ville. Cette dernière, quoique tombée en ruines, est encore remarquable dans ses restes par ses ingénieux arabesques et ses inscriptions koufiques [LIV]. Ce fut dans la mosquée de Melek-Moueyed ou Mehmed-al-Daheri, que Sélim assista à la prière publique, le premier vendredi après sa conquête, et qu'il donna au peuple assemblé un grand exemple d'humilité, en faisant ôter le riche tapis qui couvrait les dalles, et en se prosternant la tête nue sur le pavé du temple qu'il mouilla de ses larmes. On ne retrouve pas un autre acte semblable de piété dans l'histoire des sultans ottomans [4].

[1] Soyouti, dans le *Housnoul-mohazeret*.

[2] Cette mosquée fut terminée en 263 (876). Soyouti, l. c.

[3] Elle fut construite en 359 (969). Soyouti, l. c. Voyez Burkhart, *Travels*.

[4] Mouradjea d'Ohsson, t. II, p. 181.

Les académies du Caire ne sont pas moins dignes d'attention que ses mosquées ; la première que posséda l'Egypte fut fondée par Salaheddin-le-Grand, et terminée en même temps que la belle colonnade de la colline, sur laquelle s'élève le château. Cette académie, célèbre par ses professeurs et par ses élèves [LV], est située dans le faubourg du Caire appelé Karaffa, où sont plusieurs tombeaux regardés comme saints, et, entre autres, celui du grand-imam Schaffii : ce dernier est un lieu de pélerinage très-vénéré, non seulement pour les indigènes, mais encore pour les étrangers. Ce fut encore Salaheddin qui bâtit le premier cloître d'Egypte, celui des scheïkhs Saïdès-Souada (l'édifice heureux des heureux) ; le supérieur de ces scheïkhs s'appelait Scheïkhol-Schouyouk, c'est-à-dire le scheïkh des scheïkhs, comme autrefois le premier juge du Caire, Kadhiol-Koudhat ou *le juge des juges*, et le directeur de la *maison des sciences*, Dayol-Douat ou *l'enrôleur des enrôlés* [1]. Kamil, neveu de Salaheddin, suivit l'exemple de son oncle, et fonda une académie appelée de son nom *Kamiliyé*, et, dans cette académie, une école des traditions du Prophète, qui fut la seconde de l'islamisme. Noureddin-le-Grand avait établi la première de ces écoles à Damas, et son intention, en cela, avait été d'animer plus profondément le peuple de la vie et de l'esprit du Prophète, en lui mettant sans cesse sous les yeux les actions et les paroles du fondateur de l'islamisme [2]. Les souvenirs de ce grand prince de la

[1] Soyouti dans le *Housnoul-mohazeret* et Makrizi.

[2] Les mêmes.

maison d'Eyoub, de Salaheddin [1], de son frère Melekol-aadil [2], des fils de celui-ci, Kamil [3], et de Salih, petit-fils de Kamil [4], vivent encore en Egypte, dans plusieurs monumens et fondations d'utilité publique. Schedjreddurr (arbre des perles), épouse de Salih, fut la première femme qui s'assit sur un trône de l'islamisme [5]; elle succéda à son fils, contemporain de saint Louis, qui avait été chassé par les Mamlouks pendant la captivité du roi de France [6]. Les Mamlouks ne se montrèrent pas moins zélés protecteurs des sciences que les Eyoubides; c'est à eux que l'Egypte doit les académies de Dahriyé, de Bibarsiyé, de Manssouriyé et de Nassiriyé, qui peuvent entrer en parallèle avec celles de la dynastie d'Eyoub. L'académie de Dahriyé [7] fut bâtie par Dahir Bibars Boundoukdari, la terreur des Francs, des Mogols et de l'ordre des Assassins, et qui expulsa les uns et les autres de la Syrie; celle de Bibarsiyé doit son nom et son origine au petit Bibars, surnommé l'écuyer tranchant [8]; celle de Manssouriyé au célèbre Koulaoun Manssour [9], et celle de Nassiriyé à Nassir-Mohammed. Après deux ans d'interrègne, pendant lesquels les dix fils de Koulaoun se disputèrent l'héritage paternel, Nassireddin-Hasan, le plus jeune d'entre eux, resta maître du trône qu'il occupa pendant sept ans; il a immortalisé son règne par la construction de la plus grande acadé-

[1] *Amour de la foi.* — [2] *Le roi juste.* — [3] *Le parfait.* — [4] *Le pacifique.* — [5] Soyouti, l. c. Makrizi. — [6] *Histoire des Croisades.* — [7] Construite en 661 (1262). — [8] Construite en 716 (1316). Soyouti, l. c. — [9] Construite en 703 (1303).

mie du Caire et de tous les pays de l'islamisme; on estime la dépense journalière, pendant les trois ans qu'on mit à la bâtir, à vingt mille dirhems [1]. Plus grande de cinq aunes que le célèbre palais des Khosroës à Medaïn, elle avait des écoles pour les quatre sectes du rite orthodoxe. Quoique les Mamlouks tscherkesses aient régné sur l'Egypte pendant cent trente ans, comme leurs prédécesseurs les Mamlouks du Nil, deux académies seulement ont été fondées sous leur domination, l'une par Dahir-Berkouk [2], et l'autre par al-Moeyed Scheïkh-al-Mahmoudi, le premier et le septième de ces souverains [3]. Les poëtes égyptiens ont souvent chanté les beautés architecturales de ces deux académies, et surtout le minaret de la seconde, appelé minaret de la Fiancée, et non moins célèbre que celui de la mosquée d'Ommia à Damas. Mais quelque chose de plus intéressant pour le peuple musulman que les sept académies, ce sont les *traces des pieds du Prophète*, qu'on vénère dans une mosquée sur les bords du Nil [4]; ces empreintes des pieds sacrés de Mohammed sur des tablettes de bois et de fer avaient été achetées, par le fondateur de la mosquée, aux Arabes Beni-Ibrahim, pour soixante mille drachmes d'argent.

Sélim, après avoir ainsi satisfait à ses devoirs religieux, donna toute son attention au mikyas ou nilo-

[1] Construite en 758 (1356). Soyouti, l. c.

[2] Dahiriyet, construite en 788 (1386). Le *Housnoul-mohazeret* de Soyouti.

[3] Moeyediyet, construite en 819 (1416). Soyouti.

[4] Soyouti, *Housnoul-mohazeret*.

mètre, construit à l'extrémité sud de l'île de Raoudha (île des jardins); cette île est fameuse dans l'histoire ottomane, non seulement parce que Sélim faillit y être surpris par les Mamlouks et se noyer dans les eaux du Nil, mais encore parce qu'il y fit construire au-dessus du nilomètre une maison de plaisance voûtée, afin de l'abriter contre les injures de l'air. C'est là que le Sultan, le lendemain de l'exécution de Toumanbaï, avait reçu les sermens des hauts dignitaires de l'Egypte [1], et qu'il avait établi sa cour. Ce fut là encore que Kanssou-Aadili, un des plus vaillans begs mamlouks, essaya de surprendre le Sultan : il s'approcha pendant la nuit dans une barque du mikyas; assisté de quelques braves, il monta au moyen d'une échelle sur le toit de la maison; mais ne trouvant aucun moyen de pénétrer dans les appartemens de Sélim, et se voyant découvert, il se précipita du haut du toit dans le Nil, qu'il traversa heureusement à la nage. Sélim envoya à sa poursuite quelques centaines de nageurs qui ne purent l'atteindre [2]. Le Sultan courut un danger plus grand un jour qu'il débarqua près du mikyas; il voulut s'élançer de la barque d'Ab-Doulkadir, dans laquelle il était, sur le rivage; mais, ayant les jambes très-courtes, il ne put l'atteindre et tomba dans le Nil. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le patron et son neveu parvinrent à le retirer de l'eau. Sélim, en retour, promit à Ab-Doulkadir de lui accorder telle faveur qu'il désirerait; celui-ci se contenta de demander l'exemption de tous péages dans

[1] Souheïli, f. 46. — [2] Souheïli, f. 46, V, et Ibn-Seïncl.



les ports du Nil et dans celui de la mer, ce qui lui fut accordé sur-le-champ par une lettre de franchise signée de la main du Sultan [LVI].

L'île de Rhaoudha, sur laquelle s'élève le nilomètre, avait, dès le temps de la domination arabe, attiré l'attention des lieutenans des khalifes par sa fertilité et sa belle position. Dans la cinquante-quatrième année de l'hégire, il y fut bâti un arsenal maritime, le plus ancien de l'Orient musulman, et qui a, depuis, donné son nom à tous les édifices du même genre [LVII]. Ahmed, fils du Turc Touloun, qui, de gouverneur, se fit roi de l'Egypte, construisit le premier, dans l'île de Rhaoudha, un château; cet édifice par la suite s'écroula miné par les eaux du Nil [LVIII]. Akhschir, fondateur d'une autre dynastie turque sous les Abbassides, transféra l'arsenal de Rhaoudha sur la rive orientale du Nil, et éleva à la place un jardin magnifique nommé Moukhtar (l'élu), dont la célébrité s'étendait jusque dans l'Irak [1]. Le neuvième des khalifes fatimites, Emir Biahkamillah, ajouta encore aux beautés de l'île en y faisant construire, pour une favorite bédouine, un palais qu'il appela Haoudedj ou *litière de femme* [2]. Mais le plus célèbre des monumens de Rhaoudha est le fort construit [3] par Melek-Salih, le septième et l'avant-dernier souverain de la maison d'Eyoub; il le confia à la garde de ses mamlouks, qui, après sa mort, détrônèrent son fils; c'est de ce fort que les Mamlouks qui succédèrent aux Eyoubides prirent le nom de

[1] Soyouti, *Kewkebor-Rhaoudat*, dans le chapitre *Mikyas*. — [2] *Ibid.*
[3] En 524 (1130).

Bahari ou du Nil. Les fortifications qui défendaient cette île au temps de Sélim n'ont disparu que de nos jours. L'histoire de Rhaoudha cite six mosquées : la première fut bâtie par le sultan Eschref-Kaïtbaï [1]; la seconde par Reïs, un des capitaines de la flotte; la troisième par Ghitn, esclave de Hakembiemrillah; la quatrième appelée Moschtak (la désirée), la cinquième Montehi (étendue au loin), et la sixième dite du Mikyas. Il ne reste plus rien de l'arsenal, du jardin, du palais, des châteaux et des mosquées; mais le nilomètre élevé vers le milieu du neuvième siècle de l'ère chrétienne existe toujours, ainsi que la voûte dont le couvrit Sélim. Les plus anciennes traditions parlent de trois autres colonnes destinées à mesurer la crue du Nil, et construites, la première par un Pharaon, la seconde par Joseph l'Egyptien, et la troisième par une reine d'Egypte. Depuis la conquête des Arabes, l'histoire de ce pays prend un caractère plus précis et moins fabuleux. Amrou ben Aass, qui conquit l'Egypte sous le khalife Omar, éleva un nilomètre à Aswan (Syène); Moawia, le premier khalife ommiade, un autre à Ensena, et Omar, fils d'Abdoul-Aziz, huitième khalife de cette même dynastie, un troisième à Holwan. Après eux, Esame ben Seïd Tenoukhi, gouverneur d'Egypte sous le règne de Welid Ier, construisit, dans l'île de Rhaoudha, un grand nilomètre, que le khalife Mamoun fit démolir; il jeta au même endroit les fondemens d'un autre nilomètre, mais il ne fut terminé que sous le règne de Motewekkil, le

[1] Soyouti, l. c.

dixième khalife de la maison d'Abbas. C'est ce même monument qui a résisté jusqu'à nos jours aux inondations du Nil et à l'esprit de dévastation des voyageurs francs [1]. Ces nilomètres, qu'on voit, sur les monumens hiéroglyphiques, entre les mains des divinités égyptiennes comme un symbole des récoltes plus ou moins fécondes, ont été de tout temps de la plus haute importance en Egypte, où ils marquent les années stériles ou fertiles. Le nilomètre construit par le khalife Motewekkil est un immense pilastre octogone orné, sur toutes ses faces, de versets du Koran en lettres koufiques, et haut de vingt aunes égyptiennes, dont douze sont constamment cachées sous le fleuve, même dans les temps de la plus grande sécheresse; les huit aunes qui dépassent le niveau le plus bas des eaux sont divisées chacune en vingt-quatre pouces, et mesurent la crue du Nil. Toutes les fois que le Nil ne s'élève pas à une hauteur de deux aunes au-dessus de son cours ordinaire, l'Egypte est menacée d'une disette qui entraîne, la plupart du temps, avec elle une foule de maladies. Lorsque le nilomètre est couvert par le fleuve jusqu'à quinze aunes et dix pouces, c'est le signal de l'ouverture du canal qui traverse le Caire, de réjouissances et de prières publiques. La crue moyenne du Nil est de seize aunes; la plus grande dont l'histoire fasse mention est de dix-huit aunes [2], et la moindre de douze aunes neuf pouces [3]. Aussi

[1] Soyouti, l. c., chapitre du *Mekyas*.

[2] En 199 (814). Soyouti, l. c., p. 68.

[3] Du temps de Kiafour, en 356 (966).

l'importance d'un monument qui prédisait avec une précision mathématique la prospérité ou la misère du pays, inspira-t-elle au conquérant ottoman l'idée de le faire couvrir d'un dôme, et de transmettre ainsi aux âges futurs le souvenir de sa conquête [LIX].

Vers la fin du mois de mai, Sélim se rendit à Alexandrie (7 djemazioul-ewwel 925 — 28 mai 1517), attiré non seulement par la curiosité, mais encore par le désir de voir sa flotte, que Piri-Pascha, kaïmakam de Constantinople, avait reçu ordre d'amener dans ce port. Après avoir visité ses vaisseaux, accompagné seulement du nischandji-pascha Mohammed et du khodja Halimi [1], ses deux confidens, Sélim retourna, le 23 djemazioul-ewwel (3 juin) [2], dans l'île de Rhaoudha. Il ordonna une revue générale, à la suite de laquelle il fit distribuer deux aspres à chaque cavalier, et un à chaque fantassin [3]. Depuis la conquête, l'administration de l'Egypte reposait sur le grand-vizir Younis-Pascha; avant de partir, le Sultan la lui retira pour la remettre à Khaïrbeg, que sa connaissance du pays, et surtout ses liaisons avec les scheïkhs arabes, rendaient plus propre à ce gouvernement [4]. Cependant Dizdar Mohammed Tschelebi, defterdar d'Egypte, et Rokneddin Sirekzadé, juge d'armée de Roumilie, désolèrent le pays par leurs concussions : le premier fit vendre les biens des familles des Mamlouks, le second mit à l'en-

[1] Seadeddin, IV, 710. Le fils d'Idris, f. 125.
[2] Seadeddin, l. c., et le fils d'Idris.
[3] Seadeddin, IV, f. 711. — [4] *Ibid.*

chère les premières dignités de la loi, savoir les quatre places des quatre juges des sectes orthodoxes, dont chacune lui valut une somme de mille ducats [1]. L'historien Idris, qui, après l'organisation du Kurdistan, avait suivi l'armée dans la campagne d'Egypte, voulut user de son influence sur le Sultan pour faire cesser les exactions auxquelles les habitans étaient alors en proie. Il devait remettre à Sélim la traduction de l'histoire naturelle de Demiri, dont il avait été chargé, et il saisit cette occasion pour lui faire parvenir en même temps un petit poëme persan, dans lequel il lui donnait des conseils sur l'administration de l'Egypte [LX]. Les vizirs offrirent à Idris un présent de mille ducats pour sa traduction; mais ils refusèrent de mettre son poëme sous les yeux du Sultan. Cependant Idris sut trouver, dans son désintéressement et son amour du bien public, le courage de repousser les offres des vizirs, et d'insister pour que sa kassidé fût remise entre les mains de Sélim, disant qu'en cas de refus il saurait bien la lui donner lui-même. Les vizirs durent céder. Idris joignit à son poëme une lettre dans laquelle il demandait au Sultan la permission de partir, si on n'arrêtait pas les désordres qui ruinaient le pays. La franchise d'Idris, qui probablement eût coûté la tête à tout autre vizir, resta impunie, tant était grande l'estime que manifestait toujours Sélim pour les savans, soit par respect de l'opinion publique, soit par amour de la science; il se contenta de faire partir Idris avec la flotte pour Constantinople [2]. La noble

[1] Seadeddin, IV, f. 711. — [2] Le fils d'Idris, f. 130.

hardiesse d'Idris trouva un imitateur dans le savant juge de l'armée d'Anatolie, Kemal-Paschazadé, que le Sultan honorait de sa confiance et qu'il avait admis dans son intimité. Les principaux chefs de l'armée, fatigués de leur long séjour en Egypte, le prièrent de déterminer Sélim, par quelque moyen, à retourner à Constantinople. Un jour qu'il accompagnait le Sultan dans une promenade à cheval, celui-ci lui demanda ce qu'on disait dans l'armée. Le juge lui répondit qu'il venait d'entendre, sur les bords du Nil, un soldat chanter une chanson exprimant le désir d'un prompt retour en Roumilie [1]. Cette insinuation indirecte du vœu général parut ne pas déplaire à Sélim, et il ordonna les préparatifs du départ. Dans une autre promenade qui eut lieu quelques jours après, le Sultan demanda à Kemal-Paschazadé pourquoi son professeur, le molla Loutfi, n'avait pas prévenu, par son grand savoir, la condamnation capitale dont il avait été frappé. Kemal-Paschazadé répondit que Loutfi s'était fait beaucoup d'ennemis par ses mordantes saillies, et qu'il s'était souvent permis de donner, par manière de raillerie, des faits imaginaires pour des faits réels. « N'aurais-tu pas appris à en faire autant à l'école de ton maître? — Sans doute, répondit hardiment Kemal-Paschazadé; mais il y a long-temps que je l'ai oublié; c'est maintenant le tour du compagnon pour le bonheur duquel je fais des vœux si ardens (de Sélim lui-même). — Cependant, répliqua Sélim, la chanson dont tu m'as parlé dernièrement n'est-elle pas de ton invention? » Kemal-

[1] *Selimnamé* de Seadeddin, dans les *Mémoires* de Diez, p. 7.

Paschazadé lui avoua franchement la vérité, et le Sultan, au lieu de s'en fâcher, l'en récompensa par un don de cinq cents ducats [1].

Sélim, que les murmures de son armée forcèrent au retour comme trois ans auparavant dans la campagne de Perse, parait avoir eu le projet d'étendre ses conquêtes au-delà des cataractes du Nil. Ne pouvant ou ne voulant pas se venger sur les janissaires ou les savans du mécontentement que lui causait sa retraite d'Égypte, il s'en prit, suivant son habitude, à ses vizirs. Pendant les dix semaines qui s'écoulèrent depuis le retour du Sultan d'Alexandrie jusqu'à son départ du Caire, arrivèrent deux époques que l'Egyptien attend avec impatience, et qui reçurent une nouvelle importance de la présence même du conquérant; nous voulons parler des offrandes et de la caravane à envoyer tous les ans à la Mecque, et de l'ouverture du canal du Caire. Mohammed Eboul-Berekiat, trente-quatrième schérif de la Mecque, issu de la famille Beni-Kitadé, avait fait remettre les clefs de la Kaaba à Sélim, par son fils Ebou-Nououmi, qui les lui offrit dans un bassin d'argent [2]. Sélim avait conquis avec l'Egypte les droits des anciens khalifes et des sultans mamlouks sur la Mecque et Médine; mais en devenant le *protecteur et le serviteur* des deux saintes villes, il dut se charger aussi de l'entretien de leurs scheïkhs et de leurs pauvres. Le sultan Bibars Boundoukdari, fondateur et législateur de l'empire des Mamlouks du Nil, qui

[1] Le fils d'Idris, f. 126.

[2] Mouradjea d'Ohsson, III, p. 202.

avait modelé ses institutions sur celles de Djenghiz-Khan [LXI], avait établi le premier l'envoi annuel à la Mecque d'un chameau richement chargé et portant le vêtement ou voile sacré destiné à couvrir la Kaaba; cet envoi s'appelait *mihmel*, c'est-à-dire la charge. Le second législateur mamlouk, le grand Koulaoun, ajouta une nouvelle solennité à ces envois, en les célébrant par une marche triomphale et un tournoi [1]. Depuis lors le *mihmel* était resté une occasion périodique de magnificence et de libéralités pour les sultans égyptiens, et une des plus grandes fêtes pour le Caire. Le présent envoyé à la Mecque consistait en blé et en or; le blé était distribué aux pauvres, l'or aux scheikhs de la sainte cité; la cérémonie se terminait par la prière publique qui se faisait au nom du Sultan [LXII]. Depuis Mohammed Ier, les souverains ottomans avaient, à l'exemple de ceux d'Egypte, envoyé un présent annuel à la Mecque, sous le nom de *sourré;* celui de Bayezid II était une somme de quatorze mille ducats. Sélim doubla le don de son père et confirma en même temps celui que faisaient autrefois les sultans d'Egypte aux deux saintes cités. L'émir Mosslihеddin, assisté de deux juges égyptiens, conduisit les premiers envois de Sélim avec le titre d'intendant ou dépositaire de la *sourré*. Il devait distribuer à chacun des schérifs cinq cents ducats, à chaque scheïkh six ducats, à chacun des notables des saintes villes trois ducats, et à chaque pauvre un ducat. Le chiffre total de ces envois s'élevait à deux cent mille ducats, sans compter la valeur de cinq mille

1 Le *Housnoul-mohazaret*, f. 320.

erdebs de blé et de riz pour la Mecque, et de deux mille pour Médine. Aussi les émirs, les scheïkhs et les oulémas, comblèrent-ils de leurs bénédictions le Sultan qui dès-lors nomma trente émirs, chargés chacun de lire tous les jours la trentième partie du Koran; tous réunis lisaient donc, toutes les vingt-quatre heures, le Koran en entier [1]. Le présent en or est désigné par le nom spécial de *sourret;* le départ triomphal du chameau qui en est chargé, *mihmel*, est encore de nos jours une des fêtes populaires et religieuses du Caire. La solennité avec laquelle Sélim célébra l'envoi du mihmel, et la nomination d'un *emirol-hadj,* ou conducteur de la caravane, furent d'autant plus remarquées, que l'année précédente la campagne de Syrie avait empêché l'accomplissement de ce devoir sacré; événement fort rare que les chroniqueurs arabes ne manquent pas de ranger parmi les plus grandes calamités, telles que peste, famine, incendie, inondation et tremblement de terre [LXIII]. Une autre fête, aussi populaire et plus ancienne, est l'ouverture du canal du Caire, qui se fait lorsque le Nil a atteint la hauteur désirée. Rien ne confirme la tradition arabe suivant laquelle ce jour-là aurait été jadis solennisé par l'immolation d'une jeune vierge sur les bords du Nil; mais ce qui est certain, c'est que, dès la plus haute antiquité, une statue en bois était jetée, à chaque anniversaire de cette fête, dans les eaux du fleuve. C'est ainsi qu'autrefois à Rome on précipitait du pont de Sublicius une figure semblable dans le Tibre, et la même

[1] Mouradjea d'Ohsson, III, p. 258.

cérémonie se pratique encore maintenant sur les bords du Gange à la fête de Dourga. Une autre tradition arabe parle d'une lettre d'Omar, qui, prévoyant une famine imminente en Egypte, à cause de la sécheresse, ordonna au fleuve, au nom du Tout-Puissant, de sortir de son lit et d'engraisser les campagnes de son limon [1]. Quoi qu'il en soit, depuis cette époque l'ouverture du canal du Caire, qui signalait la crue suffisante du Nil, devint une des plus grandes fêtes de l'Egypte ; et les annonces officielles par lesquelles on signifiait aux gouverneurs des provinces l'heureuse crue (wefa) du fleuve, provoquaient toujours un débordement de compositions poétiques, dont le sujet était uniforme, il est vrai, mais intarissable [2].

Pendant l'inondation, Sélim transporta sa demeure de l'île de Raoudha à Birketol-Fil (étang des Eléphans), où il donna audience aux capitaines de sa flotte [3], qui étaient arrivés par le Nil avec Kodjibeg, gouverneur de Brousa [4]. Ce fut dans les premiers jours du mois de septembre de l'année 1517, que Sélim commença à opérer sa retraite sur la Syrie [5]. Avant de partir, il mit une garnison de cinq mille cavaliers et de cinq

[1] Soyouti, dans le *Housnoul-mohazeret*, dans le *Kewkebor-Raoudha* et dans l'*Histoire des Khalifes*. Voyez aussi Gibbon, t. V.

[2] Le *Kewkebor-Raoudha* contient quelques-uns de ces écrits les plus célèbres qui portent le nom de *Bescharetol-wefa* (annonce joyeuse de l'abondance).

[3] Les rapports vénitiens, dans Sansovino, font le tableau suivant de la flotte : *Vele* 170, *galie grosse* 30, *sotile* 45, *bastarde* 17, *fuste grosse* 22, *palandarie* 17 ; *li marinai quasi tutti Cristiani*.

[4] *Selimnamé* de Schoukri, f. 98. Kodjibeg est celui qui donna à Schoukri la matière de son *Selimnamé*.

[5] D'après le *Selimnamé* de Keschfi, f. 73, ce fut le 17 redjeb.

cents fantassins dans la forteresse du Caire, et en donna le commandement à l'aga Khaïreddin, avec l'ordre de ne jamais sortir des fortifications [1]. On envoya comme ôtages à Philippopolis, les femmes et les enfans de Kaïrbeg qui avait été investi du gouvernement d'Egypte, ainsi que nous l'avons dit précédemment [2]. Mille chameaux, chargés d'or et d'argent. transportèrent le riche butin fait dans la campagne. Sélim, qui avait emmené de son expédition contre Schah-Ismaïl, le prince Bediouz-Zeman, descendant de Timour, se fit accompagner à son retour d'Egypte par le dernier khalife honoraire de la maison d'Abbas, dont le prédécesseur avait accordé à son aïeul Bayezid-Yildirim un diplôme qui lui conférait le titre de sultan. Comme autrefois à Tebriz, Sélim choisit au Caire l'élite des artistes du pays et les envoya à Constantinople [3]. Après avoir traversé le désert de Katiyé. le Sultan se tournant vers son grand-vizir Younis-Pascha qui marchait à côté de lui : « Voilà donc, lui dit-il, l'Egypte derrière nous, et demain nous serons à Ghaza! » Younis-Pascha ne put s'empêcher à cette occasion de manifester sa secrète opinion sur cette campagne qu'on avait entreprise contre son avis : « Et quel est le fruit, répliqua-t-il, de tant de peines et de

[1] Le *Livre des Etoiles errantes* (*Kewakibol-saïret fi akhbaril missr vel kahiret*), du même auteur que l'*Almanah*, dans les *Notices et Extraits des manuscrits du Roi*, I, p. 192.

[2] *Le moie e i filioli di Cairbeg furono mandati nella Grecia verso Philippopoli.* Marini Sanuto.

[3] Tabibeg, 162.

fatigues, si ce n'est que la moitié de l'armée a péri dans les combats ou dans les sables, et que l'Egypte est maintenant gouvernée par des traîtres? » Cette imprudente sortie d'Younis fut son arrêt de mort. Sélim se vengea en quelque sorte de sa clémence inusitée à l'égard d'Idris et de Kemal-Paschazadé, en faisant sur-le-champ trancher la tête au grand-vizir pendant qu'il chevauchait à ses côtés. Cette exécution eut lieu près du khan du Karavanseraï, construit sur les frontières de la Syrie et de l'Egypte par le sultan Khalil, fils de Koulaoun, pour les besoins des voyageurs. Younis-Pascha fut enseveli dans le khan, qui reçut alors et porte encore aujourd'hui le nom d'Younis (6 ramazan 923 — 22 septembre 1517) [1]. D'après l'ordre des rangs, le grand-vizirat aurait dû revenir au second vizir Seïnel; mais Sélim ne voulut confier la plus haute dignité de l'empire, ni à Seïnel, ni à son confident Mohammed le nischandji-pascha; le premier ne lui paraissant pas avoir la force d'esprit nécessaire, et le second manquant d'expérience; son choix tomba sur Piri-Pascha, son kaïmakam à Constantinople, dont les conseils belliqueux, la veille de la bataille de Tschaldiran, avaient captivé son estime. Le 20 ramazan (6 octobre), Sélim arriva à Damas; il descendit de cheval près du tombeau de Noureddin, et s'établit dans le palais du gouverneur, jusqu'à l'arrivée du nouveau

[1] Seadeddin, IV, f. 712, place l'exécution d'Younis-Pascha près du village de Khatran, dans le voisinage de Salahiyé, par conséquent sur les limites égyptiennes du désert de Syrie. Le *Selimnamé* de Djelalzadé, exemplaire de Dresde, f. 60, nomme ce village Khataré.



grand-vizir. Pendant son séjour à Damas, il reçut les hommages des tribus arabes du désert de Syrie qui ne lui avaient pas encore prêté serment, telles que les Beni-Ibrahim, les Beni-Sewalim, les Beni-Atta, les Beni-Attiyé et les Beni-Saad [1], et confirma la lettre de franchise que les moines du Sinaï prétendaient tenir du Prophète lui-même [2]. Il reçut à Damas les revenus des fiefs de Roumilie, avec lesquels il acquitta la dette qu'il avait contractée envers les possesseurs des grands fiefs de la cavalerie, à l'ouverture de la campagne. Cette somme, qui se montait à un million d'aspres, avait été déposée depuis trois mois à Haleb, d'où elle fut transportée au camp du Sultan, sous l'escorte des commandans de Haleb, de Hims et de Damas [3]. L'organisation de l'impôt public en Syrie et la levée des plans de cette importante conquête partagèrent dès lors toute l'attention de Sélim. La description des sandjaks de Hims, de Hama et de Tripoli, fut confiée au fils d'Idris, Eboulfazl, précédemment juge de Brousa et alors juge de Tripoli; celle du sandjak de Damas, à Nouh-Tschelebi, fils de Fenarizadé, et celle du gouvernement de Haleb, à Abdoul Kerim Tschelebi, fils d'Abdoullah-Pascha [4]. Ces trois juges, également dis-

1 Cantemir, xxive chapitre, *règne de Sélim*, donne, d'après Hezarfenn ou Djenabi, la véritable orthographe de ces noms, sauf celui d'Attiyé qu'il écrit par erreur *Afiyé*.

2 On ne saurait affirmer l'authenticité de l'original arabe, mais on ne peut mettre en doute celle de la confirmation de Sélim conservée dans les archives de l'empire. *Mines d'Orient*. V, 67.

3 Seadeddin, IV, f. 713.

4 Seadeddin, IV, f. 713; et l'histoire du fils d'Idris, où se trouve l'é-

tingués par leurs connaissances administratives, furent chargés de fixer le mode de perception des impôts et d'organiser les districts de leur juridiction.

Au milieu des soins donnés à l'administration de l'intérieur du pays, Sélim n'oublia point ceux qu'il devait aux affaires extérieures. Les deux ambassadeurs de la république de Venise, Bartolomeo Contarini et Aloisio Mocenigo, avaient été reçus au Caire avec la plus grande considération par Sélim, dont ils avaient été admis à baiser les vêtemens [LXIV]. Contarini suivit le Sultan à Damas, et Mocenigo, sur le désir manifesté par Sélim, se rendit à Constantinople avec la flotte ottomane [1]. Le 17 septembre 1517, furent renouvelées les capitulations avec Venise, dans lesquelles on inséra un article additionnel par lequel on transportait à Sélim le tribut annuel de huit mille ducats, que Venise avait jusqu'alors payé aux sultans mamlouks pour la possession de l'île de Chypre [2]. Sélim prolongea en même temps d'une année la trêve conclue précédemment avec la Hongrie [3]; ce qui n'empêcha pas une irruption des Hongrois, dans laquelle périt Moustafa, beg de Zwornik, ainsi qu'il résulte d'une lettre que le prince Souleïman adressa d'Andrinople à son père, alors à Damas [LXV]. Ce fut vers cette même époque que Sélim reçut les félicitations et les riches

gante introduction persane par laquelle il commence le registre des impôts de Hama et de Hims.

[1] Ils avaient été envoyés tous les deux au Caire, et non à Damas ainsi que l'affirme Laugier, t. IX, p. 97.

[2] *Chronica* de Marini Sanuto, t. XIX.

[3] Engel, *Histoire de Hongrie*, III, p. 194.



présens des ambassadeurs d'Ismaïl [LXVI], et qu'il apprit, de Mohammed-Kartschin, gouverneur de Koumakh, la soumission définitive de tout le Kurdistan [1].

Pendant que son armée se reposait à Damas, Sélim disparut un jour, et fit, sous un déguisement, le pèlerinage des saints sépulcres d'Hebron et de Jérusalem; il eut, comme la première fois, une pluie battante pendant toute la durée de sa pieuse excursion, et revint tout de suite à Damas [2], où il assista à la consécration (4 moharrem — 16 janvier) de la mosquée élevée par ses ordres sur le tombeau du grand scheïkh Mohyieddin-al-Arabi. Il établit dans cette mosquée des scheïkhs dont les uns devaient lire, les autres réciter les versets du Koran, et la dota de cuisines publiques où les pauvres recevaient tous les jours une nourriture gratuite. Enfin, après avoir installé Djanberdi-Ghazali [3] dans le gouvernement de Damas, le Sultan partit pour Haleb le 22 safer 924 — 5 mars 1518. Il avait perdu à Damas son professeur, le savant philologue Halimi [LXVII]; et non loin de Haleb, il eut à déplorer la mort du vizir Hersek Ahmed-Pascha, fils d'Etienne Cossarich, duc de Saba. Ahmed, pendant le cours d'un demi-siècle, n'avait cessé de rendre les plus importans services à l'empire, et avait occupé à quatre reprises différentes la place de grand-vizir. Une mosquée et une cuisine pour les pauvres, qui s'élèvent sur la côte méridionale du golfe de Nicomédie,

[1] Seadeddin, IV, f. 712.
[2] Mouradjea d'Ohsson, I, p. 309.
[3] Seadeddin, f. 715. Le fils d'Idris, f. 140.

rappellent encore aux Ottomans le souvenir de cet homme d'État [1]. Sélim séjourna pendant deux mois à Haleb, et mit deux autres mois à faire le trajet de cette ville à Constantinople; il trouva, à son arrivée, la colonne triomphale de l'empereur Théodose en ruines; renversée, l'année précédente, par un violent ouragan, elle avait entraîné dans sa chute plusieurs maisons, et écrasé sous ses débris un grand nombre de personnes [LXVIII]. Sélim se reposa dix jours dans sa capitale, et la quitta pour se rendre à Andrinople (27 redjeb — 4 août) [2].

Neuf jours après l'entrée de Sélim dans cette ville, le prince Souleïman prit solennellement congé de son père, et retourna, avec une augmentation de cinq cent mille aspres de revenu, dans son gouvernement du Saroukhan. Quelques jours plus tard, mourut le vizir nischandji, Khodjaoghli Mohammed-Pascha, qui avait partagé avec Halimi les faveurs du Sultan pendant la guerre d'Egypte. Sélim nomma à la place de Khodjaoghli Mohammed, Moustafa-Pascha, son beau-frère; la dignité vacante par la promotion de Moustafa au vizirat fut conférée au defterdar Ferhad, beglerbeg de Roumilie; Kemal, commandant du château des Sept-Tours, fut élevé au grade d'aga des janissaires [3]. Pendant cette même année, Sélim investit son beau-frère Mohammed-Ghiraï, fils de Menghli-Ghiraï (mort quatre ans auparavant), du gouvernement de

[1] Ewlia. *Menasikoul-hadj*, p. 25.

[2] Seadeddin, IV, f. 515. Le fils d'Idris, f. 141.

[3] Seadeddin, IV, f. 707. Le fils d'Idris, f. 140.

toute la Crimée, et lui assigna un revenu de mille aspres par jour [1]. Bien qu'uni par les liens du sang au nouveau khan, Sélim était devenu, vers la fin de son règne, plus jaloux de lui qu'il ne l'avait été de Schah-Ismaïl et du sultan des Mamlouks. « Sais-tu, disait-il un jour au grand-vizir Piri, que je crains plus ces Tatares que les Persans; leurs chevaux n'ont pas besoin d'être ferrés; ils traversent à la nage les fleuves devant lesquels s'arrêtent nos armées, et que nous ne savons passer que sur des ponts; dans un jour ils font le chemin que les autres font en cinq. Je veux donc mettre le khan sur la liste de mes autres vassaux, et le rendre mon feudataire en lui donnant par un diplôme le gouvernement de la Crimée, et en lui assignant une solde. » Conformément aux ordres du Sultan, un diplôme fut expédié, qui établissait la vassalité du khan, et Mohammed-Ghiraï non seulement subit sans résistance le fatal honneur qui le mettait au nombre des esclaves du Sultan, mais encore il envoya son frère Seadet-Ghiraï à la Porte comme ôtage de sa fidélité [2].

Comme nous n'avons point parlé des khans de Crimée depuis la fin du règne de Bayezid et l'avènement de Sélim, nous dirons ici quelques mots de Menghli-Ghiraï, d'autant plus qu'à dater de son règne la politique de la Crimée subit de grandes modifications, et que ses princes eurent des rapports plus fréquens et plus immédiats avec la puissance ottomane. Menghli-Ghiraï, prince d'un esprit cultivé et ami des sciences,

1 Mouradjea d'Ohsson, IV, p. 432, in-fo. Rizwanpaschazadé, f. 111.

2 Ali et, d'après lui, Solakzadé, f. 99.

régna pendant quarante-sept ans et huit mois, et mourut dans la soixante-onzième année de son âge (920 — 1514) [1]. Il fut tué dans une rencontre avec les Tatares nogaïs qui s'étaient révoltés contre lui, et enseveli à Baghdjeseraï où un mausolée fut élevé à sa mémoire. Il laissa huit fils [2], parmi lesquels Mohammed-Ghiraï son successeur. En récompense des services rendus par Menghli à Bayezid pendant l'expédition de Pologne et le siége de Kili et d'Akkerman, il lui fut assigné des revenus sur les ports de Kaffa, de Gœzlewé et de Baliklawa, sous le nom d'*argent du kaftan*. Ces revenus furent administrés, jusqu'à la fin de la domination des Tatares en Crimée, par un aga choisi parmi les habitans du pays et ayant le titre d'yaliagasi [3], ou aga de la côte; le voïévode de Valachie dut lui céder plusieurs villages et domaines sur le Dniester. Mohammed-Ghiraï fit des courses en Pologne; il comprima en outre la guerre civile qu'avait suscitée Seïd-Ahmed, et conquit sur lui la ville de Solkat, à quatre lieues au sud de Kaffa, sur le penchant du mont Agharmisch [4].

Pendant son séjour à Andrinople, Sélim envoya en ambassade à Venise le sipahi Younis, qui avait succédé à Alibeg dans la place d'interprète de la Porte;

[1] Les *Sept Étoiles errantes*, dans l'*Histoire des Rois tatares*, par Seïd Mohammed-Riza, f. 61. *Manuscrit du chevalier Italinski.*

[2] Mohammed-Ghiraï, Behadir-Ghiraï, Mahmoud-Ghiraï, Feth-Ghiraï, Wertas-Ghiraï, Moubarek-Ghiraï, Seadet-Ghiraï, Sahib-Ghiraï. *Ibid.*, l. c.

[3] Les *Sept Étoiles errantes*, par Seïd Mohammed-Riza. *Manuscrit du chevalier Italinski*, f. 61.

[4] *Manuscrit du chevalier Italinski*, f. 61.

Younis était chargé d'élever des plaintes sur la capture de plusieurs vaisseaux et de sujets turcs, dont l'enlèvement était constaté par les déclarations officielles des sandjaks et des kadis [1]. Afin de réparer ses finances épuisées par la guerre d'Egypte, Sélim augmenta de deux pour cent le droit de trois pour cent, dont avait été frappée jusqu'alors l'importation des marchandises des Ragusains [2]. Vers la même époque, un ambassadeur espagnol vint négocier à la Porte la confirmation des franchises de l'église du Saint-Sépulcre et des pélerins chrétiens, moyennant la somme annuelle payée précédemment aux sultans mamlouks. Sélim lui fit une réception gracieuse, lui remit un kaftan et cinq mille aspres, et promit de se rendre aux désirs du roi son maître, si un autre ambassadeur était envoyé avec de pleins pouvoirs pour conclure un traité spécial [3] entre l'Espagne et la Porte. Cette réponse pleine de prévoyance n'était pas inutile à une époque où le pape Léon X, profitant de la pacification de l'Italie, envoyait quatre cardinaux aux quatre grandes puissances de l'Europe chrétienne, à l'empereur d'Autriche, aux rois de France, d'Angleterre et d'Espagne, pour les solliciter à une nouvelle

[1] *Lettera di Selim alla Signoria do 20 ottobre 1518, da Andrinopli*, dans Marini Sanuto. Ce message manque dans le *Catalogo delle persone spedite a Venezia per parte del Gran Signore*. Archives de Venise.

[2] Décembre 1518, dans Marini Sanuto : *Il Signor ha fatto pagare i Ragusei; pagavano 3 pet. pagino cinque come altri*. Ce fait manque dans Engel, *Histoire de Raguse*.

[3] Rapports de Contarini adressé d'Andrinople, sous la date du 3 avril 1519.

ligue contre les Turcs [LXIX]. L'année suivante, Sélim prolongea encore d'une année la trève conclue avec la Hongrie [1], et fit réclamer de Venise, par le tschaousch Moustafa, le paiement de deux années du tribut de huit mille ducats, pour la possession de l'île de Chypre [2]. Lorsque Sélim reçut l'ambassadeur vénitien qui lui apportait cette somme, il s'entretint contre son habitude avec lui, et le congédia en lui disant qu'il resterait en paix avec la république, tant qu'elle observerait strictement les clauses des derniers traités [3].

Les armées de Sélim eurent, pendant les années 1518 et 1519, à combattre la révolte organisée en Asie par un novateur appelé Djelali. Cette révolte fut étouffée avec le même bonheur que l'avait été, l'année précédente en Syrie, celle du scheïkh arabe Hanousch. Ce fanatique avait été défait dans les environs de Balbek par les forces réunies d'Iskender-Pascha, de Guzeldjé Kasim-Pascha et de Berdi-Ghazali, gouverneurs de Tripoli, de Hama et de Damas, et sa tête envoyée à Andrinople [4]. Quant à Djelali, il se tenait

[1] Bembo bailo Constantinopoli, 2 juin 1519. *Come al dì ultimo* (31) *Maggio fù data licentia ali Oratori di Hungeria e giurata la pace di questo Sgr. con il Re di Hungeria.* Marini Sanuto.

[2] *Lettera del Signor alla Signoria 1 Giugno Andrinopoli per Mustafa Ciaus: se li mandi li 16,000 sechini in oro, come vol li capitoli per do tributi di Cipro.* Marini Sanuto. Ce message est omis dans le *Catalogo delle persone spedite a Venezia per parte del Gran Signore;* mais on y trouve deux autres messages de cette année et de l'année précédente; savoir : du 28 janvier 1518, audience d'Oghouz; et du 22 septembre 1519, audience d'Ahmed-Ferhad.

[3] Marini Sanuto.

[4] Seadeddin, IV, f. 715. Le fils d'Idris, f. 141. Solakzadé.

avec ses partisans à Terkhal, près de Tokat, dans une caverne où il prétendait attendre l'arrivée du Messie [1]. Le grand-vizir étant alors occupé sur les bords de l'Euphrate à protéger les provinces orientales contre les Persans, Sélim chargea Ferhad-Pascha [LXX], beglerbeg de Roumilie, de réduire ces sectaires; Schehzouwaroghli, prince vassal de Soulkadr, marcha en même temps contre eux, et les poursuivit depuis Elbistan jusqu'aux frontières de Siwas. Pendant la retraite de Djelali sur Karahissar, et la marche de Ferhad sur Angora, Schehzouwar surprit les rebelles et les anéantit; succès qui lui valut la haine implacable de Ferhad-Pascha. Vers cette époque, s'éleva une vague rumeur sur l'apparition en Asie d'un nouveau prétendant, dans la personne de Mourad, fils du prince Ahmed frère de Sélim; ce bruit, qui ne laissa pas que d'inquiéter le Sultan, fut trouvé sans fondement; du reste, l'identité de ce nouveau prince Mourad fut presque aussitôt démentie par le témoignage de Hasandjan, père de Seadeddin, qui avait des preuves certaines de la mort du véritable fils d'Ahmed [2].

La peste s'étant déclarée à Andrinople, Sélim quitta la ville, et, après avoir chassé quelque temps dans les environs, retourna dans sa capitale. Il visita à son arrivée le kœschk [3] que le defterdar Abdoul-Sélam faisait construire pour lui près des murs du seraï; ce

[1] Seadeddin, IV, f. 717. Solakzadé.

[2] Seadeddin, IV, f. 718.

[3] Loutfi-Pascha est le seul qui donne le nom de ce kœschk et l'itinéraire du Sultan, par Rodosto, Ipsala, Maghalghara, Dimitoka et Philippopolis.

kœschk était en marbre, et l'intérieur en était orné de peintures à fresque, dont l'une prétendait à l'honneur de représenter Mohammed II. Sélim, qui à l'âge de sept ans avait vu son grand-père, trouva le portrait peu conforme à ses souvenirs [1], et, saisissant ce prétexte, il blâma tout ce qu'avait fait le defterdar, en disant que c'était prodiguer inutilement les trésors de l'empire. Mais le defterdar sut habilement conjurer l'orage; se prosternant aux pieds de Sélim, il l'assura qu'il avait élevé ce monument à ses propres frais, et le pria de l'accepter comme un témoignage de l'amour d'un de ses plus fidèles esclaves. Sélim, agréablement surpris, le fit revêtir de trois habits d'honneur, et lui promit de lui accorder telle demande qu'il lui ferait. Abdel-Selam, déjà fort riche, ne sollicita que quelques villages derrière Nicomédie, dans le district de la grande forêt appelée la *Mer d'arbres;* le Sultan souscrivit à sa demande sans en connaître toute l'étendue. Depuis lors, la famille d'Abdel devint une des plus opulentes de l'empire, par la possession de tous les champs et de toutes les prairies qui s'étendent depuis Nicomédie jusqu'aux limites du district de la *Mer d'arbres* [2]. Pendant que le kœschk s'élevait en face du seraï, Sélim fit jeter les fondemens d'une mosquée qui porte son nom, mais qui ne fut terminée que sous le règne de son fils, Souleïman-le-Grand [3].

Des projets plus importans que ces constructions

[1] Le *Selimnamé* de Seadeddin. Voyez *Mémoires* de Diez, n[os] 287 et 288.

[2] Ali, f. 211.

[3] *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 403.

occupaient alors les pensées du conquérant de l'Egypte. Toute son attention se concentra sur sa marine; il ordonna la construction de cent cinquante navires de différentes grandeurs, parmi lesquels trois de sept cents tonneaux [1]. En même temps cent galères prêtes à être lancées à la mer furent équipées. Il paraît que Sélim, tout en armant dans ses ports une flotte puissante, destinée contre l'île de Rhodes, méditait une nouvelle expédition contre le schah de Perse. A Kaïssariyé, furent réunis quinze mille cavaliers feudataires; le pascha de Koniah convoqua à Larenda tous les sandjakbegs de Karamanie avec leurs troupes, formant un effectif de vingt mille hommes, et fut joint par Ferhad, beglerbeg d'Anatolie, à la tête de trente mille soldats. Une armée de soixante mille hommes, renforcée d'un train formidable d'artillerie, était donc sur pied et prête à entrer en campagne au premier signal. Depuis les entreprises de Kemal-Reïs contre Rhodes, sous le règne de Bayezid, la chrétienté redoutait, non sans raison, de nouvelles attaques contre les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem [2]. Ce fut dans cette crainte que, dès l'année 1511, le belliqueux pape Jules II obligea les chevaliers à rester dans l'île, comme dans un poste qu'ils avaient à défendre. Lorsque, pendant la campagne

[1] Rapports de l'ambassadeur vénitien à Constantinople, sous la date du 16 avril 1519 : *Ordinò il Signor galie* 100 *tra grosse e sottile*, 20 *fuste*, 21 *bargie*, 3 *di* 700 *botte*, 6-7 *brigantini*, *e altro* 100 *galie in ordine si mettavano ; si publicava che si faceva per Rodi.*

[2] *Mémoires sur l'Asie*, p. 69. La Martinière.

d'Egypte, la flotte turque, se rendant à Alexandrie, parut à la hauteur de Rhodes, l'Ordre redouta un instant de nouveaux désastres ; mais il en fut quitte pour une lettre injurieuse, que l'amiral turc adressa au grand-maître, et dans laquelle il le traitait de *chien galeux*, de *fils de chien*, et le disait issu de la famille des *chiens de l'enfer* [1]. On ne pouvait douter que l'armement actuel ne fût dirigé contre Rhodes; cependant Sélim ne voulait pas ouvrir la campagne avant que tous les besoins de l'expédition eussent été prévus dans leurs moindres détails. Il redoutait de commencer une entreprise qu'il serait obligé de laisser inachevée, et il avait toujours sous les yeux l'humiliante retraite de son grand-père Mohammed II. Aussi réprimanda-t-il les vizirs qui auraient voulu hâter le départ de l'armée. Un jour qu'accompagné d'Hasandjan, père d'Idris, il sortait de la mosquée d'Eyoub, il vit une des grandes galères, destinée à recevoir l'amiral à son bord, voguant dans le port à pleines voiles. Transporté de fureur, il demanda par l'ordre de qui elle avait été lancée du chantier; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le grand-vizir Piri-Pascha sauva la tête de l'amiral Djaferbeg, en représentant au Sultan que c'était un usage établi depuis long-temps de mettre les navires à flot dès qu'ils étaient terminés. « Vous me poussez, dit un jour Sélim à ses vizirs, à la conquête de Rhodes; mais savez-vous ce qu'il faut pour cela, et

[1] *Lettera del capo dell' armata turcha al Gran Maestro : « Tu che sei un can rognoso de una madre cane filio di cane, cane del inferno, e tu te chiami cane, etc.* Marini Sanuto.



pouvez-vous me dire quelles sont vos provisions de poudre? » Les vizirs, pris au dépourvu, n'eurent rien de mieux à faire que de se taire, en cachant leur confusion comme ils le pouvaient; mais le lendemain ils vinrent dire au Sultan qu'ils avaient des munitions suffisantes pour un siége de quatre mois. « Que faire avec un approvisionnement de quatre mois, s'écria Sélim avec humeur, lorsque le double ne suffirait pas? Voulez-vous voir se renouveler, à ma honte, l'échec de Mohammed II? Je n'entreprendrai pas la guerre, et je ne ferai pas le voyage de Rhodes avec de tels préparatifs; d'ailleurs, je crois que je n'ai plus d'autre voyage à faire que celui de l'autre monde. »

Ces dernières paroles avaient été inspirées à Sélim par un juste pressentiment de sa fin prochaine; en effet, il mourut peu de temps après sur la route de Constantinople à Andrinople. Trois jours avant son départ de la capitale, il avait ressenti de vives douleurs dans les reins, et, malgré les prières de Hasandjan qui lui conseillait de soigner un bubon qui s'était déclaré à l'aine, il était monté à cheval. Entre Tschorli et le village d'Ograschkoeï [LXXI], où il avait livré à son père la bataille qui lui avait valu le trône, ses douleurs devinrent tellement violentes, qu'il fut obligé de s'arrêter. Les quatre médecins qui le suivaient, ne sachant comment s'opposer aux progrès des ulcères qui s'étendaient toujours, appliquèrent sur le centre du mal un emplâtre de poix [1]. Ce fut en

[1] Diez, *Denkwürdigkeiten Asien's*, 1, p. 296. Les rapports vénitiens donnent sur cette maladie les détails suivans : *In campagne esser venuto do*



vain qu'ils interdirent à Sélim l'usage de l'opium. La septième nuit après le départ de Constantinople, Hasandjan, qui ne quittait pas Sélim un instant, lui lisait la soura *Yes*; les lèvres agitées du Sultan semblaient indiquer qu'il suivait la pieuse lecture, lorsque tout-à-coup, à ce verset : *la parole du Tout-Puissant est le salut*, sa main se ferma convulsivement; il avait cessé d'exister (8 schewal 926 — 22 septembre 1520)[1]. Hasandjan eut la présence d'esprit d'empêcher le grand-trésorier de publier la mort de Sélim, et il détermina le grand-chambellan à appeler, comme de coutume, les vizirs au conseil, en gardant le plus profond secret sur l'événement de la nuit. Après ces dispositions importantes, il alla prier auprès des restes inanimés du Sultan; il fut assisté dans ce pieux devoir par le grand-trésorier, et récita avec lui la soura *Yes*. Avec les premiers rayons du soleil arrivèrent le grand-

carboni, in quel loco dove il padre li dette la sua maledizion; hora di questo quasi li sopravenne una piaga, che venne dalla spalla fino al fianco con molte boche, per la qual colava sempre, tamen non lassiava ogni dì l'opto consueto, sì che da poi giorni 4 morite, e li bassa tenue scosa la dita morte, la qual fu a di 22 settembre. L'ambassadeur vénitien à Ofen (Bude) écrivit qu'il était mort de la peste. (*Hist.* de Marini Sanuto, t. XIX, 1521.)

1 Diez, *Denkwürdigkeiten Asien's*, l. c. Hasandjan ne donne pas la date de la mort de Sélim; mais tous les historiens ottomans, et tous les rescrits de Souleïman qui font part de son avènement, la fixent au 8 schewal (22 septembre). Ces sources méritent donc la même croyance que le rapport de l'ambassadeur vénitien daté de Constantinople (t. XIX de Marini Sanuto), où il est dit : *Il Sgr. murite a di 22 settembre a l'alba, e subito li bassa avisò il fiol.* Le *Selimnamé* de Djelalzadé (exemplaire de Dresde, f. 64) raconte la mort de Sélim, f. 65, § XXII, et termine par plusieurs contes, dans l'un desquels Hippocrate apparaît comme moine.

vizir Piri-Pascha, Moustafa-Pascha et Ahmed-Pascha; l'ancien grand-écuyer du Sultan. A la vue de son maître mort, Piri-Pascha ne put retenir ses larmes; il félicita Hasandjan des sages mesures qu'il avait prises, le loua d'avoir su empêcher les eunuques de donner l'alarme, et d'avoir ainsi prévenu la révolte des janissaires qui en aurait été la suite, et les désordres qui auraient nécessairement compromis la sûreté de l'empire. Afin de laisser ignorer au peuple la mort du Sultan, les vizirs tinrent conseil comme à l'ordinaire : des emplois furent distribués, et des vêtemens d'honneur donnés aux médecins, en témoignage de la satisfaction de Sélim pour la prétendue amélioration de sa santé. Les quatre médecins, les trois vizirs, le grand-trésorier, le grand-chambellan et Hasandjan, seuls instruits de la mort de Sélim, en gardèrent religieusement le secret jusqu'à l'arrivée du prince Souleïman ; le grand-vizir lui avait sur-le-champ expédié des courriers, en l'invitant à se rendre sans retard à Constantinople. Les médecins, assistés des trois serviteurs de la chambre intérieure, veillèrent le corps du Sultan, qu'ils tenaient soigneusement caché dans son lit, en interdisant à tout le monde l'accès de la tente impériale [1].

Sélim mourut dans la cinquante-quatrième année de son âge, et la neuvième de son règne. Prince instruit, poëte et philosophe mystique, il déshonora de bril-

[1] Diez, *Denkwürdigkeiten Asien's*, I, p. 320. Seadeddin, IV, f. 723. Le fils d'Idris, f. 144. Solakzadé, Ali. Le *Selimname* de Keschfi, f. 84. Le même, f. 83, fixe le départ de Sélim de Constantinople au 24 schâban.

lantes qualités par ses cruautés et sa tyrannie. Assassin de ses neveux, de ses frères et de son père, il se montra non moins cruel envers ses vizirs et les autres dignitaires de sa cour. Lors de la naissance de Sélim, un derwisch, s'il faut en croire certains historiens, voyant sept petits signes sur son corps, prédit qu'il triompherait pendant sa vie d'autant de princes. Cette prédiction, si elle a jamais été faite, fut confirmée par les victoires que remporta Sélim sur ses frères Korkoud et Ahmed, sur son neveu, sur Schah-Ismaïl, sur Karakhan, sur le prince de Soulkadr et sur le sultan d'Égypte. On aurait pu avec autant de raison interpréter ces signes par le meurtre de sept de ses parens et de sept de ses vizirs. Hemdem-Pascha et Hasan-Pascha avaient payé de leur tête la franchise de leurs conseils, le premier à l'ouverture de la campagne de Perse, le second à celle de l'expédition d'Egypte. Le grand-vizir Doukaghin Ahmed-Pascha et Iskender-Pascha expièrent par la mort les révoltes des janissaires. Les deux Moustafa, l'un beglerbeg et beau-frère du Sultan, l'autre grand-vizir, furent exécutés sur le simple soupçon d'infidélité; enfin, Younis-Pascha eut la tête tranchée pour avoir déploré les pertes faites par l'armée en Egypte. De toutes les victimes sacrifiées à ses penchans sanguinaires ou à son ambition, Sélim ne regretta que son favori Sinan-Pascha, tombé sur le champ de bataille de Ridania, et dont la mort, disait-il, ne pouvait être rachetée par la conquête de l'Egypte. Hersek-Ahmed et Piri-Pascha furent les seuls auxquels le grand-vizirat ne fut pas

mortel. Cependant Sélim était d'un commerce facile et agréable pour ses confidens et les savans qu'il admettait dans son intimité. Parmi ces derniers, le grand philologue Halimi, le poëte Nedjati, et le nischandji-pascha Mohammed, moururent la même année que leur bienfaiteur ; Kemal-Paschazadé, le compagnon de Sélim dans la campagne de Syrie, fut le seul qui lui survécut. De tous les légistes du règne de Sélim, celui qui mérite le plus de fixer notre attention est le célèbre Djemali; il remplit les fonctions de moufti qui, à cette époque, n'étaient pas encore les plus hautes de la législature ottomane, pendant les huit dernières années du règne de Bayezid, toutes celles de celui de Sélim, et les six premières de celui de Souleïman. Sa collection des fetwas connus sous le nom d'*Al-moukhtarat* (les *choisis*), est tout-à-fait digne de ce titre pompeux; mais les fetwas qu'il rendit lui-même, comme moufti, sont d'une bien autre importance pour l'histoire ottomane. Nous ne citerons ici que les trois fetwas par lesquels il justifia la guerre d'Egypte. Sélim, voulant légitimer son agression contre l'Egypte et satisfaire à la loi du Prophète, posa à Djemali trois questions dont la première est celle-ci: « Si un padischah de l'islamisme faisant la guerre sainte, afin d'exterminer les impies (les Persans), rencontre des obstacles par suite des secours que leur prête un autre padischah, la loi permet-elle au premier de tuer le second et de prendre ses propriétés? » Djemali résolut affirmativement cette question en citant la sentence du Prophète : *Celui qui secourt les impies*



est lui-même un impie. A la seconde : « Si un peuple professant l'islamisme (les Égyptiens) aime mieux unir ses enfans avec des infidèles (les Tscherkesses) qu'avec des Musulmans, est-il permis de le tuer ? » Djemali répondit laconiquement : « Sans autre forme de procès. » La troisième question de Sélim était conçue en ces termes : « Si un peuple, sous l'hypocrite prétexte d'honorer l'islamisme, grave les paroles de la sainte foi sur ses monnaies, bien qu'il sache que ces mêmes monnaies passeront entre les mains des chrétiens, des juifs, et des soixante-douze sectes hérétiques qui, Dieu nous en préserve! les souillent et commettent un sacrilége abominable, en les portant sur eux quand ils vont satisfaire à leurs besoins grossiers; que faut-il faire de ce peuple [1] ? » Djemali répondit que, si ce peuple refusait de faire cesser un pareil scandale, on pouvait l'exterminer [2]. Ce même moufti, qui proclama avec tant de hardiesse la justice d'une guerre injuste, est cependant célèbre par l'impartialité de ses sentences, qu'il rendait d'une manière fort singulière : à sa fenêtre était suspendu un panier où les habitans venaient déposer leurs questions écrites, et ses réponses, consistant en un *oui* ou un *non*, leur étaient remises par la même voie, circonstance qui lui fit donner le nom de Senbilü-Moufti (moufti du panier). Malgré le fanatisme et l'absur-

[1] Ali, f. 206.

[2] Mouradjea d'Ohsson, III, p. 29, ne donne que le troisième de ces fetwas; il ajoute : « L'atrocité de la sentence égalait l'absurdité du prétexte. »

dité des fetwas que nous avons cités, Djemali empêcha plus d'une fois le retour des scènes sanglantes que Sélim se plaisait à renouveler sans cesse. Le Sultan ayant ordonné l'exécution de cent cinquante employés du trésor, Djemali se rendit au diwan, bien que sa qualité de moufti ne lui en donnât pas l'accès [1]. Il demanda à parler au Sultan, et fut admis en sa présence. « Le devoir du moufti, lui dit-il, est de prendre soin du salut des Musulmans ; je viens donc te demander la grâce des cent cinquante employés que tu as injustement condamnés à mort. — Les oulémas, répliqua Sélim, n'ont pas à s'immiscer dans les affaires de gouvernement : *on n'est maître des masses que par la sévérité* [2]. Djemali lui répondit qu'il n'était point, dans cette circonstance, question de ce monde, mais de l'autre, qu'une éternelle récompense serait réservée au pardon, et une éternelle punition à une condamnation injuste. Enfin, Sélim vaincu par les prières et les remontrances du moufti, rendit aux condamnés, non seulement la vie, mais encore leurs fonctions. Dans une autre occasion, le moufti donna une nouvelle preuve de son courage et de ses nobles sentimens. Quatre cents négocians, après avoir eu leurs marchandises confisquées, devaient être mis à mort, pour contravention à l'ordonnance qui interdisait le commerce des soies avec la Perse. Le moufti chevauchait sur la route d'Andrinople à côté du Sultan, qui lui reprochait vivement de n'avoir pas con-

[1] Almanah. Seadeddin, IV, f. 489.

[2] *Riaset siaset.*

firmé par un fetwa sa décision à l'égard des contrevenans : « N'est-il donc pas permis, s'écria Sélim, de faire périr les deux tiers des habitans de la terre pour le bien de l'autre tiers? — Oui, répondit Djemali, si l'existence de ces deux tiers doit entraîner de grands malheurs. — Et peut-il y avoir un plus grand malheur que la désobéissance aux ordres du padischah? Tout pays qui désobéit à son maître marche à pas rapides vers sa ruine. — La désobéissance n'est pas prouvée, puisque le commerce des soies n'était pas défendu auparavant. — Ne vous mêlez pas des affaires du gouvernement, » s'écria Sélim, qui étouffait de colère. Le moufti, ne pouvant dissimuler son indignation, se retira sans le saluer. Le Sultan, dont la surprise égalait la fureur, arrêta son cheval, et resta quelque temps absorbé dans ses réflexions; pour cette fois, il sut se vaincre. A son retour à Constantinople, il rendit la liberté aux négocians qui provisoirement avaient été emprisonnés, et ordonna la restitution de leurs marchandises [LXXII]. Il écrivit ensuite une lettre au moufti, dans laquelle il lui disait que c'était son bon plaisir que les deux plus hautes dignités de la loi, celles de juge de Roumilie et d'Anatolie, fussent réunies sur sa tête. Djemali lui repondit que, bien que ce fût son devoir d'obéir à son souverain, il en avait un plus sacré encore à remplir envers Dieu, à qui il avait promis de ne jamais accepter de dignités auxquelles fût attaché un pouvoir politique, et de vouer sa vie uniquement à la décision de questions judiciaires. Le Sultan ne l'en estima que davantage, et,



pour le lui témoigner, lui envoya un présent de cinq cents ducats [1]. Mais c'est surtout pour les chrétiens et les Grecs de Constantinople que Djemali fut un véritable ange sauveur, lorsqu'après le massacre des schiis, Sélim eut conçu l'idée non moins pieuse d'organiser une tuerie générale des chrétiens, ou du moins de leur retirer leurs églises. A cette occasion, il proposa à Djemali cette question captieuse : lequel est le plus méritoire de subjuguer le monde entier, ou de convertir les peuples à l'islamisme? — Le moufti, qui ne devina pas les intentions de Sélim, répondit que la conversion des infidèles était incontestablement l'œuvre la plus méritoire et la plus agréable à Dieu. Aussitôt Sélim ordonna au grand-vizir de changer toutes les églises en mosquées, d'interdire le culte des chrétiens, et de mettre à mort tous ceux qui refuseraient d'embrasser l'islamisme. Le grand-vizir, effrayé de cet ordre sanguinaire, se consulta avec Djemali, qui, sans le savoir, avait par son fetwa sanctionné l'arrêt de mort des chrétiens; le résultat de leur conférence, fut le conseil donné secrètement au patriarche grec de demander à comparaître devant le Sultan. Sélim refusa d'abord d'aquiescer à la prière du patriarche; mais il finit par se rendre aux représentations du grand-vizir et du moufti. Le patriarche, accompagné de tout son clergé, fut donc admis à paraître devant le diwan à Andrinople; il appuya ses réclamations sur l'engagement solennellement pris par Moham-

[1] Almanah. Seadeddin, IV, f. 591.

med II, lors de la conquête de Constantinople, de ne point convertir les églises en mosquées et de laisser aux chrétiens le libre exercice de leur culte ; il invoqua avec éloquence le Koran, qui défend la conversion par la force et ordonne la tolérance envers les nations non musulmanes, moyennant le paiement de la capitation. L'acte constatant la promesse signée par Mohammed II avait été détruit dans un incendie ; mais trois vieux janissaires qui, soixante ans auparavant, avaient assisté au siége de Constantinople, attestèrent que le Sultan avait en effet engagé sa parole sur ces trois points aux députés qui lui avaient apporté les clefs de la ville dans un bassin d'or. Sélim respecta les dispositions du Koran et la parole de son aïeul pour ce qui regardait la liberté du culte ; mais il ajouta que la loi ne disait pas que d'aussi beaux édifices que les églises chrétiennes dussent être profanés plus longtemps par l'idolâtrie. En conséquence, il ordonna de changer toutes les églises de Constantinople en mosquées, de réparer celles qui étaient près de tomber en ruines et d'en élever d'autres en bois, afin de ne point porter atteinte au droit des nationaux et des étrangers professant le christianisme. Si Sélim, grâce à l'humanité du grand-vizir Piri-Pascha et du moufti Djemali, n'a pas souillé la fin de son règne par un massacre général des infidèles, comme il en avait souillé le commencement par le massacre des hérétiques, il leur enleva toujours leurs plus beaux temples. S'il n'a pas auprès des fanatiques de l'islamisme le mérite d'avoir exterminé dans ses Etats le culte des chrétiens, il a

du moins bien mérité de la foi et de l'empire, par ses victoires sur le schah de Perse et le sultan des Mamlouks, par la conquête de toute l'Egypte, de la presque totalité du Kurdistan et de la Mésopotamie, et celle non moins précieuse du titre de *protecteur des deux saintes villes,* la Mecque et Médine.

Les règnes de Mohammed II et de Sélim Ier, qui embrassent avec celui de Bayezid II un espace de soixante-dix ans, sont les deux grandes époques conquérantes de cette seconde période de l'histoire ottomane; dans la troisième, celle qui va suivre, nous verrons l'empire parvenir à l'apogée de sa grandeur et de sa puissance.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS

DU QUATRIÈME VOLUME.

—

LIVRE XX.

I. — Page 9.

Lewenklau et Vertot d'après Caoursin. Quelques historiens européens prétendent que Bayezid l'avait fait boire outre mesure, afin de trouver dans son état d'ivresse et dans les blasphèmes qui lui échappèrent un prétexte légitime pour le mettre à mort, et de saisir ainsi le moment le plus favorable pour l'envoyer en enfer. Mais ce fait n'est pas vraisemblable, et ne s'accorde point avec le caractère connu de Bayezid, surnommé le Sofi, à cause de la simplicité de sa vie, et non, comme on l'a dit quelque part, de son goût pour la débauche. Il ne faut pas ajouter plus de confiance à l'opinion généralement accréditée chez tous les historiens qui ont écrit jusqu'à nos jours sur l'empire ottoman : que le fils du sultan, Ahmed, avait déshonoré la fille d'Ishak-Pascha, femme d'Ahmed-Pascha, et que ce dernier la renvoya honteusement au grand-vizir, d'où vint l'inimitié d'Ishak-Pascha contre le prince Ahmed. Cette assertion est tout-à-fait controuvée, et pour preuve de l'intelligence qui régna entre Ishak-Pascha et Ahmed-Pascha, voyez Seadeddin et Idris



vous dire qu'ils se liguèrent afin de renverser Moustafa-Pascha, et que cette intrigue fut cause de la destitution d'Ishak. Suivant Idris, la révolte des janissaires eut pour résultat la révocation de Daoud-Pascha, qui avait succédé à Ishak-Pascha comme grand-vizir; mais c'est là un anachronisme que relève Seadeddin, III, p. 447.

II. — Page 10.

Cantemir fait de la Morava la Morée; il confond également les deux châteaux-forts reconstruits par Bayezid, et dont Seadeddin nous a transmis le nom, avec ceux qui dominent les deux côtés du détroit de Lepanto : « Il se transporta dans la Morée l'an 887 et fit bâtir deux châteaux-forts des deux côtés de l'isthme! » mais Lepanto n'était pas encore conquise.

III. — Page 12.

D'après Engel (*Histoire de la Moldavie*), ce fut le 5 août; mais les dates indiquées par Seadeddin, et qu'il paraît avoir prises dans un *Journal-itinéraire* de l'armée, méritent la préférence, d'autant plus que Solakzadé, l'auteur du *Nokhbetet-tewarikh*, Neschri, Idris et Ali, sont tous d'accord avec lui. Les historiens européens de cette époque ont défiguré le nom d'Akkermann, et ont écrit Moncastron. Cantemir d'une part fait de cette ville l'Οζιαι d'Hérodote, et d'autre part, il la cite comme le lieu d'exil d'Ovide, l. III, p. 66; enfin, dans la note suivante, il place en Crimée une ville qu'il donne pour la Ιριμνη d'Hérodote.

IV. — Page 17.

Ayas, sur le golfe de Skenderoun, à deux stations de Bagras, et à une seule de Tel Hamdoun, avec un castel et un khan élevés par Souleïman. (Le *Djihannuma*, p. 603.) Gulek, dans le défilé du Taurus, la place la plus forte de

tout le pays. (Le *Djihannuma*, p. 601.) Le *Menasikoul-hadj* (les devoirs du pélerin), imprimé à Constantinople, en 1233 (1816), donne indistinctement au château et au défilé le nom de Dulek, p. 39 et 40. Sis, forteresse située dans les montagnes de l'Arménie, et entourée d'un triple mur, est à vingt-quatre milles d'Aïnzarba, et à quarante-huit milles de Massiss, l'ancienne Mopsuestia. Massiss, baignée par le Djihan, est elle-même à six lieues d'Adana. (Le *Djihannuma*, p. 202.) Dans son voisinage s'élève la montagne de Djebeloun-nour (la montagne des lumières), célèbre par ses hyacinthes et ses mandragores. (Le *Menasikoul-hadj*, p. 41 et 43.) Adana, qui a conservé son nom depuis les temps les plus reculés, est assise sur les bords du Sihan (Sarus); elle possède une ancienne mosquée dont la construction remonte au règne des Ramazan-Oghlis, et un château rebâti par Piri-Pascha. (Le *Menasikoul-hadj*, p. 24, et le *Djihannuma*, p. 601). Tarsous a, de même qu'Adana, gardé son ancienne dénomination; Seïfeddewlet l'arracha en 350 (961) à l'empire de Byzance; elle est située vers l'embouchure du Cydnus, célèbre par le danger qu'y courut Alexandre, et par le voyage que Cléopâtre fit sur ses eaux. Le Cydnus baigne les murs de Tarsous, le Sarus ceux d'Adana, et le Djihan coule près de Massiss. S'il faut en croire Neschri (*Histoire des Seldjoukides*), Frédéric Barberousse s'est noyé dans le Djihan, non loin de cette dernière ville, et non pas dans le Calicadnus; des cinq fleuves qui sillonnent ces contrées, savoir: le Calicadnus (aujourd'hui Selefké ou Saleph), le Latmos (Kizildjé), le Cydnus (Tschakid), le Sarus (Sihan), le Pyramus (Djihan), celui-ci est le dernier du côté de l'orient. Le *Djihannuma*, p. 603, place près de Tarsous la caverne *des Sept dormeurs*. — Seadeddin (III, p. 481) cite d'après Aschikpaschazadé d'autres villes, telles qu'Alnakasch, Mollen et Birsbert. Je suppose que le premier de ces noms désigne l'ancienne Anchialus, le second l'ancienne Mallus; mais il n'en est fait mention ni dans le *Menasik*, ni dans le *Djihannuma*; au contraire, le *Djihannuma* (p. 602),

indique Birsbert, comme citadelle située au nord de Sis, et à une station de distance. Nous ferons remarquer en passant que le mot *Birs* est d'origine arabe, et qu'on le retrouve dans les débris des monumens de Babylone, comme Birs-Nimrod. Porter (*Travels*, II, p. 330) a tort de révoquer en doute cette origine.

V. — Page 18.

Cantemir fait une ville de la tribu tatare Koussounli : « Le » beglerbeg d'Asie prend la même année les fameuses villes » de Tarse, de Kurchunly et de Kosunly. » (Bayazet II, p. 131). La tribu de Koussounli tire son nom d'une ville appelée Koussoun, qui est probablement l'ancienne Cocussus. Mannert croit que Cocussus n'est autre que Dana.

VI. — Page 20.

Kodjkalaa est la Ketschhissar de Macdonald Kinneir (*Journey*, p. 114), qu'il regarde comme ne faisant qu'une seule et même ville avec l'ancienne Tyana. D'après Rennel et Macdonald Kinneir, c'est par là que Cyrus et Alexandre ont passé pour entrer dans la Cilicie. Voyez Rennel, *Illustrations*, p. 38, et Macdonald Kinneir, *Journey*, p. 126. Mannert pense que Cyrus a passé par le défilé d'Aïnzarba, qui est le troisième à l'orient, et dont parle le *Djihannuma*, p. 614, sous le nom de défilé de Serfendkiar ; mais, dans ce cas, Dana et Comana se trouveraient être à la fois l'Albostan d'aujourd'hui, ce qui n'est pas admissible, puisque Comana était bâtie sur les bords du Sarus et Albostan sur ceux du Pyramus ; Maaden occupe peut-être l'emplacement de l'ancienne Comana. Au reste, il y a un fait qui parle pour Rennel et Kinneir, c'est que Cyrus aurait été obligé de revenir vers Tarsous au lieu de marcher en avant, s'il était entré en Cilicie par le défilé d'Ainazarbus. Kodjahissar occupe très-probablement la place de l'ancienne Castra Cyri.

VII. — Page 20.

Ici nous trouvons les noms de deux défilés de la Cilicie. Le premier, où passe la route de Tarsous; le second, dit d'Alaschyourdi. En sortant de Ketschhissar, on entre dans le premier, dont Macdonald Kinneir a laissé une description, et que, d'après son opinion et celle de Rennel, Alexandre et Cyrus-le-Jeune traversèrent. Le second est nécessairement celui qui existe à l'est d'Aïnzarba, et que citent à la fois le *Djihannuma* et Mannert. Il ne peut pas être ici question du troisième, c'est-à-dire de la route des pélerins qui passe par Tschakid, parce que le grand-vizir se trouvait d'un côté tout opposé, bien plus à l'est dans les environs de Kodjkalaa.

VIII. — Page 21.

Kemal avait été donné comme esclave au sultan par le capitan-pascha Sinan, et il fut admis comme page à la trésorerie de l'empire. Ali qui raconte ce fait dans le xv[e] récit du règne de Bayezid s'emporte contre les éloges exagérés que Neschri fait de la beauté de Kemal.

IX. — Page 22.

Dans les deux histoires d'Osimo : *Memorie historiche dell' antichissima e nobile città d'Osimo di Luigi Martorelli*, et Talleoni, *Istorie dell' antichissima città di Osimo*; l'une et l'autre contiennent de curieux détails sur cette proposition de Boccolino, qui des Osimanis (habitans d'Osimo) faisait des Osmanis (Ottomans), et de la marche d'Ancône une province de l'empire turc. On trouve dans Martorelli, p. 368-375, les instructions données par Boccolino à son neveu Angelo Guzzone, la lettre qu'il écrivit à Bayezid, datée d'Osimo, le 24 janvier 1784, ainsi que l'histoire du siége de cette ville (p. 376). A propos de ce siége, il faut observer que le chevaleresque Giacomo Trivulzio le continua malgré les obstacles que lui suscita l'astucieuse politique de Ludovico

Sforza. Martorelli donne encore les titres d'une foule d'ouvrages dans lesquels il est fait mention de la révolte de Boccolino.

X. — Page 25.

C'est le premier des trois défilés de la Cilicie, celui qui, situé le plus à l'est, va d'Erekli par Tschakid à Adana. Le défilé du milieu conduit de Kodjkalaa par Gulek à Tarsous; c'est celui par lequel passèrent Alexandre et Cyrus. Le pas qui est à l'extrémité opposée conduit par Serfendkiar à Aïnzarba. Le Sihan (Sarus) et le Djihan (Pyramus) coupent le chemin des deux derniers; il ne peut donc y avoir de doute sur l'existence de trois défilés en Cilicie, et c'est à tort que Macdonald Kinneir, p. 20, ne parle que de deux. Quinte-Curce dit expressément : « Per hoc dorsum, qua maxime » introrsum mari cedit, asperi tres aditus et perangusti sunt.» Lib. III.

XI. — Page 26.

Voyez le *Menasikoul-hadj*, p. 43, et *Jahrbüchern der Literatur* (*Annales de la littérature*), t. XIV, p. 51, où ce défilé de la Syrie qui court le long de la mer est parfaitement distingué du défilé d'Amanus, situé dans les montagnes de ce nom, beaucoup plus au nord-est, et avec lequel le confond l'auteur de *l'Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie-Mineure*.

XII. — Page 28.

Le 4 temouz, un vendredi, dit Seadeddin. Comme la lettre qui marque les dimanches de l'année 1489 est le D, ce devait être le 4 juillet, qui correspond à un samedi, et non pas le 24 redjéb, qui tombe le 22 juin.

XIII. — Page 37.

Seadeddin, t. III, p. 496, dit : Un (probablement Zapolya)

était fils du roi; un autre, un comte de Gera, qui paraît être le prieur d'Aurana ; un troisième, Kyr (seigneur, Κυριος); un quatrième, Nicolas (Frangipani); un cinquième, gouverneur de Modrusch (Jean Frangipani); un sixième, Ban de Derendjil (Derenczeny), le neveu du roi, qui tua Mikhaloghli ; mais Derenczeny n'était pas neveu du roi, et ce ne fut pas lui qui tua Mikhaloghli, mais bien Khevenhüler ou Coloniez.

XIV. — Page 37.

Seadeddin les appelle Kyrkarli (seigneur Karl ou *Charles*), et Olkhad (probablement l'évêque Oswald d'Agram). D'après cet auteur, Charles s'adressa au roi, Olkhad à Yakoub, pour obtenir assistance; et le roi aurait donné à Derenczeny l'ordre de marcher au secours de Charles

XV. — Page 39.

Bonfinius, déc. V, l. III, p. 706. La défaite de Derendjilban est consignée dans Seadeddin, Solakzadé, le *Nokhbetettewarikh*, le *Raouzatoul-ebrar*, Idris. Hadji-Khalfa, dans ses *Tables chronologiques*, en fait ainsi mention : « Défaite des infidèles hongrois par Yakoub-Pascha, gouverneur de Bosnie, à la grande bataille de Karatova, et captivité de Derendjil-ban, général de l'armée hongroise. » Cette année fut signalée par deux événemens qui n'ont pas une moins grande importance : la mort du dernier grand poëte persan Djami, et celle de Frédéric III, qui, de tous les souverains connus, avait seul vécu quatre-vingt-sept ans, dont cinquante-quatre comme empereur et soixante-neuf comme duc de Styrie.

XVI. — Page 40.

Pierre More (*Bonf.*, p. 720), à son retour de son ambassade, exagéra l'effet de l'excursion de Kinis : « Turcæ audito Pauli » incursu adeo perculsi metu erant ut prætorianæ cohortes, » quæ Constantinopoli præsidebant in Asiam repente traje-

» cerint, Imperatore præsertim tum in Ægypto! absente; » comme si jamais Bayezid eût été en Egypte!

XVII. — Page 45.

Adne Radmina, dans Seadeddin. Cet auteur place le mot *adne* avant le nom propre de presque tous les lieux dont il est question dans le récit de cette campagne. Comme *adne* ne signifie ville, ni en russe ni en polonais, je crois, ainsi que le comte Stanislas Rzewuski, qu'il n'est autre que le mot slavon *adne*, c'est-à-dire *vois là*, *c'est là*, terme qu'on entend à chaque instant dans l'Ukraine et dans la Russie, et dont se servaient sans doute les habitans pour répondre aux Turcs, lorsque ceux-ci leur demandaient le nom des lieux par lesquels ils passaient ou voulaient se rendre. Se méprenant sur sa véritable signification, les Ottomans placèrent le mot *adne* devant le nom des lieux, à peu près comme le εις des Grecs devant les noms de Stamboul, de Stanko; ce passage de Seadeddin a été traduit en polonais par Senkowski, dans ses *Collectaneaz dziejopisow Tureckich*, Warszawie, 1824, s. 72.

XVIII. — Page 49.

Karamsin, c. VI, p. 355, à l'année 1499. Le Mahmed Shikzoda de cet auteur n'est autre que Mohammed Schehzadé. *Scheh* ou *schah* signifie prince, et *zadé* fils, donc Schahzadé, fils du prince. D'après la formation du mot Shikzoda, on serait tenté de croire qu'il dérive par corruption de Scheïkhzadé, c'est-à-dire fils de scheïkh; cet exemple seul suffirait pour faire comprendre combien il est important de ne pas fausser l'orthographe des noms orientaux, et dans quelles graves erreurs peuvent tomber ceux qui écrivent *ch* pour *h*, *schach* au lieu de *schah*, et *schech* au lieu de *scheh*; altération presque imperceptible, et qui fait pourtant d'un prince un moine.

XIX. — Page 52.

Comme ce document nous a paru précieux à cause de l'époque à laquelle il se rattache, et que d'ailleurs il est très-peu connu, nous le transcrirons ici, de Mar. Sanuto, et nous donnerons à la suite la copie d'un traité conclu vers l'année 1408 entre Souleïman, fils de Bayezid Ier, et Calojoannès Paléologue; cette dernière pièce, d'une date plus ancienne encore, a été, depuis la publication du premier volume de notre Histoire, découverte dans le *Libro dei patti*, qui se trouve dans les archives de la maison I. R. d'Autriche.

Copia de la pace tra il Sr. Turco et il Re Federico fata a Costantinopoli adi 15. *Luio* 1498.

« Sultan Baiesit cum Dei gratia grande Imperator Asie at» que Europe, etc. Serenissimo Domino Don Federigo de » Aragona Rex Sicilie, etc. Con la felice memoria dela Mta. » del Sr. Re Don Ferando nostro padre Re di Appulia infra » nui erra sagramento et bona pace, quale sagramento et bona » pace con Vra. Ma. la confirmamo; dove hessendo morto » dicto Re Ferando non fo mai interrotta detta bona pace et » da poi la morte di Sua Ma. e ne successa la Ma. Nra. suo » fiol quale per sua parte haver mandato per Ambasator suo » a la Nra. Signoria M. Thomasso Paleologo Asani per reno» vare et confirmare la bona pace et amicitia, la quale ha» vemmo acceptata in lo modo et maniera infrascritta et ha» vemmo renovato lo nostro sagramento et pace de ozi, che » e li 15 de Julio in l'anno de la nativita de Chto. 1498 e dello » nostro Propheta Mohameth 903, durante dicta pace et bona » amicitia durante la vita nostra e de la Ma. Nra. et damo » avanti sia fatta pace et bona amicitia e che fra nui sia sagra» mento et ferma et bona pace et amicitia et in il modo che » seguira. Promettemo et faremo commandare, che per tutto » lo tempo de ditta bona pace et amicitia durera, tutti mer» canti subditi et vassalli di V. M. possano et debono praticare

» et mercantiare salvi liberi et securi con le persone navili
» et cosse l'horo de qualunque natura se siano per mar o terra
» et per tutti li porti marini, citade, insule, provincie et lochi
» de Nra. Gran. Sgia. et per tutti li stadi di Nra. jurisdizione
» per modo, che li vassali de Sua Ma. con gli proprii persone
» et robe siano securi et liberi da omne danno impedimento
» et ofensione non altramente si quelli fossero in lo Dominio
» de sua Ma. pagando porho li driti soliti et consueti per le
» mercantie et robe, che conducessero da uno paese in l'al-
» tro per terra o per mar, et simulmente promete et com-
» mandra lo prefatto Re Don Federigo fare lo simile in tutto
» lo suo regno per terra e per mar com e scripto in lo Capi-
» tolo predicto. Anche prometemo et faremo commandare ai
» Sanzachi et li Subassi et qual se voglia altro nostro Oficiale
» che debano in omne occurentia tractar bene et amicabil-
» mente li vassali e mercanti et subditi de la Sua G. Maestà
» per farli ministrare bona et expedita justitia segondo la oc-
» corentia lo bisogna, e lo simile promette Sua Ma. observare
» in tutto lo suo regno. Et più prometemo, che per caso suc-
» cedesse, che per mare et per terra li vassali et subditi nos-
» tri facessero nocumento reale o personale ali vassali di
» Sua Ma. che per tale danno, violentia ordonria non se in-
» tendi per alguno modo rota dicta bona amicitia ma quella
» habia a stare ferma et stabile in il suo vivore, e che le mer-
» cantie navilii danari o qual si voglia altre cose che fossero
» tolte se debano integramente restituire ali patroni loro senza
» condizione e manchamento alcuno, et lo simile promete
» Sua Ma. far fare observar in tutto lo suo regno per mar et
» per terra secondo in lo Capitolo se contiene. Item simo con-
» tenti che durante dita pace e bona amicitia non se possanno
» in nisuno loco de lo Nro. stato tanto per mare, quanto per
» terra pigliare presoni, ni schiavi di vassali et homini de
» Sua Ma. tanto mascoli quanto femine, tanto picoli, quanto
» grandi, et in caso, che per furto o per altra violentia et
» forza ne fosse pigliato alcuno in publico e in secreto ni in

» mare o in terra subito fareli liberare et ponerli in sua
» libertà, et se per aventura fosse stato venduto in publico
» o in secreto non de manno mascolo o temina farelo libe-
» rare et restituire et simelmente quando fossero state ven-
» dute le robe injustamente tolte in tempo di essa pace
» niente; et lo simile promette sua Ma. farlo observare.
» Faremo commandare, che tutti nave, galie, barche,
» fuste, quale se voglia altro legno marino da li vassali subditi
» tanto in alto mare, quanto per li porti spiazie insule et ma-
» rine delo nostro stato li faremo portare amicabilmente in-
» sieme et per nullo modo fareli offender et fareli dar impazo
» ne in le robe ne in persona, ma farli servare infra l'horo
» bona amicitia et secura pratica, e che li patroni et navili
» delli nostri sudditi si facessero lo contenuo commendato
» siano castigati de persona et de beni secondo la qualità della
» offension et delicto che commetessero, et lo simile promete
» Sua Ma. fare observare a li sui subditi et vassali per tutto il
» suo regno secondo contiene in il sopraditto capitolo. Item
» prometemo et faremo commandare che quando per l'aven-
» tura alcune galie nave o qual se voglia altro legno marino delli
» vassali delo prefato Re Don Federigo per mala fortuna do-
» nassero in terra in la sua jurisdizione de la Nra Gran. Sgia.
» che in tale caso se intendano salve mercanzie, pecunie, per-
» sone et legni e che siano deli patroni et a quelli liberamente
» fare restituire et cussi ancor se intende si fossero de la pre-
» fata Ma. overo di suoi officiali factori et ministri; lo simil
» promette Sua Ma. fare observare et commandare in tutto
» lo suo regno tanto per mare, quanto per terra. Item si per
» caso fusse, che alcuno merchadante o altro subdito o vas-
» sallo di Sua Ma. morisse in le terre e lochi dela Nostra Se-
» nita commanderimo, che tutte le robe danari et altre cosse
» che restessero di dicti homini, farne far inventario per homo
» nostro, et tenere dicte robe in deposito fra in tanto che Sua
» Ma. scriverà a chi volle se restituiscano a chi portera dicta
» lettera et fare che nulla persona li paga impazo, et lo simile

» promette Sua Ma. far observare in tutto lo suo regno accas-
» cando talle cosa de li subditi et vassali nostri, et per questo
» prometemo a la Ma. prefata del Re Don Federigo, che la
» confirmatione della pace fatta infra Nostra Gran Signoria et
» Sua Ma. observarla et non far lo contrario et contravenire,
» e promettendo et jurando sopra al Propheta Nostro MOHA-
» METH et ALCURANO a Dio Omnipotente observarli piena-
» mente et integramente senza exceptione diminution et
» malignità alcun, et per maior testification di pace et bona
» amicitia per far la nota ai subditi e schiavi nostri; la fa-
» remmo publicare, la presente pace per lo Dominio e
» Stato nostro commandando sotto gravissime pene che sia in-
» violabiliter observata; per lo simile promete la Ma. Nostra
» far observare e fare banire in tutto lo suo regno et per ma-
» jor fermeza di dicta pace et amicitia nui prefato Gran Signor
» et lo preditto Re Federigo volemo et dicemo che li presenti
» Capitoli et tenore di quelli se debano sempre mai intendere
» bona fede e senza fraude, calumnia et sin conditione, che la
» Ma. di Re Federigo ne habia da mandar lo corpo de Gem
» Sultan Nostro fratello, la qual conditione lo Vostro Ambas-
» sadore non ha voluto acceptare et per la Sra. Nostra li e
» stato commandato, che debia portar questa pace alla Serta.
» vostra, certificandola, che havuto che haveremo dicto corpo,
» ogni dì per experientia vedera che con effecto crescere di
» bene in meglio la nostra bon amicitia che non mancharimo
» mai in le occorentie de la Ma. Vostra. Data in Costantino-
» poli adi 15 Julio 1498 et del Nostro Profeta 903. » (Marini Sanuto, t. II. C'est par erreur qu'il a écrit le 17 juillet au lieu du 15).

Traité entre Souleïman et Venise, conclu vers l'année 1408.
(Voyez t. II, p. 142.)

« In nomine di Dio verasio. Mi che sum MUSULMAN ZA-
» LABI fio del gran Soldan BAJEZIT imperadores. Da puo,

» che lo gran imperator CALOIAM Imperador de Griesi mio
» pare Paleologo Imperador e lo Impero di Costantinopoli fo
» contenti quelli e mi cum lo commandamento del nostro Sgr.
» Dio et etziamdio cum li grandi Communi in sembre RODO
» cum lo so hospital, VENETIA, ZENOVA cum l'isola di SIO e
» lo Duca di NIXIA cum tutte le terre et isole che cum alli
» suoi luoghi e nel cose del mar da basso del mar mazor et
» infra terra del Imperador cum tutti i luoghi che lo habbia
» e de la liga che se in so compagnia havemmo zurato et ha-
» vemmo fatta verasia paxe cum bona voluntade e dicta
» adesso cum la voluntade de Miser. Domino Dio. Io zuro per
» quello che ha fatto lo cielo e la terra per mio Macometo
» Mustafa, e per le mie sette MUSAFI et per lo mio alto grande
» Profeta, che nui credemo e per anima de mio avo, e per la
» testa del mio pare Soldan, per l'anima mia cum tutti questi
» ho fatto paxe cum li miei baroni e cum tutti li miei sudditi
» et homini ho fatto questa paxe et ancora cum tutto lo paixe
» che Dio me dara s'il vegnesse altri Signori mie suzeti cum
» mio pace lo Imperador et cum lo Imperio de Griesi e cum
» la compagnia delli communi, li castelli e terre del Impera-
» dor e delle convicine e cum li luoghi et isole e casali che
» cum à lo mar da basso e à lo mar mazor et infra terra ha-
» vemmo fatto la paxe fine che saremmo vivi e li fioli di vivi
» fioli, e che li nostri fioli sia cum lor in bona paxe. A mio
» pare Imperador de Griesi et à lo Impero di Costantinopoli.
» Io ho dado SALONICHI cum la CALAMAREA cum tutte le
» pertinenzie, come havemmo parlado e dato GALICHO fino la
» PARAVASDARO e fina alla marina franco e libero, et ho dado
» SALONICHI cum lo su cula e quello che li dava a mio Pare. Io
» ilo dono et ho li dado dalo PANIDO fino in MESEMBRE, e la
» PALETORIA insembre e le sue castelle e saline et con tutte
» le lor pertinenzie. Io le ho dade senza alguni tributi a mio
» pare lo Imperador et a lo Impero di Griesi, et in quelle
» contrade tutti quelli Turchi che habbia possession io li die
» cazar via de la et in questi luoghi tutti si Griesi come



» Turchi ch'habbia comprado alguna cosa per la sua moneda
» che li sia soi. Et ho dado Costantinopoli cum tutto suo con-
» fine franche senza algun tributo, de la Parapolia fine al
» Panido et in questi luoghi che ho dado all' Imperador che
» 'l possa murar castelli et ogni fortezza onde li plaxe a tutto
» so plaser. Item in Turchi quelli Castelli che tegniva lo Im-
» perador tutti li ho dadi. Item s'il sera alguna novitade de
» Tamberlan. Io ve daro le mie galie quante havero, mari-
» nari a vegnir in Costantinopoli alle mie spexe si lo haveva
» bisogno. Item per contra Salonicho io le ho dado el Sco-
» pello el Sciato e lo Seiro, et ho li dado fin X nov. in qua
» lo tributo delli detti luoghi. Item tutti li huomini di Cos-
» tantinopoli che cum insidi posse tornar senza algun impazo
» in le lor caxe. Item tutte le cose e diferentie passade dal
» tempo di mio Avo et di mio pare in qui sia lasade et asolte,
» e non se debbia cercar salvo si algun debitor spetial dovesse
» dar un ad un altro che lo isia fatto rasion. Item lo fio de
» Laxar lo ho renso che lo haveva in tempo di mio Pare,
» che non i se dia briga et debbia dar lo tributo, che lo dava
» per avanti mio pare et mandar la so zente e l'oste come lo
» iera usado et si cum lo soa persona el fuoia vegnir che
» 'l possa vegnir seguremente e quando lo non voia che lo
» manda la sò zente. Et in caso che lo vegnisse cum la so hoste,
» che lo non habbia danno de algun membro de la soa per-
» sona ni de la soa zente et mandarolo san e salvo cum la sua
» zente, che da mi non haveva algun danno. Item che tutti li
» franchi Venitiani, Zenovesi de Ruodo, Griesi, e tutti i
» Franchi, tutti i mercadanti possa vegnir allo mie paise, e
» si Dio mi dara etiamdio altro paise per mar et per terra che
» algun non habbia danno, a che quello che sera usanza di
» pagar per avanti che i paga senza altra gravezza. Item si
» algun mercadante fesse algun fallo, che algun altro merca-
» dante non debbia portar pena, salvo quello proprio che
» haveva fatto lo mal. Item alo mio paise et luoghi si algun
» navilio si composse et tutto quello che scapolasse si haver

» come persone sia scapolo e reso. Item tutte le scalle che » ho sia averte, e che quanto gran, che li uora e li possa tuor » e chi le mie comerchieri non li dia briga, e che in tutti li » luoghi onde e li vuol i possa prender e per lo commerchio » di cadauno mozo di Costantinopoli debbia pagar iperperi » uno. Item che algun mio navilio che uuoga remi non possa » insir fuora de le boche ne de sora ni de soto senza parola » dello Imperador e di tutta la liga e si per aventura alcun » insisse e fosse trovado e fosseli fatto danno che eli se ne » habbia lo danno e che la paxe romagna sempre ferma. Item » li Amaloti di Costantinopoli tutti ch'è in le mie prison, » over in man de le mie baroni over che sia in li ferri over » che habbia li ferri al collo, che si trova appresso di mi, » che io li debbia lasiar andar. Item che li prisoni di Zeno- » vesi che sia in mi, et in le mie prison, over in le mie ba- » roni, si li se truova e li se debba lassar et onde li truova » algun Zenovese prison, che io il debbo lassar. Item si al- » guno sclavo scampasse dei Zenovesi e fosse ben Musul- » man, che io lo debbia dar, cum questo, che da può che » fo la rota del Tamberlan, tutti quelli mie che se trovasse » in le lor man, che eli sia lasadi. Item delle prison di Syo » che li debbia dar 25 Amaloti. Item li castelli che ha Zeno- » vesi in lor mar major, che eli non sia tegnudi di paghar » tributo. Item quelli 500 ducati, che dava quelli de Syo al » Signor de alto luogo, che li non debbia paghar niente. » Item de lo confine de' Venetiani si lo fosse preso tenne ni » castelli casalli ni alguna cosa de lo suo confine che io le » debbia render e darli *Sitines*. Item per contra l'isola di Ni- » groponte su la terra ferma li don infra terra mia cinque e » si in questi fosse saline ni scalla chel sia mio e s'ie fosse » tolto in tutto gran del mio paise senza paghar il mio com- » merchio che quelli suo che lo trazesse sia castigadi. Item » che l'Marchese della Bondeniza non sia tegnudo altro salvo » quello che lo iera tegnudo per avanti a mio pare. Item che » se nessun sclavo ni servo vegnisse à scampar ali lor luoghi



» che eli me li debbia dar e per simil si algun lor schiavo ni
» servo scampasse ali mie luoghi che sia tegnudo doverlili
» dar. Item che quelle che dava NICSIN et altro luogho, et la
» PALATIA zoe ducati ducento che eli non debbia dar niente.
» Item deli Amaloti di Venetiani li daro cinquaento Amaloti
» qualche che eli vorà cum questo patto, che eli me renda
» tutti li Turchi che eli havera. Item de lo trabuto de FOIA
» NUOVA laso ducati cinquecento. Item si alguna casion in-
» travegnisse o de sangue o de parole o perche altro muodo
» se fosse che la paxe non se rompa, ma remagna ferma, e
» che quelle division che fosse se debbia accordar amicabel-
» mente entro mezane persone. Item la SALONA cum quel
» confin, che manzava la contessa le ho dade alo hospédal
» de Ruodo franche e libre. »

XX. — PAGE 56.

A cette époque, ces grands navires s'appelaient, en turc, *kouka*; les bâtimens de transport (parendarie), *maona*; les bâtimens plus légers (barcha), *bardja*; les grandes galères, (galeaza), *galion*; les galères ordinaires (gripi), *tshekderi*; les fins voiliers (fuste), *kirlanghidj*; c'étaient de grandes galères de dix à vingt bancs de rames.

XXI. — PAGE 61.

Quoique chacune de ces invasions ait été déjà mentionnée en temps et lieu, nous en reproduisons ici le tableau général pour la plus grande facilité du lecteur : 1°. En l'année 1469, les Turcs sont entrés pour la troisième fois dans la Styrie, et ont poussé leurs excursions jusqu'à Pettau. (Les deux premières incursions avaient eu lieu en 1396 et 1418). 2.° En l'année 1470, pour la première fois dans la Carniole, sous le commandement d'un pascha âgé de quatre-vingts ans (c'est-à-dire la première fois dans la seconde moitié du quinzième siècle, car déjà, en 1408, une horde de Turcs avait pénétré jusqu'à Mœttling). 3°. En l'année 1471, Ishak-Pascha, en

Bosnie et en Croatie. 4°. En l'année 1472, le 7 juin, pour la deuxième fois en Carniole : les Turcs vinrent sous les murs de Laibach. 5°. En l'année 1473, pour la troisième fois en Carniole et pour la quatrième fois en Styrie. (La première fois en 1396, la deuxième en 1418, la troisième en 1469.) 6°. En l'année 1474, 6 février, en Hongrie ; pillage de Grosswardein. 7°. En l'année 1475, pour la cinquième fois en Styrie, pour la deuxième fois en Carinthie : défaite des Styriens par les Turcs, près de Rann. 8°. En l'année 1476, en Bosnie, et pour la quatrième fois en Carniole. 9°. En l'année 1477, Iskender-Pascha passe l'Isonzo et le Tagliamento. 10°. En 1478, Iskender-Pascha passe pour la deuxième fois l'Isonzo, et les Turcs envahissent pour la troisième fois la Carinthie. 11°. En l'année 1479, Mikhal-oghli et Malkodj parcourent la Transylvanie ; le 13 octobre, bataille de Brotfeld. 12°. En l'année 1480, 29 juillet et 25 août, pour la cinquième fois en Carniole, pour la sixième fois en Styrie, et pour la quatrième fois en Carinthie. 13°. En l'année 1483, en Croatie ; repoussés par Zrini, Sluni et le ban Wulk. 14°. En l'année 1484, pour la sixième fois dans la Carniole, pour la cinquième fois dans la Carinthie ; battus dans leur retraite par le ban Wulkowicz et le comte Frangipan. 15°. En l'année 1490, les Turcs entrent pour la septième fois dans la Carniole et sont repoussés de la forêt dite Birnbaum. 16°. En l'année 1492, pour la huitième fois dans la Carniole, pour la sixième fois dans la Carinthie, pour la septième fois dans la Styrie ; l'eunuque Ali-Pascha est battu près du défilé de la Tour-Rouge, et Ali-Pascha Mikhal-oghli, tué. 17°. En l'année 1493, en Croatie ; défaite de Derenczeny. 18° En l'année 1494, pour la huitième fois dans la Styrie ; expulsés par Maximilien. 19°. En l'année 1497, en Dalmatie et dans le Frioul. 20°. En l'année 1498, Balibeg, en Pologne et en Dalmatie. 21°. En l'année 1499, Iskender-Pascha passe l'Isonzo pour la troisième fois, et les Turcs pénètrent pour la neuvième dans la Carniole. Il

n'est ici question que des principales invasions des Turcs pendant ces trente années, savoir : six en Styrie, six en Carinthie et neuf en Carniole, spécialement désignées par Valvasor et Mesiger ; mais le nombre de celles qui furent successivement essayées par de petits détachemens de troupes est bien plus considérable ; Valvasor en compte jusqu'à vingt-sept dans la Carniole, depuis l'an 1460 jusqu'en 1518.

XXII. — Page 61.

Valvasor, Mesiger, Istuanfi. Paolo Giovio dit également qu'Iskender-Pascha, en arrivant aux bords de l'Isonzo, était malade. « Esso venne mezzo ammalato. » Cet auteur fixe à dix mille le nombre des akindjis ; Spandugino l'élève jusqu'à vingt mille, et celui des prisonniers qu'ils emmenèrent à vingt-six mille, au lieu de six mille. Seadeddin, et d'après lui Solakzadé et le *Nokhbetet-tewarikh,* ne comptent que cinq cents akindjis. Leur véritable nombre était dix mille. Ali dit à peine quelques mots à ce sujet. Idris entre dans plus de détails ; il nomme l'Isonzo *Douliza* (f. 260) ; Seadeddin l'appelle *Doulina*.

XXIII. — Page 62.

In un sasso sulla porta maestra di Ceffalonia. Voici cette inscription telle qu'elle est citée dans la *Chronique* de Marini Sanuto : « Quod Cephaloniam insulam ab Ottomano Bascha » et Turcarum Regibus immanissimis fidei Christianæ hosti- » bus per plurimos annos insessam vi et armis Veneto Im- » perio vindicavit ; superato in ea altissimo monte arce et » natura et arte munitissima, civibus et incolis in deditionem » ac fidem receptis, propagatis Reipublicæ finibus ob insigne » meritum, auctum per religionem, grati nautæ fausto et » felici victori posuere. Millesimo quingentesimo ad 9 Ca- » lendas Junii. » Si l'on prenait cette date pour celle de la prise de Céphalonie, il s'ensuivrait que les Turcs ne s'en

seraient emparés que le 24 mai 1500; mais, suivant les historiens vénitiens, elle fut conquise dès l'année 1499. Dans ce dernier cas, la date du 24 mai se rattache simplement à l'érection du monument.

XXIV. — Page 64.

D'après la *Chronique* de Marini Sanuto, Modon fut prise le 9 août, et cette date se trouve consignée dans la lettre de victoire du Sultan au roi de Hongrie. Cependant les historiens ottomans donnent le 14 moharrem, c'est-à-dire le 10 août. Seadeddin dit : Jeudi 14 moharrem ; mais le 14 moharrem est un lundi, et l'erreur de Seadeddin est d'autant plus grave qu'il ajoute immédiatement après, que Bayezid fit sa prière du vendredi dans la grande église, le cinquième jour après la conquête.

XXV. — Page 66.

Copia di una lettera del Signor Turcho al Serenissimo Signor Re di Hungaria scrita in Ratiano e tradotta in latina.

« Gratia Dei ego magnus Princeps et potentissimus Imperator ac magnus Amyr. Sultan Bayazit Han, omnium terrarum maritimarum ac romanarum ac Caramanie, Natholie, » Romanie, et multarum aliarum terrarum Dominus, scribit Excellentia Imperialis intentionem hanc et ex eadem » gratia Dei Serenissimo Regi Hungarie, Bosnie et insuper » Moravie, Silesie et Lusatie Duci ac multarum aliarum » terrarum Domino salutem et omnium felicium successuum » incrementum sue Regie Serenitati opto. Ceterum Majestati » Tue do quomodo Majestati Mee Imperiali Dux Venetiarum antea ex corde et recte servivit amicusque ejusdem » fuit; nunc autem et ab aliquo tempore ex instigatione diabolica et absque ratione et cum diaboli sui informatione » infelix Dux Venetorum et malo fortunatus furiis dolisque

» proinde agituri ac iniquis servitiis indigne erga me se os- » tendere cœpit, proinde Majestas Mea Imperialis bone » memorie genitoris mei ac honorati et felicissimi avi mei » viam et iter suscipiens de sede mea Imperiali me movi cum » apparatu et armata ac exercitibus marinis processi. Ubi » idem Dux Venetiarum penes mare unam civitatem habebat, » quam MOTHON vocant, magna speciositate decoratam muros » et turres mire altitudinis ac fossata terrene profunditatis » profundissime e fossa habentem, in hac superbiebant Ve- » neti, qui Infideles Dei sunt, alii se eorum abscondebant, » alii cursitabant, alii stabant et malo ipsorum omine ac dia- » bolica malitia nominatissimi fuerant. Eam ob rem Dei ad- » jutorio decimo die mensis Julii feria sexta sub prædictam » civitatem descendi, exercitibusque meis illam obsedi, » ac gratia Dei quinto die vocatus ipsam pro murorum parte » captam præsidiis que insignis ac banderiis cinxi. Postea » non post multos dies elapsos armata Venetorum veniens » et ab una parte civitatem illam obsedit, subsidium ferens » unde se posse intrare sperabat. Sic viam illi præcluserunt » mei : ac tandem iniqua armata eorum veniens porro » per civitatem prædictam et cum vento insurgens volebat » pro auxilio ad civitatem intrare, et ibi aliquot ligna » navesque Mee conjungi civitati volebant, ut eorum ligna » ab ingressu prohiberentur, et sic mea ligna cum eorum » colligata fuerunt, ac inter se magnum prœlium fecerunt » et large sanguinem effuderunt; et cum auxilio Dei » ligna Majestatis Mee victritia evasere, et illis profliga- » tis duo magne spissitudinis ligna eorum cum hominibus et » apparamentis ad faciem accepimus, et aliquot alia bom- » bardis et ingeniis fuggimus summersimusque; remanse- » runt autem eorum mire longitudinis ligna, et ista videntur » miracula magno motu et timore territi magnoque mœ- » rore affecti profugerunt. Deinde ex parte Majestatis Mee » magnis bombardis pixidibus taraskis et aliis variis armis » velut pluvia muros, menia, turres civitatis prædicte inva-

» dentes usque ad terram demolierunt; tandem immunda » Venetorum armata de eorum ligna velocissima quindecim » etiam ligna in terra in civitatem cupiditate ducti immittere, ac ligna mea casu illic reperta illa eorum ligna occupare cœperunt, et sic de eorum lignis quatuor ad civitatem » inciderunt. Alia vero eorum ligna per mare profugerunt, » hiis itaque injuriis mea Imperialis Excellentia lacessita » magno furore est commota, ac eo momento quo ligna eorum ad civitatem intraverunt, et obsessis subsidia ferentes » subito alumnis meis ex fidelissimis servitoribus et aulicis » Majestatis Mee firmiter mandavi, ut ex omnibus partibus » civitatem invaderent; et statim diffusi per foramina et loca » bombardis et ingeniis apta confractaque fortissime invadunt, ac ex omni parte viriliter instant fossatisque jam » occupatis magnam stragem et conflictum inferens ac auxilio Domini cœlestis et excelsi vi et potentia civitatem prædictam accepi, nec solus unus homo ex omnibus intus repertis evasit, et omnes sub framea mei eos posuerunt. » Mensis Augusti nono die prope ac noctem die dominica ac » aliis civitatibus et castris Majestatis mee civitatem prædictam quomodo decens fuit adjeci, familiam autem eorum » que supererat in predam tradidi. Nec autem amicitiæ nostreque inter nos est intuitu, ut mihi congratuleris congaudens que Majestati Tue scripsi ac per fidelem servitorem nuntium Imperialis Majestatis Mee Chiaozicumque »Viczt Haszy Eles litteras has misi, ut gratuleris et litteris. » Pacem autem quam inter nos habemus ac amicitiam firmiter Majestas mea Imperialis tenet et in posterum tenere » volumus, et Deus novit que lete et honorifice scripte sunt, » die decimo mensis Augusti, et date sub civitate MOTHON » præsentis sæculi anno 1500. » (Marini Sanuto, t. III.)

XXVI. — PAGE 66.

« Eo plus ad opus defensionis hujus modi contra ipsos » Turcas, qui Salvatoris nostri nomen blasphemant, templa

» et altaria sua diruunt, sacra polluunt, et legem Sanctissi» mam fidemque orthodoxam perdere conantur, se per» sonasque suas ad hanc sanctam et communem atque » necessariam expeditionem celeriter accingant. » *Lettre d'Alexandre VI, datée du* 31 *août* 1500, dans Marini Sanuto.

XXVII. — Page 71.

On voit dans le séminaire de Maria della Salute, à Venise, une pierre tumulaire qui porte cette épitaphe : *Nicolai Capello, qui classi præfectus Pazaite Ottom. Imp. rempublicam persequente eam fortiter ac felicissime tutatus est. Cypro insula servata dum Venetias ovans revertitur.*

XXVIII. — Page 74.

Marini Sanuto dit au sujet de cette audience : « Entrava » nel consejo de X, stato di circa una ora e mezza senza » alcun Turgeman, perchè el sa la lengua, e ritorno colla » sola pergamena in mano, che era li capitoli della pace ju» radi per la Signoria nostra. » Voyez aussi dans les archives de Venise *il Catalogo delle persone spedite a Venezia, parte del gran Signore o di qualche Commandante Ottomano;* l'ambassadeur turc y figure comme ayant été le premier admis à l'audience du 14 mai. Cependant son nom n'est pas indiqué. On trouve dans les archives de Venise le traité de paix du 14 décembre 1502 et celui du 24 djemazioul-akhir 968, écrits, l'un en grec, suivant l'usage reçu jusque-là, et l'autre en turc. Les archives de Venise possèdent également la lettre de ratification donnée en 1503 et apportée par l'ambassadeur Ali, et le *recredentiale* de Gritti ; ces deux pièces sont écrites en grec.

XXIX. — Page 74.

Il est dit dans le *recredentiale* de Gritti : « Ve havemo » mandato per el Segretario ensieme cum il mio Schiavo

» ALI, ed avendo visto la Eccellenza Vostra e deti capitoli e
» quello che in essi si contiene, tutti li avendo acceptadi ed al
» conspetto del soprascritto SCHIAVO mio ALIBEI li avete giu-
» rato. » Marini Sanuto donne pour date à la lettre du Sultan le 6 octobre 1503. On trouve encore dans les archives de la maison impériale d'Autriche cinq lettres de Bayezid ; la première du 23 octobre 1501 ; la seconde du 14 novembre ; la troisième du 20 décembre : la première est relative à la restitution d'une somme d'argent appartenant à un sujet turc ; dans la seconde, Bayezid réclame la mise en liberté de quelques Turcs faits prisonniers à Santa-Maura ; la troisième contient le *recredentiale* sur la lettre que le Sultan avait reçue du secrétaire Zacharie, et l'ordre exprès de restituer Mitylène à l'empire ottoman. Toutes trois adressées au doge Loredano, elles sont écrites en grec ; enfin la quatrième et la cinquième sont écrites en turc, savoir : le *recredentiale* de l'esclave Ali, en date du 24 djemazioul-akhir 908, et le *recredentiale* pour l'ambassadeur Andrea Gritti, du 15 rebioul-akhir 909.

XXX. — PAGE 75.

Dans la division vénitienne des archives de la maison impériale royale d'Autriche, se trouvent les sept instructions données à Sagundino, toutes sur parchemin, les unes en forme de lettre, les autres en forme de livre. La première de ces instructions, datée du 18 septembre 1493, enjoint à cet ambassadeur de réclamer au sujet de cent soixante-dix maisons du district de Sebenik, livrées aux flammes par l'eunuque Sinan-Sandjakbeg. Elle commence ainsi : « Aloysi
» Sagundine ! Non est a te absconditum damnum superiori
» mense illatum in nostro Territorio Sebenici per Sinan Bascia
» Eunuchum in præsentiarum flambularium Crayne qui hos-
» tiliter magna vi et pressidio multas villas et domus a cen-
» tum et septuaginta supra combussit, etc. »

La seconde, datée du 10 avril 1494, prescrit à Sagundino de demander la réparation des dommages causés dans le territoire de Sebenik par l'eunuque Souleïman-Pascha : « Ut » fiat restitutio et emendatio damni illati per Suleiman-» Bassa Heunucum in territoriis nostris Sebenici et Tragurii. » — Si restitutio et emendatio non fiat habes in mandatis re-» deundi Constantinopolim ad indolendum de re hujus » modi. »

Par la troisième, Sagundino reçut l'ordre de se rendre auprès du sandjakbeg de Scutari, pour réclamer la réinstallation du comte Zernovich, expulsé de ses domaines : « Aloysi! Ex decreto novissimo consilii nostri Rogatorum » notativi est ex asse, qua inducimur ad demittendum Scu-» TARUM ad FERISAGA Sangiacum illum, etc. »

La quatrième enjoignait à Sagundino de partir pour Constantinople et d'instruire le Sultan des mouvemens du roi de France; il devait encore se plaindre des ravages exercés dans le district de Sebenik par le sandjakbeg Moustafa-Tschelebi. Cette instruction est datée du mois de mai 1496.

On lit dans la cinquième, du 20 juillet 1503 : « Jurata la » pace nostra in mano dell' Orator dell' Illmo. S^r^. Turco ha-» vemmo expedito el nobil homo Andrea Gritti Orator » nostro al dito S^r^. per congratularsi de la conclusion di » essa pace e practicar che si a dato ordine al metter deli » confini delle terre e loci nostri convicini a quelle di Seu-» chesa e perchè a questo effeto conosciamo la pratica di de » circumspetto Aloysio Sagundino fedelissimo segretario, » che di questa materia sei optime informato, considerata » eziam la fede e dexterita tua habiamo deliberato destinarti » a questa expedizione. »

La sixième, du 10 août 1505, avait pour objet de se plaindre au Sultan des exactions commises contre les commerçans vénitiens d'Alexandrie.

Et dans la septième il s'agissait de vols et invasions sur le territoire de *Cattaro*, dont on demandait la réparation.

XXXI. — Page 75.

Suivant ce rapport de Gritti, les trois vizirs étaient alors : Herzek-Ahmed, chef du diwan, Moustafa-Pascha et le capitan-pascha Daoud. Bayezid questionna l'ambassadeur sur l'état de la navigation; s'informant de la santé du doge, il demanda si celui-ci avait juré l'observation des clauses stipulées dans le dernier traité. Les trois vizirs avaient chacun mille aspres d'appointemens par jour; l'aga des janissaires cinq cents. Une solde journalière de cinq aspres était attribuée à trois mille janissaires, six cents courriers, cent fauconniers, trente garde-éperviers, trois cents écuyers; les gambelli, au nombre de trois mille (gœnnülli ou volontaires), en touchaient huit. Les sipahis, au nombre de mille cinq cents, vingt aspres. Le diwan s'assemblait quatre jours dans la semaine, les samedi, dimanche, lundi et mardi. Lorsque Gritti, admis à l'audience du Sultan, voulut lui baiser la main, il s'y refusa. Les revenus du prince gouverneur étaient d'un million deux cent mille aspres, ce qui faisait à peu près vingt-quatre mille ducats, le ducat valant alors cinquante aspres. « Hersek figlio del Duca che fu figliol del » Duce Stefano di Castelnuovo valentissimo, di buon animo » e ingegno. Mustafa-Pacha Greco fu Ambasciadore à » Roma, avaro, sordidissimo, maligno, versatile. Daud » (dal paese di Hersek), capo dell' armata, da bon ingegno » magnifico literato ben voluto della corte. » (*Relazione di Andrea Gritti*, Dec. 1503, in Marini Sanuto).

XXXII. — Page 76.

Comme nous avons fait pour le premier traité passé entre Naples et la Porte, de même nous donnerons ici copie du plus ancien traité que l'on connaisse entre la Porte et la Hongrie. Peut-être ce document aura-t-il moins de prix aux yeux du philologue, que les pièces de Venise et d'Allemagne, datées des XIVe et XVe siècles; mais on y trouvera des no-

tions du plus haut intérêt pour l'étude d la géographie, de l'histoire et de la statistique.

« Nos Wladislaus Dei gracia Hungarie, Bohemie, Dal» macie, Croacie, Rame, Servie, Gallicie, Lodomerie, » Bulgarieque Rex, ac Slesie et Lucemburgensis dux, Mar» chioque Moravie et Lusacie et aliarum multarum terra» rum dominus, etc. Notum faciemus quibus expedit uni» versis presentes litteras nostras patentes visuris et audi» turis : Quod quamvis illa pax et amicicia atque fraternitas » que inter nos et Serenissimum ac potentissimum principem » dominum Amyr Zwlthan Bayazyth Turcorum Cesarem, » multorumque aliorum regnorum et terrarum dominum, » regnaque et terras atque dominia utrius que nostrum, » aliquamdiu erat, propter certas res per hec tempora in» termissa fuerit, ad apertumque bellum atque hostilitates » devenerimus, tamen ex quo prefatus Turcorum Imperator » optavit, ut rursus cum eodem ac terris et dominiis suis » sicuti prius pacem et amiciciam iniremus ac invicem in » bona quiete et vicinitate viveremus Nos sicuti antea ita et » nunc ejusdem Cesaree Majestatis pacem amiciciam et fra» ternitatem non aspernandam duximus et cum Majestate » Sua ad hos infrascriptos articulos pacis et treugarum in » nomine Maximi Dei devenimus, imprimis : Quod nos Rex » Hungarie facimus et firmamus cum prefato Serenissimo » Cesare Turcorum pro nobis et universis Principibus Re» gibus et Potentatibus christianis preterea pro Illustrissimo » dominio Venetorum similiter confederatis nostris et uni» versa christianitate et pro omnibus nobis confederatis terris» que regnis et dominiis nostris ac prefatorum Regum Prin» cipum et Potentatuum ac eciam prefati Illustrissimi do» minii Venetorum et universa christianitate, firmam pacem » et amiciciam, ita quod a modo in antea fiat et sit inter nos » et dictos omnes Principes Reges et Potentatus christianos » et similiter Illustrissimum dominium Venetorum univer» samque christianitatem ab una, et inter prefatum Cesarem



» Turcorum ac cum omnibus suis sibi subjectis et adherentibus, parte ex altera, Regna quoque terras insulas et dominia utriusque partis sit firma et vera pax et amicicia duratura per septem integros annos, et incipiat a vigesima die mensis Augusti, anni præsentis. Ita videlicet quod si infra vel ante dictos septem annos aut Majestatem nostram aut Majestatem Cesaream, ex quo omnes morituri sumus, mori contingeret (quod Deus longe differat et avertat) pax quoque ista eo casu finita et expirata esse intelligitur. Item quod ista pax sit pro nobis et regnis nostris precipue Hungarie, Bohemie, Dalmacie, Croacie, Sclavonie, etc. Et eciam pro toto dominio Moravie et pro utroque ducatu Slesie ac dominio Lusacie et terris Moldavie quam eciam Transalpine cum eorum Wayvodis Kara Bogdan et Radwl, et cum omnibus filiis et successoribus eorum. Ita quod iste Wayvode et terre eorum penes nos Regem Wladislaum in hac pace inclusi intelligantur, et quod tributum ac munus et servicia, que hactenus Cesaree Majestati solverunt, ita et deinceps serviant, et plus ab eis non expetatur neque aliqua calompnia ad eos imponatur, similiter que nobis hactenus solverunt et deinceps ea solvant, et plus ab eis non expetamus; insuper Ragusium civitas nostra Dalmacie cum omnibus castris civitatibus terris pertinentiis et metis ejusdem ac eciam insula tota cum suo dominio similiter penes Nos Regem Wladislaum in ista pace sit, sed tributum et servitia que hactenus Cesaree Majestati solverunt et servierunt, et deinceps quoque serviant, et plura servicia ab eis non expetantur, que prius non fuerunt. Item partes Transsilvanie et regnum Bozne cum castro Jaycza et aliis castris partibusque et pertinenciis ad ipsum spectantibus. Preterea pro castro glorioso Belgrad sive Nandoralba, similiterque pro castro Zewryn et Zrebernyk et cum castro Sabacz et pertinenciis ac metis eorumdem, et denique pro reliquis omnibus nostris finitimis castris et ceteris universis domi-

» niis nostris et subditis quibuscunque nominibus nominatis, » et in quibuscunque locis habitis et existentibus, ex nostra » parte; item ex parte Cesaree Majestatis pro ipsa Majestate » et pro toto Imperio ejusdem ac terris et dominiis ac eciam » subjectis ejusdem nec non dominiis et confinia tenentibus » ac terra ducis cum ejusdem potestate, et penes terram » ducis cum castris *Prolosacz*, *Ymoczky*, *Bog*, *Jerogavcza*, » *Lywbesna*, *Mozthar*, *Pochycel*, *Blagay*, *Nowy*, *Ryzna*, » *Klywch*, *Zamobor*, *Mileresowa*, ac cum oppidis et civita- » tibus, eorum, ex una. Et ultra hoc cum terra *Bozne*, et » quod ad eam pertinet, in ejusdem Bozne confinibus cum » castris KAMENGRAD, KLYWCH, HLEWNA, BELGRAD, WEN- » CHACZ, KOMOTHYN, WRATHNYK, JERBELYCZA, THRAWNYKC, » DOBOWY, MAGLAY et aliud BELGRAD ZWLED, THORYCHAN, » FEWARLAK, PROZOR, BOBOWACZ, DWBROWNYK, una cum » civitatibus et oppidis et item cum castro ZWONYK et cum » eorumdem pertinenciis; et item penes Danubium pro terra » RASCIE et castro Zmederew, cum castro HAWAL, KWYLYCH » HRAM GOLWBACZ et cum ipsorum oppidis et civitatibus et pro » terra BRANYCHEWA et castris FLORENTHYN et BDYN, cum oppi- » dis et tota terra BDYN, et item pro terra Cesaris Sysman hoc » est BOLGAROCZAG et confinibus ejusdem, ac castris ORAHONOB » et NYKOPOLYE IWRGENO et RWZ cum oppido et eorumdem » pertinenciis, item pro castris AGYERME, hoc est NEZTHER- » BELGRAD et KYLYE, et cum omnibus eorum pertinenciis et » ultra suas terras a mari usque ad aliud mare, que ad illa » pertinent, omnia insimul in istis treugis et pace, ut ha- » beantur et contineantur. Similiter fiat et sit ista pax pro » universali statu Sancte Romane Ecclesie necnon Regibus » et Principibus ac Potentatibus predictis, videlicet Roma- » norum Francie, Hispaniarum, Anglie, Portugalie, Polo- » nie Regibus. Item pro dicto Illustrissimo domino Leo- » nardo Lauredano Duce et ipso dominio Veneciarum, nec » non tota Italia et Regno Neapolitano et Insula Sicilie ac » magno Magistro Rody et Insula Chw, Ceterisque Principi-

» bus, et Potentatibus Christianis ipsaque universa christia-
» nitate, et cunctis ipsorum regnis, terris, dominiis, castris,
» civitatibus, portubus, villis et aliis quibuscunque locis
» eisdem mediate sive immediate subjectis ipsorumque sta-
» tibus, ducibus, feudatariis, Gubernatoribus et Vasallis et
» quibuscunque ipsorum subditis, ita quod ipse universalis
» status Sancte Romane Ecclesie atque omnes Principes et
» Potentatus christiani, et inter alios dictum Illustrissimum
» dominium Venetorum et universa christianitas penes nos
» in istis treugis et pace includantur et habeant cum terris
» dominiis et subditis eorum eandem pacem, atque amiciciam
» cum dicta Cesarea Majestate terrisque dominiis ac subditis
» et adherentibus ejusdem, quam nos cum terris regnis et
» dominiis nostris cum eadem habemus, ipseque Imperator
» Thwrcorum nos et dicta regna ac dominia nostra dicteque
» Sancte Romane Ecclesie statum provincias et duces, Mar-
» chiam videlicet Anconitanam et Romandiolam, ceteros-
» que Principes Reges et Potentatus pretactos, ipsumque
» Illustrissimum dominium et universam christianitatem,
» omnesque penes nos inclusos eorumque regna provin-
» cias terras et dominia, castra, civitates, insulas, portus,
» villas et alia quecunque loca, et ipsorum subditos et ad
» eos pertinentes, palam vel occultate, directe vel indirecte,
» per se vel per alios, sive per mare sive per terram, in
» nullo penitus offendat, aut impediri faciat. Et nos tandem
» hujus modi pacem hoc modo confectam, deduci faciemus
» ad noticiam omnibus predictis Regibus et Principibus ac
» Potentatibus christianis, ut si in pace ista nobiscum per-
» manere voluerint, unusquisque eorum infra spacium
» unius anni litteras et sigilla sua ratificationis et recogni-
» cionis cum nuncio suo ipsi Cesari Turcorum mittat; pro
» universali vero statu Sancte Romane Ecclesie nos sponte
» promittimus, qui autem infra illud tempus non miserit,
» ab hac ordinacione et extra pacem nominetur et intelli-
» gatur ac in pace ne sit. Item casu quo per aliquem Prin-

» cipum seu Regum et Potentatuum christianorum predic-
» torum, ista pax violaretur, nihilominus ista pax inter nos
» et alios Principes christianos, qui hanc pacem ratificave-
» rint, et qui eam non violaverint, ipsum quoque Illustris-
» simum dominium Venetorum firma et inviolata atque in
» vigore suo permaneat et tantummodo illi violatori et non
» aliis ista pax violata intelligatur. Item quod ab utraque
» parte hoc est tam ex parte ipsius Cesaree Majestatis quam
» eciam ex parte nostra et dictorum Principum christia-
» norum et ipsius Illustrissimi dominii Venetorum, et maxime
» confinïum sue Cesaree Majestatis committatur seriose et
» districte subditis omnibus confinia tenentibus, ut hanc
» pacem firmiter observent, neque aliqua dampna committant,
» sub pena capitali. Et si qui subditorum alicujus partis,
» contra hujus modi mandatum facerent, pena debita pu-
» niantur. Quod si alique differencie vel dampna aut rapine
» tempore medio hinc inde fierent vel committerentur, que
» tamen ne fiant, cavendum providendumque erit, ista pax
» nihilominus propterea rupta et violata non intelligatur sed
» ad revisionem ejus modi dampnorum teneatur tam Cesarea
» Majestas quam Nos Rex et dicti Principes christiani, quibus
» forte hujus modi dampna illata fuerint, ipsumque Illustris-
» simum dominium Venetorum homines et judices suos ad
» confinia mittere qui tandem in confinibus ipsa dampna com-
» missa, revideant et rectificent ac perpetratores eorumdem
» debita dignaque pena puniant et propterea ut prefertur
» ipsa pax per hoc non videatur esse violata et rupta, sed
» maneat in vigore suo. Item quod ex utraque parte provi-
» deatur et caveatur et taliter confinia tenentibus committatur
» atque precipiatur quod nulle penitus incursiones eciam
» leves et parve et neque rapine vel furta, que per Chathos
» et Martholoczos fieri solent, deinceps fiant, et unde hec
» fieri contingerent, Non solum illi qui talia facere auderent
» sed eciam officiales et confinia tenentes unde scilicet talia
» committerentur debita pena puniantur, et insuper ad resar-

» ciendum omnia dampna commissa compellantur, et donec
» pax ista fuerit ex ambabus partibus, ut castra de novo non
» erigantur. Item quod durante ista pace et amicicia Cesarea
» Majestas per regna terras et dominia ad nos Regem pre-
» fatum qualitercunque pertinentia, ad alicujus Principis
» seu Potentatus christiani regna, terras, dominia, et sub-
» ditos, exercitum seu magnum sive parvum, absque Nostro,
» Regis scilicet prefati, aperto consensu et voluntate in nullo
» casu, nullaque racione et occasione transmittat et neque
» suis Bassis Consiliariis, Wayvodis Officialibus vel Capita-
» neis transmittere permittat. Item quod deinceps durante
» pace ista sive treugis Oratores et Nuncii utriusque partis
» libere et secure sine omnibus litteris assecuracionis et abs-
» que obsidibus aliquibus hincinde vadant, et redeant, et
» nemo sit ausus ipsos impedire sed tales oratores et nuncios
» semper per officiales confinia tenentes cum honore usque
» ad presenciam illius Principis ad quem missi sunt, condu-
» cantur. Item quod mercatores tam nostri et dictorum Prin-
» cipum nobiscum in hac pace inclusorum et hanc pacem
» ratificancium ipsiusque Illustrissimi dominii Venetorum,
» quam eciam Cesaree Majestatis et suorum libere pacifice
» et sine omni impedimento et absque aliqua formidine am-
» bulent et proficiscantur ex ambabus partibus. Et quod eis
» sit libertas mercandi et negociandi juxta consuetudinem
» illius patrie seu terre ad quam venerint, solutis de more
» tamen solvendis, et quod libere semper ubicunque volue-
» rint cum rebus et mercibus eorum stare morari et tan-
» dem abire permittantur. Que omnia et singula supradicta
» hujus modi pacem et amiciciam ac fraternitatem concer-
» nentia Nos Wladislaus Rex prefatus promittimus in verbo
» Nostro Regio ac fide nostra christiana, juramusque per
» Deum vivum qui celum et terram creavit et per gloriosam
» ejus Genitricem, virginem Mariam ac per quatuor Evange-
» listas, omnesque Sanctos et Sanctas Dei firmiter et invio-
» labiliter sine omni dolo et fraude, nec velle illis palam vel

» oculte, directe vel indirecte, quovis quesito colore con-
» trario, donec et quousque sua Cesarea Majestas eam ip-
» sam pacem recte tenebit et observabit. Harum nostrarum
» quas ob majorem fit firmitatem omnium supradictorum dup-
» plici majori sigillo Nostro communiri fecimus vigore et
» testimonio litterarum mediante. Datum Bude xx die Men-
» sis Augusti supra dicta, Anno Domini Millesimo Quingen-
» tesimo tercio. Regnorum nostrorum Anno Hungarie Quar-
» todecimo, Bohemie vero Trecesimo quarto. »

XXXIII. — Page 77.

Seadeddin, III, f. 530. Solakzadé, f. 75. Ces deux historiens rapportent que le frère du schérif de la Mecque (Mekké) avait demandé en mariage la fille de Djem; que lorsqu'il arriva au Caire, elle était déjà partie pour Constantinople sous la garde de l'ambassadeur ottoman; ils ajoutent qu'il s'empara de la couronne d'Egypte, et qu'il poursuivit ensuite, mais sans succès, la princesse jusqu'à la frontière. Mais il n'y eut point en Egypte de révolution semblable. Kanssou Ghawri, qui monta sur le trône en 1501, était Mamlouk d'origine, et non pas un schérif de la famille Kotada ou Kitadé, sur l'histoire de laquelle le *Djamiet-tewarikh* s'étend avec détail; cet ouvrage donne les noms des frères rivaux du schérif régnant de la Mecque, Berekiat Ibn Mohammed; ils sont quatre, savoir: Hosaa, qui mourut en 906 (1500); Djesan, qui fut tué dans une bataille en 908 (1502); Honaïsa, qui chassa son frère pour un court espace de temps; et Kaïtbaï, qui devint plus tard co-régent avec Berekiat. Berekiat s'associa également, l'un après l'autre, et sous le même titre de co-régent, ses trois fils, Ali, Mohammed-Schafii, et Ebou Nemi, ou Ebou Nououmi. Ce dernier remit au sultan Sélim Ier les clefs de la Kaaba. (*Djamiet-tewarikh.*)

—

LIVRE XXI.

I. — Page 86.

Seadeddin, III, f. 529. Djenabi. Deguignes omet Mohammed, qui régna après Mourad et avant Elwend; ensuite, et d'après les historiens orientaux, cette dynastie n'a commencé qu'avec Ouzoun-Hasan; elle ne compte que neuf princes (voyez Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*, f. 168), savoir : 1° Ouzoun-Hasan ; 2° Khalil ; 3° Yakoub ; 4° Baïsankor ; 5° Roustem ; 6° Ahmed ; 7° Mourad ; 8° Mohammed ; 9° Elwend.

II. — Page 90.

Quelques voyageurs anglais qui ont parcouru la Perse nous paraissent avoir pris à la lettre cette explication ; mais il suffit, pour se convaincre de leur erreur, de jeter les yeux sur les images qui ornent les manuscrits des seizième et dix-septième siècles : elles représentent tous les héros de ce temps avec les bonnets qu'ils portaient alors ; c'étaient de simples turbans d'étoffe blanche, surmontés d'une pointe rouge, et dont la forme ressemblait à celle d'un chou-palmiste ; l'étoffe roulée autour de la tête présentait douze plis en l'honneur des douze imams descendans immédiats du Prophète, qu'il faut bien se garder de confondre avec les quatre imams des quatre rites orthodoxes des Sunnis (Ebou Hanifé, Schafii, Malek et Hanbeli) ; ceux-ci sont en grande vénération parmi les Ottomans et les Ouzbegs, tandis que les premiers se partagent l'adoration des Persans réformés.

III. — Page 91.

Il se présente ici deux dynasties de la Perse septentrionale dont Deguignes ne fait aucune mention : celle des schahs du

Schirwan et celle des schahs du Ghilan. La première fut fondée en l'année 774 (1372) et s'éteignit en 945 (1538); la seconde fut fondée en 890 (1485) et s'éteignit en l'année 1025 (1616). Chacune d'elles compte huit souverains (Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, p. 167 et 168). Djenabi et Hezarfenn donnent l'histoire détaillée de l'une et de l'autre. Les huit souverains du Schirwan sont : 1° Scheïkh-Ibrahim, qui de simple laboureur devint roi; 2° Khalil; 3° Schirwan-schah; 4° Ghazi; 5° Mahmoud; 6° Schahii; 7° Khalil II; 8° Schahrokh. L'histoire des princes du Ghilan ne se trouve ni dans Djenabi ni dans le *Djamiet-tewarikh*.

IV. — Page 93.

Dans Marini Sanuto, les forces de l'armée d'Ismaïl et de celle de Bayezid se trouvent déterminées par un rapport du consul de Scio, daté de l'an 1507, 27 septembre : « Il Soffi » con 80,000 huomini tra i quali 15,000 cavali accampato » a Kaissarie. L'armata turca incirca di Angora. Jahja-Pascha » con Janizeri 6,000, Asapi 8,000, Albanesi 5,000, il Beglerbeg di Natolia con 18 Sandjaki. » Dans un autre rapport, le nombre des cavaliers du Sofi est porté à 30,000.

V. — Page 94.

Le rapport de l'ambassadeur vénitien à Constantinople sur cette ambassade persane (dans Marini Sanuto), s'accorde avec le récit que fait Aali des expéditions dirigées par le sultan Sélim sur le territoire de Perse. Si donc Solakzadé exprime quelque doute à ce sujet, il est fondé en tant que ce doute regarde la prise de Baïbourd et d'Erzendjan, mais non pas quant aux excursions qui eurent lieu de part et d'autre. « Si e doluto il Sofi al Signor contra il suo figliuol a Tra- » bezun. »

VI. — Page 98.

Le brevet du pape Jules II, daté de Bologne, 9 février 1511,

et par lequel il enjoint aux chevaliers de rester à leurs postes, prouve jusqu'à quel point le grand-maître Emmerik d'Ambosia craignait pour l'île de Rhodes : « Per tuas litteras cer-
» tiores facti sumus, Turcarum Regem et Sultanum ac Cor-
» chut Celabi impios et crudeles Principes ac Tyrannos,
» Catholice fidei hostes parare classem potentissimam ad ex-
» pugnationem si poterunt : Quod Deus sua clementia aver-
» tat : insule et civitatis Rhodi, eo potissimum quia estate
» proxima Deo auxiliante tuus exercitus classem primogeniti
» dicti regis Turcarum ab ipso Sultano redeuntis, eo quasi
» capto, profligavit, communem injuriam sibi illatam exis-
» timantes : ad cujus insule et civitatis defensionem Priores,
» Bajulius Castellanus Composte : Milites et preceptores ac
» fratres et Capellani hospitalis tui sancti Joannis Hierosoly-
» mitani potissimum sunt necessarii. »

VII. — Page 99.

Seadeddin dit le mois de djemazioul-ewwel; Ali, le 24 rebioul-akhir; Solakzadé donne, selon son habitude, l'une et l'autre date; quelques autres historiens se bornent à désigner l'année. La question est résolue si l'on consulte le rapport de l'ambassadeur vénitien dans Marini Sanuto, ou la lettre qu'adressa au doge de Venise Michne, prince de la Valachie : « Mihnies D. Voivodæ transalpinensis, in arce Brechmich » feria sexta post Dyonysum (12 octobre). » Il en résulte que le tremblement de terre arriva le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, c'est-à-dire le 14 septembre, qui correspond au dernier djemazioul-akhir 915. Menavino, auquel on ne saurait pas accorder une confiance aveugle, rapporte cet événement au mois d'août : « *Una sera del mese Agosto.* » Michne croyait que les eaux de Constantinople étaient prises dans le Danube et amenées par des tuyaux ! « Cænobia illa
» subterranea laboriosa et maxima cura elaborata ex Danu-
» bio! per tot montes et valles difficiles ad Constantinopolim
» ducentes penes omnia obruta. »

VIII. — Page 104.

« Lettera del gran Signore a la Signoria in greco di 1 set-
» tembre 1511. Scrive che manda un Ambassador con ampla
» facoltà di capitolare, e de la facenda tratada per Nicoli
» Giustigniani. » Notamment les subsides : « Negoziazioni a
» Andrinopoli con Mustafabassa per subsidii veneti : il Si-
» gnore dice : non son in pace in Hongeria, e voli la guerra
» in Italia. » *Chronique* de Marini Sanuto, à l'année 1511. Le même auteur commence le huitième volume de son ouvrage, qui prend à l'année 1509, par l'exorde suivant : « Non senza grande faticho e continua solecitudine de inves-
» tigare la verità e quello che per giornata occorreva con le
» deliberatione de li padri e Senato nostro havendo porta
» fine già a sette volumi non piccoli delle Chroniche nostre
» chiamate del successo di Italia quasi nove che per giornata
» intendeva, e compito l'anno 1508 introvandosi — il mondo
» in gran combustione o per dir meglio Italia e il Dominio
» Nostro veneto. » Outre les extraits de plusieurs lettres en langue grecque adressées par les sultans aux doges de Venise et dont parle également Sanuto, il se trouve quelques documens originaux dans les archives de la maison I. R. d'Autriche parmi les actes vénitiens, par exemple : une lettre de Mohammed II, en date du 17 décembre 1480, dans laquelle il réclame la restitution des châteaux-forts de Vatica et d'Ampelo Castro, comme condition *sine qua non* de la paix ; une autre d'Ahmed-Hersek, le grand-vizir, datée du 21 décembre, et adressée à Andrea Gritti, sénateur de Venise ; il demande, au nom du Sultan, la cession des îles d'Aya Maura et de Céphalonie, etc.

IX. — Page 108.

Paolo Giovio parle de ces présens, de même que Seaded-din : « Et mandogli un bel presente di denari vesti cavalli e
» schiavi rispondendo che non accadeva per allora che ve-

» nisse a basciare la mano. » *Cose de Turchi per il Giovio*, 1541, f. 15. Voyez sur le don fait à Sélim du sandjak de Semendra, ce que dit Spandugino, p. 85 : « Il che intendendo » Baiazete gli diede Semandrio per fiambularo (sandjak), e » così senza baciarli la mano Selim quindi si partì. » Seaddeddin ne dit que quelques mots de cette guerre civile, mais elle se trouve écrite avec plus de détails dans Ali, et, d'après celui-ci, dans Solakzadé. Giovio et Spandugino réunissent dans une seule et même année les événemens qui se passèrent en 1511 et 1512; cette confusion fait une lacune d'un an. Les rapports des ambassadeurs vénitiens, dans Marini Sanuto, donnent les dates : « Costantinopoli 24 Agosto 1511 vene » Selim per prender il Dominio al padre, il Signor parti di » Adrianopoli e vene in Costantinopoli, deto fiol entrò in » Adrianopoli come Signor scordando il caracio e facendosi » dare denari del padre. »

X. — Page 108.

Cantemir, et d'après lui Petis de La Croix, racontent un miracle que Scheïtankouli, précepteur des enfans de Schah-Ismaïl, aurait fait au moyen de deux livres enterrés sous un arbre ; mais cette fable est probablement l'œuvre de quelque nouvelliste turc. L'histoire ne représente le fanatique du Tekké que comme un audacieux brigand, et quoiqu'il se soit servi du nom de Schah Ismaïl pour légitimer ses entreprises, il paraît cependant n'avoir jamais rempli d'autre fonction près de lui que celle de précepteur de ses enfans. Ismaïl avait alors vingt-quatre ans. (Cantemir, note *ss*.)

XI. — Page 110.

« El Sigr. manda a brusar questa nave, so la quale esso » Selim passò su la Grecia. » Rapport de l'ambassadeur vénitien à Constantinople, dans Marini Sanuto, en date du 24 août. La bataille d'Ograschkœï, près de la petite rivière

de Tschorli, eut lieu, d'après Ali, le 8 djemazioul-ewwel (2 août); suivant Djenabi, le 2 djemazioul-ewwel (*Manuscrits de la Bibliothèque I. R.*). Mais l'inexactitude des dates de Djenabi ressort entièrement du rapport de l'ambassadeur vénitien qui s'accorde avec Seadeddin. La capitulation renouvelée par l'ambassadeur Donado, l'année 917 de l'hégire, se trouve dans les archives de Venise.

XII. — Page 110.

Solakzadé raconte, d'après Seadeddin, qui le tenait de la bouche de Bali-Pascha, que Sélim avait refusé le secours du khan des Tatares, ne voulant pas devoir le trône à de tels auxiliaires, et qu'il n'avait accepté que la main de sa fille. De là l'historien prend occasion d'attribuer à Sélim les qualités suivantes : 1° la patience, 2° la confiance, 3° l'esprit entreprenant, 4° la prévoyance, 5° le sentiment de l'honneur, 6° la sollicitude pour ses sujets, 7° la pureté des intentions, 8° la valeur, 9° la justice, 10° la sagacité, qu'Idris vante particulièrement dans un panégyrique. Il n'y a qu'un mot à dire, c'est que la base sur laquelle repose cet échafaudage d'éloges est entièrement fausse, car l'armée de Sélim en arrivant à Tschorli était déjà, et presque uniquement, composée de Tatares; en outre, il était depuis long-temps marié à la fille du khan, et il ne put par conséquent l'épouser à son retour en Crimée. On lit dans les rapports des ambassadeurs vénitiens (Mar. Sanuto) sur la bataille de Tschorli : « Morti » 2000 cavalli — e con suo cognado fiol del gran Tataro in» validisse l'esercito.

XIII. — Page 114.

Il a fait un poëme intitulé : *Enbia namé* (livre des Prophètes); une kassidé sous le nom de *Taiyié*. Seadeddin, IV, f. 563, met sa grammaire rimée sur le même rang que l'*Elfiyé* d'Ibn Moti et celui d'Ibn Malek.

XIV. — Page 115.

Seadeddin, f. 564. Entre autres questions qu'il fit au vizir, Ismaïl lui demanda de qui il tenait le droit de porter un *otagha* (sorte d'insigne qui ne pouvait être conféré que par les sultans aux généraux vainqueurs), et il ajouta : « que des brigands n'étaient pas considérés comme des vainqueurs dans les saintes guerres. — Prends donc, dit-il, prends à ce soi-disant sultan l'otagha de sa tête, et mets-le sur la tienne. » *Baschinden al baschüne ssal.*

XV. — Page 115.

La mort de Scheïbek-Khan est placée en 916 (1510) dans les *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa, et dans le rapport de l'ambassadeur vénitien, en date du 24 août 1511 (Mar. Sanuto) : « E zonto Orator del Sophi grande, e ha portato a » presentar la testa del Sophi della testa verde inbalsamata » in una cassetta d'argento, e il Signor li ha da gran doni. » Les Européens appelaient à cette époque Sophis tous ceux qui n'étaient pas Ottomans, et Cantemir va jusqu'à donner le nom de Sofi à Scheïtankouli, d'où il résulte la plus étrange confusion de faits et de personnes dans son histoire ottomane ; car lorsque Cantemir les fait guerroyer l'un contre l'autre, le vrai Sofi (Ismaïl) se trouve être en paix avec Bayezid. Enfin, et pour complément de cet imbroglio, le baile Andrea Foscolo écrit dans un rapport daté de Constantinople le 2 mars 1511 : « L'esercito del Sofi incirca 15 m. ca- » valli vicino a Brussa, nel qual era un Signore chiamato Is- » maïl tenuto per Gran Santo, e seguita il Sofi. » Il y a donc à la fois erreur par rapport au nom de Sofi et à celui d'Ismaïl.

XVI. — Page 123.

Loutfi, f. 38. D'après Solakzadé, à Sœgüdlü ; d'autres disent à Sazlideré, et Djenabi à Tschekmedjé. Ce dernier seul

fait mention d'une circonstance qui pourrait faire croire à l'empoisonnement; il rapporte que le Sultan à son arrivée à Tschekmedjé sentit tous les cheveux de sa tête rester dans ses mains lorsqu'il voulut se laver; qu'il comprit aussitôt ce que cela signifiait (*kaziyé ne idügün biloub*), et qu'il rentra chez lui. Djenabi, f. 432, place l'expédition du Sultan au 8 safer (24 avril), tandis qu'il ne se mit réellement en route qu'un mois plus tard. Dans le *Sélimnamé* de Djelalzadé, Bayezid fut détrôné le 8 safer, et mourut le 11 rebioul-ewwel. (§ XII, f. 30.)

XVII. — Page 124.

« Ne la faccia carnosa e grassa, ne lo aspetto non dimostra » esser crudo e terribile, ma molto melanconico superstizioso » e ostinato, non senza avarizia. Si dice delectarsi dell' arte » mecaniche, come intagliare in carnioli e in argento lavorare e » torno, dotissimo nell' Astrologia e Theologia studia conti- » nuamente e tira un arco che non si potria meglio; da molti » anni a rimesso l'uso del vin e attende a viver con gran regola » non pero che possi astenere del coito, nullum libidinis » genus prætermittendo, et hinc est che la Signoria sua hora » dimostra esser in bona conualischentia ed ora sia gran- » demente invechiata. » (*Relazione* di Andrea Gritti, dec. 1503). Il dit ensuite qu'il était âgé de soixante-trois ans (il n'en avait que cinquante-six, étant né en 1447), et qu'il avait six fils (il en avait huit). On lit à ce sujet dans Giovio : « Baiazetto vechio e » podagroso et dilettosi di Philosophia e specialmente della » dotrina di Averrois. »

XVIII. — Page 124.

Seïd Abdoullah Eschref Roumi, mort en 899 (1493) dans le faubourg de Nicée, où se trouve encore une mosquée que l'auteur du *Menasikoulhadj*, imprimé à Constantinople en 1232 (1776), a visitée le dernier.

XIX. — Page 125.

Pir Eboubekr Wefayi, mort à Haleb en 902 (1496). Ricaut l'appelle Ebroubehari, d'après un auteur turc s'il faut l'en croire. *Ebri behar* signifie, il est vrai, *pluie du printemps;* mais je n'ai trouvé nulle part que ce fût le nom du fondateur d'un ordre religieux sous le règne de Bayezid II. En général, tous les moines mendians s'appellent *Kalender,* mais il n'y a eu aucun fondateur particulier d'un ordre de ce nom, comme le supposent Petis de La Croix et, d'après lui, Schulz. (Mouradjea d'Ohsson, IV, p. 624.)

XX. — Page 125.

Plusieurs historiens ottomans font de l'ambassadeur, et plus tard grand-vizir Moustafa, un barbier qui aurait empoisonné le prince; un barbier aurait très-bien pu devenir grand-vizir, mais on ne saurait concevoir que l'ambassadeur de Bayezid à Rome ait été en même temps barbier du prince Djem détenu en prison. Cantemir, qui cependant devait sentir le vice d'un tel rapprochement, confond le barbier Ibrahim (Bayezid II, note *u*) qui accomplit ce crime avec l'ambassadeur Moustafa qui l'avait conçu (Bayezid II, p. 330). On lit dans la table des matières de l'histoire de Petis de La Croix : « Moustafa est fait grand-vizir, nommé Ibrahim; » comme s'il avait pu porter en même temps l'un et l'autre de ces noms!

XXI. — Page 126.

« Le entrade di questo Signor turcho se de moneda da cir-
» cha Ducati duo milione e mezzo di carazo, il resto che sono
» un milione e ducati 300 mille dazi delle sue terre, saline,
» doane, bestiami, peschiere, miniere di argento rami et ferri —
» oltra le entrade de Timari anno li Sanzachi ed altre genti sopra-
» dita che pol ascender le intrade datoli per il Signor da ducati
» duo milione, che seriano in somma le entrade del deto Signor

» da ducati cinque milioni, e per questo se puol giudichar per » la gran spesa che fa in elimosine continuo. » (Marini Sanuto.)

XXII. — Page 127.

Le rapport du consul vénitien à Scio, daté de l'année 1507, fixe ainsi la composition de l'armée d'observation réunie à Angora :

Jahja con Janizari 6,000, Asapi 8,000, Albanesi 5,000, il Beglerbeg di Natolia colle 18 Sandjak.

Caripitellar (Gharib) cioè compagnie di ventura.	1,500
Sipahi cioè feudatarii del Signore.	2,000
Caragos a Caissarie con cavalli	2,000
Sanzak di Caissarie con cavalli.	2,500
Daudpascia Beglerbego di Romania.	3,000
Sari Ahmet genero del Gran Signore.	1,500
24 Sanzakbei tra quali due altri generi del Signore.	2,400
a Akserai il campo di Diamsabeg (Djihanschah).	10,000
a Amasia il campo del S. Mehmeth (Mohammed).	12,000
Janizari restati alla porta del Signore.	3,000
Asapi 3000 Akiudzi cioè Stradioti.	15,000

Donc en tout, 25,000 hommes d'infanterie, et le double à peu près de cavalerie.

XXIII. — Page 128 [1].

Si ce rapport est véridique, comme tout paraît le prouver, il n'y avait alors que deux kapidjibaschi, deux defterdars, deux juges d'armée et deux beglerbegs (d'Asie et d'Europe). « Due » sono li Capizibassi, che vuol dir capi delli portieri, i quali son » diputadi a la guardia del Seragio del Signor con 300 Capizi, » quali continuamente stanno dendro del Seragio et hanno li » sui pagamenti da 20 aspri fino 50 l'uno al giorno, e li dui

[1] Cette note ayant été oubliée dans le texte, doit être placée après les mots : *qu'on pouvait leur transmettre*, p. 128, l. 2.

» Capi ducati mille per uno al uno. » (*Chronique* de Marini Sanuto). Menavino cite un rapport très-précieux sur l'organisation d'alors de la cour du Sultan, et qui s'accorde presque en tous points avec les sources, c'est-à-dire le *Kanounnamé*. Il n'y a que très-peu de faits ou de noms propres à rectifier, par exemple : dans l'énumération *de gli ordini de Sacerdoti della Turchia*, l'auteur du rapport prend pour des prêtres les kadis, les muderris, et les crieurs à la prière publique (muezin, dont il fait *meizini*); il place parmi les moines, les Torlakhis qui ne constituaient pas un ordre, mais qui étaient simplement des enthousiastes, d'ailleurs dangereux pour l'État, ainsi que nous l'avons démontré dans le livre IX. Les *Caldeleschers* sont les kadiaskers; mais je ne saurais dire ce qu'il entend par les *Giomailars* et les *Nerzimis*. Les paroles prononcées à chaque instant par les moines mendians doivent être écrites *Schahi merdan ischkiné*, c'est-à-dire par l'amour du Seigneur des hommes (Ali), au lieu de *Sciai merdan echine*. *Seïdi batlal* est le premier Cid des Arabes (le Cid el Campeador des Espagnols). Il faut lire Koudsi Moubarek (Jérusalem), au lieu de *Cuzu Mobarech*. Nekir et Mounkir (*les deux anges gardiens du tombeau*), au lieu de *Nechir* et *Iamonchir*. L'auteur appelle *Serat cuplissi*, pour Sirath kœprüsi, le pont du chemin d'or. Il écrit *Zoaccum* (sakoum), l'arbre de l'enfer, espèce d'acacia. On ne saurait reconnaître le verset de la Soura : « Dis, il n'y a qu'un Dieu; » il est de toute éternité; il n'a pas engendré et ne fut pas » engendré; personne n'est égal à lui; » dans les mots qui suivent : *Cullicu vdlau halla huzemet lemielit velem juled jeculegii cuffuen behe!* Voici la véritable orthographe : *Koul allah ahed allah samed lem yelid ou lem yuled ou lem yekün lehou kouffouven ahd*. Il en est ainsi de *Bismillah er-Rahman er-Rahim*. Lisez aussi Tschaschneghir, les échansons, et non pas *Jeesignir;* Khaznedar, le trésorier, et non pas *Esnedar;* la nouvelle chambre, Ienioda, et non pas *Lengioda;* le boulanger en chef, Etmekdjibaschi, et non pas *Echem cherricbascia;* l'inspecteur des cuisines Emini mouthbakh, et non pas *Emin-*

mutabagi; l'écrivain de la cuisine, Moutbakh yazidjisi, et non pas *Muptariasigili;* les blanchisseurs, Djamaschirdji, et non pas *Chiamastir;* les médecins, Hekim, et non pas *Echin;* les chirurgiens, Djerrah, et non pas *Geracler;* l'*Imaaragasi* n'est autre que l'aga des janissaires. L'auteur met *Imbralem,* le porte-étendard, pour Emiri Aalem; *Sulphtarbascia,* pour le Silihdar baschi. L'*Imeroorbascia* est le premier écuyer, Emirakhor; les *voinglers* sont les woïnaks; *Meterbascia*, le Mehterbaschi; les *Ciumgelers* (orfèvres), Koyoumdji. Le *Dongagiler* (fauconnier), Toughandji. Les *Pelivanors* (lutteurs), Pehliwans. L'ancien seraï, Eski seraï, est écrit *Schizarai*. L'abattoir dans le Seraï, Salkhane, *Caanare*, etc. Les noms des fils de Bayezid ne sont pas moins défigurés : ainsi *Sciemsca*, pour Schehinschah; *Alemscia*, pour Aalemschah. Ensuite il fait Schahinschah gouverneur de Karaman, au lieu de Alemschah; Korkoud commandait à Saroukhan, et non à *Castemon* (Kastemouni). Menavino, *vita e legge turchescha*.

XXIV. — Page 130.

Cantemir fait de Kodos, Gœzsou (eau des yeux, les larmes). Dans la même page 156, note 16, il dit : *fikbilullah* (sur le chemin de Dieu), au lieu de *fi sebilillah*, et *fi tawik ullah*, au lieu de *fi tarikillah*. On trouve une foule d'autres erreurs de ce genre.

XXV. — Page 131.

Le moufti recevait annuellement trente mille aspres ; le juge d'armée, vingt-cinq mille ; les *soixante* et les *huit* des muderris, sept mille ; les *quarante*, quatre mille ; les *vingt-cinq* et les *vingt*, deux mille ; les scheïkhs, de deux à trois mille. (Ali, f. 174). Cantemir commet ici une erreur impardonnable en faisant dériver de *ssof* (la laine) le mot *Sokhta* ou *Soukhté* (être brûlé), métaphore qui désigne les peines et les souffrances inséparables de l'étude.

XXVI. — Page 131.

Mohammed Ben Ibrahim Ben Hasan En-nighisari, attaché à une bibliothèque de trois cents volumes, dont Isfendiaroghli Ismaïl dota la mosquée qu'il avait fondée lui-même; il mourut à Kastemouni en 901 (1495). On lui doit : un commentaire de la Soura *Raoukh*, dédié à Bayezid II, des gloses marginales au commentaire de *Beidhawi*, et un commentaire sur le *Wikayet*. Seadeddin, f. 587.

XXVII. — Page 131.

Abdourrahman Ben Ali Ben Moueyedzadé naquit en 860 (1455), à Amassia. Il étudia pendant sept ans sous les yeux du fameux savant Dewani. Il prit pour femme, en 891 (1485), la fille du grand légiste Kastelli, et fut révoqué de sa place de juge d'armée à la suite d'une révolte des janissaires en 917 (1511), et non pas en 907, comme le dit Seadeddin. Deux ans plus tard, le Sultan lui rendit cette dignité; mais, au bout d'un an, il fut encore destitué, et mourut en l'année 922 (1516). Son nom de poëte était Khatemi. Seadeddin, f. 592; Ali; *Biographie des poëtes*, par Kinalizadé, et *Biographie des poëtes turcs*, par Latifi (traduction de Chabert, p. 235).

XXVIII. — Page 131.

Loutfallah de Tokat, disciple du vizir Sinan-Pascha, accusé par Katibzadé d'avoir des opinions irréligieuses et trop libérales, et mis à mort pour ce grief; il a écrit des notes marginales au *Matalii*, un commentaire sur le *Miftah* et un traité encyclopédique sur la division des sciences. (Seadeddin, f. 588.)

XXIX. — Page 131.

Hekimschah Mohammed de Kazwin, disciple de Dewani, a laissé un commentaire sur le Koran, depuis la Soura *Feth* jusqu'à la fin; des gloses marginales au *Tehafut* de Khodja-

zadé, aux deux ouvrages dogmatiques l'*Adhadié* et le *Nesefiyé*, à l'*Isagogue* et au *Kafiyé*, et un commentaire sur le traité de médecine *Moudjizi tibb*. Il a encore traduit en turc l'*Histoire naturelle* de Demiri. (Seadeddin, f. 603.) Aaschikhasanzadé le met au nombre des poëtes, pour avoir continué la biographie des poëtes. — Djagataï de Mir-Alischir Mahmoud Ben Mohammed Ben Kazizadé Roumi Miremtschelebi, disciple de Khodjazadé et de Sinan-Pascha, et professeur de mathémathiques du sultan Bayezid ; il fut nommé kadiasker sous le règne de Sélim. Il a écrit, par ordre de Bayezid, des commentaires sur les *Tables astronomiques* d'Oulougbeg, sur le *Fethiyé* d'Ali Kouschdji, et un traité sur la direction de la Kibla. (Seadeddin, 602; Ali). Son élève Sinaneddin Yousouf a également commenté le *Fethiyé*. (Seadeddin, f. 587.) Le scheïkh persan Mousaffereddin Ali de Schiraz, le gendre de Dewani, a ajouté des gloses marginales à l'ouvrage d'Euclide. (Seadeddin, f. 602.)

XXX. — Page 132.

Il était l'homme de confiance de Bayezid à l'époque où ce prince était gouverneur d'Amassia. Élevé plus tard à la dignité de nischandji, il fut destitué avec Moueyedzadé après une révolte de janissaires en 1511. Sélim Ier lui fit trancher la tête à la suite d'une nouvelle révolte. C'est lui qui a écrit presque toutes les lettres de victoire de Bayezid II, et on lui doit une collection (*Inscha*) très-estimée. (Seadeddin, f. 601.) Saadi, auteur de gloses marginales au commentaire du *Miftah*, a laissé en outre un traité sur le chapitre des témoins du *Sadresch-scheriat*, et mis en vers rimés l'ouvrage dogmatique de Nesefi. (Seadeddin, f. 601.)

XXXI. — Page 132.

Neschri n'est pas mentionné dans le *Schakaïk*, ni par conséquent dans les ouvrages de Seadeddin et d'Ali; mais son nom figure dans les *Biographies des Poëtes*, de Riazi, parmi les poëtes contemporains de Sélim Ier. Medjdi parle de lui dans sa

traduction du *Schakaïk*; il était muderris. — Idris, de Bidlis, avait été chancelier du sultan Yakoub, petit-fils d'Houzounhasan. Il faisait un pélerinage à la Mecque, lorsque Schah-Ismaïl s'empara du trône de Perse; il entra comme historien au service de Bayezid, vécut pendant toute la durée du règne de Sélim Ier, et fut employé par ce dernier à l'organisation du Kurdistan; il mourut dans la même année que Sélim, en 1520. (Seadeddin, f. 597. Ali.) Neschri et Idris sont les plus anciens historiens dont les ouvrages soient parvenus jusqu'à nous; car ceux du scheïkh Yakhschi, fils d'Elias imam d'Ourkhan et contemporain de Mourad Ier, et arrière petit-fils d'Aaschik-pascha qui parut sous Mourad II, ont été perdus. Sous Mohammed II, Schoukroullah, savant médecin, a fait, en langue persane, une *Histoire universelle;* mais il ne retrace qu'en quelques pages l'histoire des Ottomans jusqu'à l'avènement du *Conquérant* (Mohammed II). Bayezid II est le premier qui ait encouragé les savans de sa nation à écrire l'histoire ottomane.

Voici les noms des principaux légistes qui ont vécu à cette époque et dont les ouvrages sont cités par Taschkœprizadé dans le *Schakaïk*, et par Seadeddin dans son *Histoire :*

1°. Isari, le neveu de Scheïkhi, qui a chanté les amours de Khosrew et Schirin, mort en 901 (1495); on lui doit des gloses marginales à la partie métaphysique du *Mewakif* et une réponse au *Sebi schedad* du molla Loutfallah. Seadeddin, f. 588.

2°. Mohammed Ben Hasan de Samssoun, mort en 919 (1513), auteur de gloses marginales au *Miftah*, au *Tedjrid* et au *Telwih*. Seadeddin, f. 593.

3°. Kara Sidi, de Hamid, a écrit des gloses au *Miftah* et au *Kouhschaf.* Seadeddin, f. 598.

4°. Mohammed Ben Mohammed al Kodjewi, mort en 931 (1524), a laissé un poëme arabe sur la vieillesse. Seadeddin, f. 594.

5°. Mouhiyeddin le Persan, auteur de gloses marginales au commentaire sur l'ouvrage de Djordjani qui traite du droit de succession.

6°. Molla Sinan de Perse; on lui doit des gloses marginales aux commentaires du *Mewakif* et du *Tedjrid* sur l'astronomie, et un autre sur l'art de bien parler. Seadeddin, f. 595.

7°. Kazi Mahmoud Ben Scheïkh Mohammed a écrit en vers rimés un ouvrage intulé *Mahmoudiyé* sur des matières de croyances religieuses, sorte d'imitation du *Mohammediyé* de Yazidjiogbli. Seadeddin, f. 597.

8°. Yousouf Houseïni, de Bagdad, a fait un commentaire sur le *Tedjrid*, dans lequel il s'établit juge entre Dewani et Sadreddin de Schiraz; un autre sur le *Nedjoul-belagat* (*sentier de l'art oratoire*) qu'on attribue à Ali, et un traité sur les prolégomènes de l'*Exégèse*. Seadeddin, f. 599.

9°. Sehedjaeddin Elias, mort à quatre-vingt-dix ans, en 929 (1522): il a ajouté des gloses marginales à celles du *Tedjrid* (métaphysique), du *Matalii* (logique), du *Schemsiyé* (arithmétique), et de l'*Adhadiyé* (dogmatique). Seadeddin, f. 600.

10°. Kara Kemal de Karamanie, auteur de gloses au *Keuschaf* et au *Beïdhawi* (exégèse), au *Sadresch-scheriat* (jurisprudence), au *Mewakif* (métaphysique) et à l'*Akaïd* (dogmatique). Seadeddin, f. 603.

11°. Yahya Ben Bakhschi a écrit des gloses marginales au *Scheriatoul-islam* et au *Sadresch-scheriat*. Seadeddin, f. 603.

12°. Oumm Weledzadé, disciple et fils de la fille du molla Khosrew, a laissé des gloses marginales au *Kafiyé* de Khabissi. Seadeddin, f. 604.

XXXII. — Page 132.

Saadi, l'auteur du *Soubdetet-tewarikh*, neveu de Lari, cite un passage d'une épître en vers persans, dans lequel Dewani se plaint amèrement que Djami reçoive une pension plus forte que la sienne. La collection des lettres du Reïs-Efendi Sari Abdallah renferme deux lettres du sultan Bayezid à Djami, sous les nos 11 et 13; les réponses de Djami, nos 12 et 14; une



lettre du sultan à Dewani, n° 15; la réponse de Dewani, n° 16; une lettre du scheïkh Ahmed Teftazani, n° 17; la réponse de Bayezid, n° 18; une lettre du prince persan Bayezid Baïkara au sultan, n° 19; la réponse, n° 20. Enfin, on trouve dans la collection des manuscrits de Diez, VL, sous le n° 38, une lettre de Bayezid au schah de Perse, datée de l'année 895 (1489).

XXXIII. — Page 133.

Cet Ahmed Bokhari ne peut pas être l'Ebroubehari de Ricaut, car Bayezid ne fit point bâtir une mosquée en l'honneur du dernier; de plus, Ebroubehari n'est pas, comme Ahmed-Bokhari, le fondateur d'un ordre de derwischs. La chapelle consacrée à Bayezid avait été construite en l'honneur d'un autre Bokhari qui avait pour prénom Seïd-Mohammed; mais ni l'un ni l'autre de ces deux Bokhari ne doivent être confondus avec un troisième Bokhari, qui vivait à une époque bien antérieure, et qui a laissé un précieux ouvrage sur l'interprétation des traditions du Prophète. Voyez sa *Biographie* dans Seaded-din, f. 611.

XXXIV. — Page 133.

Le *Gülscheni tewhid*, à la bibliothèque impériale, ne peut être comparé que pour le titre, et nullement pour les matières qu'il traite, au *Gülscheni raz* (*parterre de roses du mystère*), par Schebesteri; Schah Baba nimetoullah a commenté ce dernier ouvrage, sous le règne de Bayezid II. (Ali, f. 182.) Schahidi (traduction de Latifi, par Chabert, p. 214) est l'auteur d'un autre *Gülscheni tewhid;* enfin, sous Mourad II, le molla Schirazi a écrit un nouveau *Gülscheni raz* en turc.

XXXV. — Page 134.

Ces poëmes sont : 1° *Wamik et Azra;* 2° *Yousouf et Souleïkha;* 3° *Housn ou Nighar* (la beauté et la contemplation);

4° *Souheïl ou Newbehar* (le Canopus et le printemps); 5° *Leïla et Medjnoun.* Un autre Bihischti a publié le poëme romantique de *Djemschah et Alemschah.*

XXXVI.* — Page 135.

Voyez les *Biographies* de Latifi (traduction de Chabert) et celles d'Aaschikhasan. Le nom grec de Sapho a la même racine que le mot arabe *saffi* (pur). *Mihri* signifie l'*aimante et rayonnante d'éclat,* car *mihr* veut dire à la fois *amour et soleil:* Μιτρα Αναιτις. Outre les douze poëtes dont nous avons fait mention comme contemporains de Bayezid II, Ali cite encore, d'après les *Biographies* des poëtes turcs, ceux qui suivent :

1°. Emiri, le chef des émirs sous Bayezid II, mort en 941 (1534). *Biographie* de Chabert, p. 103; Ali, f. 184.

2°. Bassiri, homme de l'humeur la plus gaie. Il vint à Constantinople avec des lettres de recommandation des poëtes Djami, Mir-Alischir et Binayi, et fut reçu par Ahmed, fils d'Oghourlü (et non pas Mahmoud-Ogürli, comme l'écrit Chabert). Il est l'auteur du *Benghinamé* (livre de ceux qui prennent de l'opium). Chabert, p. 3; Ali, f. 124.

3°. Tschakeri, d'abord esclave, ensuite porte-étendard de Bayezid. Chabert, p. 119; Ali, f. 184.

4°. Djelili, de Nicée. Il faut le distinguer d'un autre Djelili qui parut plus tard. Ali, f. 184, blâme avec raison Aaschikhasan d'avoir confondu Djelili de Nicée avec son homonyme de Brousa. Kinalizadé.

5°. Schahidi, defterdar du prince Djem. Chabert, 213; Ali, f. 105.

6°. Saadi, le nischandji du prince Djem. Chabert, 203.

7°. Kandi, autre poëte qui vivait à la cour de Djem. Ali, f. 106; Kinalizadé.

8°. Niazi; il était avec Fighani et Nedjati à la cour du sultan Abdoullah. (Ali, f. 187.) Il ne faut pas le confondre avec Niazi, contemporain de Bayezid I, et avec un troisième Niazi qui vécut sous le règne de Mourad III. Ali, f. 187.

9°. Ssifayi; il dédia un *Diwan* à Bayezid II. Ali, p. 185; Kinalizadé.

10°. Schami, sandjakbeg de Bayezid II. Ali, f. 185; Kinalizadé.

11°. Seïfi était attaché à la maison de Bayezid lorsqu'il n'était encore que gouverneur d'Amassia. Ali, f. 184; Kinalizadé.

12°. Schewki, contemporain de Medjati, de Talii et de Sanii. Ali, f. 185; Kinalizadé.

13° et 14°. Deux poëtes du nom de Ssarifi, l'un natif de Koïnik, l'autre de Boli. Ali, f. 185; Kinalizadé.

15°. Ssani appelé généralement, pour la beauté de sa figure, Yousouf Ssani, c'est-à-dire le second Yousouf (Joseph). Ali, f. 184. Un autre Ssani, Djan Memi, fut surnommé Ssani Wahid, c'est-à-dire le premier, quoiqu'il vécût postérieurement. Kinalizadé.

16°. Mouid, ou Hasan le corépétiteur, assassiné par un Persan. Ali, f. 184; Kinalizadé.

17°. Schaweri, poëte et musicien. Ali, f. 185; Chabert, p. 203.

18°. Omri (d'après Ali) ou Omrewi (suivant Kinalizadé). Ali, f. 185.

19°. Kiatibi; il ne faut pas le confondre avec Kiatibi de Galata, qui vint après lui. Ali, f. 186; Kinalizadé.

20°. Mesti, *l'Enivré*, un des disciples de Nedjati, a chanté l'amour. Ali, f. 186; Kinalizadé.

21°. Nedjmi, *l'Astrologue*, ainsi appelé à cause de son goût pour l'astronomie. Ali, f. 187, Kinalizadé.

22°. Wissali, précepteur des pages, auteur d'un *Diwan*. Ali, f. 187; Kinalizadé.

23°. Wassfi, mis en prison pour divertissement des deniers publics. Latifi, Kinalizadé et Ali, f. 187.

24°. Hilali, de Brousa, auteur d'un *Diwan*. Ali, f. 187; Kinalizadé.

—



LIVRE XXII.

I. — Page 138.

C'est une belle et poétique pensée qu'on trouve mainte fois reproduite dans *les fleurs des poëtes turcs* : « Il a fait en peu de temps de grandes choses, et ses lauriers ont couvert la terre de leur ombre. Le soleil couchant approche de son but, l'ombre qu'il projette est immense, mais de courte durée. »

II. — Page 138.

Hasandjan fut pendant six ans valet de chambre de Sélim. On doit à son fils Seadeddin un ouvrage sur Sélim (*Selimnamé*) divisé en quatorze chapitres, dans lesquels il raconte, comme les tenant de la bouche d'Hasandjan même, un nombre égal d'anecdotes. C'est là ce petit livre que Diez attribue à un auteur anonyme, et qu'il a traduit dans la première partie des *Mémoires de l'Asie*, p. 256 (*Denkwürdigkeiten Asiens*). On remarque dans cette traduction que Diez a passé une histoire tout entière, et qu'il a commis quelques erreurs. Ainsi il fait de l'historiographe Seadeddin le valet de chambre du sultan, tandis que Seadeddin nomme précisément son père comme ayant seul occupé cette charge, fait qu'attestent tous les biographes ottomans. Du reste, il aurait suffi à Diez de consulter l'*Histoire de l'empire* par Seadeddin pour s'en convaincre, car ce dernier avoue, lorsqu'il décrit les derniers momens de Sélim, qu'il en a pris les circonstances dans un ouvrage plus considérable.

III. — Page 140.

Ali et Solakzadé, f. 199. Hezarfenn a copié Djenabi, et le *Nokhbetet-tewarikh* n'est lui-même qu'un abrégé de l'histoire de Seadeddin. Solakzadé au contraire puise à la fois dans Idris et Neschri, dans Seadeddin et Ali ; il rassemble souvent des

faits contradictoires, mais ne porte jamais un jugement personnel, à peu près comme le fait Giovio, qui d'une part raconte les cruautés attribuées à Sélim, et cite d'autre part les rapports de Mocenigo, ambassadeur de Venise en Egypte, lesquels représentent le sultan comme un modèle de justice. « Che nul huomo era par in virtù, justitia, humanità et grandezza d'animo e che non haveva punto del barbaro. »

IV. — Page 140.

Voyez *Denkwürdigkeiten Asiens* (Mémoires sur l'Asie), p. 239 à 256. Malheureusement la traduction de Diez n'est pas plus fidèle qu'élégante. Ainsi on lit dans le texte : « Réjouissez-vous, mes enfans, voilà des fous qui arrivent, » et Diez écrit : « Ce sont de joyeux enfans de la ville qui courent après des folies. »

V. — Page 144.

Solakzadé, f. 82, dit que la piastre valait alors quarante aspres, le ducat soixante aspres (seulement cinquante d'après Menavino). C'est donc la même progression que l'écu a suivie un siècle plus tard, alors que trente ducats représentaient la valeur de quarante-cinq écus. A cette époque l'aspre avait le même cours qu'aujourd'hui le para, dont quarante font une piastre. La piastre vaut trois aspres. Les trois mille aspres qui furent distribués au soldat à l'avènement du souverain représentaient donc soixante-quinze piastres, et non pas vingt-cinq. « Les janissaires reçurent d'abord deux mille, puis trois mille aspres, qui font vingt-cinq piastres, et leurs vétérans touchèrent la moitié de cette somme. Les militaires des autres corps reçurent chacun mille aspres. Cette gratification s'élevait ordinairement à deux millions. » Mouradjea d'Osshon, édition in-folio, t. III, p. 325.

VI. — Page 147.

On lit dans le rapport précité de l'ambassadeur vénitien : « Il

» Signr. avea comminciò dar ducati 18 per janizzari in oro, » che non ha più aspri. » S'il fallait induire de ce passage que le présent fait aux janissaires, à l'avènement de Sélim, se bornait à dix-huit ducats turcs par tête, Menavino se trouverait en contradiction avec tous les historiens ottomans; ceux-ci affirment que chaque soldat reçut cinquante ducats (le ducat valait soixante aspres). Il est probable que Menavino parle de ducats vénitiens, lorsqu'il est ailleurs question de ducats turcs. Le même auteur dit au chapitre intitulé *Dei camerieri del gran Turco*, que cent soixante aspres valaient plus que trois ducats vénitiens; ainsi cinquante-trois à cinquante-quatre aspres faisaient un ducat. L'assertion de Sansovino, que le présent de l'avènement montait à deux millions de ducats, est dans tous les cas exagérée, car dix mille janissaires recevant chacun cinquante ducats n'absorbent encore qu'un demi-million.

VII. — Page 148.

Della morte di Mustafa Bascia, principale Bascia di Sultan Selim, dans Menavino; mais il se trompe sur l'époque, quand il raconte cette exécution comme ayant suivi celle des princes ses neveux et de Korkoud. D'après la date donnée par l'ambassadeur vénitien, le grand-vizir fut mis à mort avant eux.

VIII. — Page 148.

Nous empruntons ces détails à l'histoire de Tubero; mais, lorsqu'il dit que Moustafa avait suggéré au prince l'idée de faire empoisonner le Sultan par son barbier, il confond le dernier acte du renégat grec avec celui qui signala son début dans la carrière politique, je veux dire l'assassinat du prince Djem, au moyen d'un rasoir empoisonné. Tubero se trompe encore en traduisant les noms des villes turques en des noms anciens et classiques; en outre, et pour faire mieux sonner à l'oreille les noms de ses personnages, il leur donne une terminaison toute

latine ; ainsi Bazethès pour Bayezid, Selynès pour Sélim, Corguthès pour Korkoud, et Achimatès pour Ahmed.

IX. — Page 148.

Tubero distingue ce Moustafa, que les historiens appellent Khodja Moustafa, c'est-à-dire le vieux Moustafa, d'un autre Moustafa, beglerbeg de Roumilie; le premier était un renégat grec, le second d'origine dalmate. « Mustapha Jurisius Dalmata » Achaiæ præfectus. » p. 271. Voyez aussi les *Biographies des vizirs*, par Osman Efendizadé, et *Constantinople et le Bosphore*, t. I, p. 431. C'est par erreur qu'on a reproduit dans ce dernier ouvrage l'assertion d'Ewlia qui fait tuer le fondateur de la mosquée pendant une révolte des janissaires : Giovio dit de lui : « Era Mustafa della terra di Seres appresso Anfipoli, nato » di un sacerdote greco, huomo d'ingegno acuto, malitioso e » sempre vendibile, le quali infirmita d'animo esso mostrava » bene — nella maligna quarta dura e negli occhi torti. » (*Fatti illustri di Selim,* dans Sansovino, II, 535.)

X. — Page 153.

Akssou et Karassou, c'est-à-dire *eau blanche* et *eau noire*. Ainsi sont désignées, d'après la couleur de leurs eaux, presque toutes les rivières qui descendent des montagnes dans la Turquie d'Europe et dans celle d'Asie. Giovio confond l'Akssou avec le Niloufer qui se jette à la mer; si les deux armées s'étaient tenues sur les bords du Niloufer, Sélim en passant cette rivière ne serait pas arrivé à la plaine de Yenischer, où la bataille fut livrée. Giovio appelle encore le défilé d'Ermeni *il monte Orminio,* qu'il prend pour l'Olympe. (*Fatti illustri di Selim*, dans Sansovino, t. I, f. 346.)

XI. — Page 163.

Scheïbek ou Schahibeg, comme on le trouve écrit dans la



traduction de Malcolm. On comprendrait mieux dans un historien turc que dans un auteur persan, le silence gardé sur ces événemens, et l'emploi de cette formule : « Il serait fastidieux d'entrer dans un détail exact des actions d'Ismaïl. » (*Histoire de la Perse*, t. II, p. 271). En général, on peut reprocher à Malcolm, de même qu'à toutes les autres histoires sur ce pays, de donner trop de place aux événemens qui regardent les dynasties anciennes et modernes, et de dire trop peu sur celles du moyen-âge. Les faits qui se rapportent aux temps plus rapprochés de nous sont très-intéressans, et ceux de l'antiquité fabuleux pour la plus grande partie.

XII. — Page 165.

Le poëme épique persan (*Schahnamé*) de Mirza Kasim Gounabadi, qui a consacré sept mille vers à chanter les hauts faits d'Ismaïl, ne comprend que les quatorze premières années du règne de ce souverain, et passe les dix dernières, car il termine immédiatement après la conquête du Khorassan, avec la mort du schah. « Desperat tractata nitescere posse relinquit. » (Voyez sur Mirza Kasim Gounabadi, *Histoire de la rhétorique persane*, p. 385, d'après les *Biographies des poëtes persans*, par Sam Mirza.)

XIII. — Page 168.

Mouradjea d'Ohsson désigne les khalifes en ajoutant un nombre à leur nom, comme on le fait en Europe: Mohammed Ier, Abdoullah Ier, Mohammed II, Abdoullah II, etc. C'est ainsi qu'il appelle Mamoun, Abdoullah III; Motewekil, Djafer Ier; Mostanssar, Mohammed IV, etc. Mais cette méthode, suivie par Mouradjea d'Ohsson dans son *Tableau de l'empire ottoman* (t. I, p. 112 à 114), est inusitée parmi les historiens orientaux; ils se servent uniquement des noms de Seffah, Manssour, Mehdi, Hadi, Haroun, Emin et Mamoun.

XIV. — Page 169.

Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques* à l'année 382. La fête d'Aaschoura excite autant de querelles entre les schiis et les sunnis que la Fête-Dieu entre les catholiques et les protestans; les schiis étant aux sunnis ce que les protestans sont aux catholiques.

XV. — Page 171.

Schebi, Gülscheni, Khoulefa, Soyouti, Ibn Schohné, et Hadji-Khalfa à l'année 483. Mouradjea d'Ohsson, en donnant l'histoire de ce schisme, passe, d'un seul trait, de l'année 382 à l'année 456, et ne dit pas un mot du règne des khalifes pendant trois siècles environ. Mais si quelque nouveau Mosheim veut traiter cet important sujet, le texte et les notes de notre *Histoire de l'Empire ottoman* lui prouvent que les matériaux ne sauraient lui manquer.

XVI. — Page 174.

Kirk bin mikdari rouousi khabissoun-noufous kimi maktoul kimi mahbous olmischidi, c'est-à-dire : à peu près quarante mille hommes aux cœurs infâmes furent les uns exécutés, les autres jetés au fond des cachots. Seadeddin, t. IV, f. 233. On voit que l'auteur n'a mis ces mots *cœurs infâmes* que pour la rime en *ous*. Solakzadé dit plus simplement : *kirk bin mikdari firaki zalenün kimi maktoul we kimi mahbous olmischidi*, c'est-à-dire : près de quarante mille de la secte hérétique furent les uns exécutés, les autres jetés en prison, f. 85. Ali, et Eboulfazl le fils, continuateur d'Idris, auquel on doit l'histoire du règne de Sélim, et qui, suivant l'exemple de son père, n'a consigné que les hauts-faits des Ottomans, applaudissent à ce massacre horrible. Voici un passage d'un poëme de cent vers persans d'Eboulfazl :

Firistad Sultani dana rousoum
Debirani dana beher merzeboum

Ki etbaaï in kaoumra kism kism
Der ared be nouki kalem ism ism
Si heft ou zi heftad sale be nam
Biared be diwani aali makam
Tschou defter süpürdend ehli hisab
Aded tschel hezar amed ez scheïkh ou schab.
Pesanki be houkkiam her kischweri
Resanidend fermanberan defteri
Beher djaki refté kadem ez kalem
Nihed tighi berran kadem ber kadem
Schüd aded in küschtehaï dijar
Fouzoun ez hisabi kalem tschel hezar.

« Le sultan, fécond en ressources et plein d'esprit, expédia des émissaires dévoués dans chaque pays pour faire le relevé des disciples de ce peuple de tribu en tribu et de nom en nom ; chacun reçut l'ordre d'apporter au diwan la liste de tous les hérétiques depuis l'âge de sept ans jusqu'à celui de soixante-dix. Ces listes en portèrent le nombre à quarante mille, tant jeunes que vieux. Ceux qui avaient dressé ces listes furent envoyés, munis de fermans, auprès des gouverneurs des provinces, et partout où ils se montrèrent, le glaive les suivit pas à pas, et on exécuta dans tout l'empire un nombre d'hérétiques supérieur à celui qu'indiquaient les listes. »

Ainsi Eboulfazl énonce un fait qui ne se trouve pas rapporté chez les autres historiens, savoir que les quarante mille hérétiques désignés sur les listes ne furent pas les seuls massacrés, et que le glaive fit encore tomber beaucoup d'autres têtes. Cet apologiste de la maison d'Osman ajoute que le Sultan, dans sa justice et dans son équité, n'avait voulu frapper que les coupables, et que si les commissaires avaient dépassé leurs ordres par cupidité, et fait périr des innocens, afin qu'on leur payât le prix d'un plus grand nombre de têtes, Dieu les punirait au jugement dernier.

XVII. — Page 177.

L'année 920 commença le dimanche 26 février; par conséquent le 24 safer était bien un jeudi, comme le dit Seadeddin.

XVIII. — Page 182.

Mouradjea d'Ohsson, qui nous en a donné la traduction libre (t. I, p. 124 jusqu'à 134), date la lettre du mois de mai, ce qui est une erreur; car le lendemain du départ de Constantinople était le 21 avril, et le 22 l'armée leva le camp de Maldepé. Voici les sentences du Koran dont cette lettre est entremêlée :

1°. *We ma khalakna es-semewat wel erz we ma beïnihümа loubouben.*

« Nous n'avons pas créé le ciel et la terre pour l'amusement. »

2°. *We houww ellezi djaalaküm khoulefaï fil erzi.*

« C'est lui (Dieu) qui vous a institué khalifes de la terre. »

3°. *Ya eiyouha elleziné emenou ekounou anssaroullahi.*

« O vous qui croyez, soyez les aides de Dieu. »

4°. *Men zeraa el fiten hassadé el mihen.*

« Celui qui sème la discorde et le malheur ne recueille que malheur. »

5°. *En-nas maadin ké maadinoul zeheb wel fadha.*

« Les hommes sont semblables aux mines de différentes natures, où il se trouve tantôt de l'or, tantôt de l'argent. »

Mouradjea d'Obsson a passé dans sa traduction les deux sentences qui suivent :

6°. *Wellezine iza faalou fahiskheten aou zalemou enfüsihüm zekeroullahé feistaghferou zounoubihüm.*

« Ceux qui, lorsqu'ils ont commis des actes infamans sentent leurs ames oppressées et invoquent Dieu, obtiennent le pardon de leurs péchés. »

7°. *Wel emr yaumeïz lillahi.*

« Et en ce grand jour tout ordre émane de Dieu. »

La lettre d'Ismaïl est reproduite en entier dans Seadeddin, Eboulfazl, Ali, Loutfi et Solakzadé.

XIX. — Page 184.

Les rapports des consuls vénitiens, quelque rares et peu sûrs qu'ils soient dans le cours de cette année, confirment cependant le non succès de la négociation. « El quale Signor Anatolat (Alaeddewlet) secretamente s'intendeva col Sophi; ha » cavalli 40,000, il Signor l'ha fatto chiamar che venghi a darli » obedientia, e il Signor Anatolat rispose : Daro il fiol con » 6,000 cavalli che son vechio, e il Solthan disse li, che vo- » leva lui e non il fiol. » (XIX° vol. de la *Chronique* de Marini Sanuto). Le *Selimnamé* d'Yousouf, f. 19 à 25, retrace mieux que tout autre histoire ottomane l'itinéraire de l'armée : 1° le 24 décembre, de Beschiktasch, après Constantinople, à Scutari; 2° Scutari; 3° Maldepé; 4° Nicomédie; 5° la montagne de Kaziklu beli, entre Nicomédie et Nicée; 6° l'obélisque aux portes de Nicée; 7° la montagne Yabenoumdji; 8° Yenischehr : halte d'un jour; 9° Akbiik; 10° Ermenibazari; 11° Sindjirlü koyou; 12° Bozœni; 13° Tschoukourhissar; 14° Eskischehr; 15° Akwiran; 16° Seïd-e-Ghazi; 17° Kolab; 18° Biadé; 19° Sœgüdli; 20° la prairie de Selam aleïk; 21° Khalka binari; 22° Akschehr, huit jours de halte; Doukaghinoghli-Ahmed fut envoyé d'Akschehr en reconnaissance à Siwas; 23° Arka; 24° Ilghoun; 25° Koutschouk-Senghi; Sélim y passa son armée en revue; 26° la montagne Kermidj beli; 27° Koniah, six jours de halte; d'après les listes, l'armée se montait alors à quatre-vingt mille hommes; mille cavaliers reprirent la route de l'Europe pour renforcer le prince Souleïman qui gouvernait Andrinople; 28° Kirkbinar; 29° Binarbaschi; 30° Aktscheschehr; 31° Doudené; 32° Akyouk; 33° Ghilzeb; 34° la prairie de Tagharzen; 35° Engdi; 36° Ilbessan; 37° Karahissar; 38° Karanghükœpri; 39° Kaïssariyé; 40° Enghour gœli; 41° Sultan Khani; 42° Tschou-

bouk owasi, où furent reçus les courriers du seigneur d'Ilbessan; 43° Oskouloudj yourdi; 44° Danischmendlü; 45° Siwas, huit jours de halte; Karadja-Pascha, Mikhaloghli et Ferroukhschadi Bayenderi prirent les devans; 46° Rahat yourdi; 47° Kodjhissar; 48° Kazlou gœl; 49° Massakdjiler kiasi; 50° Schohné; 51° Akschehr; 52° Souschehri; 53° Gœk siki; 54° Bouyouk yourd; 55° Yassi tschemen; 56° Sakallü tagh; 57° Erzendjan; l'ambassadeur persan, admis à l'audience de Sélim, lui présenta une cassette pleine d'opium; l'armée s'arrêta dix-huit jours; de là Sélim envoya au prince Souleïman un nouveau renfort de douze mille hommes, sous les ordres d'Iskender-Pascha; 58° Tschoubouk; 59° Karkin-tschaïri; 60° Terdjan; 61° Oskouloudj; 62° Khod djans; 63° Aladjlar; 64° Tschermouk; 65° Erzeroum; 66° Karakankal; 67° Matarkhadj; 68° Mewlana kasim; 69° Oghouni tschaïri; 70° Tschoban-Kœprüsi; 71 Sogün où Sélim reçut la seconde ambassade d'Ismaïl; 72° Goller yourdi; 73° Gole; 74° Aïdinbeg-kœyi; 75° Elischkerd; 76° Touzla souyé; 77° Ghaïb aschaghi kœyi; 78° Sakallou; 79° Basirghan Souyi; 80° Tanasazi; 81° Kara binar; 82° Owatschouk; 83° Tschaldiran.

XX. — Page 186.

Ali, f. 494, explique avec plus de détail que ne le font les autres historiens le jeu de mots et l'insulte contenus dans cet envoi; ils consistent dans le mot *keïf* qui désigne en turc la santé ou l'état physique d'un homme, et, dans un sens plus particulier, l'état d'ivresse produit par l'opium. En arabe ce mot veut dire l'état intérieur d'une chose quelconque; l'envoi de l'opium devait donc, dans la double signification du mot *keïf* en turc et en arabe, s'interpréter ainsi : « Tu es sans aucune connaissance, parce que tu es plongé dans l'ivresse de l'opium, et tu dois d'abord apprendre à connaître le fond des choses. »

XXI. — Page 188.

Cette lettre curieuse ne se trouve que dans mon exemplaire

de la collection des pièces d'état de Feridoun, n° 252, et dans celui de la Bibliothèque de Paris, n° 79, p. 291. Ismaïl s'effaroucha surtout du vers persan cité par Sélim : « Celui-là seul embrassera la fiancée de l'empire, dont les lèvres s'échauffent par le contact du tranchant de l'épée. » Cependant il introduisit dans sa réponse quelques distiques tout aussi mordans : « Les querelles de mots ne cessent pas lorsqu'une vieille maison s'écroule. »

« Je l'ai souvent éprouvé dans ce monde, que ceux-ci périssaient qui étaient les adversaires d'Ali. »

XXII. — Page 190.

Ker Porter écrit *Usun Kasim* pour Ouzounhasan, et Giovio en fait *Cassemo*. On trouve dans la *Chronique* de Marini Sanuto, t. XIX, un petit traité de Maria Anzoletto, Citadin Vicentino, qui avait été pendant vingt ans au service de Mohammed, et qui assista à la lutte d'Ouzounhasan avec le conquérant : c'est lui qu'Ulloa dans la traduction de Vasco Dias Tanco cite comme source. *Giovan Maria Vicentino, il quale si trovò presente nella battaglia d' Usun Casano, essendo schiavo di S. Mustapha figliolo di Maometto.*

XXIII. — Page 193.

Seadeddin dit le samedi 28 djemazioul-akhir, c'est-à-dire le 20 août. L'éclipse de soleil qui eut lieu à cette époque ne laisse aucun doute sur l'authenticité de cette date ; par conséquent celle que donne le grand-maître de Rhodes Fabricius Carretus dans sa lettre au pape Léon X (*Reusneri epistola*, l. VII, p. 62) est erronée. « Prælium gestum septimo calendas septembris. »

XXIV. — Page 193.

On lit dans Ker Porter, *Kaldiran*, ce qui est une erreur. Il en donne la description suivante : « The really hideous glen of

» the Thourian opens into a magnificent valley stretching on » all sides to an immense extent. It has been called by some » the plain of Kaldiran, and is remarkable for the defeat of » Shah Ismael by Sultan Selim. — At its eastern extremities » stands Tabreez the capital of the provinces. » (*Travels* by sir Robert Ker Porter, I, p. 219.)

XXV. — Page 199.

Djenabi, p. 415. Il y a plus d'exactitude dans son récit que dans le rapport adressé par le grand-maître de l'ordre de Saint-Jean Carreto au pape Léon X (Giovio, *Fatti illustri di Selim*, f. 351), et suivant lequel les janissaires se seraient obstinément refusés à secourir la cavalerie ottomane d'Europe. En général, tout ce que les auteurs européens racontent sur cette campagne est incomplet et douteux, sans même excepter la *Chronique* de Marini Sanuto (t. IX). Le baile de Constantinople, Nicolo Giustiniani, était mal instruit; mais les rapports des consuls de Chypre, de Corfou, de Beïrout et d'Alexandrie ont encore moins de valeur historique, car souvent ils ne contiennent que des fables. Ainsi, le consul de Chypre dit qu'un ambassadeur hongrois se trouvait avec une suite de cent et une personnes dans le camp du Sultan, et celui de Beïrout rapporte qu'à la bataille de Tschaldiran onze mille femmes étaient mêlées aux rangs de l'armée persane, et avaient pris part au combat; il faut classer ce dernier conte dans la même catégorie que celui des Amazones. Le même consul porte les forces de l'armée turque à 200,000 hommes. Un des rapports vénitiens donne à la bataille de Tschaldiran la date du 24 août. Giovio indique le 26 août, et tous les historiens ottomans et persans, le 2 redjeb (23 août). Quelque précieux que soient les rapports des ambassadeurs vénitiens, en tant qu'on les considère comme sources à consulter, il n'est prrmis de s'en servir qu'avec réserve; ils diffèrent de valeur tant à raison du talent particulier de chacun des ambassadeurs, qu'à cause de la plus

ou moins grande véracité de chacun d'eux; presque tous ignoraient la langue du pays, et bien peu avaient la connaissance des choses. Quelquefois ils accréditent les fables les plus ridicules, et leurs jugemens sont pour la plupart empreints de partialité; je n'en veux pas d'autre exemple que les éloges prodigués par Mocenigo à Sélim.

XXVI. — Page 200.

Les Ottomans perdirent dans cette bataille : 1° Yassounaga, beglerbeg de Roumilie; 2° Malkodjoghli Alibeg, sandjakbeg de Sofia; 3° Malkodjoghli Nour Alibeg, sandjakbeg de Silistra; 4° Souleïmanbeg, sandjakbeg de Perzerin; 5° Mohammedbeg, sandjakbeg du Karasi; 6° Oweïsbeg, sandjakbeg de Kaïssariyé; 7° Yousikhoghli Iskender, sandjakbeg de Nikdé; 8° Karlou Oglou, sandjakbeg de Begschehri; 9° Mikhaloghli Moustafabeg. Il est difficile de deviner quel pourrait être l'Arax Devius de Tubero. On cite au nombre des khans persans restés sur le champ de bataille : 1° Abdoulbaki, le plus haut dignitaire de l'empire (voyez aussi Malcolm, *Histoire de la Perse*, t. II) *Meer Syoud Sheriff Sudder ul-suddoor*; il faudrait lire Mir Seïd scherif Sadress-ssoudour, mais ces mots encore ne désignent que la dignité et non pas la personne; son nom était Abdoulbaki Ben Nimetoullah; 2° Oustadjlüoghli, gouverneur du Diarbekr; 3° Khalefbeg, gouverneur de Bagdad; 4° Seïd Mohammedbeg, gouverneur de Meschhed; 5° Lalebeg, gouverneur du Khorassan; 6° Tekellibeg, gouverneur de Hamdan: 7° Sultan Alibeg; 8° Kœse Hamzabeg; 9° le Kouroudji baschi (le chef des gardes-du-corps); 10° le Nakiboul-eschref (le chef des émirs); 11° Arzoubeg, gouverneur du Moghan; 12° le commandant de Gendjé et de Berdaa, Serwadbeg.

Parmi les historiens ottomans qui donnent une description détaillée de cette bataille, nous indiquerons : Seadeddin, IV, f. 643 à 649.— Solakzadé, f. 86.— Ali, IV, quatrième événement, f. 195.— Loutfi, p. 85 à 94.— Djenabi, p. 415.— Hezarfenn, f. 131.— Eboulfazl, le continuatenr d'Idris, en prose et

en vers, f. 52 à 60. — Le *Raouzatoul-ebrar*, f. 280. — Le *Djihannuma*, p. 689. — Le *Nokhbetet-tewarikh*. — Tabibeg, f. 158. — Le petit Nischandji. Et parmi les historiens européens : Penia, dans sa lettre au pape Léon, datée de Constantinople, 6 novembre 1514 (Bizari, *Rerum persicarum historia, Francofurti*, 1601, p. 278). — Giovio, *Fatti illustri di Selim*. — Sansovino, *Historia universale*, f. 350 à 352. — Tubero, *Commentarii, Francofurti*, 1603, p. 300. — Cambini, *Cose dei Turchi*, l. IV. — Alfonso Ulloa, *Libro del origine e successione del Impero dei Turchi, Vinegia*, 1558, p. 109. — Menavino, *Della battaglia e rotta del gran Turcho col Soffi e suo nipote sultan Morath* (Menavino se sauva du champ de bataille, et mit ainsi un terme à sa captivité). — Sansovino, *Annali turcheschi, Venezia*, 1573, p. 190. — Cantemir donne un long discours de Piri-Pascha (*Sélim Ier*, V), de même que Tubero le discours de Sélim. — Petis de La Croix ne dit que peu de mots sur cette bataille si importante. — Mignot fixe à seize mille le nombre des Persans tués, et celui des Turcs à quarante mille. Malcolm, *Histoire de la Perse*, t. II, p. 272.

XXVII. — Page 201.

Le *Selimnamé* de Schoukri, augmenté et traduit de vers en prose, mérite la préférence sur toutes les autres sources à cause de son exactitude chronologique, et de la précision de ses détails topographiques : cet ouvrage donne, f. 32, les diverses stations de la marche de l'armée : 1° le haut Meskimen; 2° le bas Meskimen; 3° Khoï; 4° Baghderé; 5° Edkhal, d'où Piri, Idris et Doukhaghin furent envoyés à Tebriz; 6° Akhdekhan; 7° Kouschdji tschemen (la prairie des oiseleurs); 8° Hamdji beli; 9° Yedi tscheschmé (les sept fontaines); le Kurde Khaled y fut exécuté; 10° Sultaniyé; 11° Tebriz; ce qui fait, y compris les deux journées de repos, onze stations, et non pas neuf, comme le disent Loutfi-Pascha et autres historiens.

XXVIII. — Page 204.

Seadeddin, IV, f. 656. Solakzadé, f. 87. Ali, f. 196. Eboulfazl. Le *Selimnamé* de Schoukri, f. 34. Ce dernier donne seul les stations : 1° Sühlané; 2° Keruzé; 3° Maranda ; 4° Senousé ; 5° Kerkené ; 6° rivage de l'Aras ; 7° contre-marche le long du Tund Alindjé ; 8° le village de Karabagh près de Nakhdjiwan, où Moustafa fut renversé de cheval ; 9° le couvent d'Ahmedbeg ; 10° Sedrikié ; 11° Ikideré ; 12° Senghi tschaïri, ce fut là que Sélim destitua Moustafa ; 13° Outsch kilisé ; 14° Ouroudj ; 15° Masstra ; 16° sur le bord du Karssouyi ; 17° Kars ; 10° Tschaghila gouri, un jour de halte ; 19° Dousch kaba ; 20° Dewr Khani ; 21° Dourak, où l'on reçut des provisions de Géorgie ; 22° Biledjik, le kilo de farine de froment s'y vendit jusqu'à 1400 aspres ; 23° Aladjler ; 24° Tschoban kœprissi (le pont des pâtres), un jour de halte ; 25° Siki ; 26° Matar khadjé, Piri-Pascha fut nommé vizir ; 27° Erzeroum ; 28° Khod tekré ; 29° Schikaw ; 30° Karouz ; 31° Derendjiyé ; 32° Tschinoghli, un jour de halte ; 33° Yenidjé ; 34° Outsch kilisé, les sipahis sont licenciés ; 35° Sinorkœi, un jour de halte ; 36° Turkli sawie ; 37° Dayé scheïkhi ; 38° Kartscheker ; 39° Lasoulou Sourkouna, un jour de halte ; 40° Boutasch ; 41° Hissari djour ; 42° Seghsar, fête du Baïram, deux jours de halte ; 43° Ayatia ; 44° Sounsé ; 45° Kara tabré ; 46° Amassia, quartiers d'hiver.

XXIX. — Page 209.

Tabibeg, f. 58 et 59. Seadeddin raconte, comme le tenant de la bouche de son père Hasandjan (IV, f. 658), l'entretien que ce dernier eut avec Ibrahim-Schah, grand-vizir du sultan Souleïman, sur cet acte de violence et un autre sujet dont nous parlerons plus bas. Ibrahim aurait affirmé qu'on ne pouvait, sous aucun rapport, justifier un pareil abus de pouvoir. (Voyez aussi Ali.) La lettre de créance donnée par Schah-

Ismaïl à l'ambassadeur qu'il envoya près de Sélim, se trouve dans le *Destouroul-inscha*, c'est-à-dire *guide du style épistolaire*, par le reïs-efendi Sari-Abdoullah, no 35. Une lettre antérieure du Sultan, dans laquelle le schah est seulement nommé Pehliwan Abbas Mirza, figure dans cette même collection sous le no 23, et la réponse, sous le no 24.

LIVRE XXIII.

I. — Page 210.

Ewlia met Koumakh sur la même ligne que Diarbekr, Mardin, Schabin Karahissar, Afioun Karahissar, Ermenak, Merkab, Hasankalaa, Makou et Erdenouh.

II. — Page 211.

Le *Djihannuma*, p. 423; Dupré, *Voyage*, I, p. 60; Macd. Kinneir, *Journey*, p. 349. Les villes les plus célèbres qui portent le nom de Maaden, sont celle du sandjak de Kastemouni (le *Djihannuma*, p. 650), et celle dont il est ici question, et qu'il ne faut pas confondre avec la ville de Maaden située près d'Elbistan. Il y a en Europe trois villes du même nom, celle de Sidri Kaïsi, celle de Karatova et celle de Novoberda. (La *Roumilie* d'Hadji Khalfa, p. 82, 93 et 144.) Aucune de ces six Maaden (minières) ne se trouve indiquée dans le *Dictionnaire géographique* de Yakouti; ce dernier ne fait mention que des cinq Maaden qui existent en Arabie, et d'une sixième dans les environs de Nischabour. En général Yakouti doit être consulté bien plus pour la géographie de l'Arabie, que pour celle de l'Asie-Mineure.

III. — Page 212.

Seadeddin, IV, f. 662. Le *Selimnamé* de Schoukri ne

contient que peu de mots sur la prise de possession du Kurdistan, tandis que le fils d'Idris donne, à cet égard, des détails précieux et circonstanciés; mais il faut observer que Kodjiaga, sur les notions duquel Schoukri a écrit *l'histoire de la campagne de Perse et d'Égypte*, n'assista point à celle du Kurdistan, et qu'Idris y joua au contraire un grand rôle comme commissaire du Sultan.

IV. — Page 214.

Biographies des Poëtes, par Aschik Hasan Tschelebi et par Kinalizadé : tous deux citent des passages de son diwan. Outre ces poésies, on doit encore à Djâfer le *Hawesnamé* (*le Livre du désir*.)

V. — Page 218.

Solakzadé, f. 89. Le *Djihannuma*, p. 689. Voici, d'après ce dernier ouvrage, quels étaient les grades intermédiaires entre le Kiayayeri et le Koul-Kiaya : Kiayayeri, Mouhzirbaschi, Adjemi Yayabaschi (capitaine d'une compagnie de recrues, *Adjem*); Kapou yayabaschi (capitaine d'une compagnie de fantassins); Dewedjibaschi (premier guide des chameaux); Khasekibaschi (premier soldat, exempt des gardes); Tournadjibaschi (premier gardien des grues); Samssoundjibaschi (premier gardien des dogues); Sagardjibaschi (premier gardien des furets); Seghbanbaschi (premier gardien des chiens de chasse). Le Seghbanbaschi en montant en grade devenait Yayabeg. Il y avait quatorze yayabegs dans le corps; leur signe distinctif était une queue de cheval. Mais là s'interrompait l'ordre d'avancement, et l'investiture des deux plus hautes places appartenait au Sultan.

VI. — Page 219.

Ali, VIe récit, f. 199, raconte ce fait comme le tenant de Djelalzadé, le nischandji et historien de Souleïman le Législateur; c'est encore Djelalzadé qui lui a donné les détails de

l'exécution du prince Ahmed; il était simple écrivain au diwan sous le règne de Sélim.

VII. — Page 222.

Halimi est auteur d'un dictionnaire persan-turc, intitulé : *Mer des Curiosités*. Cet ouvrage, très-estimé, se divise en deux parties : la première lexicographique, la seconde métrique. On le trouve à la Bibliothèque I. R. de Vienne, sous le n° 7. *Biographie des Poëtes*, par Kinalizadé.

VIII. — Page 223.

C'est la ville qui figure sur la carte de Lapie, dans le Kurdistan, près de Hossnkeïf, sous le nom de Erzen. Le *Dictionnaire géographique* d'Yakouti (*Al-mouschterek*) ne cite que quatre villes d'Erzen, savoir Erzenroum, Erzendjan, Erzenakhlath dans l'Arménie, et l'Erzen dont parle Motenebbi, située dans le voisinage de Schiraz.

IX. — Page 227.

Le *Djihannuma*, p. 437. Aucun historien européen n'a encore parcouru ces contrées. La position des lieux qu'on trouve désignés dans Ammien Marcellin n'a point été déterminée jusqu'ici, savoir : Bebesé, Horre (probablement Khaïran), Reman, Busan, Charcha, Meja Carire; Charcha est la ville de Kharch ou Kerkh de la carte de Lapie. Meja Carire signifie eau froide, comme le dit déjà Ammien; car le mot arabe de *Maï* veut dire eau, et *Karire* ou *Karara*, dans l'idiome kurdistan, *aqua frigida*. (Voyez Golius.) Meja Carire signifie littéralement *eau froide*. « Cui fontes dedere vocabulum gelidi. » (Amm. XVIII, 6). Comme Théophylacte place expressément Meja Carire sur la cime du mont Izale (XXIII, 5), il est possible que les Kurdes Haïriri aient pris leur nom de cette ville.

X. — Page 227.

« Aureum capitis arietini figmentum interstinctum lapillis pro diademate gestans. » Plus tard les begs des Mamlouks en Egypte portèrent des cornes semblables, et d'anciennes images des uniformes turcs reproduisent cet ornement du casque. Dans l'antiquité, les cornes étaient les insignes de la royauté; c'est ainsi qu'on appelait Alexandre de Macédoine, Alexandre à deux cornes : « Namque in capite ejus subito veluti cornua emerserunt; responsum est Regem eum fore. » Val. Max., V. 83.

XI. — Page 227.

« Persis Saporem et Saansaan appellantibus (Schehinschah, le schah des schahs) et Pyrosen (Firouz, c'est-à-dire *l'heureux*), quod rex regibus imperans ut domini rerum et mundi. » Am. Marcellin., XIX, 2.

XII. — Page 233.

Scherefeddin de Yezd, l'apologiste de Timour, prend tous les biais possibles pour dissimuler la retraite du conquérant : « Les conjonctures favorisèrent beaucoup ceux de Merdin en cette occasion; elles contribuèrent à radoucir l'esprit du prince à leur égard. » *Histoire de Timurbec*, par Petis de La Croix, l. III, ch. 37-39, p. 283.

XIII. — Page 236.

Je crois que Djewsak est le *Solachum* de Théophylacte (II, 35 et 36), à douze mille pas de Dara. Mannert, dans sa *Géographie*, ne cite pas un seul des nombreux châteaux-forts dont parle Théophylacte, dans son histoire de la campagne de Perse.

XIV. — Page 240.

Arghana, l'Arguna de Macd. Kinneir (p. 554), à douze lieues de Diarbekr, dans une gorge du Taurus, voisine des mines de

cuivre de Maaden (le *Djihannuma*, p. 439). Cette position a besoin d'être bien établie pour justifier l'ancienne tradition d'après laquelle les aïeux des Turcs sortirent du vaste bassin de l'ancienne Erkené au nord de l'Asie, en faisant fondre les rochers de fer qui leur barraient le passage. Aboulghasi, *Histoire généalogique des Tatares*.

XV. — Page 240.

Sindjar, bâtie au pied de la montagne de ce nom, n'a encore été visitée par aucun voyageur européen ; mais Ewlia nous en a laissé une description. Les Kurdes qui habitent la contrée s'appellent Satschlou, c'est-à-dire *velus*, et aussi Sekizbiiklü, c'est-à-dire *portant huit bouquets de barbe;* deux leur pendent des lèvres, deux s'élèvent au-dessus des yeux, deux sortent du nez et deux des oreilles. Une de leurs sectes adore des chiens noirs; ceux-là sont couverts de vermine, et voici comment Ewlia l'explique d'après une ancienne tradition. « Lorsque l'arche de Noë, en touchant à un rocher qui se trouve dans le voisinage de Sindjar, eut fait une voie d'eau, et que Noë perdit espoir de se sauver, le serpent qui était dans l'arche lui offrit ses secours, s'il voulait jurer qu'après le déluge il le nourrirait avec de la chair humaine; Noë le promit, et le serpent boucha la voie d'eau par les replis de son corps. Au sortir de l'arche, il insista pour l'exécution de la promesse qui lui avait été faite; mais Noë, sur le conseil de l'archange Gabriel, le brûla, et répandit ses cendres dans l'air. Les parcelles de ces cendres donnèrent aussitôt naissance à des essaims de mouches, de puces, et à toutes les autres vermines qui vivent de sang humain ; c'est ainsi que se trouva rempli l'engagement de Noë. » *Voyage* d'Ewlia et *Jahrbücher der Litteratur* (*Annales de la littérature*), XIII, p. 246.

XVI. — Page 242.

Le *Djihannuma*, p. 438, donne le nom arabe ancien et

moderne; mais l'auteur paraît être embarrassé sur l'origine de *Keïf*, et pense qu'on doit lire *Kaïfa*. Tous les historiens ottomans écrivent Keïf. Le mot *ghil* (terre glaise) est la première moitié du nom persan, et *kerd* (Certa) l'autre moitié. Γιλιγέρδον (Théophyl., III, 5). Γιλιγέρδων ὄνομα ἐν χώρᾳ ἐπιλεγόμενη Βίζατοῦ οὐ πόῤῥω Βενδοσάβειρων τῆς πόλεως. Bendosabiron, c'est-à-dire le défilé de Sabir, est peut-être le gué du Tigre dans le voisinage de Nadir. Macdonald Kinneir a écrit, sans qu'on puisse se rendre compte de cette défiguration bizarre, Osmankœi au lieu de Hossnkeïf. L'accord parfait entre lui, Ewlia et le *Djihannuma* sur la position de ce fort, ne laisse aucun doute qu'il n'ait voulu parler d'Hossnkeïf, car tous les trois le placent au confluent de l'Erzen et du Tigre. Le village le plus proche d'Hossnkeïf sur la route de Mardin s'appelle Beïramkœi. (Macd. Kinneir, *Journey*, p. 425.) C'est probablement le Βιΐδουον de Théophylacte. De Beïramkœi, on arrive à Mathra sur l'emplacement du château des Matschares, τό Μάτζαρων φρούριον (Théophyl., II, 18), dont le nom actuel est d'autant plus curieux qu'il se trouve reproduit dans celui d'une des trois montagnes figurées sur les armes de la Hongrie, Mathra, Tatra, Patra.

XVII. — Page 242.

Ewlia fait, à propos de ce monument, l'énumération des plus beaux ponts construits dans toute l'étendue de l'empire ottoman, savoir : 1° le pont élevé par Mourad II à Erkené, dans la Roumilie; 2° celui de Bosna Seraï; 3° le pont de Mostar; 4° celui de Moustafa-Pascha; 5° le pont de Tschekmedjé près de Constantinople, et 6° celui d'Andrinople; en Asie : 7° à 9°, les trois ponts élevés par Bayezid II, à Kiwa sur le Sakaria, à Osmandjik sur le Kizilirmak, et dans le Saroukhan sur le Kodos (Hermas); 10° le pont construit à Amassia sur le Yeschilirmak; 11° celui de Tschoban, près d'Erzeroun, sur l'Erzen; 12° un autre bâti par ce même prince et nommé Altoun-Khalkali (entouré de cercles d'or); 13° le pont de Kha-

zou sur l'Erzen; 14° celui qui traverse la même rivière à son embouchure, dans le voisinage d'Hossnkeïf; 15° le pont d'Adana sur le Sihan; 16° celui de Massissa sur le Djihan; 17° le pont de Yalinligœz (d'une seule arche). Pococke, V. ch. XIV; 18° celui de Djoulfa sur l'Aras.

XVIII. — Page 246.

« Tigris partem etiam montis Izalæ (Djoudi) circumit, et » castellum, Thomanum quod dicitur, reditu suo includit. » (Théophyl., II, 10.) Le Tigre n'enclave pas d'autre ville que Djezireï dans le voisinage des monts Djoudi; Mannert n'a pas mis à profit les renseignemens de cet historien. Le nom de Thomanum paraît s'être conservé dans celui de Kariyet Themanim (village de Themanim).

XIX. — Page 247.

Djezeri Ben Rebia, qui a réuni dans un recueil les traditions du Prophète, mourut l'an 137 de l'hégire (754). Essireddin Djezeri, auquel on doit le *Kamil* (c'est le titre de son *Histoire universelle*), mourut l'an 630 (1232). Essir Djezeri, le philologue, auteur du *Meselessaïr*, c'est-à-dire *des proverbes usuels*, mourut l'an 638 (1240). Mohammed-Schemseddin Djezeri, dont nous avons parlé dans le huitième livre de notre histoire, mourut l'an 833 (1429). On voit que tous ces écrivains ont emprunté à leur ville natale le nom de Djezeri.

XX. — Page 247.

Les quinze Djezireï de la géographie arabe sont, d'après le *Mouschterik* (*Dictionnaire des homonymes géographiques*) d'Yakouti : 1° Djeziret Athor (Assyrie), entre le Tigre et l'Euphrate; 2° Djeziretol khadra, c'est-à-dire Djeziré la Verte, près de Gibraltar, en Espagne; 3° Djeziretol khadra, dans le pays des Sendjs (Abyssinie); 4° Djeziretol zeheb ou la Dorée,

près de Fouah, en Égypte; 5° Djeziretol zeheb, aussi en Égypte, près de Haïriyet; 6° Djeziretol schokar, dans la partie orientale de l'Andalousie; 7° Djeziretol Arab (l'Arabie); 8° Djeziret-Ebi Omar, l'ancienne Thomanum, où naquirent les quatre Djezeri que nous avons cités plus haut; 9° Djeziret Beni Mohghanaï, à l'extrémité occidentale de l'Afrique; 10° Djeziret Scherik, district sur la côte nord de l'Afrique, entre Susa et Tunis; 11° Djeziret Beni Nazsr, une des îles formées par le Nil aux environs de Fostat; 12° Djeziretol nakhl, c'est-à-dire île des Palmiers, dans l'Yemama, et appartenant à Beni Saaleb; 13° Djeziret Kossenia, autre île du Nil, entre le Caire et Alexandrie; 14° Djeziret, chez les Arabes de l'Espagne, les îles Baléares, Mayorque et Minorque; 15° Djeziret mahallet, île près de Fostat.

XXI. — Page 248.

Ewlia raconte la lutte de saint George avec le dragon, et dit qu'il subit quarante fois l'épreuve du feu; il ajoute que ses restes furent déposés dans la mosquée de Seïfeddin Ghazi; mais d'après le *Djihannuma*, p. 433, le tombeau du saint se trouvait dans le voisinage de Mossoul. L'auteur de cet ouvrage dit encore que le prophète Jonas soutint un combat avec un dragon près de Mardin.

XXII. — Page 252.

Le *Mouschterik* d'Yakouti cite les quatorze Kalaa qui suivent: 1° Kalaa, dans l'Inde, sur la frontière de la Chine; 2° Kalaa, dans l'Andalousie: les fameuses lames dites *kalaa*, tirent leur dénomination de l'une ou l'autre; 3° Kalaa, dans l'Yemen, d'où est sorti le légiste Kalaï, auteur de plusieurs ouvrages; 4° Kalaat Roubah; 5° Kalaat Eyoub, toutes deux dans l'Andalousie; 6° Kalaatol djess (château de plâtre), dans le district d'Ardjan, dépendant de la province de Fars; 7° Kalaat Djaaber, sur l'Euphrate, en face de Saffin; 8° Kalaatol Hasan, près de Saïda,

en Syrie; 9° Kalaat Tawié, en Afrique, construite après la chute de Kaïrewan; 10° Kalaat Abdos-selam, dans l'Andalousie; 11° Kalaat Nedjm (château de l'étoile), située sur l'Euphrate dans le voisinage de Menbedj, et dépendant du gouvernement de Haleb; 12° Kalaat Yahssab, dans l'Andalousie; 13° Kalaator Roum, sur l'Euphrate (ζευγμα), près de Biré (Birtha) et de Samosat, place très-forte, et siége du gouverneur arménien au milieu des possessions musulmanes (Yakouti écrivait son ouvrage vers l'année 1220). Il y a donc trois Kalaa défendant le gué de l'Euphrate, savoir: Kalaat Djaber, Kalaator Nedjm et Kalaator Roum.

XXIII. — Page 253.

« Mœstus exinde digressus venit cursu propero Carras, anti » quum oppidum Crassorum et Romani exercitus ærumnis in» signe. — Ibi moratus aliquot dies dum necessaria parat, et » Lunæ, quæ religiose per eos colitur tractus, ritu locorum » fert sacra. » Amm. Marcellin, XXIII, 3.

XXIV. — Page 253.

On lit dans le *Djihannuma*, p. 438 et 439: « Près de Sindjar s'élève la montagne Tschetel Kedouk, et derrière cette montagne se trouve le lac Khatouniyé, au milieu duquel l'île et le village de Hawatou; sur une colline de cette île on voit une grande colonne. » Otter, II, p. 255, parle également de cette colonne ou pyramide, mais d'après le *Djihannuma*.

XXV. — Page 255.

Voyez l'*Histoire de Bosnie* écrite vers cette époque. Dans le rapport du châtelain vénitien de Lauran que nous avons cité plus haut, sur l'invasion des Turcs en Bosnie, figure le fort de Carin: « Il nome del Conte Zuan Cranovics; » et, « un altro » castello il nome del conte Zorzi Corlatovich. » Les dix-neuf sandjaks du gouvernement de Diarbekr sont d'abord les onze

sandjaks ottomans : 1° Diarbekr, 2° Kharpout, 3° Aktsché Kalaa, 4° Arghani, 5° Tschemischghezek, 6° Hossnkeïf, 7° Sert, 8° Sindjar, 9° Siwerek, 10° Miafarakaïn, et 11° Nizibin. Ensuite les huit sandjaks kurdes : 1° Atak, 2° Portok, 3° Terdjil, 4° Tschabakdjour, 5° Tschermik, 6° Saghman, 7° Kolab, et 8° Mihrani. Enfin les cinq seigneuries héréditaires (*houkoumet*) : 1° Eghil, 2° Palou, 3° Djezireï Ben Omar, 4° Khazou, et 5° Ghendj. Voyez le *Kanounnamé*. Le *Djihannuma*, p. 436, ne compte que dix-neuf sandjaks ; plus bas il en cite deux autres, Khabour, dont il est question au sujet du gouvernement de Roha, et Melazkerd, mais il ne les comprend pas dans sa description.

XXVI. — Page 259.

Tschaldiran, la plaine qui s'étend sous les murs de Tebriz, ne doit pas être confondue avec la province de Tschildir située au nord de Kars, et à l'ouest des frontières de la Géorgie, sur les rives du Kour. Tschildir est l'ancien siége des Chalbes, ou Chaldéens. Voyez Rennel, *Illustrations*, p. 235. Cet auteur confond Tschaldiran et Tschildir.

XXVII. — Page 260.

Le bras ouest sort de quatre sources différentes : 1° celle de Baghin, 2° celle d'Arghana, 3° celle de Tschinarli, 4° celle de Terdjil. Voyez *Annales de la littérature*, XIV, p. 254, d'après le *Djihannuma*, et Ewlia.

LIVRE XXIV.

I. — Page 262.

L'historien Seïnel, qui du reste nous paraît le mieux informé sur tout ce qui regarde l'Egypte, se trompe cependant lorsqu'il

dit que Hersek et Piri furent destitués du vizirat, parce qu'ils avaient émis une opinion contraire à celle du Sultan relativement à la guerre d'Egypte. Il est clair que Souheïli (*Histoire de l'Egypte ancienne et moderne*, imprimée à Constantinople en 1729) a répété ce fait d'après Ibn Seïnel.

II. — Page 263.

Suivant Seadeddin, ce fut le jeudi 4 djemazioul-ewwel. Comme l'année 1516 était une année bissextile, et que l'année de l'hégire commença un mardi 5 février, le 4 djemazioul-ewwel ou le 5 juin se trouve correspondre parfaitement au jeudi. On lit dans le rapport de l'ambassadeur vénitien : « Il » Signor parti da Constantinopoli li 10 Giugno per la Natolia » contra il Sofi. » On ne savait donc encore rien des projets du Sultan contre l'Egypte.

III. — Page 264.

Seadeddin, f. 685. Ce Younisbeg, Tscherkesse d'origine, ne doit pas être confondu avec Younis-Pascha promu plus tard à la dignité de grand-vizir. Ibn Seïnel et son copiste Souheïli lui en donnent déjà le titre à cette époque ; c'est une nouvelle preuve de la circonspection avec laquelle il faut consulter ces deux historiens, toutes les fois qu'il ne s'agit pas exclusivement des affaires de l'Egypte ; mais ils ont laissé sur l'armée égyptienne et les querelles des begs mamlouks, des renseignemens d'autant plus précieux qu'on ne les retrouve ni dans Seadeddin, ni dans aucun autre historien ottoman.

IV. — Page 268.

Nous remarquerons ici par rapport aux Mamlouks Baharites que Sismondi fait une erreur quand il écrit dans son *Histoire de France*, t. VII, p. 40 : « Mamluks Baharites, ces mots signifient esclaves du bord de la mer; » car ils tenaient ce nom d'un fort appelé *Bahar*, situé sur le Nil dans l'île de

Raoudha. Sismondi se plaint « du silence absolu des historiens sur les Barbaresques ; » mais cette plainte mal fondée prouve qu'il ne connaît ni les historiens turcs ni les historiens arabes, qui les uns et les autres en font également mention.

V. — Page 271.

Ni Meusel, ni Wachler ne citent une des meilleures sources qui existe pour l'histoire des Mamlouks au commencement du seizième siècle ; c'est le rapport de l'ambassadeur de Ferdinand d'Aragon en Egypte, le Milanais Pietro Martire, de l'année 1501 : « Relationi del Signor Pietro Martire Milanese delle » cose notabili della provincia dell' Egitto scritte in lingua la- » tina alli Serenissimi di felice memoria Re Catolici Don Fer- » nando e Dona Isabella, e hora recate nella Italiana da Carlo » Passi. Venetia, 1564. »

VI. — Page 271.

Les ouvrages principaux dont il est ici question sont ceux de Makrizi et de Soyouti. Le premier a écrit le *Khittat*, le second le *Housnoul-mohazeret fi akhbaril-missr wel kahiret*.

VII. — Page 273.

Un chapitre entier du *Housnoul-mohaseret* de Soyouti est consacré à la description du costume national et des vêtemens d'honneur, *fil-khala wel-fi*. Les juges et les oulémas étaient habillés de soff sans fourrures ; ces vêtemens étaient blancs et doublés en vert. Un grand *sasch* (schall) était jeté par-dessus l'épaule comme l'usage s'en est conservé en Egypte. Quelques-uns avaient des *tailesans*, c'est-à-dire les bouts de la mousseline roulée autour du turban dépliés et flottans. Ils se servaient généralement de mulets pour montures. Les khatibs ou prédicateurs avaient des schalls noirs, d'après une ancienne coutume établie par les khalifes de la maison d'Abbas. Les émirs et les vizirs étaient habillés d'or et de soie.

VIII. — Page 273.

Les gouvernemens d'Egypte étaient à cette époque : 1o Soyouth ; 2o Fayoum ; 3o Behenesa ; 4o Menoufiyé ; 5o Demenhour ; 6o Damiat ; 7o Gharbiyé ; 8o Scherkiyé ; 9o Bohaïra ; 10o Alexandrie ; 11o Semenout ; 12o Saïd (Souheïli, f. 5, V). Les gouvernemens de Syrie : 1o Safed ; 2o Tripoli ; 3o Beïrout ; 4o Saïda ; 5o Damas ; 6o Haleb ; 7o Hama ; 8o Himss ; 9o Biré ; 10o Adana ; 11o Merásch ; 12o Kalaator-Roum (Ibn Seïnel, f. 2). Les gouverneurs s'appelaient Naïbs, qui fait au pluriel Nouwab, d'où les Anglais, dans les Indes-Orientales, ont tiré le mot de *Nabob*. Ibn Seïnel et Souheïli citent par leurs noms les divers gouverneurs qui administraient le pays au moment où Sélim ouvrit la campagne, ainsi que les scheïkhs des tribus arabes.

IX. — Page 276.

Le 26 redjeb, un samedi, d'après Solakzadé. Le 26 redjeb de l'année 922 correspond au 24 août ; mais l'année 1516 étant une année bissextile, et l'an de l'hégire 922 ayant commencé le mardi 5 février, le 24 août se trouve tomber un dimanche.

X. — Page 276.

Le *Mouschterik* d'Yakouti compte treize Merdj : 1o Merdjol-Akhoun, forteresse frontière de Syrie dans le voisinage de Massissa ; 2o Merdjol-Akhrim, dans le district de Himss ; 3o Merdjol khouteba, dans le Khorassan ; 4o Merdjol khalidj, château-fort sur la frontière de Syrie non loin de Tarsous ; 5o Merdjol dibadj, entre Tarsous et Massissa ; 6o Merdj-Rahit, à l'est de la belle vallée de Damas, appelée Goutha ; 7o Merdj-Sofran, près de Hawran ; 8o Merdj-Dhaïaran, dans la Mésopotamie, près de Raka ; 9o Merdj-Oufra, près de la vallée de Goutha, à l'extrémité de la plaine de Rahit ; 10o Merdj-Aiyoun, sur le bord de la mer en Syrie ; 11o Merdj-Koreïsch,

dans l'Andalousie; 12o Merdjol-Kalaat, près de Holwan, sur la route qui conduit dans l'Irak; 13o Merdj-Mossoul, district d'une grande étendue, situé aux environs de Mossoul et bordé par le Tigre. Sur ces treize Merdj ou prairies, une seule est signalée par Yakouti comme méritant une mention particulière, Merdj-Rahit, qui servit, en l'an de l'hégire 24, de champ de bataille aux partisans de Merwan contre ceux de Sobeïr; les premiers s'appelaient Yemenites, les seconds Kaïsites; les Yemenites remportèrent la victoire après une lutte sanglante. Cet article prouve combien est incomplet, même dans les citations arabes, l'ouvrage du reste si précieux d'Yakouti; car il omet non seulement Merdj-Dabik, mais encore Merdj-Safer qui fut, en l'année de l'hégire 13, le théâtre d'un grand combat. (Voyez Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques* à l'année 13 et 24.)

XI. — Page 276.

Seadeddin, Solakzadé, Ibn Seïnel et Souheïli. Le Mémoire de l'abbé Tercier, dans le vingt-unième volume des *Mémoires de l'académie des Inscriptions*, donne des dates pour la plupart inexactes, surtout celle de la bataille de Tschaldiran, que l'auteur fixe au 28 redjeb; il fait correspondre ce 28 redjeb au 18 août, et plus bas le 27 redjeb au 6 septembre. Ulloa cite bien la vraie date de cette bataille, mais ce qu'il ajoute est entièrement faux : « Nello stesso giorno che due anni avanti ruppe il Sofi. » Les dates de la marche de Kanssou Ghawri se trouvent dans l'*Histoire* d'Ebis-Sourour al-Bakoui, notices et extraits, I, p. 171.

XII. — Page 280.

Ebis-Sourour dans le traité de M. Marcel sur le nilomètre de l'île de Raoudha (*Description de l'Egypte*, t. II, p. 137): cependant on lit dans le texte de cet ouvrage *Chadir*, ce qui ne signifie absolument rien, au lieu de *Khadim*, et *sauveur* pour *serviteur*.

XIII. — Page 280.

Deux panégyriques en vers, sur Mohammed, jouissent dans la littérature arabe d'une célébrité classique : celui de Kaab Ben Soheïr, publié par Lette et Freitag; il présente le texte et la traduction en regard, avec un commentaire; le second d'Al-Bourdet, généralement appelé Al-Borda, publié également avec le texte arabe et une traduction latine par Uri, avec une traduction allemande par Rosenzweig, en prose française par Silvestre de Sacy. Voyez aussi la traduction en stances métriques dans mon ouvrage *Constantinopolis und der Bosporos* (*Constantinople et le Bosphore*).

XIV. — Page 281.

Barbalissus, aujourd'hui Balis (Mannert, VI, c. 1, p. 525). C'est la plaine dans laquelle, d'après les historiens orientaux, fut livrée la bataille de Saffin, qui assura à Moawia la possession du trône des khalifes. Theophan., A XV, *Constantii*, d'après Cedrenus.

XV. — Page 281.

Les Turcomans, derniers rejetons des anciens Ramazanoghlis, s'appellent aujourd'hui : Pehliwanoghlis, Beyats, Katschars, Redjeboghlis, Koutschouklus, Abalous, Ordeklus. Les Kurdes sont en partie Sunnis, en partie Yezidis, et prennent, suivant les lieux qu'ils habitent, le nom de Kurdes Biredjiks, Bizeks, Berazis, Denaïs, Bakeks; les Arabes appartiennent aux tribus Beni Kelab et Beni Yezar. (*Djihannuma*, p. 593.)

XVI. — Page 282.

Voici, d'après les historiens arabes, les phases principales du règne et des campagnes de Seïfeddewlet. Seïffeddewlet enlève aux descendans d'Akhschid la ville de Haleb en l'année 333 (944); il est battu par les Grecs à Meràsch en l'année 334 (945);

il fait le siége de Brousa (Elmakin) et s'empare de la personne du Grand-Domestique en l'année 342 (953); il met les Grecs en déroute près de Hadisé en l'année 343 (954); il est battu à Kanesrin en l'année 347 (958), à Amassia en l'année 349 (960), et enfin par Nicephorus, près de Haleb, en l'année 351 (962). Les Grecs assiégent la forteresse d'Amid en l'année 355 (965); Seïfeddewlet meurt à Haleb en l'année 356 (966). Aboulfeda, Elmakin, le *Nokhbetet-tewarikh*, et Hadji-Khalfa.

XVII. — Page 283.

Deguignes a omis la dynastie des Beni-Merdas; elle prit naissance à Haleb en l'année 414 (1023) et s'éteignit en 472 (1079), avec son septième souverain. Voici les noms des princes de cette dynastie : 1° Saleh Ben Merdas, 2° Aboukiamil Schübleddewlet, 3° Moïzeddewlet Olwan Semal, 4° Atiyé, 5° Mahmoud Ben Nassr, tous les quatre fils de Saleh; 6° Nassr, fils de Mahmoud; 7° Sabik Ben Mahmoud, frère de Nassr. Voyez le *Nokhbetet-tewarikh*.

XVIII. — Page 283.

La véritable orthographe est Ridhwan ou Rizwan, et non pas Redhwan ou Rodhwan, comme l'ont écrit Deguignes et Wilken.

XIX. — Page 284.

Les douze dynasties qui, depuis la conquête par les Arabes, ont régné sur Haleb, sont par conséquent : 1° celle des Beni Abbas; 2° celle des Beni Ommia; 3° celle des Beni Touloun; 4° celle des Beni Akhschid; 5° celle des Beni Hamdan; 6° celle des Beni Merdas; 7° celle des Beni Seldjouk; 8° celle des Beni Ortok; 9° celle des Atabèges; 10° celle des Eyoubides; 11° celle des Mamlouks du Nil; 12° celle des Mamlouks tscherkesses.

XX. — Page 284.

Il est l'auteur du *Mizmar* et du *Tabakat*, ouvrages qui traitent à la fois de plusieurs sciences.

XXI. — Page 286.

Le *Djihannuma*, p. 554, cite en Syrie neuf tribus arabes :

I. La tribu Taï, qui se divise en trois branches : 1o celle d'Al-Fazl, à laquelle appartiennent les Beni Risché, les Tarpouschs, et les Mewalis, établis le long de l'Euphrate ; 2o la tribu Ali Amra, d'où descendent les Beni Meri, habitant les environs de Hawran (Avranites), et 3o les Ali Ali, établis dans les environs de Damas.

II. La tribu Beni Mehdi, qui tire son origine de Kahtan, et s'appelle aussi Tarabiyé, habitait le district des Beni Hares, autour de Balka.

III. La tribu Beni Djourm, aux environs de Ghaza et de Darem. A cette tribu se rattachent les Arabes Beni Sewalim, les Aabides, les Ali Mohammed, les Hawaïtat, les Athiés et les Beni Lam ; ils bordent la route que suivent les caravanes des pélerins.

IV. La tribu Saalbé, dans la direction de Damas à Oman ; elle se divise en deux branches, les Mas et les Refiks, et descend d'Aouf Beni Saalbé le Hamdanite.

V. La tribu Sebid de Kahtan ; ses diverses branches empruntent leurs noms de la contrée qu'elles habitent, Sebid de Merdj, Sebid d'Akhlaf, aux environs de Rahba ; elles étaient établies dans le voisinage de la tribu Ali Fazl.

VI. La tribu Beni Khaled, aux environs de Himss ; elle prétend devoir son origine à Khaled, fils de Welid.

VII. La tribu Beni Haresé.

VIII. La tribu Beni Akba.

IX. La tribu Ghaziyé.

Toutes les trois Hamdanites.

XXII. — Page 286.

Le *Djihannuma*, p. 584, contient sur les tribus des Druzes les notions suivantes : il y a deux tribus appelées Taïmani et Dourzi (Druzes), qui se divisent en deux branches, les Aklis (les blancs) et les Kizillis (les rouges); la tribu des Aklis s'appelle aussi tribu de l'émir Alemeddin; celle des Kizillis porte le nom de tribu de Moïnoghli; leur chef reçut du sultan Sélim le tambour et l'étendard. Les Druzes, qui adorent Hakembiemrillah comme leur dieu, sont en général paresseux et cruels : ils croient à la métempsycose.

XXIII. — Page 286.

Sélim avait donc divisé la Syrie en huit gouvernemens dont voici les noms : Damas, Haleb, Himss, Hama, Tripoli, Jérusalem, Safed et Ghaza. Plus tard il n'y en eut que trois : Haleb, Tripoli et Damas. Dans l'origine, et sous le règne des Ommiades, la Syrie se composait de cinq djinds ou districts, savoir : la Palestine, les pays sur les rives du Jourdain, Damas, Himss et Kanesrin, qui avaient pour capitales Jérusalem, Tiberia, Damas, Himss et Haleb. Du temps des Mamlouks les gouverneurs s'appelaient naïbs, kaschifs, ou walis; ils résidaient à Damas, Jérusalem, Himss, Baalbek, Rahba, Adjeloun, Sarkhed, Massiat, Sabré; il y avait encore des kaschifs à Ramla et à Nablous; des walis à Saïda, à Baïrout et à Tadmor; donc en tout quatorze gouvernemens. (*Djihannuma*, p. 553 et 554.)

XXIV. — Page 288.

Bedreddin Halebi, dans son ouvrage intitulé *Teschnifoul-messami fi wazsfil djami* (réjouissance de ceux qui écoutent la description de la mosquée d'Ommia).

XXV. — Page 288.

Dans l'ouvrage intitulé *Berkol moutoullik fi wazsfil djelik*

(l'éclair brillant dans la description du district de Djelik) par Khoudawerdi Ibner-rayi.

XXVI. — Page 288.

Ibner-rayi nous a laissé un choix de poésies sur les trente plus belles fleurs qui croissent aux environs de Damas. Le *Djihannuma*, p. 580. On doit beaucoup regretter que Richter, que l'aspect même de cette admirable vallée ne put arracher à son flegme habituel, n'ait pas eu quelques connaissances en botanique.

XXVII. — Page 289.

La tradition deux fois citée par Richter, que Mohammed de son camp établi sur les hauteurs du mont Kassioun, ait contemplé la ville, n'a point de fondement. Les deux descriptions de Damas que je possède, l'une que j'ai citée plus haut, et l'autre, histoire complète de cette ville, sous le titre : *Fasaïloschscham*, c'est-à-dire *les beautés de Damas*, parlent toutes deux de cette tradition. L'*Histoire de Damas* qui fait partie des manuscrits de Diez, sous le nº 112, 8, à la bibliothèque royale de Berlin, n'est qu'un compendium insignifiant et ne renferme pas même les notions qu'on trouve dans l'article Damas du *Djihannuma*.

XXVIII. — Page 294.

Ce jet d'eau s'appelle *Karpouz Kaldüran*, c'est-à-dire qui supporte des melons. A quelques pas plus loin, on en voit un autre dont le jet a la grosseur d'un bras et s'élève à la hauteur de soixante-dix pieds (*Voyage de Richter*, p. 142. Alibeg, *Travels*, p. 265). Richter parle de sept tours de la mosquée; mais l'auteur du *Menasikoul-hadj* ne connaît que les trois minarets dont il est également question dans le *Djihannuma*.

XXIX. — Page 295.

Les huit académies fondées par Noureddin sont : 1º celle de

Haleb; 2° celle de Hama; 3° celle de Baalbek; 4° celle de Himss; 5° celle de Menbedj; 6° celle de Roha; 7° celle de Damas, dans le château; 8° et celle d'Attiyé, près de la porte Djabiyé. Le *Nockbetet-tewarikh.*

XXX. — Page 296.

Rouboua, Aboulfed., *Tab. Syriæ,* 100 et 101; le *Djihan-numa*, p. 579; le *Menasikoul-hadj*, p. 60; le *Berkol-mouteelik*, f. 46. L'*Histoire de Syrie* et le *Menasik* rapportent à Rouboua le verset du Coran : « Et nous avons dirigé leur courage vers Rouboua, la forte et la secourable. » Lorsque le Prophète lut ce verset, il demanda à ses disciples : « Savez-vous où est située Rouboua? » et ceux-ci ayant répondu : « Dieu et son prophète le savent, » il continua : « Elle est située en Syrie, dans la vallée de Goutha, près de Damas, la meilleure des villes de Syrie. » D'autres commentateurs croient reconnaître dans Rouboua la mosquée de Damas elle-même. *Menasik,* p. 60.

XXXI. — Page 297.

Koubbeton-nassr (la coupole de la victoire), et celle de l'intérieur de la mosquée, Koubbeton-nesr (la coupole de l'Aigle). On voit par là combien est défectueuse la prononciation qui fait du *Feth,* un A ou E devant *Ssad* ou *Sin.*

XXXII. — Page 297.

Richter, p. 142, dit : « On me montra comme très-curieuse une mosquée renfermant le tombeau du saint Moheddin. » Cantemir, dans son ignorance, dit de Mouhieddin, le conquérant de l'Espagne : « Calife des Sarrasins qui le premier conquit l'Espagne. » Liv. III, note 2.

XXXIII. — Page 297.

Moallimes-sani. Farabi a laissé les ouvrages suivans : 1° l'*Ihssaol-ouloum* (*les limites des sciences*), 2° le *Siasetol-medinet*

(*l'administration de l'État*), ouvrage politique dans le genre de celui d'Aristote; 3° le *Foussous* (*les pierres annulaires*), ouvrage philosophique, qu'il ne faut pas confondre avec l'ouvrage mystique d'Ibnol-Arabi, portant le même titre. J'ai l'un et l'autre en ma possession. Farabi vivait du temps de Seïfeddewlet, et mourut dans l'année de l'hégire 339 (950).

XXXIV. — Page 298.

Ces ouvrages sont :

1°. *Foutouhati Mekiyé*, c'est-à-dire les *Révélations de la Mecque*, que l'auteur disait avoir reçues dans cette ville de la bouche même du Prophète.

2°. *Foussouzsol-hikem*, c'est-à-dire les *Pierres annulaires du philosophisme*, ouvrage commenté par Anifeddin Telmesani, David de Kaïssariyé et beaucoup d'autres.

3° *Yafetol ghawass fil-ekhwan fi maarifeti hakikatil-insan*, c'est-à-dire *la trouvaille du plongeur des existences dans la connaissance de la vérité de l'homme*. On trouve des extraits de ce livre tout cosmologique dans l'*Encyclopédie* de Taschkœprizadé, dans l'histoire persane intitulée *Behdjetet-tewarikh*, et dans l'*Histoire de Damas* (Biographie de Mouhiyeddin).

4°. *Keschfol-hasib fi esraril-ghaïb*, c'est-à-dire *Révélations suffisantes des mystères de l'invisible*. Cet ouvrage traite de la science cabalistique.

5° *Mewakii noudjoum we matalii ehlil-esrar wel-ouloum*, c'est-à-dire *les Positions des étoiles, et les révélations pour ceux qui possèdent les sciences et les mystères*.

6°. *Kitabol-abdal*, ou *le Livre des Abdalas*, c'est-à-dire *de ceux qui sont tombés dans la démence par une vie contemplative*.

7°. *Ma laboudd lil-mourid*, c'est-à-dire *ce qui est nécessaire au disciple*.

8°. *Terdjimanol-eschwak*, c'est-à-dire l'*Interprète du désir*.

9°. *Kitab Idjadol-kouni*, c'est-à-dire le *Livre de la reproduction de l'existence*.

10°. *Kitabol-maaridj*, c'est-à-dire le *Livre de l'ascension*.

11°. *Kitabol-isra*, c'est-à-dire le *Livre de l'approche du temps*.

12°. *Kitabol-moukhem al merbout fi ma yelzem*, c'est-à-dire le *Livre fortement attaché à ce qui est nécessaire* (*aux hommes livrés à la contemplation*).

13°. *Eddüret el fakhiret fi men intefaat fi tarikil-akhiret*, c'est-à-dire *la Glorieuse perle pour l'utilité dans l'autre vie*.

14°. *Rouhol-kouds*, c'est-à-dire le *Saint-Esprit*.

15°. *Inzalol ghouyoub*, c'est-à-dire l'*Envoi sur terre des mystères*.

16°. *Er-rissalet al-Kasiyé*, c'est-à-dire le *Traité sur le mont Kasioun* (Casius).

17°. *Kitabol-Lehw wel fourkan*, c'est-à-dire le *Livre du jeu et de la véritable distinction*.

18°. *Kitab tedbir il ilahiyet fi memeketil-insaniyet*, c'est-à-dire le *Livre de la direction divine dans le royaume de l'humanité*. Les parties du corps humain y sont comparées aux diverses branches d'un Etat bien organisé.

19°. *Iskharat*, c'est-à-dire les *Indications*.

20°. *Kitabed-douhour*, c'est-à-dire le *Livre des mondes*.

21°. *Kitabes-soulouk*, c'est-à-dire le *Livre du chemin ascétique*.

22°. *Kitabol-mokannaa*, c'est-à-dire le *Livre voilé*.

23°. *Kitabol-elif*, c'est-à-dire le *Livre de l'*Αλφα.

24°. *Kitabol-azim*, c'est-à-dire le *Grand livre*.

25°. *Nouschatal-makk*, c'est-à-dire *le Livre de l'inoculation des palmes*.

26°. *Un Diwan* de poésies.

27°. *Mousameretol-ebrar we-mouhazeretol-akhayar*, c'est-à-dire *Conversations nocturnes des justes, et entretien des meilleurs hommes*. Ouvrage philologique.

28°. *Kitabol noukeba*, c'est-à-dire le *Livre des élus*.

29°. *Kitabol-fena*, c'est-à-dire le *Livre de la destruction*.

30°. *Kitabol-inscha eddewaïr el khatiyé*, c'est-à-dire le *Livre du commencement des cercles*.

31°. *Kitabol-edjwibetil-laïka an el esouleül-faïka*, c'est-à-dire le *Livre des réponses convenables sur d'excellentes questions*.

32°. *Kitabol wesaïl fi edjwibet an ouyounil mesaïl*, c'est-à-dire le *Livre des moyens pour répondre aux sources de toutes les questions*.

33°. *Ankaï Moghrib*, c'est-à-dire le *Phénix de l'Ouest*.

J'ai dans ma bibliothèque les six derniers ouvrages, et ceux qui sont indiqués sous les nos 2 et 5. La biographie très-détaillée d'Ibnol-Arabi, dans l'histoire turque de Damas, est tirée d'un ouvrage d'Abdes-Selam, intitulé : *Terasson-nebi fi mirassol Ibnol-Arabi*. L'auteur de cette biographie a également puisé aux sources suivantes : 1° l'*Anthologie Kalaïdol-oukyan fi maarifetil-ayan*, c'est-à-dire les *Colliers d'or pour la connaissance des principaux*, par Ebinasr Ben Isa Ben Khakan ; 2° le *Mesalikol-anssar*, c'est-à-dire les *Voies de ceux qui secourent*, par le scheïkh Schehabeddin Ben Fazloullah ; 3° le *Moutakki er-riahin fi fiaretiss Salihil*, c'est-à-dire *la plus modeste des herbes odoriférantes dans la visite des hommes pieux*, par Azeddin Balkhi ; 4° le *Tendihol feta bi feireti Ibnol-Arabi*, c'est-à-dire les *Exhortations de l'adolescent sur les mœurs d'Ibnol Aarabi*, par Soyouti ; 5° *Kitabol-irschad*, c'est-à-dire le *Livre de la conduite*, par Abdoullah Yazi ; 6° le *Lataïfol-mantik*, c'est-à-dire *les agrémens de la logique*, par le scheïkh Tadjeddin Ben Atallah.

XXXV. — Page 298.

Cette anecdote se trouve dans le *Selimnamé* de Seadeddin et dans son *Histoire de l'empire* (IV, f. 610), au chapitre de la biographie du scheïkh Mohammed Bedakhschi, contemporain de Bayezid II. (Voyez la traduction de Diez dans les *Mémoires sur l'Asie*, I, p. 279.) Hasandjan, c'est-à-dire Hasan l'Ame, était le nom persan du père de Seadeddin, et non pas, comme le croit Diez, dans une note p. 282, le titre familier de *cher Hasan*, dont le Sultan se serait habituellement servi pour l'appeler. Voyez aussi Mouradjea d'Ohsson, t. I, p. 312.

XXXVI. — Page 299.

Voyez le Diwan persan de Sélim, à la Bibliothèque royale de Berlin, parmi les manuscrits de Diez, nº 80, viii, où se trouve également un poëme de Sélim, très-curieux sous le rapport psycologique.

XXXVII. — Page 299.

La liste de ses ouvrages qu'il cite lui-même dans le *Housnoul-mohazeret*, serait intéressante à connaître, ne fût-ce que pour la bizarrerie de la plupart de leurs titres.

XXXVIII. — Page 300.

Voyez sa biographie dans l'*Histoire* d'Ali, à la fin du règne de Sélim, p. 268, où il est aussi question d'un fils d'Idris, Emirek Ben Idris, et de Mewlana Bedreddin, tous deux médecins du Sultan.

XXXIX. — Page 300.

Dans le *Mémoire* de Tercier, t. XXI (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*), le 29 schâban (9 octobre 1515) est indiqué comme le jour où eut lieu la prestation du serment, tandis que ce ne fut réellement qu'un an plus tard. Tercier nomme toujours Alanbeg *Halam,* probablement d'après une mauvaise traduction de Souheïli ou de l'historien arabe Ibn Soulak, qu'il ne faut pas confondre avec l'historien turc Solakzadé.

XL. — Page 301.

Ibn Seïnel, Souheïli, f. 19, et le *Selimnamé* de Schoukri, désignent les demeures que les principaux begs des Mamlouks vinrent occuper au Caire, à leur retour de Syrie, savoir : Ghazali, dans le seraï Akberti ; le fils de Kanssou Ghawri, dans le palais élevé par son père à Bindikani ; Younisbeg, le grand-

chambellan, dans la maison d'Hamzabeg à Ssaslibé; les begs Tenumzerd et Tanibeg, dans ce même quartier; Ezbeg, sur la place qui porte encore le nom d'Ezbekié; Alanbeg, à Birketon-nassriyé; le grand-diwitdar Toumanbeg, à Birketol-fil, c'est-à-dire au marais des Eléphans.

XLI. — Page 305.

Souheïli, f. 21, V, dit le dernier silhidjé, un mardi; mais si le dernier silhidjé était le jour de la bataille, ce serait le vendredi; il faut donc lire dans cet auteur, au lieu du 29 silhidjé, le 27. Seadeddin, f. 689, commet une double erreur en citant le dernier silhidjé, et le faisant correspondre au jeudi. Si l'on veut un nouvel exemple de l'inexactitude des dates consignées dans les rapports des ambassadeurs, dont un grand nombre fut à cette époque imprimé et publié en Europe, on peut le trouver dans le rapport qui a pour titre: « Omnia que gesta sunt in » Oriente inter Sophi et Maximum Turcarum et Suldanum, et » quemadmodum dux Turcarum cepit Alepum et Damascum » et Hierusalem cum omnibus circumjacentibus oppidis et quod » Maximus Turcarum voluit audire unam missam apud sanc» tum sepulcrum Jesu Christi. » D'après ce rapport, Sélim ne quitta Jérusalem que le 24 janvier.

XLII. — Page 305.

Tercier fixe bien la date de la bataille au 29 silhidjé; mais c'est par erreur qu'il indique le 3 février 1516 au lieu du 22 janvier 1515, comme correspondant à cette date. Le même auteur se croit en droit de critiquer Maillet parce que celui-ci rattache la mort de Toumanbeg au 27 janvier 1517; pourtant il se trompe également sur l'époque. Ce qu'il y a de plus singulier dans cette critique, c'est que Tercier invoque Chalcondyle à l'appui de sa version. Le *Selimnamé* de Keschfi, f. 59, place la bataille le jeudi 9 silhidjé au lieu du 29.

XLIII. Page 307.

Sélim regretta la mort de Sinan-Pascha, et le témoigna en ces termes : « Nous avons conquis l'Egypte, mais nous avons perdu le Joseph. » En langue persane Sinan signifie Joseph. Voyez Ferhenghi Schououri, t. II, au mot *Sinan*.

XLIV. — Page 307.

Ce Moustafa-Pascha, surnommé Sschoban, c'est-à-dire le Berger, est le fondateur de la mosquée, de la médrésé et de l'imaret de Ghebissé. Voyez Ali (*les Vizirs de Sélim I*) et le *Menasikoul-hadj*, p. 25.

XLV. — Page 313.

Souheïli, f. 29, et Ibn Seïnel, f. 57, citent par leur nom les dix principaux begs ; on remarque parmi eux Tokatbaï, le gouverneur du Caire, Ezbek, et l'émir Mogholbaï, qui, à l'ouverture de la campagne, avait été chargé d'un message pour Sélim, et que le Sultan renvoya attaché sur un âne. Tercier fait de cet émir un médecin qu'il appelle *Muglabaï*. Les mots *bek, beg* et *baï*, n'ont qu'une seule et même signification, et la différence de l'orthographe provient de la manière de prononcer ; *bek*, dans la langue dure et sauvage des Tatares, prend un son plus doux chez les Turcs, *beg;* et les Egyptiens, dont les intonations sont presque musicales, disent *baï*.

XLVI. — Page 313.

L'émir Djanberti Ghazali, que Giovio, Cantemir et Ulloa appellent toujours *Gazelle,* tenait son surnom de cette tribu, ou peut-être du mot *ghazèl* (gazouiller).

XLVII. — Page 314.

Souheïli, f. 31 et 32, et Ibn Seïnel, f. 59 à 63, nous ont

laissé cette *Kassidé* qui raconte en soixante-quatorze distiques la campagne de Syrie, la bataille de Ridania, et la trahison de Khaïrbeg et de Ghazali.

XLVIII. — Page 315.

Souheïli, f. 34, et Ibn Seïnel, f. 71; le *Selimnamé* de Schoukri, f. 87. Tercier, p. 569, écrit Kaschadem pour Khoschkadem, et il fait des pyramides Ahram une tribu arabe : « Les Arabes indépendans de la tribu d'Haram. »

XLIX. — Page 317.

Souheïli, f. 38. Ibn Seïnel. Cette invocation maconique rappelle celle des enfans de la veuve Nephtali, qui dans les batailles sauva la vie à tant de monde. Il serait peut-être utile de dévoiler enfin le mystère du scheïkh Ebousououd Al-Djarihi, et d'en donner une explication satisfaisante.

L. — Page 318.

Ibn Seïnel. Souheïli, f. 40. *Allah yakhoun al khaïn*. Cantemir, dans la note *yy*, commet une grave erreur en parlant du droit d'hospitalité des Arabes, qu'il appelle *arabique Rai*. Le mot arabe dont on se sert pour demander refuge, est *bi-irdhek*, que les Egyptiens prononcent *be-erdhek*, par ton honneur!

LI. — Page 322.

Seadeddin, f. 107, dit: le dimanche, c'est-à-dire le 13 avril; Souheïli : le 20 rebioul-ewwel, 12 avril; Tercier : le 22 avril 1516 (au lieu de 1517); Giovio : le 11 avril. Ulloa et Gambini ne fixent aucune date; ils appellent Toumanbaï *Tomubero;* Khaïrbeg, *Carerbeio;* et Ghazali, *Gazelle*.

LII. — Page 323.

L'ambassade que les Vénitiens envoyèrent au Sultan, pour

répondre au message que leur avait apporté l'interprète Alibeg, et complimenter Sélim de la victoire de Merdj Dabik, était composée de Contarini et Mocenigo et de leur secrétaire Lodovici (*Chronique de Mar. Sanuto*, t. IX). On trouve dans la collection des documens vénitiens (Archives de la maison imp. et roy. d'Autriche : *Liber albus et libri dei patti*), une douzaine de documens présentant des traités, des priviléges, des lettres d'affranchissement, et autres pièces qui jettent une grande lumière sur les relations commerciales de l'Egypte et de Venise, au temps des croisades, et surtout après la prise de Constantinople par les Latins. Les plus anciens de ces documens, qui ne portent pas indication de l'année, mais seulement du mois, se classent par les noms des sultans et des doges qui les ont signés. Les priviléges suivans qui se rattachent au règne du sultan Seïfeddin Eboubekr Ben Eyoub et du doge Petro Ziani, remontent à l'époque comprise entre les années 1218 et 1227 :

1°. *Privilegium Domino Petro Ziano Duci Venetiarum. Rex justitiæ spata mundi et legis Dominus Regum et Imperatorum Bubethræ* (Eboubekr) *filius a Jubt* (Eyoub) *servitor Papæ Saracenorum.* C'est la traduction du titre *Ami du sultan des vrais croyans*, comme le prouve le privilége qui suit : (*Lib. albus et lib. dei patti*, t. I, p. 234, t. II, f. 249).

2°. *Ego Soldanus Rex justitiæ mitto tibi Petro Ziano Magno Duci Venetiarum. Ego Bubekr Maometo filius Job amator Chalifi de Baldaco.* Si on excepte le mot Maometo, le titre est bien plus reconnaissable que dans le premier privilége (*Lib. dei patti*, t. I, f. 235, t. II, f. 250.)

3°. *Privilegium Soldani de Babylonia* (Kairo) *altissimi Domini Imperatoris qui est spata mundi et legis Rex Saracenorum et Saracenus Bert* (Eboubekr) *filius Job amicus miri Amamoni* (Emirol Mouminin). *Venere nuntii Marinus Dandolus et Petrus Michael junximus eis fondicum* (Fondaco) *in Alexandria et confirmavimus dicta eorum de Cuffo et Arso* 19. *Saben* (Schâban), *mense Martio.* (*Lib. dei patti*, I, 232, et II, 246.)

4°. *Fidantia de Domino Soldano Babyloniæ* (*Lib. dei patti*, I, 233, et II, 247.) Analogue au précédent.

5°. *Aliud Privilegium Soldani Babyloniæ* (*Lib. dei patti*, I, 234, et II, 24). Cet écrit stipule le libre passage des personnes et des marchandises à travers toute l'Egypte; il est daté comme celui qui précède du 19 schâban.

6°. *Aliud Privilegium Soldani Babyloniæ* (*Lib. dei patti*, I, 234, et II, 248). Autorisation d'ouvrir un grand magasin à Alexandrie.

Ut Habeant fondicum in Alexandria ad habitandum in eo quod dicitur Soguediki. — Egalement daté du 19 schâban.

7°. *Fidantia Soldani Babyloniæ Melechaladen* (Nedjmeddin) *pro Romeo Quirino et Jacobo Barozio, qui milites militum anno Mohammetis*, 636 (1238); *adjuncta capitula* 25 *ex parte Domini Ducis Jacobi Deupulo qui est nactus per legationem de Miro Gemelodino*, c'est-à-dire d'Eboubekr Weledol Kamil, le prédécesseur de Nedjmeddin (*Lib. dei patti*, t. II, f. 115).

8°. *Fidantia Job filius Merimeched filii Bubechre, filius Job quod præcepit Dominus Soldanus Meleche Salamsmidin* (Salih Eyoub Nedjmeddin) *Soldanus paganorum omnium nobilis Job filius Melechelcheme* (Melekol Kamil) *amicus Chalifi* 16 *intrante soel* (schewal) *mense Martio* (*Lib. dei patti*, II, 218).

9°. *Exemplum litterarum Domini Soldani Babyloniæ Melech Mois per Gabrielem Trevisanum nuntium. Dominus Regum et Soldanorum qui vocatur Soldanus Moiseibac filius Abdalla Sallai* (Moiz Azeddin Ibek le Turcoman) *die* 5 *decembris* 1250.

A ce traité en est joint un autre du 13 décembre, mais il s'y trouve plus d'une faute, car le 5 décembre correspond au 9 ramazan. *Factum in civitate Carii* (*Lib. dei patti*, II, p. 11).

10°. *Litteræ Soldani Babyloniæ* (*Lib. dei patti*, III, p. 408) *et præcepta, quæ dedit Nicolao Geno ambaxadori anno* 1343. Le premier de ces documens est en italien; le second, qui se divise en trente-six articles, est en latin.

11°. *Præceptum Soldani Regis Mahomet Meleche Nasser filius Chaloonis* (Melek Nassir Ben Koulaoun) *sexta mensis Pas-*



chas arietis (silhidjé) 701 id est 2 Augusti 1302 (le 6 silhidjé, 2 août), XV, par l'ambassadeur Guido de Canali, en trente-trois articles (*Lib. dei patti*, I, p. 28).

12°. *Litteræ restitutionis pecuniæ ad mirum Alexandriæ Soldani Mahommeti filii Chalaoni*, 11 silhidjé 701 (*Lib. dei patti*, I, 32.)

Dans la seconde moitié du treizième siècle et dans la première moitié du quatorzième, Venise avait les relations commerciales les plus étendues avec le Levant depuis les bouches du Nil jusqu'à celles du Don ; elle rivalisait avec Gênes pour le commerce de la mer d'Azov à Tana. Le document ci-joint, écrit en texte ancien vénitien, et qui stipule de nouveaux arrangemens avec le khan de la horde d'Or et ceux de la Crimée, est une nouvelle preuve de la puissance de cette république.

Libro dei Patti, III, p. 364. Tanae, 1333.

« In virtute æterni Dei et sua magna pietate miserante Osbach verbum nostrum de pertinentia Cutluctemir ad Machmatoia principalibus et majoribus de Tana et ad comerzarios et pedazarios et multis hominibus et universis. Major populi Venetorum et commune cupientes ut eorum mercatores venientes in Tanam habitarent et domos ædificarent ad faciendum mercationes suas, si de gratia daretur in terra mercatores advenientes ut commercium Imperiale juste persolvant mandaverint postulantes, quorum petitionem exaudivimus et eis in Tanam retro Hospitalis ecclesiam, usque ad littus Tanis fluvii locum lutosum ut habitantes domos ædificent applicantesque naves suas in Tanam in quibuscunque civitatibus contingat eos facere mercationes suas, tres de centum commercium Imperiali juste debent dare. Si non facient mercationes non petatis commercium. Item de lapidibus pretiosis, de margaritis, de auro, de argento, de auro fillato ab antiquo commercium non accipiebatur nec modo debetis accipere commercium. Item si erunt aliqua, quæ debent vendi

» ad pondus ex parte commerzarii erit unus socius ex parte
» Consulis similiter unus socius stantes simul et æqualiter pon-
» derantes justum solvant commercium. Item facientibus ipsis
» venditionem vel emptionem dantibus censariis capparum vel
» accipientibus inter ipsos datum capparum sit firmum et non
» dissolvatur. Item si cum hominibus istius contracti Veneti
» habeant verba vel questiones cum dominis terræ Consul si-
» mul sedentes examinent et diffiniant nec capiant unum pro
» alio. Item de navi de duabus gabiis et de navi de una gabia
» secundum priorem consuetudinem debent dare, diximus ut
» venientes et euntes ad ipsum teneant dedimus baista et pri-
» vilegium cum bullis rubris in anno octavæ lunæ de quarto
» exeunte juxta fluvium Coban apud ripam rubeam existentes
» scripsimus. Et ego frater Dominicus Polonus ordini fratrum
» prædicatorum rogatus transtuli de verbo ad verbum omnia
» supra dicta de Cumanio in latinum anno Dom. 1333 die
» 7 mensis Augusti. »

Libro dei patti, III, f. 96, cum Zanibekh.

« In virtute æterni Dei et sua magna pietate miserantis Nos
» Magnificus Imperator generalis Zanibech Cins can Zani-
» bech urbem nostram Mogalboa et omnes alii ad ipsam expec-
» tantes et pertinentes Siecho principaliter Domino atque uni-
» versis aliis magnatibus in terra Tanae commerciariis et illis
» de Tartanacho et generaliter omnibus aliis in terra Tanae
» et per totum Imperium commorantibus per præsentes mani-
» festamus, Commune populum et homines ac etiam singulares
» personas communis Venetiarum et ipsorum magnitudine.
» Gratiam penes Patrem meum consentos fuisse habitandi et
» habitationem construi faciendi in dicta terra Tanae pro con-
» servatione ipsorum et suarum mercationum et præceptum et
» paysanum modo præsentibus ambaxatoribus coram nobis
» impetrantibus nomine dicto communis ad hoc, ut sui merca-
» tores cum eorum mercationibus possint stare et tractare se-

» cure in dicta terra Tanac separatum a Januensibus Franchis » dando idem domino Imperatori auxilium et favorem et sui » commercio et legaliter eorum facendo mercationes solvendo » tres pro centenario gratiam specialem concessimus, Tera- » titium positum juxta balneum Radasdini a Cadencha suptus » dirupum versus montem et ipsum montem ad sufficientiam » pro ipsorum habitatione construenda ad ipsorum omnimo- » dam voluntatem. Dum tamen dicti mercatores Venetiarum » teneantur in quacumque terra nostri districtus pervenerint » cum eorum mercationibus si vendent solvere nostro com- » mercio tres pro centenario, et si non vendent nihil solvere » teneantur. Et non possint prædicti impediri tam intrando » quam exeundo per aliquos nostræ jurisdictionis subditos » nec alio modo molestari. De auro vel argento sive de auro » fillato ab antiquo commercium non solventes modo minime » solvere teneantur. Item si erunt aliqua mercimonia quæ » ponderari debeant, haberi debeat ex parte Commerciarii » unus et ex parte Consulis unus alius ut prædicta juste pon- » derentur. Item si accideret aliquas fieri venditiones super » aliquibus mercationibus datis vel acceptis caparis per sen- » sales mercatum sit firmum et nullo modo dissolvi possit. » Item si contingeret quod Deus avertat aliquos nostros Vene- » tos habere lites, injurias, offensas vel quæstiones aliquas cum » aliquibus hominibus contractas, tunc Dominus Consul una » cum Domino terræ simul sedentes examinent diffiniant et ter- » minent omnes supradictas quæstiones, injurias vel offensas ut » pater pro filio et filius pro patre damnum non consequantur. » Item de navigiis a duabus gabiis et una gabia debeant sol- » vere secundum priorem consuetudinem. Item si adveniret » aliquos Venetos facere vel emere aliquot coria cruda solvere » teneantur nostro commercio majori quinquaginta pro cen- » tenario et quadraginta minori commercio ut faciunt Ja- » nuenses. Item liceat ipsis Venetis circa eorum custodiam ad » eorum omnimodam voluntatem providere tum tamen Ja- » nuenses de eorum custodia nullatenus se intromittant. Item

» si auderèt quod Deus avertat aliquod navigium infringi li-
» ceat ipsis Venetis eorum mercationes ubicumque invenerint
» quæ in ipsis navigiis fuissent a quocumque vendicare et recu-
» perare sine contradictione aliquorum. Eisdem Ambassato-
» ribus pro eorum communi et fortia recipientibus gratiam fe-
» cimus adimpetam eidem dando Baissinum de auro et nos-
» trum præceptum cum bullis tribus rubeis bullatum. Exhi-
» bitum autem et traditum ac registratum fuit prædictum in
» anno equi tempore lunæ novæ transactis octo mensibus in
» Casali Babasera. Nomina autem illorum Baronum, qui pro
» nobis gratiam impetrarunt sunt hæc : Nagadai, Aly, Magal-
» boa, Bechelamis, Corcobasi, Cotolemur, Aitamur, ac ma-
» gister Nicolaus Seruz caput dominarum. »

LII *bis*. — Page 325 [1].

1° Edris (Enoch), 2° Abraham, 3° Ismaïl, 4° Jacob, 5° Joseph, 6° Loth, 7° Moses, 8° Aaron, 9° Josué, 10° Daniel, 11° Jeremias, 12° Jesus. Voyez le *Housnoul-mohazeret* de Soyouti.

LIII. — Page 326.

Les *Mille et une Nuits*, telles qu'on les connaît par la traduction de Gallant, et par celle que j'ai continuée, portent le cachet de l'esprit égyptien sous le règne des Fatimites et des Eyoubides, et sous celui des Mamlouks du Nil et des Mamlouks tscherkesses; on le trouve déjà dans le conte d'Al-Bondakani, c'est-à-dire Boundoukdari, surnom de Bibars, le quatrième sultan des Mamlouks du Nil.

LIV. — Page 327.

Bâtie en l'année 393 de l'hégire (1002). Je me rappelle avec plaisir les heures que j'ai passées en 1801 au milieu de ses ruines où je pris le dessin de quelques fenêtres ornées d'ins-

[1] Cette note a été oubliée dans le texte. Voyez p. 325, l. 9, aux mots : *douze prophètes*.

criptions koufiques. Elle avait été démolie à moitié dans une révolte, pendant que les armées françaises étaient en possession du Caire, et je ne sais si depuis on l'a entièrement rasée ou reconstruite.

LV. — Page 328.

Le grand historien Ibnol Hadjr et l'épistolographe Eboulola Kalaschkandi étaient employés comme professeurs à l'académie Salahiyé. Voyez le *Housnoul-mohazeret* de Soyouti.

LVI. — Page 332.

Ibn-Seïnel, Souheïli, f. 48, et Ali, f. 208. Le dernier dit : « Que le batelier n'avait demandé que l'autorisation de percevoir un droit de trois aspres par chaque navire, et que le Sultan lui avait accordé sa demande ; qu'ensuite Sélim avait voulu le prendre à son service, et l'avait fait appeler à cet effet ; mais que s'étant aperçu qu'il lui manquait un œil, qu'il avait d'ailleurs des manières gauches et grossières, et qu'il était affecté d'une maladie chronique (*emrazi mouzminé*), le Sultan, quoique à regret, abandonna cette idée. La version de Mouradjea d'Ohsson, t. I, p. 383, diffère essentiellement de ce récit, mais il ne cite point les sources où il a puisé ; d'après lui, Sélim aurait accordé à un plongeur, pour avoir retiré du Nil une bague ornée d'un diamant, la permission de percevoir un droit d'un para sur tout navire, et il aurait composé pour le kœschk du Mikias (nilomètre), les vers arabes qui suivent : « Le Seigneur seul donne les empires et les trônes ; il renverse les Conquérans et les Pharaons. Si un pouce de terre nous appartenait en propre, le monde entier et Dieu lui-même seraient sous notre domination. »

LVII. — Page 332.

Daress-ssanaat, dont les Italiens ont fait *darsena* et les Français *arsenal*. Le Darsena de l'Egypte, dans le sens que les Macons donnent à ce mot, s'appelait *Darol-ilm*, c'est-à-dire la

maison des sciences, par opposition au *Darol-adl*, la maison de la justice, fondée par Noureddin à Damas. Aujourd'hui les villes de Schiraz, Bagdad et Belgrade ont aussi le surnom de Darol-ilm, de Darol-selam (la maison du salut), et de Darol-djihad (la maison de la guerre sainte).

LVIII. — Page 332.

Le *Kewkebor-raoudhat*, c'est-à-dire l'*Etoile du jardin*, par Soyouti, contient une description détaillée de cette île du Nil et plusieurs poëmes qui traitent de ce sujet, de même que le *Housnoul-mohazeret*. Le premier de ces ouvrages contient 278 feuilles, le second 474, dans ma collection.

LIX. — Page 335.

L'inscription de Sélim Ier fut renouvelée sous le règne de Sélim III, par un Français qui n'avait aucune idée de l'alphabet soulous, en sorte qu'il est impossible de deviner ce qu'elle signifie. L'inscription koufique était encore très-bien conservée quand je la vis en 1801. Une description détaillée du Mikias, pour laquelle on a consulté toutes les sources de l'histoire égyptienne se trouve dans la *Description de l'Egypte, état moderne: Mémoire sur le Meqyas de l'île de Raoudha, et sur les inscriptions que renferme ce monument*, par Marcel.

LX. — Page 336.

Cette kassidé de cent cinquante distiques qui se trouve dans l'histoire écrite par le fils d'Idris, fait plus d'honneur à ce dernier, et témoigne en faveur de sa loyauté et de son amour pour la vérité, beaucoup mieux que son *Histoire*, qui n'est qu'une apologie ampoulée des sultans ottomans.

LXI. — Page 339.

Soyouti, dans le *Housnoul-mohazeret*, f. 329, dit expressé-

ment que Bibars régla les dignités de sa cour d'après l'exemple de Djenghiz-Khan, savoir : la dignité de héraut d'armes (*emiret silah*); celle de chambellan (*hadjibiyet*); celle de secrétaire-d'état (*diwitdariyet*); celle de grand-maréchal du palais (*oustadariyet*); celle d'écuyer (*emirakhor*); celle de vestiaire (*djamdar*); celle de grand-veneur (*emir soumkar*); celle de trésorier (*khaznedar*); celle de secrétaire intime (*kiatibos-sirr*); etc. Cet auteur fait remonter l'origine des fonctions de diwitdar (*diodaro*) et de chambellan (*hadjib*), au règne des khalifes. Il nous raconte à quelle occasion furent créées les places de vizir et de naïb, et celle de grand prince généralissime des armées (*emirol kebir*, qui s'appela d'abord *Reesi nobetol-oumera*, c'est-à-dire *le chef des princes*). Tout ce chapitre réuni aux notions contenues dans Ibn-Khaledoun forme une des meilleures sources pour l'histoire de l'administration de l'Egypte sous les khalifes et les sultans mamlouks.

LXII. — Page 339.

Al-manah errahmaniyet fid-dewletil-osmaniyet, c'est-à-dire *présent bienveillant relatif à l'histoire de l'empire ottoman*, par le scheïkh Ebous-sourour el-Bekri Sess-ssadiki, sous le règne de Sélim Ier.

LXIII. — Page 340.

La *Chronique* de Soyouti, à la fin du *Housnoul-mohazeret*, indique avec précision les années où les caravanes ne purent se rendre à la Mecque, soit à cause de grandes guerres, soit par d'autres raisons majeures.

LXIV. — Page 345.

Les ambassadeurs vénitiens furent reçus à l'audience du 8 septembre, au Caire, et le 10 Sélim se remit en marche. Mar. Sanuto, Seadeddin, Idris et Ebous-sourour, fixent au 28 schâban (15 septembre) le départ du Sultan.

LXV. — Page 345.

Il s'agit probablement de l'incursion des Turcs en Croatie, dont parlent Engel (*Histoire de Dalmatie*, p. 365), et Schimek, p. 199. Seadeddin, IV, f. 714, et Djelalzadé, exemp. de Dresde, f. 61, font arriver ce courrier à Damas le 23 silkidé 923 (15 décembre 1517). Le courrier envoyé à la même époque de Damas à Constantinople arriva dans la capitale, après quatorze jours de marche, et y apporta la nouvelle de la promotion de Piri-Pascha au grand-vizirat. Ce qui prouve que Piri-Pascha ne fut nommé que deux mois après la mort de son prédécesseur (rapport de l'ambassadeur vénitien, dans Mar. Sanuto). L'arrivée de Piri-Pascha à Damas le 12 moharrem 924 (24 janvier 1518) se trouve confirmée par les rapports des ambassadeurs vénitiens datés de Constantinople, le 14 février 1518. « Piri-pascia era gionto alla persona del Signor e sentado primo Vezir. »

LVI. — Page 346.

Seadeddin, IV, f. 714. Djenabi, f. 421. Cantemir comprend mal Djenabi ou Hezarfenn quand il traduit : « Il lui donna les titres ampoulés et nouveaux de Schehinschahi aalem we Ssahibi kirani Beni Adem. » Djenabi et Hezarfenn disent seulement que Schah-Ismaïl avait envoyé des présens au Sultan tels qu'il convenait à un Schehinschah du monde et au maître du siècle.

LXVII. — Page 346.

Il mourut non pas à Brousa, comme l'affirme Osman Efendizadé, dans ses *Biographies des vizirs*, mais bien à Alep, d'après le rapport plus véridique de l'ambassadeur vénitien : « Hersek-pascia qual veniva colle reliquie de la Grecia al » Cairo chiamato dal G. Signor e morto poco lontano da » Aleppo. »

LXVIII. — Page 347.

La colonne de l'empereur Théodose s'élevait au milieu du forum Tauri, aujourd'hui Taoukbazar. Le rapport de l'ambassadeur vénitien Mocenigo, daté de Constantinople le 10 novembre 1517, donne des détails sur la chute de ce monument : « Fortuna che ha rovinato dai fundamenti con occision di molti » la colonna di Teodosio. » Mocenigo était arrivé d'Egypte avec la flotte turque ; c'est lui qui représente Sélim comme un modèle de justice et de vertu ; il sut tellement capter les faveurs du Sultan qu'il osa demander la prolongation de son séjour à Constantinople, en qualité d'ambassadeur.

LXIX. — Page 351.

Il envoya à l'empereur le cardinal de San Sisto, au roi de France celui de Santa Maria, au roi d'Espagne le cardinal Egidio, au roi d'Angleterre le cardinal Campeggio. Guicciardini, l. XIII, et Roscoë (Léon X), t. III, p. 354. C'est aussi dans le but d'appeler les Chrétiens contre les Turcs, que fut écrit le discours de Sadoleti : *Jacobi Sadoletti Episc. Carpent. Leonis X a secretis in promulgatione generalium induciarum oratio* 19. *Cal. Aprilis* 1518. Mais un autre écrit parut à cette même époque, dans un but tout-à-fait opposé, et tout empreint de l'esprit de réforme : *Exhortatio viri cujusdam doctissimi ad Principes ne in decimæ præstationem consentiant.* (*Imprimé en Utopia,* l'an 1519, le 13 mars.)

LXX. — Page 352.

Ferhad-Pascha, gendre du Sultan, était d'origine dalmate et natif de Sebenico. Le rapport de l'ambassadeur vénitien sur la campagne de Ferhad contre Djelali, ouverte au mois de mai 1520, et non pas 1519, comme le disent les historiens ottomans, s'exprime ainsi : « Ferhadbassa giovine di 30 anni Dalmata di » Sebenico persona di bona instruction in l'arte militare —

» novo Bassa con 3000 Gianizari e 3000 Spahi comandato » contra li Sublevati. » (Marini Sanuto.)

LXXI. — Page 356.

Le *Selimnamé* de Seadeddin cite Sirtkœï, mais tous les autres historiens nomment Tschorli, comme le village où Sélim se battit contre son père. On peut encore consulter à ce égard Djenabi et Hezarfenn ; ils s'expriment ainsi : *Bayezid khane ssouwaschdüghi kœyé,* c'est-à-dire, « vers le village où il se battit avec Bayezid-Khan. » Cantemir fait du mot *ssouwaschdüghi* (battu) un village : « A peine avait-il atteint le village Suaschtdy, » et il ajoute dans la note *y* : « Il a passé la rivière à la nage. C'est le nom d'un village qui est sur la route de Constantinople à Andrinople. » Le même auteur rapporte à ce prétendu village l'anecdote du pont de Moustafa-Pascha, c'est-à-dire de Djizr Moustafa-Pascha, situé au nord d'Andrinople.

LXXII. — Page 363.

Almanah et Seadeddin, IV, f. 591. Ce fait se trouve également mentionné dans Cambini, mais ce dernier dit que ce fut le grand-vizir Piri-Pascha (Perino) qui intervint en faveur des marchands ; et que parmi eux se trouvait un Florentin, Tomaso di Astolfo, qui à cette occasion revendiqua ses soieries confisquées à Brousa, et dont la valeur montait à 3000 ducats. (*Cose de Turchi per il Cambini,* lib. IV.)

FIN DES NOTES DU TOME QUATRIÈME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME QUATRIÈME.

Pages

LIVRE XX.

LIVRE XXI.



Pages.

LIVRE XXII.

LIVRE XXIII.

LIVRE XXIV.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

Avis des Éditeurs.

Dans un ouvrage de la nature de celui de M. de Hammer, rien de ce qui peut contribuer à le rendre correct ne doit être négligé ; nous regardons en conséquence comme un devoir de joindre à cette seconde livraison un supplément important aux *errata* des tomes I et II, qui nous est parvenu trop tard pour y être annexé lorsque ces deux volumes ont paru.

SUPPLÉMENT A L'ERRATA
DU TOME PREMIER.

Pages 4, ligne 15, *au lieu de* des femmes, *lisez* des jeunes gens.

5, ligne 17, *au lieu de* Ghèze, *lisez* Ghouz.

15, ligne 15, *au lieu de* Nisamoulmülk, *lisez* Nizamoulmülk.

23, ligne 21, *au lieu de* Ilsif, *lisez* Itsiz.

47, ligne 19, *au lieu de* Bibar, *lisez* Bibars.

69, ligne 5, *au lieu de* Schanahmeh, *lisez* Schahnamé.

77, ligne 14, *au lieu de* ville faiseuse de peignes, *lisez* ville des faiseurs de peignes.

86, ligne 8, *au lieu de* brise jambes, *lisez* briseurs d'os.

108, ligne 1, *au lieu de* nous ajouterions que, malgré le meurtre de son oncle, etc. ; *à omettre entièrement et à y substituer* : Osman commença son règne indépendant par le meurtre de son oncle, et l'histoire de ses descendans fournit plus d'un exemple de crimes semblables.

127, ligne 3, *au lieu de* les légers, *lisez* les célibataires.

140, ligne 4, *au lieu de* la plus forte de ses soixante-dix tours, *ajoutez* appelée la tour fléchissant le genou.

143, ligne 9, *au lieu de* des cachets, *lisez* des chatons.

148, ligne 9, *au lieu de* Zamanli et Katurli, *lisez* Samanli et Katirli.

ERRATA.

Pages 153, ligne 23, *au lieu de* père Potier, *lisez* père des pots.

156, ligne 13, *au lieu de* ded, *lisez* dédé.

159, ligne 3, *au lieu de* le frère bizarre, *lisez* le frère fou.

198, ligne 14, *au lieu de* de nos jours, *lisez* dans le siècle passé.

208, ligne 6, *au lieu de* à Inder, *lisez* à l'Indien.

211, ligne 6, *au lieu de* lit de roses, *lisez* parterre de roses.

221, ligne 16, *au lieu de* révolte de la ville, *lisez* révolte de ville.

251, ligne 1 et 16, *au lieu de* Serdica, *lisez* Sardica.

259, ligne 17, *au lieu de* Pharaë, *lisez* Pherraë.

267, ligne 13, *au lieu de* Troghouds, *lisez* Torghouds.

270, ligne 14, *au lieu de* d'Obruze, *lisez* Dobruze ou mieux Dobrudja.

273, ligne 6, *au lieu de* que par les traités de paix qui y ont été conclus; *lisez* : Que par le traité de paix qui y a été conclu entre la Porte ottomane et l'Autriche.

273, ligne 28, *au lieu de* de ces huit défilés; *lisez* : De ces huits défilés ou, pour mieux dire, de ces sept défilés, car le premier ne forme proprement qu'un seul, ayant deux issues, etc.

274, ligne 6, *au lieu de* poète, *lisez* historien.

289, ligne 2, *au lieu de* Kabilovitsch, *lisez* Kobilovitsch.

321, ligne 23, *au lieu de* ses filles, *lisez* ses sœurs.

345, ligne 14, *au lieu de* Mytilène, *lisez* Melitène.

352, lignes 15 et 16, *au lieu de* grande société, *lisez* grande compagnie.

368, ligne 12, *au lieu de* Δαδικες, *lisez* Δαδικαι.

369, ligne 7, *au lieu de* Miztaholghaïb, *lisez* Miftaholghaïb.

372, ligne 23, *au lieu de* Southney, *lisez* Southey.

375, ligne 32, *au lieu de* naré, *lisez* nacaré.

390, ligne 28, *au lieu de* correspondance et, *lisez* correspondance est.

391, ligne 5, *au lieu de* Hezt Medjli, *lisez* Heft Medjlis.

397, ligne 12, *au lieu de* Goulscheu-iraz, *lisez* Gaulscheni-raz.

407, ligne 27, *au lieu de* serr, *lisez* zer.

411, ligne 25, *au lieu de* sache giamenta, Herzagovina, *lisez* sacchege giamento, Herzegovina.

416, ligne 2, *au lieu de* troisième, *lisez* cinquième.

417, ligne 17, *au lieu de* Marcionopolis, *lisez* Marcianopolis.

426, ligne 15, *au lieu de* Ghazleti, *lisez* Ghafleti.

431, ligne 27, *au lieu de* Kinikli et non Koïnikli, *lisez* Koïnikli et non Kinikli.

SUPPLÉMENT A L'ERRATA
DU TOME DEUXIÈME.

Pages 9, ligne 19, *au lieu de* on n'est grand que par la justice, *lisez* le chemin droit est le plus sûr.

32, ligne 12, *au lieu de* Hetzardara, *lisez* Bakhtery.

33, ligne 10, *au lieu de* Kalaïfourkh, *lisez* Kalaï sourkh.

39, ligne 8, *au lieu de* liqueur dorée, *lisez* vin d'or.

41, ligne 5, *au lieu de* Ourouzkhan, *lisez* Orouskhan.

48, ligne 7, *au lieu de* Myrthé, *lisez* Myrzapour.

49, ligne 21, *au lieu de* de Kuhmaul, *lisez* la bouche de la vache.

67, ligne 12, *au lieu de* Sunites, *lisez* Sunnites.

71, ligne 21, *au lieu de* Khaledoun, *lisez* Khaldoun.

98, ligne 17, *au lieu de* publiés vers, *lisez* écrits vers.

107, lignes 19 et 21, *au lieu de* Khemlik, *lisez* Kemlik.

121, ligne 23, *au lieu de :* Les historiens ottomans, qui ont pour principe de n'accorder le titre de souverain qu'à celui qui siége sur le trône, et cela abstraction faite de tous droits légitimes et de toute justice; *lisez :* Les historiens ottomans, conséquens dans l'application du principe de l'unité et de la légitimité, qui part du pouvoir et de la légitimité, et non pas de la loi et du droit, etc.

145, ligne 2, *au lieu de* Nisfi, *lisez* Niazi.

145, ligne 27, *au lieu de :* Mais ces deux ouvrages n'ont aucune valeur scientifique ou littéraire, *lisez :* Mais son poëme trouva peu d'admirateurs à cause de son aridité, et on ajouta peu de foi à son histoire, parce qu'elle fourmille de fables.

146, ligne 29, *au lieu de* Kanzadé, *lisez* Kafzadé.

148, ligne 23, *au lieu de* Fasloullah, *lisez* Fazloullah.

150, ligne 3, *au lieu de* Boltaoghli, *lisez* Baltaoghli.

151, ligne 24, *au lieu de* Wiza, *lisez* Wizé.

169, ligne 1, *au lieu de* Bizontoun, *lisez* Bisoutoun.

182, ligne 11, *au lieu de* Houbdin, *lisez* Houdbin.

187, ligne 27, *au lieu de* Mobeïyesé, *lisez* Mobeïyezé ou mieux Mobeïyedhé.

204, ligne 24, *au lieu de* d'un jardin enchanté, *lisez* d'un beau jardin.



ERRATA.

Pages 213, ligne 15, *au lieu de* gendre, *lise*: beau-frère.

216, ligne 14, *au lieu de* a des droits, *lise*: a peut-être des droits.

226, ligne 9, *au lieu de* Kalibeg, *lise*: Alibeg.

239, ligne 2, *au lieu de* gendre, *lise*: beau-frère.

249, ligne 26, *au lieu de* des pommeaux, *lise*: des boutons.

284, ligne 16, *au lieu de* gendre, *lise*: beau-frère.

359, ligne 8, *au lieu de* batteurs d'estrade, *lise*: guatadours.

360, ligne 9, *au lieu de* Saridji, *lise*: Saridjé.

361, ligne 27, *au lieu de* flambeaux des amans, *lise*: lumières des amans.

363, ligne 11, *au lieu de* Nizim, *lise*: Nesim.

375, ligne 17, *au lieu de* : Les lettres O. H. E. D. furent représentées dans leur figure arabe par; *lise*: : Ces tours furent réunies entre elles par, etc.

392, ligne 14, *au lieu de* champs, *lise*: cases.

400, ligne 8, *au lieu de* épépolin, *lise*: hélépolin.

408, ligne 12, *au lieu de* Khios, *lise*: Kios.

444, ligne 2, *au lieu de* Dildjadaga, *lise*: Dilschadaga.

444, ligne 30, *au lieu de* Δαδιχοι, *lise*: Δαδιχαι

449, ligne 3, *au lieu de* hibaliha, *lise*: bihaliha.

471, ligne 28, *au lieu de* Lanicerus, *lise*: Lonicerus.

473, ligne 13, *au lieu de* Doezmié, *lise*: Doezmé.

476, ligne 22, *au lieu de* souré, *lise*: sourré.

476, ligne 28, *au lieu de* zsourré, *lise*: sourré.

477, ligne 27, *au lieu de* lit de roses, *lise*: parterre de roses.

479, ligne 12, *au lieu de* Ghebissé, *lise*: Guebizé.

480, ligne 15, *au lieu de* Massahib, *lise*: Massabih.

480, ligne 19, *au lieu de* Kouschaf, *lise*: Keschaf.

481, ligne 3, *au lieu de* Sehrwerdi, *lise*: Suhrwerdi.

484, lignes 17 et 18, *au lieu de* : Contre la fille du Sultan; *lise* : Contre la fille du Sultan, ou, comme le disent les historiens orientaux, contre la sœur du Sultan.

485, ligne 17, *au lieu de* Ifa, *lise*: Iza.

492, ligne 9, *au lieu de* de Mühlenbach, *lise*: Mühlenbacher, ainsi appelé du lieu de sa naissance Mühlenbach.

510, ligne 11, *au lieu de* flambeaux des amans, *lise*: lumières des amans.

510, ligne 30, *au lieu de* : Emiri, dans sa Biographie, dit; *lise*. : Aaschik Tschelebi, dans sa Biograghie, à l'article *Emiri*, dit.

512, ligne 5, *au lieu de* Nesemi, *lise*: Nesimi.

ERRATA

DU TOME QUATRIÈME.

Pages 374, ligne 5, *au lieu de* à l'est, *lisez* à l'ouest, celui qui passe par Tarsous à Adana.

374, ligne 2, *au lieu de* 22 juin, *lisez* 23 juillet.

379, ligne 6, *au lieu de* Senita, *lisez* Serenita.

405, ligne 9, *au lieu de* d'autres fonctions près de lui que celles de précepteur de ses enfans, *lisez* près de lui les fonctions de précepteur de ses enfans.

406, ligne 2, *au lieu de* 2 août, *lisez* 3 août.

408, ligne 7, *au lieu de* 24 avril, *lisez* 25 avril.

411, ligne 17, *au lieu de* Seïdi batlal, *lisez* Seïdi battal.

425, ligne 9, *au lieu de* 456, *lisez* 656.

447, ligne 17, *au lieu de* 24 août, dimanche, *lisez* 25 août, lundi.

454, ligne 2, *au lieu de* Farabi, *lisez* Faryabi.

455, ligne 8, *au lieu de* Abdalas, *lisez* Abdals.

ERRATA

DU TOME TROISIÈME.

Pages 221, ligne 11, *au lieu de* revint, *lisez* retourna.

221, ligne 9, *au lieu de* se hâta de le rejoindre, *lisez* le rencontra.

276, ligne 11, *au lieu de* 24 août, *lisez* 25 août.

365, ligne 9, *au lieu de* 922, *lisez* 923.

327, ligne 8, *au lieu de* Mehmed al-Daheri, *lisez* Mohammed al-Dahiri.

447, ligne 1, *au lieu de* 877 (1472), *lisez* 878 (1473); *et ensuite au lieu de* 85, *lisez* 86; *au lieu de* 19, *lisez* 20.

450, ligne 23, *au lieu de* vendredi, *lisez* mardi; *et par conséquent plus bas :* 11, 18, 25.





